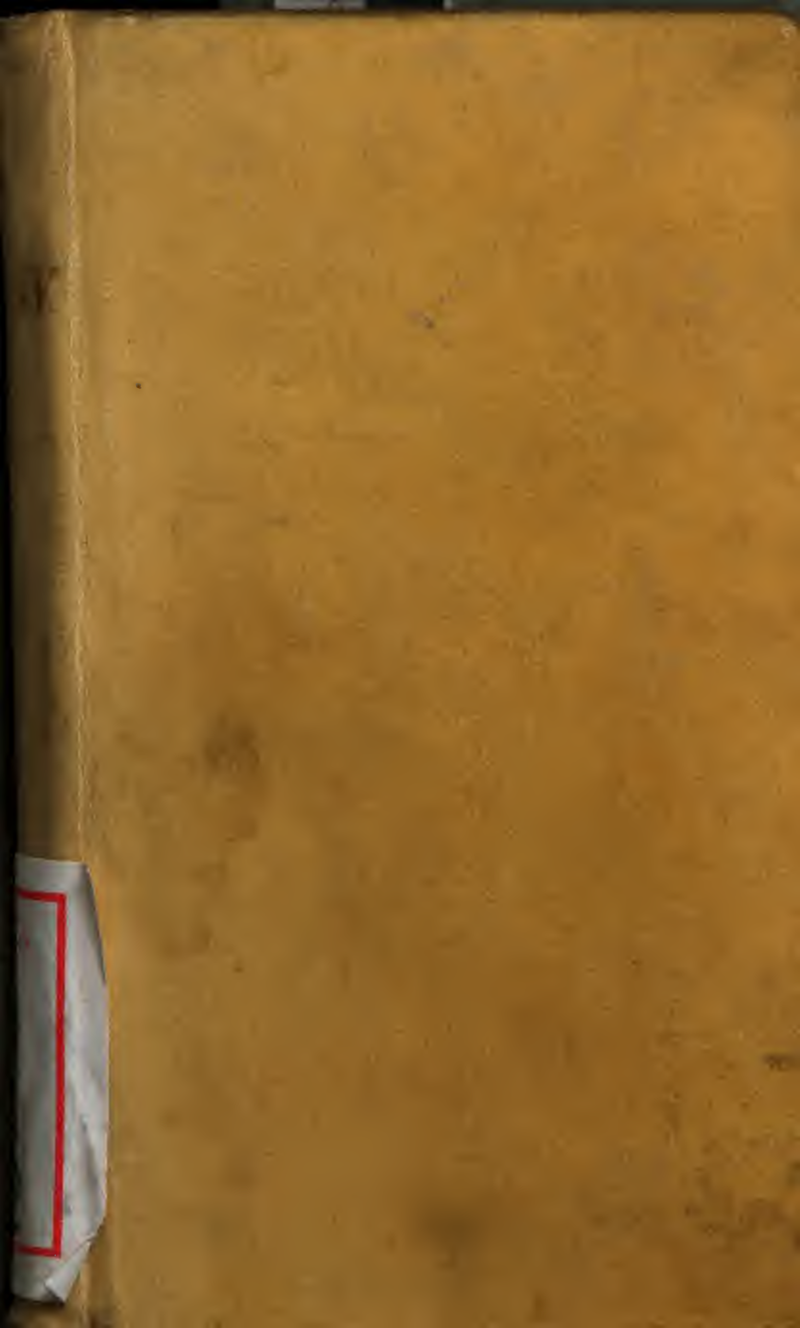
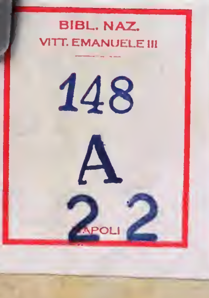




LA VIE DE CHARLES V. DUC DE LORRAINE ET DE BAR,

Généraliſſime des Troupes Impériales.

Diviſée en cinq Livres.

Troiſiéme Edition reyûë & corrigée.

(par le ministre Jean de la Brune)

A AMSTERDAM,
Chés JEAN GARREL Libraire, dans le Kalver-ſtraat.

M. DC. LXXXXI.





LA VIE DE CHARLES V.

Duc de Lorraine & de Bar, Généralissime des Troupes Impériales.

LIVRE PREMIER.

LA Maiſon de Lorraine eſt une Maiſon ſi connûë, qu'il n'eſt pas néceſſaire que j'en faſſe la Généalogie. Je me contenterai de dire, qu'au commencement du ſiécle paſſé, elle ſe diviſa en deux Branches, par les deux fils de René II. Duc de Lorraine & de Bar. Ces deux fils de René étoient Antoine & Claude.

Ce dernier, qui étoit le Cadet ſe retira en France; épouſa Antoinette de Bourbon fille de François de Bourbon Comte de Vendôme, & ſe ſignala par tant de belles actions

ſous le régne de François I. que cêt Auguſte Monarque, qui ne recompenſoit pas moins les gens d'épée, que les gens de lettres qui ſe diſtinguoiét, érigea en ſa faveur la terre de Guiſe en Duché. Dépuis ce tems-là, les Princes de cette Branche ont été appellez Ducs de Guiſe.

Antoine demeura en Lorraine avec la Branche aînée qui a été la régnante, & il eut un fils appellé François, qui lui ſuccéda. Charles III. ſuccéda à Frãçois, & eut trois fils; Henri qui n'eut que deux filles Nicole & Claude; Charles qui fut Cardinal; & François Comte de Vaudemont. Ce Comte laiſſa deux fils, Charles IV. & le Duc François. Charles IV. fut marié avec la Princeſſe Nicole ſa couſine, de laquelle il n'eut point d'enfans. Et le Duc François, qui étoit Cardinal épouſa la Princeſſe Claude, d'où eſt ſorti Charles V. le Heros dont j'écris la Vie.

Charles IV. dont il eſt néceſſaire que je diſe ici quelque choſe étoit généreux & hardi. Il avoit l'eſprit vif & ardent. Il étoit civil & agréable, bien fait de ſa perſonne, entreprenant, dur & infatigable dans le travail, & patient dans l'adverſité. Mais avec toutes ces grandes qualitez & infinité d'autres, il étoit ſi irréſolu, & quelquefois ſi ennemi des conſeils, que ceux qui entroient le plus dans ſes interêts lui donnoient, qu'il devint le plus malheureux Prince de ſon ſiecle. Il

Il succéda à Henri son Oncle : & dans le tems qu'il joüissoit le plus paisiblemẽt de ses Etats, il se broüilla avec la France, ce qui le précipita, dans tant de malheurs, qu'il ne pût jamais s'en tirer; voici quelle en fut l'origine.

Le President de Bret Intẽndant de Justice dans la Ville de Mets, avoit donné un Arrest touchant quelques prétentions du Païs Messin qu'il soûtenoit étre de l'Evêché de la Capitale de ce Païs. Quoi que cette affaire ne fut pas d'une fort grande importance, Charles ne laissa pas de prendre feu : & sans prévoir les événemens, ayant fait entendre à l'Empereur que c'étoit une affaire qui le regardoit, à cause de l'Evêché de Vic dont il joüissoit alors, & qu'on distinguoit de celui de Mets ; il lui proposa, que si pour maintenir ses droits, il vouloit envoyer des Troupes en quartier d'hyver dans ce Pays-là, il agiroit, de son côté, en lui fournissant sous main l'argent qui lui seroit nécessaire pour fortifier Moyenvic qui serviroit à tenir en bride la ville de Mets, & que par ce moyen ils pourroient se mettre en état de résister aux entreprises du Roi de France.

Loüis X I I I. qui régnoit en ce tems là, étoit occupé au siége de la Rochelle. L'Empereur, qui crût qu'il devoit profiter de cette occasion, envoya dans l'Evêché de Vic les

troupes qu'il crût y être néceſſaires, & ſe mit à fortifier Moyenvic. Le Duc arma de ſon côté, ſous prétexte de défendre ſes Etats. Mais quoi que cette feinte précaution parut fort légitime, cela n'empêcha pas qu'elle ne donnât de l'ombrage à Loüis XIII. qui ayant pris enfin la Rochelle, aprés un an de ſiége, ne penſa qu'à ſe vanger du Duc, avant que de tourner ſes armes ailleurs.

Madame de Chevreuſe, qui avoit été mariée à un Prince de la Maiſon de Lorraine, s'étoit, en ce tems-là, refugiée à Nanci, ayant été contrainte de s'abſenter de la Cour de France, pour de certaines intrigues que tout le monde ſçait. Cette Princeſſe, de laquelle on a dit, * *qu'elle allumoit le feu de l'amour dans le cœur de tous les Princes chez qui elle alloit négocier, dans le tems qu'elle portoit par tout le feu de la Guerre contre la France*, ſe trouvant extrêmement offenſée à cauſe de ſon banniſſement, n'oublia rien pour animer le Duc contre Loüis XIII. & elle n'eût pas beaucoup de peine à réuſſir dans ſon deſſein, le Duc y étoit déja aſſez diſpoſé : car enfin, quelque peu conſiderable que fût l'affaire dont il s'agiſſoit, la conſequence en pouvoit être pourtant fâcheuſe. Et aprés tout, ce reſſentiment étoit naturel,

* *Procurat. Nani.*

naturel, n'êtant pas fort satisfaisant pour un Prince de voir qu'on empiette sur ses droits.

Cependant, comme le Duc n'étoit pas assez fort pour résister au Roi de France, il crût qu'il devoit dissimuler jusqu'à ce qu'il se presentât une circonstance plus favorable que celle où étoient pour lors les affaires, & cette politique lui réüssit si bien, que Loüis XIII. commençant à ne se plus défier de lui, tourna ses armes du côté d'Italie, pour donner du secours au Duc de Mantouë qui avoit Guerre avec l'Empereur.

Monsieur Frere Unique du Roy, mécontent de la trop grande faveur du Cardinal de Richelieu qui gouvernoit alors absolument la France, sortit du Royaume dans le tems que ces choses se passoient en Italie, & se retira en Lorraine à la Cour du Duc, où il épousa, quelque tems aprés, *en secondes nôces, la Princesse Marguerite, fille puînée du Comte de Vaudemont, sans le consentement du Roi son Frere. Le Duc qui avoit ses raisons pour ménager l'esprit de Loüis XIII. lui donna avis de la retraite du Duc d'Orleans : mais le Roi ne laissa pas de le soub-

* *Gaston Jean-Baptiste de France, Duc d'Orleans épousa Marguerite de Lorraine à Nanci, l'an 1632.*

çonner d'être d'intelligence avec ce Prince. Et ce qui le confirma dans ce ſoubçon, fut que le Duc avoit, dans ce tems-là, ſur pied, une Armée de plus de quatorze mille hommes. Cet armement qui étoit conſiderable & qui lui donnoit de l'ombrage, l'obligea à preſſer le Duc de Lorraine à ſe déclarer, ou à mettre bas les armes : & le Duc qui n'étoit pas encore en état de rien entreprendre, mena enfin, aprés pluſieurs negociations, ſes Troupes à l'Empereur, qui venoit de perdre la Bataille de Leipſic contre le Roi de Suede.

Cela n'empêcha pas néanmoins que le Roi n'allât aſſieger Moyenvic, quelque tems aprés. Le Duc en reçût la nouvelle par un Courrier que le Comte de Vaudemont ſon Pere lui envoya. Il fit toutes les diligences poſſibles pour aller ſecourir cette Place. Mais ayant perdu preſque toutes ſes Troupes, avant que de pouvoir combattre, la mortalité s'êtant jettée dans ſon Armée ; il crût que le ſeul parti qu'il y avoit à prendre étoit d'aller trover le Roi, & ſans balancer davantage, il fut à Mets où ce Prince étoit. A la vérité on lui fit une réception magnifique & telle qu'il pouvoit eſpérer. Cependant on preſſa toûjours le ſiége : & la Place ne fut pas plûtôt renduë, que le Roi têmoigna

gna

gna au Duc, que quelques marques de bienveillance qu'il lui eût données, il étoit pourtant trés mal satisfait de sa conduite, & que s'il vouloit se réconcilier avec lui, il faloit qu'il lui cédât Marsal.

Comme le Duc s'étoit mis entre les mains de son ennemi, il falut qu'il subît cette loi. Si bien que par un Traité qu'il signa, il laissa Marsal en dépôt pour quatre ans à la France, au grand déplaisir de tous ses amis, & sur tout, du Comte de Vaudemont son Pere, qui en eut un chagrin extréme. Aprés cela il retourne à Nanci.

Il semble que ces mauvais succés devoient avoir fait reconnoître à ce Prince, qu'il n'étoit pas encore en état de pouvoir résister à la France. Tous ceux qui avoient à cœur ses interêts & qui avoient quelque accés auprés de lui, lui conseilloient de se tenir en repos, de peur qu'il ne s'attirât quelques nouvelles infortunes Mais n'ayant écouté que son grand cœur dans cette occasion, & étant comme au desespoir, que ce que le Roi de France s'étant prévalu de sa bonne foi, l'avoit contraint de lui céder Marsal, il leva de nouvelles Troupes, & pour mieux cacher son dessein, fit mine de vouloir attaquer le Roi de Suéde.

Loüis XIII. qui avoit fait alliance avec ce Roi, & qui êtoit bien aise d'avoir un prêtexte, ne se contenta pas de faire dire au Duc, que ce seroit s'en prendre à lui, que de s'en prendre à un Prince qui êtoit son Allié; mais pour le mettre dans l'impuissance d'oser rien entreprendre, il marcha en même tems du côté de la Lorraine avec une Armée considerable.

Le Duc fort alarmé de cette nouvelle, & comme il ne sçavoit quel parti prendre dans cette rencontre, pour s'opposer aux forces du Roi, il envoya le Cardinal son Frere le Duc François à la rencontre de ce Prince, pour lui témoigner que son dessein n'êtoit pas d'être broüillé avec lui. Mais tout cela n'aboutit qu'à lui faire donner encore en dépôt quatre Places, sçavoir, Stenai, Clermont, Jamets & Dun: moyennant quoy on lui promit qu'on le protégeroit contre la Suede, qui le menaçoit d'entrer dans son Païs & de le brûler.

Le Roi de Suede étoit un Ennemi qui n'étoit pas moins à craindre que le Roi de France. Les amis du Duc ne cessoient jamais de lui remontrer, que c'êtoient deux Princes qu'il êtoit de la Politique de ménager; qu'il devoit attendre une occasion favorable, s'il avoit dessein de leur faire la Guerre, & ne s'embarquer pas témérairement dans quel-

que

que nouvelle entreprise. Il venoit de perdre toutes les espérances qu'il pouvoit avoir de profiter du mécontentement du frere du Roi, par la défaite du Duc de Montmorenci : & les Suedois portoient la terreur dans tous les endroits où ils passoient. Cependant, quoi qu'il n'y eût aucune apparence qu'il pût avoir le moindre avantage du monde sur ses ennemis, dans la situation où étoient alors les affaires, il ne laissa pas de se flâter de mille espérances. Il fit marcher son Armée contre les Suedois pour tâcher de leur faire lever le Siége qu'ils avoient formé devant Haguenau, & pour délivrer Brisac que les mêmes Suedois tenoient bloqué, depuis quelque tems. Mais bien loin que cette entreprise lui reüssit, elle lui fut entiérement funeste. Car quoi que les Suedois fussent contraints de lever le Siége de devant Haguenau, ils livrérent à deux lieuës de cette Place un combat aux Troupes Lorraines qui fut si furieux & si bizarre, que les deux Armées furent en deroute, & sur ces entrefaites une Armée Françoise entra dans la Lorraine dans le dessein d'assiéger Nanci, Louis XIII. prenant pour prétexte que le Duc n'observoit pas assez ponctuellement les conditions des Traitez qui avoient été faits avec lui.

Il eſt bien certain que que ſi le Duc eût fait d'abord tout ce qu'il pouvoit faire, il eût pû rompre au Roi de France toutes ſes meſures; car S. Chamant, qui commandoit les Troupes Françoiſes, n'avoit guéres plus de quatre mille hommes avec lui lors qu'il alla inveſtir cette Place. De ſorte que le Duc auroit pû encore lui faire abandonner ſes poſtes, avant qu'il eût reçû du ſecours. Mais au lieu de faire un effort, il eût recours aux négociations. Il ſe contenta de mettre à la hâte tout l'ordre qu'il pût, pour la defenſe de Nanci, où il jetta trois ou quatre mille hommes d'Infanterie & deux ou trois cens Chevaux, & s'étant retiré dans les Montagnes de Voge avec quelques Troupes pour en défendre les avenuës, il envoya le Cardinal ſon frere trouver le Roi, pour lui faire ſes remontrances. Le Roi le reçût, à ſon ordinaire, avec beaucoup de marques de diſtinction, & lui témoigna même que s'il n'avoit qu'à traiter avec lui, il en recevroit toutes les faveurs qu'il pourroit eſpérer, tant il étoit perſuadé de ſa ſincérité & de ſa bonne foi, mais que ne pouvant plus s'aſſurer ſur aucune parole du Duc ſon frere, il faloit que pour gage de ſa foi il lui conſignât la Ville de Nanci.

Cette condition étoit trop dure pour être

acceptée pour le Duc. Cependant le Roi se rendit en Personne devant la Place, & n'épargna rien pour s'en rendre Maître. Le Cardinal de Lorraine ne laissoit pas d'aller & de venir pour tâcher de fléchir Louïs XIII. quoi que Nanci fût assiégé. Mais tout ce qu'il en pût obtenir, aprés beaucoup de civilitez fut que s'il étoit lui-même Duc de Lorraine, il ne feroit nulle difficulté, de lui accorder sa demande, étant persuadé, comme il étoit, qu'il pourroit compter sur sa parole. Charles IV. étoit fort embarrassé. Il lui passa une infinité de pensées dans l'esprit. Enfin, ayant fait réflexion sur les paroles obligeantes que le Roi avoit dites au Cardinal son frere, & croyant que s'il faisoit semblant de lui faire cession de ses Etats, ce Monarque deviendroit plus traitable; il se résolut à prendre ce parti. Il fit sa démission dans toutes les formes. Le Cardinal reçût les hommages de sa nouvelle Dignité. Le Roi même l'en félicita. Mais il ne se désista pas toutefois des prétentions qu'il avoit sur Nanci. Et ayant attiré le Duc dans son camp par les artifices du Cardinal de Richelieu, ce mal-heureux Prince fut contraint de céder par un Traité cette Place pour quatre ans, afin de recouvrir sa liberté.

Le Cardinal de Lorraine se flattoit, qu'aprés toutes les démarches du Duc son frere, Louïs

Loüis XIII. en demeureroit-là. Mais comme le dessein de la France étoit de s'assurer des Etats de ce Prince, Louis XIII. envoya le Marêchal de la Ferté en Lorraine avec des Troupes, feignant d'avoir quelque dessein du côté de l'Allemagne.

Cette nouvelle surprit le Cardinal de Lorraine. Il en fut même allarmé & apprehenda quelque violence. Il sçavoit que Louïs XIII. étoit extrêmement irrité contre lui, car ç'avoit été à la faveur d'un Passeport que ce Prince lui avoit accordé, pendant le siége de Nanci, qu'il avoit fait évader la Princesse Marguerite sa sœur dans l'appréhension où il fut que les François ne l'enlevassent, car le Roi n'avoit pas approuvé le mariage du Duc d'Orleans son Frere.

Dans cette appréhension il se retira à Luneville avec les deux Princesses, la Princesse Nicole & la Princesse Claude, qui étoient demeurées avec lui, le Duc Charles s'étant retiré en Bourgogne, aprés la démission de Nanci.

Le Marêchal de la Ferté ne fut pas longtems sans les investir dans leur retraite. Et le Cardinal ayant eu avis, que le Roi avoit dessein de faire enlever les deux Princesses, & de les envoyer en France, il proposa à la Princesse Claude de se marier avec lui, à

quoi cette Princeſſe donna d'abord les mains, non ſeulement dans la vûë de conſerver leur Maiſon, mais parce que depuis longtems, elle avoit beaucoup d'inclination pour ce Prince.

Il y avoit une difficulté à ſurmonter. Comme ils étoient couſins germains, ils ne pouvoient pas ſe marier ſans diſpenſe, & il étoit d'une néceſſité abſoluë qu'ils ſe mariaſſent promptement. Car comme le Duc de Lorraine n'avoit point eu d'enfans de la Princeſſe Nicole, il étoit à craindre que ſi la Princeſſe Claude ſa Sœur fût tombée entre les mains du Roi, avant que d'avoir épouſé le Cardinal ſon Couſin, il ne l'eût mariée à quelque Prince du Sang, ce qui eût été un nouveau prétexte à la France de ſe ſaiſir de tout[illegible] Lorraine. En effet, s'étoit ſon deſſein.

Comme il n'y avoit pas de tems à perdre, ils firent aſſembler tous les Ecléſiaſtiques & tous les autres gens de Lettres qui ſe trouvérent avec eux: & cette Aſſemblée étant convenuë, que dans des occaſions de cette nature, il n'y avoit d'autres régles à ſuivre que celles de la néceſſité, on paſſa par deſſus cét obſtacle: le mariage fut conclû le même jour, * & enſuite approuvé par le Pape.

Le Duc François envoya le lendemain un de ſes Gentilshommes au Maréchal de la

*Nicolas-François épouſa la Princeſſe Claude l'an 1634.

la Ferté pour lui faire part de la nouvelle de son mariage. Le Marêchal, qui en fut surpris, & qui ne s'étoit pas attendu que le Cardinal deût quitter la pourpre pour épouser une femme, lui manda qu'il appréhendoit que le Roi ne se tint offensé qu'il se fût marié sans sa participation. Et comme il se flâta, que le mariage ne seroit pas encore consommé, à cause du manque de dispense, & qu'il s'y pourroit former quelque nullité, il contraignit le Duc & les Princesses d'aller à Nanci, pour y attendre les ordres du Roi son Maître, auquel il dépêcha un Courrier sur le champ.

Le Marêchal les fit traiter avec beaucoup de respect. Cependant, ils ne furent pas plûtôt arrivez dans le Palais du Duc, que leur chambre fut environnée de Gardes. Le Duc François dans cette extrêmité ne pensa qu'à se servir de quelque artifice, pour se tirer des mains de ses Gardes. Il communiqua son dessein à la Princesse son Epouse, & l'ayant disposée à ce qu'il vouloit, il sçût si bien prendre ses mesures qu'il réüssit dans son dessein.

Il choisit pour cét effet le premier jour d'Avril, auquel on a coûtume en Lorraine de faire de petites tromperies aux personnes qui ne s'en défient pas. On appelle cela, *le*

Poisson

Poisson d'Avril. Cette pratique étoit encore si peu connuë aux François, que pour éviter d'être trompez, ils se défioient de tout ce qu'on disoit ce jour-la. Ce qui fit qu'ils eurent beaucoup de peine à croire les divers avis qu'on leur donna d'assez bonne heure de l'évasion du Prince & de la Princesse, se persuadant que ce n'étoit que pour les faire courir aprés eux ; la peur qu'ils eurent d'être trompez, fit qu'ils le furent effectivement.

La nuit précédente, la Duchesse pour mieux tromper ses Gardes étoit sortie du Palais sous un habit de Page, portant un flambeau devant un des Gentilshommes du Duc son Epoux, lequel elle alla joindre dans la maison de son premier Gentilhomme de la Chambre, où il s'étoit déja rendu aussi déguisé sous un méchant habit de Crocheteur, n'ayant pas même épargné sa propre chévelure qu'il avoit fort belle & qu'il fit couper pour étre plus méconnoissable.

Dés que le jour fut venu & qu'on eût ouvert les portes de la Ville, la Duchesse qu'on avoit de nouveau déguisée en pauvre femme de village portant une hotte sur le dos, & conduite par le Duc qui étoit déguisé de la même maniére, sortirent par une porte appellée Nôtre-Dame, & marchérent

envi

environ une demi-lieuë en cet équipage, avec des peines incroyables pour la Princesse, qui n'avoit jamais fait un si long chemin à pied. Aprés avoir passé par des chemins fort rabotteux, ils rencontrérent un Gentilhomme qui les attendoit avec des chevaux.

Ce qu'il y eût d'assez singulier & qui faillit à faire échoüer cette entreprise, c'est que lors qu'ils passoient la porte, une Païsanne qui venoit des champs & qui entroit dans la Ville les reconnut quelque déguisez qu'ils fussent. Et cette femme par une indiscrétion rustique, & par l'envie de parler, qui est si naturelle à ce sexe, ne pût s'empêcher de le dire à un Soldat du Corps de Garde qu'elle connoissoit. Ce Soldat le redit, en même tems, à son Officier : mais l'Officier ne fit qu'en rire, croyant que c'étoit le Poisson d'Avril que cette Païsanne lui avoit voulu donner. Il ne laissa pas néanmoins d'en donner avis au Comte de Brassac Gouverneur de la Ville, quelques heures aprés, mais sans y ajoûter pourtant aucune foi. Comme ce Comte étoit d'un naturel soupçonneux & timide, il ne négligea pas d'envoyer incontinent ordonner à l'Officier qui avoit la garde du Duc & de la Duchesse de s'en éclaircir. L'Officier n'eût pas plûtôt reçû cet ordre, qu'il alla fraper à leur chambre, pour sçavoir s'ils étoient

levez. Mais un Valet de Chambre à qui on avoit découvert le ſecret, fit ſigne de la main, comme pour dire qu'il ne faloit pas faire de bruit, & qu'ils dormoient encore.

Cet Officier les avoit toûjours traitez avec un grand reſpect & toute la civilité imaginable. Si bien qu'appréhendant de les éveiller il ne voulut pas faire ouvrir leur porte. Mais le Comte de Braſſac étant ſurvenu, contraignit ce Valet de chambre à le faire : & la porte ne fut pas plûtôt ouverte, qu'il alla lui-même ouvrir les rideaux de leur lit, où n'ayant trouvé perſonne, il déchargea ſa colére ſur le Maître de la maiſon où ils s'étoient retirez le ſoir auparavant, & ſur les Domeſtiques du Duc qui ſe trouvérent-là, leſquels il envoya en priſon, avec menaces de les faire appliquer à la torture s'ils ne découvroient le lieu de la retraite de leur Maître.

Quelque mauvais traitement qu'il leur pût faire, il n'y eût pas moyen pourtant de rien découvrir : car non-ſeulement le Duc s'étoit caché de ſes Domeſtiques, mais il n'avoit pas même dit au Gentil-homme de la maiſon duquel il s'étoit ſervi, la route qu'il avoit deſſein de prendre, non qu'il ſe défiât de lui, mais afin qu'il pût jurer qu'il n'en ſçavoit rien.

On

On courut de divers côtez aprés eux, mais ce fut inutilement, à cause de l'extréme diligence qu'ils avoient faite, nonobſtant la délicateſſe de la Ducheſſe, qu'il falut qu'un homme monté en croupe ſur ſon cheval tint toûjours entre ſes bras pour aller plus vîte & pour l'empêcher de tomber. Ils gagnérent la Comté de Bourgogne, & ils arrivérent le même jour au Château d'un Gentilhomme à plus de vingt lieuës de Nanci, d'où la Princeſſe qui étoit accablée de fatigue ne fut en état de partir, que trois ou quatre jours aprés. Ce qui les avoit déterminez à aller plûtôt en Bourgogne qu'ailleurs, eſt qu'ils eſpéroient de trouver le Duc de Lorraine à Beſançon : mais ayant apris qu'il étoit paſſé en Allemagne, ils prirent le chemin de Florence, & ſe rendirent auprés de la Ducheſſe leur Tante Grand-Mere du Grand Duc de Toſcane qui régnoit alors. Ils paſſérent là prés de trois ans : mais comme l'air de ce Païs leur fut fort contraire ; & qu'ils n'y purent jamais avoir aucun enfant, ils réſolurent de quiter l'Italie, & repaſſérent à Vienne en Aûtriche auprés de l'Impératrice Eleonor une autre de leurs Tantes.

Ce mariage du Duc François fut un coup qui rompit toutes les meſures du Roi de France,

France, lequel voulant à quelque prix que ce fût, se rendre maître de la Lorraine, eut été bien aise de mettre dans son alliance la Princesse Claude, comme je l'ai déja remarqué. Cela ne le fit pas désister néanmoins du dessein qu'il tramoit dépuis fort long-tems. Car comme il prenoit toûjours pour prétexte, que le Duc de Lorraine contrevenoit aux Articles des Traitez qu'il avoit passez avec lui, il repassa peu de temps aprés, dans les Etats de ce Prince & prit la ville de S. Michel: & dans ces entrefaites une Armée d'Impériaux ayant été obligée de se jetter du côté de Mets; ces Troupes de l'Empereur, toutes Alliées qu'elles étoient, achevérent de ruïner la Lorraine.

Ce qu'il y a d'assez particulier: c'est que dans le tems que ce Païs étoit le théatre de la Guerre, & qu'on y exerçoit des hostilitez inouïes, Charles IV. n'en parût point émû: & comme si ses Etats eussent joüi de la tranquilité la plus douce & la plus assurée, il se rendit amoureux de la Princesse de Cantecroix, * laquelle il épousa enfin. C'est de ce mariage qu'est né Charles-Henri Prince

* *C'étoit Beatrix de Cusance, Veuve d'Eugene-Leopold Prince de Cantecroix. Il l'épousa à Besançon dans l'Eglise des Minimes, le 2. du mois d'Avril 1637.*

Prince de Vaudemont si connu par ses premiéres Campagnes, & par le rang illustre qu'il tient aujourd'hui dans l'Armée des Alliez : & une Princesse appellée la Princesse Anne, qui fut mariée avec le Prince de Lislebonne.

J'aurois à dire une infinité de choses de Charles IV. lesquelles je passerai sous silence, aussi-bien que l'histoire de son mariage, parce qu'outre qu'on les peut lire ailleurs, elles ne seroient pas tout à fait de mon sujet. Je dirai seulement, qu'aprés avoir défait en Alsace le Comte Oton l'un des plus redoutables Géneraux des Suédois, & s'être signalé en Allemagne par plusieurs autres actions de valeur, il se retira en Flandres, où les Espagnols, qui étoient en Guerre avec la France le reçurent avec beaucoup de joye & lui donnérent divers Emplois. Il se saisit pendant ce tems là de quelques petites Places de Lorraine : mais s'étant jetté une troisiéme fois entre les mains du Roi de France, on lui fit signer un autre Traité : ce qui fut le sujet d'une nouvelle Guerre, dans laquelle il se vit dépoüillé encore de tous ses Etats.

L'air de Vienne avoit été plus salutaire à la Princesse Claude qne celui de Florence,

& pour comble de bonheur & de joye, aprés plusieurs travaux & un long exil, elle étoit devenuë enceinte & avoit accouché l'an 1639. du Prince Ferdinand-Philippe-François. Et quatre ans aprés, le troisiéme du méme mois d'Avril 1643. nâquit Charles V. qui fut appellé Charles-Leopold-Nicolas-Sixte. La mesme année mourut Loüis XIII. & le Cardinal de Richelieu: Mais ni la naissance de ce Prince, qui sembloit être d'un si heureux présage pour la Maison de Lorraine, ni la mort du Roi de France & de son Ministre qui régnoit, à proprement parler, n'apportérent aucun changement aux affaires du Duc, quoi qu'il conçût d'abord de grandes espérances, d'étre rétabli dans ses Etats. Il se flâta, qu'il pourroit s'accommoder avec la Reine, Mere de Loüis XIV. & il y avoit quelque apparence à cela. Car cette Princesse, compâtissant à ses malheurs, par la conformité qu'il y avoit entre sa destinée & la sienne, lui avoit témoigné toûjours beaucoup d'affection, quelque broüillé qu'il fût avec la Cour de France.

La chose ne réüssit pas pourtant de la maniére que le Duc se l'étoit imaginé. Le Cardinal Mazarin qui succéda au Ministre, & qui marcha sur les traces de son Prédécesseur

ſeur, inſpira à cette Princeſſe une politique ſi intereſſée, qu'elle revétit un autre eſprit, du moment qu'elle fut Régente : & l'on peut dire même, qu'elle fut plus dure à l'égard du Duc que ne l'avoit été Loüis XIII.

Charles IV. fruſtré, de ce côté-là, de ſes eſpérances ne penſa qu'à ſe rendre redoutable à la France,& il ne tarda guéres à le faire. Il ſe ſignala en tant d'occaſions contre les François, & de l'air dont il s'y prenoit, il y avoit tant d'apparence qu'il entreprendroit quelque jour de rentrer dans ſes Etats par la force ouverte; que la Reine & le Cardinal Mazarin firent tous leurs efforts pour tâcher de le mettre dans leur parti. Et ce deſir redoubla particuliérement, lors qu'ils virent que la France commençoit à ſe déchirer par ces guerres civiles qui ont fait tant de bruit ſous la minorité de Loüis XIV. On lui remontroit,que comme c'étoit du Roi que dépendoit ſon rétabliſſement dans ſes Terres, puis que le Roi les tenoit entre ſes mains,il en avoit à eſperer de plus favorables conditions que des Eſpagnols,qui étoient le parti où il étoit engagé. On lui offroit la reſtitution entiére de toutes les Places qu'on lui avoit priſes, à la reſerve de Nanci, que l'on s'obligeoit néanmoins de lui réſtituer à la Paix générale ſans en démolir les Fortifica-

tions. Mais soit que le Duc se crût assez fort pour rentrer dans son Païs les armes à la main, soit qu'il voulût se vanger de la Reine, ou qu'il ne crût pas qu'il y eût fort à s'assurer sur un Traité fait sous la minorité du Roi, ou par quelqu'autre raison qu'on n'a pû jamais penetrer, il rejetta toutes ces conditions, quelqu'avantageuses qu'elles fussent.

Il étoit toûjours à Bruxelles, & comme il s'étoit rendu necessaire aux Espagnols par le moyen de ses Troupes, dont il tiroit des sommes assez considerables, il se servit de ces sommes, & de celles qu'il tiroit des Contributions de son Païs, pour acheter plusieurs belles Terres en Flandres, qui étoient d'un assez grand revenu. Cependant, quelque riche qu'il fût, le Duc François n'en étoit gueres mieux à son aise. Car Charles IV. regardant le Prince de Vaudemont, comme l'heritier presomptif de la Lorraine, & voyant bien que le Duc son frere ne pouvoit que s'opposer à ses prétentions, à cause du Prince Charles son fils; cette pensée avoit fait tant d'impression sur son esprit, qu'il le laissoit pour cette raison à Vienne sans lui donner beaucoup de secours. Mais ce ne fut pas le plus grand malheur du Duc François, qui supportoit assez patiemment les caprices de la fortune. Il perdit dans ce tems-là la Du-

cheſſe Claude ſon Epouſe *, Princeſſe qui fut regrettée généralement à la Cour de l'Empereur, à cauſe d'une infinité de qualitez dont elle êtoit ornée.

Quoi que le Duc François luttât, depuis plus de quinze ans, contre la mauvaiſe fortune, il regarda néanmoins ce coup comme le plus rude qu'il eût encore reſſenti, & il en fut ſi affligé toute ſa vie, qu'il ne voulut jamais ſe marier, quelque utile qu'eût êté un ſecond mariage pour le rétabliſſement de ſes affaires. Il confia à des Religieuſes une jeune Princeſſe, qui êtoit née encore de leur mariage & qui eſt morte, depuis Abbeſſe de Remiremont. Et pour le Prince Ferdinand & le Prince Charles, il les mit entre les mains de M. le Marquis de Beauvau, pour avoir ſoin de leur éducation. Lors que la Ducheſſe mourut, Charles V. n'avoit que neuf ans.

Quelque grand que fuſſent les ſervices que Charles IV. avoit rendus à l'Eſpagne, depuis qu'il s'êtoit retiré en Flandres, cette Couronne ne fit jamais rien pour lui, quoi qu'elle ſe fût engagée de joindre ſes forces aux ſiennes, pour le rêtablir dans ſes Duchez. Le Duc s'en plaignit aſſez ouvertement. Si bien que les Eſpagnols appréhendans que ce Prince rebuté de tant de vaines promeſſes qu'ils lui avoient faites, ne cher-

* *Elle mourut en* 1652.

châ-

châr enfin un autre azile & une protection plus ſeure que la leur, pour ſe procurer la Paix & la procurer à ſes Sujets, réſolurent de le faire arrêter : & le Comte de Fuenſaldagne, Gouverneur de Flandres, qui n'êtoit pas de ſes amis, eut ordre de faire réüſſir ce deſſein, dés qu'il en trouveroit l'occaſion favorable. L'Archiduc Leopold, aſſiſté des Troupes Lorraines, venoit d'emporter Rocroi ſur la France; ce fut en 1655. Dés que la Campagne fut finie; & que tous les Officiers Generaux de l'Armée des Eſpagnols ſe furent retirez à Bruxelles, le Comte de Fuenſaldagne, que la jalouſie faiſoit agir plûtôt que les interêts de ſon Maître, ne penſa qu'à executer l'ordre ſecret qu'il s'êtoit fait donner. Et pour ne manquer pas ſon coup, aprés avoir communiqué ſon deſſein à l'Archiduc, qui fut obligé d'y donner ſon conſentement, il diviſa adroitement les Troupes du Duc de Lorraine en des quartiers d'hyver ſi éloignez les uns des autres, & ſi entrecoupez de Rivieres, qu'il leur étoit impoſſible de ſecourir leur Prince, qui ne s'attendoit pas à une ſi triſte deſtinée, quoiqu'il en eût été déja aſſés averti.

Ces choſes étant ainſi diſpoſées, le Comte qui n'attendoit qu'un moment favorable, trouva moyen d'attirer le Duc au Palais, ſous pretexte de quelques affaires

importantes qui étoient ſurvenuës & auſquelles il avoit interêt. Mais comme il penſoit entrer dans la Chambre du Conſeil, il fut arrêté à la porte. Le lendemain on le conduiſit par le Canal d'Anvers dans la Citadelle de cette ville, & de là il fut mené en Eſpagne & confiné dans le Château de Tolede ; où il fut priſonnier pendant cinq ans.

Le Comte de Fuenſaldagne ne fut pas plûtôt venu à ſes fins, que l'Archiduc Leopold envoya le Comte de S. Amour à Vienne pour avertir le Duc François de la détention du Duc ſon frere. Il alleguoit les raiſons qui avoient obligé le Roi d'Eſpagne à s'aſſûrer de la perſonne de ce Prince, & en même tems, il le prioit de ſe venir mettre à la tête des Troupes Lorraines, l'aſſûrant que Sa Majeſté Catholique n'avoit point d'autre intention que celle de ſon rétabliſſement, & qu'il ne donneroit jamais les mains à une Paix, que ce ne fût à l'avantage de ſa Famille.

Le Duc François touché de l'infortune du Duc ſon frere, & apprehendant, peut être, pour lui-même une ſemblable deſtinée, refuſa d'abord ce parti. Mais l'Empereur & l'Imperatrice Eleonor ſa Tante ayant joint leurs prieres aux ſolicitations de l'Archiduc, & lui ayant repreſenté les grands avantages que le Roi d'Eſpagne lui faiſoit eſperer;

rer ; ce Prince persuadé plûtôt par la considération des interêts de sa Famille, que pour les siens particuliers, resolut d'aller à Bruxelles, & d'amener avec lui le Prince Ferdinand & le Prince Charles.

Lors que le Duc François partit, l'Empereur étoit à Ratisbonne, où il s'étoit rendu, dépuis quelque tems, pour y faire couronner Roi des Romains le Roi de Hongrie son fils aîné. Le Duc alla prendre congé de lui: & ce Prince, (c'étoit Ferdinand III.) aprés lui avoir témoigné toute sorte d'affection & de bienveillance & lui avoir fait un accueil magnifique, le fit escorter par une Compagnie de ses Gardes du Corps jusqu'à Nuremberg, lui & le Marquis d'Haraucourt, qui étoit venu au devant de lui, de la part de l'Archiduc, pour le solliciter à partir & lui faire presser son voyage. Il passa par les Etats des Electeurs de Mayence, de Tréves, de Cologne & du Duc de Neubourg, où il fut reçû avec des honneurs aussi grands qu'on en eût pû rendre à l'Empereur même & sur tout à Dusseldorp. Les Espagnols le defrayerent pendant toute sa route : & l'Archiduc vint au devant de lui à une lieuë de Bruxelles avec toute la Bourgeoisie qui s'étoit mise sous les armes ; on n'a jamais vû tant de joye.

Le Duc François ne tarda pas long-tems à ſe mettre à la tête des Troupes Lorraines, qui le reçûrent avec des acclamations, qu'il ſeroit bien difficile d'exprimer. Dans ce tems-là, le Roi de France fit mettre le ſiege devant Stenai par le Maréchal de Fabert. Les Eſpagnols qui s'imaginerent que toutes les forces des François étoient occupées à ce ſiege, reſolurent d'aſſieger Arras. Le Duc François, qui entrevoyoit les difficultez de cette entrepriſe, & qui s'étoit même apperçû, que les Miniſtres d'Eſpagne n'y avoient donné proprement les mains, que pour complaire au Prince de Condé, qui étoit dans les troupes des Eſpagnols; & qui vouloit abſolument ce ſiege, fit aſſez connoître qu'il ne croyoit pas qu'on pût emporter cette Place. Mais comme il vit qu'on étoit abſolument reſolu à faire le ſiege d'Arras, il y marcha avec ſes Troupes, & il voulut même que le Prince Ferdinand commençât par là ſa premiere Campagne. Pour le Prince Charles, comme il étoit encore extrêmement jeune, il fut laiſſé à Bruxelles ſous la conduire de M. de Romecourt.

Ce que le Duc François craignoit arriva. Les Eſpagnols furent contraints de lever le ſiege d'Arras, ils furent battus par les François, & leur déroute fut ſi grande, que toute

te leur Infanterie, tout leur Canon & tout leur bagage demeurerent au pouvoir des ennemis : tellement que le Duc François & le Prince Ferdinand étant arrivez à Valenciennes, s'y trouverent destituez de toutes choses, n'ayant pas seulement un lit de Camp. L'Archiduc les fit secourir avec des honnêtetez incroyables. Mais les affaires changerent bien de face, lors qu'ils furent arrivez à Bruxelles. Ils trouverent toutes les chambres du Palais de l'Archiduc, où ils avoient logé, toutes detenduës des meubles qui y étoient auparavant : & ils apprirent que le Grand Maître de cette Maison avoit defendu au Prince Charles de s'aller promener dans le Parc en carrosse ; quoi que ce fût une liberté qu'on n'eût eu garde de refuser aux moindres Dames de la Ville.

L'Archiduc qui étoit un bon Prince & qui avoit même de l'affection pour le Duc François, étoit au desespoir dans son ame de voir qu'on le traitât si mal. Mais il étoit contraint d'approuver ces duretez & ces injustices, n'osant pas s'opposer au Comte de Fuensaldagne qui étoit entierement maître dans Bruxelles, & qui n'ayant pas rencontré dans l'esprit du Duc toute la souplesse qu'il avoit crû, ne travailloit qu'à le mortifier. Le Duc François esperoit pourtant

que le Comte deviendroit plus traitable. Mais sur un bruit qui courut alors,que Charles IV. avoit envoyé de sa prison, un ordre aux Officiers Lorrains,de se retirer en France, où étoit la Princesse Nicole, & d'y faire passer autant de Troupes qu'ils pourroient, les Espagnols firent dessein de l'arrêter. Ce qui obligea les Espagnols à executer cette resolution, c'est que, quelque tems auparavant, deux Colonels avoient deserté avec leurs Regimens, qui avoient passé au service du Roi de France, & cela les avoit allarméz. Il est tres-certain neanmoins que le Duc n'avoit nul dessein de s'aller jetter entre les mains des François qui n'étoient pas ses amis & qui étoient maîtres de toute la Lorraine. Mais il se vit si maltraité par le Comte de Fuensaldagne, & il s'apperçût de tant d'artifices dont on se servoit pour s'assurer de lui, qu'il passa en France avec toutes les Troupes Lorraines qui étoient au service du Roi d'Espagne. Le Prince Ferdinand étoit avec lui. Pour le Prince Charles ôn l'avoit laissé à Bruxelles,par je ne sçai quelle politique. Mais comme il étoit entre bonnes mains, on le fit évader quand il en fut tems. On le conduisit par le Canal d'Anvers en Hollande, pour le dérober à la colere que les Espagnols avoient de la retraite

du

du Duc son pere, & s'étant rendu à Paris où le Prince Ferdinand étoit déja, le Duc presenta ces deux jeunes Princes au Roi, lui disant, qu'il les mettoit tous deux en dépôt entre ses mains, pour gage de sa fidelité à son service, ce que Sa Majesté reçût fort bien, promettant d'ailleurs qu'il les protegeroit, & qu'il les éleveroit à des Emplois proportionnez à leur Naissance.

Le Prince Ferdinand avoit déja fait quatre Campagnes, où il s'étoit beaucoup distingué, & où il avoit donné une infinité de marques de sa bravoure, lors que s'étant fait tailler de la pierre, il mourut dans l'operation le premier jour d'Avril 1658. Cette mort faillit à accabler le Duc François, & quelques mois aprés il faillit encore à perdre le Prince Charles, par un accident qui n'eût pas été moins funeste que celui qui venoit de lui enlever un Prince qu'il aimoit avec la derniere tendresse, & qui avoit donné dans ses jeunes ans d'aussi grandes esperances qu'aucun Prince eût jamais données à cét âge là. Voici quel fut cét accident.

Ce jeune Prince maniant un cheval dans l'Academie, où il faisoit ses exercices, ce cheval, qui étoit borgne & fort vif, heurta si rudement contre un des pilliers du Manege, que ce Prince tout adroit qu'il êtoit déja

fut sur le moment renversé par terre. Quoi qu'il ne tombât que sur du sable, il reçût neanmoins un contrecoup si rude à la tête, qu'il fut d'abord sans aucun mouvement. On tâcha de le faire revenir, mais comme tous les petits remedes qu'on faisoit étoient inutiles, on le porta sur un lit de l'Academie; où il fut six heures entieres sans donner aucun signe de vie, quoi qu'il ne parût ni playe ni contusion à sa tête, ni en tout le reste de son corps. La nouvelle de cette chûte allarma d'abord tout le monde : & le Roi à qui on l'annonça, avant que de l'annoncer au Duc François, fut si touché de cet accident, qu'il commanda que sans perdre tems, on lui envoyât ses Medecins & les Chirurgiens les plus experimentez qui se trouveroient dans la Ville, afin qu'on n'eût rien à se reprocher, s'il arrivoit quelque chose de funeste. Les ordres du Roi furent executez sur le champ, mais ce Prince étoit dans un si pitoyable état, qu'un des principaux Medecins, aprés l'avoir bien consideré, se prit à dire tout haut, en sortant de la chambre, qu'il se mouroit ; ce qui fit conjecturer, qu'il n'y avoit aucune esperance, & que tout ce qu'on feroit seroit inutile. On eut recours cependant à toutes sortes de remedes, & on lui en appliqua de si salutaires, que six heures aprés, il commença à respirer.

Il donna, depuis ce tems-là, à tous momens, de nouveaux signes de vie ; il recouvra même la parole. Et peu à peu il reprit tant de force, qu'on ne douta plus de sa guerison.

Il n'est pas difficile de penser, quelle fut l'allarme du Duc François. Quelque accoûtumé qu'il fût à ces sortes de coups, celui ci faillit à l'abattre entierement, quelques précautions qu'eût pris le P. Poirot Jesuite son Confesseur, qui lui en porta la nouvelle. Il se resigna pourtant, tout d'un coup, à recevoir avec humilité cette derniere affliction que sa mauvaise fortune sembloit lui préparer, & laissant couler quelques larmes, on lui entendit prononcer ces pieuses paroles : *Dieu l'avoit donné, & Dieu l'a ôté ; sa volonté soit faite.*

Cet accident n'eût aucune suite fâcheuse. Il n'arriva aucun des symptomes que les Medecins apprehendoient & que l'on doit apprehender dans ces rencontres. Le jeune Prince ne ressentit même aucune incommodité, quelques jours aprés. Au contraire, il se trouva si bien disposé, qu'il eût été en état d'aller continuer ses exercices. Cependant, comme dans des accidens de cette nature il faut prendre des précautions extraordinaires, le Duc François, par le conseil de tout ce qu'il y avoit d'habiles Medecins, l'obligea à garder la chambre plus de trois mois,

 pendant

pendant lesquels, il fut visité tous les jours par tout ce qu'il y avoit de plus distingué à la Cour, dans l'un & dans l'autre sexe. On remarqua neanmoins, que le Roi ne le visita jamais, quoi qu'il eût paru fort touché de cet accident lors qu'il en apprit la nouvelle.

La Paix des Pyrenées fut concluë l'année suivante. Le Cardinal Mazarin & Dom Loüis Mendez de Haro, l'un de la part du Roi de France, & l'autre de celle du Roi d'Espagne, s'étant assemblez dans l'Isle des Faisans, * finirent enfin, aprés plusieurs conferences, cette Guerre, qui étoit allumée dépuis assez longtems entre ces deux Princes. Dans ce Traité de Paix, Dom Louis consentit à abandonner au Roi de France, le Duché de Bar, la Comté de Clermont, & à lui laisser démolir les Fortifications de Nanci, moyennant qu'il rendit à Charles IV. le Duché de Lorraine. Il y eut même quelques autres Articles dans ce Traité qui ne furent pas fort avantageux à ce Prince. Le Duc qui étoit encore prisonnier à Tolede, se plaignit au Roy d'Espagne de ce qu'on disposoit de son bien sans sa participation: mais comme Sa Maje

* *C'est une Isle que forme une Riviere appellée Bidassoa, qui sort des Pyrenées, & se jette dans la Mer prés de Fontarabie. Cette Riviere separe la France de l'Espagne.*

Majeſté Catholique ne gardoit aucuns menagemens avec lui,& qu'il le regardoit comme un Prince qui ne paroiſſoit redoutable par nul endroit,il lui accorda la liberté,aprés lui avoir fait connoître qu'il êtoit entré dans ſes interêts autant qu'il avoit jugé neceſſaire pour le bien de la Chrêtienté ; qu'on n'avoit pû faire que ce qu'on avoit fait ; & qu'il devoit être content de ſa deſtinée. Cette réponſe du Roi d'Eſpagne quelque bruſque & deſobligeante qu'elle fût,ne fut pas pourtant ce qu'il y eut de plus dur dans le procedé de ce Monarque. Il fit dire au Duc toutes ces choſes par un de ſes Miniſtres,& quoi que ce Prince eût fait un voyage à Madrid pour le voir,il ne voulut jamais permettre qu'il le vit: apprehendant,ſans doute, que le Duc ne lui reprochât ſon injuſtice & ſon ingratitude , qui l'avoient porté à ravir la liberté à un Souverain qui avoit cherché chez lui un azile, & qui avoit achevé de perdre ſes Etats , pour s'être trop attaché aux interêts d'Eſpagne.Si bien que le Duc,ne voyant aucune apparence de pouvoir faire ſes plaintes au Roi Catholique,partit en diligence pour l'Iſle de la conference,dans le deſſein de s'y plaindre à Dom Louis de Haro du tort qu'on lui avoit fait. Mais de quelques termes qu'il ſe ſervit pour exagerer cette injuſtice, il ne tira d'autre ſa-

tisfaction de ce Ministre Espagnol, qu'un triste avû de n'avoir pû conclurre la Paix plus avantageusement pour lui, que de la maniere qu'il l'avoit fait. Le Duc eut recours dans cette extrêmité au Cardinal Mazarin. Il forma son opposition au Traité des Pyrenées. Mais comme ce Prince étoit encore comme entre les mains de Dom Loüis,& que le Cardinal eut ses raisons pour ne le servir pas dãs cette rencontre;il fut obligé en dépit qu'il en eût,de consentir au Traité & de le signer,pour ne risquer pas une plus mauvaise fortune.

Cependant, le Cardinal ne laissa pas de le combler d'honnêtetez & de le traiter toûjours en Souverain. Il le flâta même de tant d'esperances, & lui fit appercevoir, qu'il dépendoit si absolument du Roi de le rétablir entierement dans ses Etats & de remettre sa Maison dans son ancien lustre, qu'il le fit consentir à repasser en France, où tout dépoüillé qu'il étoit de ses Duchez de Lorraine & de Bar, on ne laissa pas de lui rendre les respects deûs aux Princes qui sont Souverains dans leurs païs : mais ce n'étoient que des bienséances ; & il n'en étoit pas moins malheureux.

Le fruit de la Paix des Pyrenées fut le mariage de Louïs XIV. avec l'Infante d'Espagne. Comme les Grands ne se marient que

par-

par politique, & que ce mariage devoit étre le nœud qui devoit serrer cette Paix qui avoit été tant desirée,& aprés laquelle les peuples soûpiroient dépuis si long tems, le Roi ne fit nulle difficulté d'y donner les mains;mais on peut dire cependant qu'il épousa cette Princesse, sans avoir aucune inclination pour elle. Ce n'est pas que le portrait qu'on avoit fait de la nouvelle Reine ne fût bien capable de l'émouvoir. Mais le Roi étoit amoureux de Mademoiselle de Mancini Niéce du Cardinal Mazarin, quoi qu'elle n'eût en partage que beaucoup d'esprit, car elle n'étoit nullement bien faite. Et on a dit de cette Niéce du Cardinal,que dés qu'on l'entendoit parler on ne se souvenoit plus qu'elle fût laide, & qu'on ne pouvoit s'empêcher de l'aimer, ainsi il ne faut pas étre surpris que le Roi se fût attaché à elle.

Comme Mademoiselle de Mancini répondoit à l'amitié du Roi, le Roi l'aimoit d'une maniere si tendre, qu'il l'eût épousée infailliblement, si les Princes,dans ces occasions, pouvoient étre les Maîtres d'eux-mêmes.

Toute la Cour avoit demêlé l'attachement que ce Prince avoit pour la Niéce du Cardinal. Il avoit pour elle tant d'assiduitez, à la vûë de tout le monde. Il poussoit si loin ses complaisances. Et il lui faisoit des presens

ſi magnifiquès, que la Reine-Mere en fut allarmée. Cette Princeſſe qui étoit Eſpagnolle n'avoit travaillé, depuis la mort de Louïs XIII. qu'à finir une Guerre qui ne pouvoit que lui être funeſte, de quelque côté que fut l'avantage, & elle voyoit bien que ſes deſſeins pour la Paix étoient ruïnez entiérement, ſi le Roi n'oublioit Mademoiſelle de Mancini, & qu'il n'épousât l'Infante d'Eſpagne.

Le Cardinal, comme on le peut juger aiſément, n'eût pas été marri que ſa Niece eut été aſſiſe ſur le Trône. Mais ſoit qu'il voulut complaire aveuglement à la Reine, ou qu'il craignit que le Roi venant enfin à ſe dégoûter, ne fit rompre quelque jour ſon mariage, il fut le premier qui deſabuſa Mademoiſelle de Mancini de la penſée qu'elle avoit que le Roi eût deſſein de l'épouſer, & il pouſſa ſi vigoureuſement les affaires qu'on conclut le Mariage avec l'Infante.

Le Roi avoit eu beau donner ſon conſentement à cette Alliance qui alloit remettre le calme dans deux puiſſantes Monarchies; il ſe ſentit toûjours pour Mademoiſelle de Mancini les mêmes diſpoſitions qu'il avoit pour elle, depuis le jour qu'il avoit commencé à l'aimer. Il lui en donna des marques ſi ſenſibles qu'ils ne lui laiſſa rien à douter là-deſſus,

&

& la Reine & le Cardinal s'en apperçûrent.

Cependant comme le Mariage étoit arrêté & qu'il ne manquoit que les cérémonies, la Cour se disposa à partir pour la Frontiére dans le dessein d'aller recevoir la nouvelle Reine. Le Cardinal fit dessein de partir le premier, & de mener sa Niéce avec lui, pour l'ôter devant les yeux du Roi, craignant que sa presence n'arrêtât ses pas & ne fut un obstacle à ce grand dessein, qui donnoit la Paix à toute l'Europe.

Le Roi ne pût apprendre sans émotion qu'on lui arrachât une personne qu'il eût préferée, de tout son cœur, à toutes les Princesses du monde. Mais comme il n'y avoit point de remede, il se retira à Chantilli pour quelques jours ; d'où il ne fit qu'envoyer à tous momens des Couriers à Mademoiselle de Mancini jusqu'à-ce qu'elle fût partie.

Mademoiselle de Mancini partit enfin ; & le Cardinal son Oncle qui connoissoit bien la violence qu'il lui faisoit, tâcha pendant tout le voyage de lui persuader qu'elle devoit faire effort sur son cœur, pour éteindre une passion qui commençoit à devenir criminelle. Il lui representa toutes les raisons qu'elle devoit avoir, pour se surmonter là dessus, & lui déclara qu'il avoit dessein de la marier avec le Prince de Lorraine.

Lors

Lors que Charles IV. étoit prisonnier en Espagne, il avoit fait faire lui-même cette proposition au Cardinal Mazarin, qui ayant d'abord donné là-dedans, s'étoit engagé avec lui de faire consentir le Roi à le rétablir dans tous ses Etats. Et certainement il l'eût fait, car ce Ministre étoit alors tout puissant. Mais comme lors que le Duc fut en France, il ne pensa plus à ce mariage, ce qu'il fit assez connoître par sa conduite, car il n'en parla nullement, quoi qu'il eût fait lui même l'ouverture; le Cardinal fut si outré de ce procedé, qui lui paroissoit si bizarre, que bien loin de porter le Roi à faire un Traité avec le Duc qui lui fût avantageux, il l'en desabusa toûjours, & lui inspira tant d'aversion pour ce Prince, qu'on ne fit que l'amuser depuis ce temps-là, & lui promettre toûjours ce qu'il demandoit, sans se mettre en peine de le satisfaire.

Le Duc François, qui avoit des vûës tout à fait opposées à celles du Duc Charles son frere, considerant, qu'il n'y avoit point de parti plus seur à prendre pour lui, que de rechercher l'amitié & l'appui du Cardinal Mazarin, & qu'il ne pouvoit porter ce Ministre à lui accorder sa protection par un moyen plus avantageux, que celui du mariage du Prince son fils avec Mademoiselle

de

de Mancini, résolut d'en faire parler, & il le fit effectivement. Il est vrai que comme il eût été bienaise de procurer la possession des Etats de Lorraine au Prince Charles, par une voye qui eût été plus seure, il eût été bien aise que Charles IV. eût voulu consentir à le marier avec la Princesse sa fille. Il lui en fit faire la proposition, avant que de faire aucune démarche pour la niéce du Cardinal. Mais le Duc n'y voulut point donner les mains, & ce fut pour lors qu'il maria cette Princesse avec le Prince de Lislebonne.

Mademoiselle de Mancini ne fut pas longtems à être de retour à Paris. Le Cardinal qui souhaitoit ardemment de la marier, pour détacher le Roi de l'inclination qu'il témoignoit encore assez ouvertement pour elle, avoit ordonné à Madame de Venelle sa Gouvernante de la faire partir incessamment du Païs d'Aunix, où elle êtoit, ce qui fut d'abord executé.

Comme elle êtoit fort considerée, non seulement à cause de la figure que faisoit en France le Cardinal Mazarin, mais à cause de son propre mérite & du crédit qu'elle s'êtoit attirée, depuis qu'elle êtoit aimée du Roi; tout ce qu'il y eut de gens distinguez à Paris, qui n'avoient point suivi la Cour, qui êtoit dans ce tems-là à Toulouse, se firent

firent un plaisir de s'attacher à elle. Le Prince de Lorraine fut de ce nombre, & il montra même qu'il s'y attachoit un peu plus particuliérement que les autres. Madame de de Choisi qui étoit une femme fort intriguante, lui avoit donné ce conseil. Cette Dame qui étoit entiérement dans les interêts du Duc François, se persuadoit que si le Prince Charles pouvoit gagner l'affection de Mademoiselle de Mancini, le Cardinal ne pourroit point se défendre de la marier selon son inclination, & que le Roi ne s'y opposeroit point.

Dans le tems que ce jeune Prince faisoit de son côté tous ses efforts pour se faire aimer, Madame de Choisi qui avoit pris à cœur cette affaire, faisoit agir sous main ses amis, pour inspirer à la Niéce du Cardinal, qu'outre que le Prince Charles devoit être consideré comme un Prince qui avoit des droits assez bien fondez sur les Duchez de Lorraine & de Bar, pour pouvoir flâter son ambition, il n'y avoit que ce seul moyen pour se tirer d'une espéce d'esclavage, où elle gémissoit sous la Reine-Mere & le Cardinal son Oncle, avec qui elle étoit obligée de vivre avec assez de contrainte.

Mademoiselle de Mancini voyoit bien cela. Elle trouvoit même que le Prince Char-

les étoit bien fait. Elle regardoit sa recherche comme quelque chose d'avantageux pour elle. Elle prenoit plaisir à le voir. Mais elle étoit encore si peu disposée à recevoir une nouvelle passion, qu'elle connoissoit bien qu'elle étoit entiérement insensible à tout ce que le Prince faisoit. La chute qu'elle venoit de faire étoit trop grande pour s'en pouvoir consoler si tôt. Cependant, comme il est bien difficile de tenir long-tems contre un prince, comme étoit le Prince de Lorraine, qui avoit une infinité de qualitez aimables; Mademoiselle de Mancini sentit bien qu'elle l'aimoit un peu plus qu'elle n'avoit crû. Elle étoit charmée de ses assiduitez. Elle s'accoûtuma peu à peu à ne prendre plaisir qu'avec lui. Et comme Madame de Venelle ne permettoit pas que le Prince la vit chez elle, il ne se passoit point de jour qu'elle ne lui donnât des rendez vous ou dans quelque Eglise ou aux Thuilleries. En un mot, la passion qu'elle eut pour ce Prince devint si forte, qu'elle déclara un jour au Cardinal son Oncle, ou qu'elle l'épouseroit, ou qu'elle s'iroit renfermer dans un Cloître.

Il est bien constant que le Cardinal Mazarin eût consenti à ce mariage. Quand ce parti n'eût pas été aussi avantageux pour sa Niéce qu'il l'étoit, la Reine-Mere le pressoit si

puiſſamment de la marier hors du Royaume, afin que le Roi ne la voyant plus, s'accoûtumât, peu à peu, à l'oublier, qu'il n'eût pas balancé un moment. On peut dire même qu'il le ſouhaitoit avec paſſion. Mais comme ce Miniſtre étoit fier, & que d'ailleurs il vouloit toûjours paroître fort modéré dans les choſes qui regardoient ſes interêts particuliers, afin de faire croire qu'il ne conſideroit que ceux du Roi ſon Maître, il eût ſouhaité que le Duc de Lorraine eût fait rechercher ſincérement ſon alliance pour le Prince Charles, & le Duc s'y oppoſoit. En effet, ayant pénétré dans le deſſein de ſon neveu, & craignant bien que ce Prince, ne reçût du Cardinal, par le moyen de ce mariage qu'il projettoit, des avantages qui auroient pû tourner à ſon préjudice, il lui rompit entiérement ſes meſures: & ce fut alors que le Cardinal maria ſa niéce avec le Connétable Colonne, qui l'avoit faite demander quelque tems auparavant, par le Marquis Angeleli, ou plûtôt qu'il la relegua en Italie contre ſa propre volonté, & avec un deſeſpoir ſi violent, qu'elle ne pût s'empêcher de reprocher au Roi la foibleſſe qu'il lui avoit têmoignée dans cette rencontre.

Le Duc de Lorraine ne laiſſoit pas néanmoins, de têmoigner au Prince Charles

qu'il

qu'il avoit de bonnes intentions pour lui & que s'il l'avoit croisé dans son mariage, ce n'avoit été que dans la vûë de lui procurer une alliance plus honorable, & que le dessein qu'il avoit, étoit de le marier avec Mademoiselle de Montpensier, fille aînée du premier mariage de feu M. le Duc d'Orleans.*

Comme il craignît bien qu'on diroit que ce n'étoit que pour amuser ce Prince qu'il tenoit de semblables discours, il en fit faire la proposition à cette Princesse : & pour lui persuader qu'il agissoit de bonne foi, & qu'il n'y avoit rien au monde qu'il desirât si passionnément, il lui fit proposer encore, que si elle agréoit d'épouser son neveu, il se dépoüilleroit en sa faveur de tous ses Etats, moyennant une pension de cent mille écus.

Le Cardinal à qui l'on s'adressa, tout indigné qu'il l'étoit contre le Duc de Lorraine, témoigna d'abord, qu'il acquiesçoit à cette proposition, & qu'il n'oublieroit rien de son côté pour y porter Mademoiselle. En effet, soit que ce Ministre feignît d'approuver la chose, soit qu'il crût que ce mariage seroit avan-

* *M. le Duc d'Orleans mourut à Blois le 2 de Février 1660. En 1626. il avoit épousé Marie de Bourbon, Fille unique de Henri de Bourbon Duc de Montpensier Dauphin d'Auvergne. Il eut de ce mariage Mademoiselle.*

avantageux à cette Princesse, ou qu'il voulût voir jusques où le Duc porteroit sa sincérité, il fit trouver bon au Roi de députer M. de Lionne pour traiter de cette affaire avec le conseil de Mademoiselle de Montpensier. Mais le Duc toûjours irrésolu bien loin d'en venir à une conclusion, fit naître tant de difficultez, que le Cardinal Mazarin * mourut, avant qu'on eut rien résolu sur ce Mariage.

Cependant, comme M. de Guise sollicitoit le Cardinal à porter le Roi à quelque accommodement avec le Duc de Lorraine; ce Ministre qui êtoit malade, dépuis fort longtemps, & qui desespéroit de guerir, crût qu'à la veille de sa mort, il devoit faire sa paix avec Dieu, & que c'étoit s'être vangé assez du Duc, de l'avoir fait traîner jusqu'alors sans l'avoir repû que de prômesses. Si bien que trois ou quatre jours avant qu'il mourut, ce Prince conclut & signa à Vincennes un Traité particulier avec le Roi, qui portoit; 1. Qu'il seroit rêtabli dans les Duchez de Lorraine & de Bar, dans lesquels néanmoins, le Roi retiendroit un passage † dépuis l'entrée de ses Duchez, du côté de Stenai, jusqu'en

Ce Ministre mourut à Vincennes le 9. de Mars 1661. âgé de 59 ans.

† *Ce passage n'a qu'une demi-lieuë de large, mais il ne n'a pas moins de 30. lieuës de longueur.*

qu'en Allemagne, lequel demeuroit en Souveraineté à Sa Majesté ; 2. Que les Fortifications de Nanci seroient démolies ; 3. Que les Places de Stenai, Clermont, Jamets & Dun, demeureroient absolument en proprieté à la France ; 4. Que le Duc desarmeroit entierement, à la reserve de la Compagnie de ses Gardes & de ses Chevaux-Legers qu'il lui seroit libre de retenir, & de quelque Infanterie pour la garde des Places qui lui restoient ; 5. Enfin, qu'il ne pourroit rétablir les Fortifications de Nanci, ni en faire de nouvelles à aucune autre Place de ses Etats, sans l'agrément du Roi, & qu'il n'y pourroit donner azile à aucun François contre la volonté de Sa Majesté.

Telles furent les principales conditions de ce Traité, ausquelles le Duc fut obligé de consentir pour ravoir le Duché de Bar, tous ses amis generalement lui ayant conseillé de les accepter, de peur que sous un autre Ministere, il ne trouvât encore de plus grands obstacles.

Le Duc n'eût pas plûtôt signé ce Traité, qu'il partit pour se rendre dans ses Etats. Et afin que le Prince Charles ne se pût plaindre de lui, au sujet de son mariage avec Mademoiselle de Montpensier, il lui témoigna qu'il le souhaitoit toûjours ardemment : &

pour ne laisser rien à soupçonner, il envoya même un pouvoir écrit & signé de sa propre main au Duc de Guise pour en conclurre les Articles aux conditions qu'il avoit proposées lui-même.

Cette Princesse étoit ravie de ce mariage. Elle trouvoit dans le Prince Charles toutes les qualitez qu'elle pouvoit souhaiter, & d'ailleurs, cette démission du Duc son oncle lui paroissoit quelque chose de fort avantageux. D'un autre côté, dans la conjoncture où se trouvoit alors la Maison de Lorraine; c'étoit le plus grand avantage qui lui pût arriver pour son entier rétablissement: car outre la grande alliance que le Duc faisoit, Mademoiselle avoit de grands biens. Comme tout le monde souhaitoit ce mariage, tout le monde travailloit à le faire reüssir. Le Prince Charles voyoit tous les jours Mademoiselle. Cette Princesse prenoit plaisir à ses assiduitez. Toute la Cour étoit persuadée que c'étoit une affaire concluë. Mais lors que les choses sembloient être entierement disposées, le Prince Charles s'attacha à Mademoiselle d'Orleans. Cette Princesse étoit jeune & bien faite. Comme ils avoient été élevez ensemble, ils avoient de l'affection l'un pour l'autre, depuis fort long-tems. Et pour dire les choses comme elles sont, Ma-

demoiselle de Montpensier étoit trop âgée pour avoir enflammé un si jeune Prince. Il est vrai que Mademoiselle d'Orleans étoit destinée pour le Prince de Toscane. Le Roi s'étoit engagé à faire ce mariage, & il étoit même de la politique qu'il se conclut. Le Prince Charles ne pouvoit point l'ignorer. Mais comme il étoit dans un âge où l'on est peu capable de faire des reflexions, il s'abandonna aveuglement à la passion qui le dominoit: & sans considerer qu'il oublioit ses propres interests pour courir aprés une chimere; car c'étoit une conquête impossible; il negligea si fort Mademoiselle de Montpensier, que tout le monde s'en apperçût.

Tous ceux qui étoient dans les interests de ce jeune Prince furent allarmez de sa conduite. Ils voyoient qu'il couroit visiblement à sa perte, & qu'il ruinoit ses affaires. On lui representoit qu'il agissoit justement de la maniere que le pouvoit souhaiter le Duc son Oncle, qui étoit de faire échoüer ce mariage, sans qu'il parût que ce fût sa faute, afin d'assurer par ce moyen, la succession de ses Etats au Prince de Vaudemont son fils. On lui faisoit connoître qu'il travailloit, sans y prendre garde, non seulement à se perdre dans l'esprit du Roi, qui avoit beaucoup d'estime pour lui, mais encore dans

l'eſprit de tous les Lorrains, qui le regardant comme leur Liberateur, perdroient infailliblement l'affection qu'ils lui avoient témoignée en pluſieurs rencontres, lors qu'ils viendroient à être informez que pour une paſſion dont le ſuccez étoit impoſſible, il avoit renoncé au retabliſſement de ſa Maiſon, & au repos d'un peuple qui gemiſſoit, & qui n'avoit les yeux tournez que ſur lui. On lui diſoit enfin, qu'étant l'heritier preſomptif de la Lorraine, il ſe devoit tout entier à ſes peuples; qu'il ne devoit penſer à une Alliance, que dans la vûë de les ſoulager & de les tirer de la miſere; qu'en un mot il devoit forcer ſon inclination. Mais comme Mademoiſelle d'Orleans étoit la ſeule choſe qui l'occupoit, il n'écoutoit gueres ce qu'on lui pouvoit dire là-deſſus, & s'il l'écoutoit quelquefois, ce n'étoit que pour répondre, qu'il ne croyoit pas être obligé de ſe ſacrifier pour le public, & qu'un Prince ſeroit bien à plaindre, s'il faloit qu'il fût malheureux toute ſa vie, pour procurer quelque bien à ſes ſujets.

Ce qui le rendoit ferme dans la reſolution qu'il avoit priſe de s'opiniâtrer à la recherche de cette Princeſſe, c'eſt qu'il ſe trouvoit des perſonnes, qui dans le deſſein de le mettre mal dans l'eſprit du Roi & de Mademoiſelle

de

de Montpensier, lui faisoient esperer, qu'on trouveroit mille moyens pour faire réüssir cette affaire. On lui disoit bien, à la verité, que le Roi avoit donné sa parole au Duc de Toscane pour le Prince son fils: mais on le flattoit, en même tems, que s'il ne desistoit point de sa poursuite, le Roi dégageroit enfin sa promesse; qu'il ne prenoit pas si fort à cœur ce mariage qu'on s'imaginoit; & que ce Monarque sçavoit bien qu'un heritier des Duchez de Lorraine & de Bar valoit bien le Prince de Toscane.

D'un autre côté, l'affection que Mademoiselle d'Orleans témoignoit au Prince de Lorraine, & la repugnance qu'elle avoit à épouser celui de Toscane ne contribuoient pas peu à lui faire pousser toûjours son dessein. Il sçavoit que cette jeune Princesse avoit ouvert son cœur à la Duchesse d'Orleans sa mere; qu'elle ne lui avoit point fait mystere de la tendresse qu'elle avoit pour lui; qu'elle lui avoit fait même connoître le peu de disposition qu'elle avoit à aimer le Prince de Toscane; & que la Duchesse eut bien souhaité que Mademoiselle sa fille n'eût pas été violentée. Mais comme le Roi se mettoit fort peu en peine de satisfaire ces Amans, & qu'il ne regardoit dans cette affaire que son interêt & celui de l'Etat, il

pressa si fort la conclusion de ce mariage dans le tems que Madame la Duchesse d'Orleans étoit sur le point de lui faire ses remontrances, qu'il lui envoya dire par M. le Tellier, qu'il en avoit déja signé le Contract, & qu'il étoit necessaire que dans trois ou quatre jours pour le plus, Mademoiselle sa fille quitât la Cour & fit le voyage de Toscane; qu'il faloit qu'elle se disposât à cela, ou qu'elle épousât un Convent. Il n'y avoit rien à repliquer là. Le mariage avec le Prince de Toscane se conclut comme le Roi l'avoit projetté, & Mademoiselle d'Orleans partit comme avoit fait Mademoiselle de Mancini pour aller finir ses jours en Italie ou à Montmartre.

Il semble que le Prince Charles n'ayant plus rien à esperer de ce côté, devoit faire effort sur son esprit, pour oublier Mademoiselle d'Orleans, & qu'ouvrant les yeux à ses interêts, il devoit tâcher de se rétablir auprés de Mademoiselle de Montpensier, ce qui ne lui eût pas été difficile. Mais par je ne sçai quel aveuglement qui suit toûjours les grandes passions, bien loin de prendre ce parti, il se plaignit hautement de sa destinée, & s'ètant derobé du Duc son pere, quelques jours aprés que la nouvelle Princesse de Toscane fut partie, il l'alla joindre à Saint Fargeau, où Mademoiselle l'avoit amenée pour lui dire le

dernier

dernier adieu ; ce qui acheva de gâter entiérement ses affaires : car Mademoiselle s'apperçeut bien que ce n'étoit pas pour elle que le Prince avoit entrepris ce petit voyage, & que s'étoit uniquement pour sa sœur, ce qu'elle ne pût s'empêcher de faire connoître à tout le monde.

Quoi que le Prince Charles ne se souciât pas d'épouser Mademoiselle de Montpensier, toute la Cour étoit néanmoins persuadée que le Duc de Lorraine en étoit uniquement la cause, & que le peu de disposition que son neveu avoit à cette alliance étoit le fruit de ses artifices. Madame de Chevreuse, qui ne cachoit rien au Duc & qui entroit aveuglément dans ses interêts ne lui dissimula point un jour, que c'étoit un bruit répandu généralement par tout, & elle lui déclara même, que la Reine-Mere paroissoit étre si convaincuë qu'il traversoit secrettement la conclusion de ce mariage, que quelque fortes qu'eussent été les raisons qu'elle lui avoit alleguées pour le justifier, elle n'avoit pû la dissuader là dessus.

Comme c'étoit de l'interêt du Duc de Lorraine que la Reine-Mere revint de cette pensée, il imagina dans son esprit mille moyens pour tâcher de la desabuser. Et enfin, s'étant avisé d'aller avec son neveu chez Madame

de Chevreuſe, où il avoit donné rendez-vous à Mademoiſelle de Guiſe; la converſation ne fût pas plûtôt ouverte, que Madame de Chevreuſe jetta adroitement le Prince ſur le chapitre de Mademoiſelle de Montpenſier, la choſe ayant été ainſi concertée.

Le Duc qui connoiſſoit la repugnance que le Prince Charles avoit à aimer cette Princeſſe, crût qu'il ne feroit aucune difficulté d'ouvrir ſon cœur dans cette occaſion, & que Madame de Chevreuſe & Mademoiſelle de Guiſe pouvant témoigner ce qu'elles auroient oüi elles-mêmes, elles en informeroient la Reine.

Le pas étoit gliſſant pour le Prince. Outre qu'il n'avoit pas prévû les embûches qu'on lui dreſſoit; Madame de Chevreuſe qui étoit la femme de la Cour qui avoit le plus de vivacité & le plus d'eſprit, tourna la converſation avec tant d'adreſſe, ſe ſervit de tant de détours, dit des choſes ſi agreables, & prit ce jeune Prince par tant de côtez, pour lui faire découvrir ſes veritables ſentimens, qu'il étoit bien à craindre que cette femme artificieuſe viendroit immanquablement à ſes fins. Mais le Prince de Lorraine s'étant apperçu de l'artifice, ſçût ſi bien ſe moderer dans cette rencontre, & diſſimuler avec tant d'eſprit; qu'il eût la moindre repugnance à épouſer

époufer Mademoifelle de Montpenfier, quoi que fon vifage démentît quelquefois fes paroles, que Madame de Chevreufe fût déconcertée. Elle eut beau revenir à la charge & lui dire avec fes maniéres infinuantes, qu'elle êtoit bien perfuadée qu'il déguifoit fes fentimens, & que fa bouche trahiffoit fon cœur; elle n'en pût tirer autre chofe, finon qu'il fouhaitoit avec paffion que ce mariage fe pût conclurre, & que le Duc perfiftât toûjours dans le defir où il êtoit de lui procurer un fi grand avantage. Il la pria même, enfuite, de le mettre bien dans l'efprit de la Reine, pour faire que fon deffein n'échoüât pas, & s'employer, au même tems, auprés de Mademoifelle de Montpenfier, pour la détromper de l'impreffion que fes ennemis lui avoient voulu donner qu'il n'avoit jamais rien fenti pour elle.

Le Prince Charles qui vit bien, dés-lors que le deffein de Madame de Chevreufe êtoit de le ruiner auprés de la Reine-Mere, en lui faifant perdre l'affection qu'elle avoit eüë pour lui jufqu'alors; crût que le feul moyen qu'il y avoit d'éviter de tomber en difgrace, êtoit de s'attacher tout de bon à Mademoifelle de Montpenfier. Il réfolut, dés ce moment, de fe faire effort. Et non feulement il écouta les confeils que fes Amis lui

donnérent de n'oublier rien pour tâcher d'apaiser cette Princesse, qui avoit fait déja eclater sa colere contre lui en plusieurs rencontres, mais il suivit si ponctuellement ces conseils, & fit tant de demarches pour cela, que Mademoiselle de Montpensier sentit bien quelques jours aprés, qu'elle n'étoit pas si irritée qu'elle s'imaginoit de l'être.

On peut dire que de la maniére dont le Prince avoit commencé de s'y prendre, les affaires s'alloient renoüer. Le Duc qui observoit toutes ses actions ne fut pas longtems à s'en apperçevoir: & comme aprés les conditions qu'il avoit proposées lui-même à Mademoiselle de Montpensier, ce mariage ne pouvoit être que tout à fait desavantageux au Prince de Vaudemont son Fils, il n'oublia rien pour le rompre. Cependant, comme il lui faloit un prétexte qui pût paroître un peu plausible, & que Mademoiselle s'étoit informée quelquefois des revenus des Etats de Lorraine & de Bar & des seuretez qu'il y avoit à prendre, en cas que le Duc s'en démît en faveur du Prince; le Duc fit semblant de regarder ce procédé, comme une chose si injurieuse, qu'il dit un jour tout haut dans le Palais d'Orleans au milieu d'une compagnie assez considérable, que puis que Mademoiselle de Montpensier étoit si difficile, il

voul

vouloit garder ses Etats & n'entédre plus parler de sa vie du mariage de sō neveu avec elle.

Le Prince étoit present lors que le Duc tenoit ces discours : & comme dans le fond il n'eût pas été trop mari qu'on n'eût plus parlé de ce mariage, pourvû qu'il parût qu'il ne s'y étoit point opposé, & qu'il pût par ce moyen là se conserver dans l'esprit de la Reine Mere, il ne fut pas plûtôt sorti du Palais d'Orleans qu'il s'en alla chez Madame de Choïsi pour luy apprendre la disposition où il avoit laissé le Duc de Lorraine.

Mademoiselle de Montpensier avoit tant d'aversion pour Madame de Choisi, qu'elle avoit prié trés-souvent le Prince de ne voir jamais cette femme, & le Prince lui avoit promis qu'il la satisferoit là-dessus. Quoi qu'il ne se souciât pas beaucoup, dans ce moment là d'obliger ou de desobliger cette Princesse, il prit pourtant quelques mesures pour faire que sa visite fût secrette. Mais comme Mademoiselle le faisoit êpier incessamment pour sçavoir les endroits où il alloit, elle en fut avertie le même jour, & elle en eût tant de dépit, qu'elle envoya chercher deux ou trois fois le lendemain M. le Marquis de Beauvau, pour lui têmoigner son chagrin & se plaindre du procedé du Prince.

Le marquis dans ces deux ou trois con-

versations qu'il eut le même jour avec Mademoiselle de Montpensier, ne manqua pas de prendre tous les biais dont il pût s'aviser, pour excuser le Prince de Lorraine. La Princesse toûjours irritée continua à se plaindre & à éclatter en reproches: & dans le chagrin où elle étoit, elle fut si peu maîtresse d'elle-même, qu'elle ne pût s'empêcher de dire, en laissant couler quelques larmes, que le Prince étoit un ingrat, & qu'il étoit indigne de l'affection qu'elle avoit eu la foiblesse de lui témoigner, depuis qu'on parloit de le marier avec elle.

M. de Beauvau, qui vit bien que toute irritée qu'étoit Mademoiselle de Montpensier, elle aimoit veritablement le Prince, lui repartit, en même tems, qu'il commençoit à n'être plus allarmé, & qu'il avoit apperçû dans ses yeux tant de marques de la disposition qu'elle avoit à pardonner le Prince de Lorraine, qu'il étoit convaincu, qu'à la premiere visite que ce Prince lui rendroit, elle ne seroit pas marrie qu'il tâchat de se justifier, & qu'elle oublieroit un crime, qui tout grand qu'il lui paroissoit, n'étoit pourtant rien dans le fond. Mademoiselle se prit à soûrire, & le Marquis qui n'en demandoit pas davantage se retira fort satisfait, & alla faire quelques remontrances au jeune

Prin-

Prince qui les reçût avec beaucoup de docilité.

Le Duc de Lorraine ayant sçû que Mademoiselle de Montpensier, avoit envoyé pendant deux ou trois fois, chercher M. le Marquis de Beauvau, & ne pouvant pas s'imaginer, pour quelles raisons cette Princesse témoignoit tant d'empressement à le voir, voulut apprendre ce mystere. M. de Beauvau lui raconta tout. Et il exagéra même si fort les choses, que le Duc étant entré dans le ressentiment de Mademoiselle, ne pût s'empêcher de blâmer le procedé du Prince son neveu, & de desapprouver sa conduite. Il trouva qu'il avoit trés-mal fait d'avoir visité Madame de Choisi; puis qu'il sçavoit que cette visite ne pouvoit qu'être desagréable à Mademoiselle de Montpensier, ajoûtant qu'il ne comprenoit pas qu'un Prince qui avoit de l'esprit, & qui devoit connoître ses intérêts, se fût oublié de cette maniére. Et lui en ayant fait des reproches à lui-même, le lendemain, il l'exhorta à se menager à l'avenir avec Mademoiselle un peu mieux qu'il n'avoit fait jusqu'alors. Il lui fit un détail de tous les avantages que le mariage avec cette Princesse procureroit à la maison de Lorraine: & pendant trois ou quatre jours il fut si porté à en vouloir venir à la conclusion, que le

le Prince en fut véritablement allarmé. Car enfin, dans l'état où ce jeune Prince se trouvoit, il ne sçavoit, à proprement parler, ce qu'il souhaitoit, ou ce qu'il ne souhaitoit pas : ou plûtôt, il se sentoit toûjours une si grande disposition à n'entrer point dans cette alliance, qu'il eût desiré de tout son cœur que le Duc ne se fût point avisé de lui procurer cét avantage, aprés s'y être fort opposé. Cependant, dans le temps que le Duc de Lorraine s'empressoit le plus à vouloir le mariage du Prince Charles avec Mademoiselle de Montpensier, il changea d'avis tout d'un coup, & proposa de le marier avec Madame de Nemours de Longueville, qui passoit pour être riche de plus de six millions, mais qui n'étoit ni jeune ni belle, ni d'une naissance si grande, à beaucoup prés, que Mademoiselle de Montpensier, & qui outre cela n'avoit pas la réputation d'être la femme la plus raisonnable du monde : car elle passoit, dans l'esprit de bien des gens, pour être d'une humeur assez bizarre.

Comme le Duc concevoit de grands avantages de ce mariage, à cause des grandes richesses de cette Princesses, quoi qu'elle ne fût pas si riche que Mademoiselle de Montpensier, il fit agir d'abord un de ses Gentils-hommes auprés d'une Amie de Ma-

dam

dame de Longueville, pour faire reüssir cette affaire. Le Gentilhomme fit sa commission, & trouva les esprits disposez, de la maniére qu'il souhaitoit. Mais le Gentilhomme êtoit à peine sorti de l'Hôtel du Duc, que ce Prince eut une autre pensée : si bien que cette négociation fut inutile, & l'Amie de Madame de Longueville bien mortifiée, s'imaginant que le Duc de Lorraine avoit eu dessein de se divertir & de les joüer l'une & l'autre.

On ne sçavoit sur qui le Duc pouvoit avoir jetté les yeux. La plûpart de ceux qui êtoient entrez dans cette confidence s'imaginoient qu'il n'avoit proprement aucune vûë & qu'il ne vouloit qu'endormir son Neveu, mais il s'expliqua deux jours aprés, & dit, que ce qui l'avoit obligé à changer de dessein, étoit qu'on lui avoit proposé de marier le Prince Charles avec Mademoiselle de Nemours petite fille du Duc de Vendôme.

On lui avoit fait effectivement cette proposition, & il l'avoit d'abord rejettée. Mais y ayant fait réflexion un moment aprés que son Gentilhomme fût parti pour se rendre chez l'Amie de Madame de Longuevillel, il crût qu'il ne devoit point balancer à donner les mains à ce mariage, d'autant plus qu'on lui faisoit espérer, qu'on pourroit marier Mademoiselle

ſelle d'Aumale ſa Sœur avec le Prince de Vaudemont, & qu'il voyoit bien d'ailleurs, que Mademoiſelle de Nemours n'eſtant pas du rang de Mademoiſelle de Montpenſier, il ne ſeroit pas obligé de ſe dépouiller de ſes Etats, en faveur du Prince ſon Neveu. D'un autre côté, Madame de Nemours mere des deux Princeſſes, témoignoit qu'elle ne ſouhaitoit rien tant que cette double alliance avec la Maiſon de Lorraine. Elle alloit viſiter ſouvent dans cette vûë Madame de Choiſi, qui avoit beaucoup d'aſcendant ſur l'eſprit du Prince. D'ailleurs la Reine-Mere avoit approuvé la propoſition. Et il y avoit appa-rence que Mademoiſelle de Nemours ne déplairoit pas au Prince, car elle étoit jeune & trés-bien faite.

Tout ſembloit concourir aux deſſeins de ceux qui avoient fait cette ouverture. Mais il y eut des obſtacles du côté du Duc François & de Madame la Ducheſſe d'Orleans. Ils ne pûrent goûter l'un ni l'autre la propoſition de ce mariage. Le Duc vouloit abſolument que le Prince ſon fils s'attachât toûjours à Mademoiſelle de Montpenſier, eſpérant que s'il perſévéroit, il ne manqueroit pas de ſe remettre bien dans l'eſprit de cette Princeſſe, & que le Duc ne pourroit ſe défendre de tenir ſa parole, puis qu'il l'avoit

en

engagée au Roi. Et au cas que le mariage avec Mademoiselle de Montpensier ne reüssit point, Madame la Duchesse d'Orleans vouloit que le Prince se mariât avec Mademoiselle d'Alençon sa fille.

Pendant que ces choses se passoient ainsi, la Noblesse de Lorraine députa au Duc deux Gentilshommes pour lui faire des remontrances au sujet de certains priviléges que ce Prince leur contestoit, espérant que l'occasion des mariages proposez pour le Prince Charles leur seroit favorable. Le Duc ne voulut pas les écouter. Et jugeant que sa présence étoit nécessaire en Lorraine, car il appréhendoit quelque mouvement, il partit de Paris, quelques jours aprés que les Députés Lorrains y furent arrivez : & comme il partit avec beaucoup de précipitation, il ne dit adieu à personne, non pas même au Roi. Il laissa néanmoins au Duc de Guise un pouvoit écrit & signé de sa main, pour terminer le mariage de Mademoiselle de Nemours avec son Neveu ; y ajoûtant cette restrinction, que ce ne pourroit être qu'à condition que Madame de Nemours sa mere justifieroit qu'elle avoit deux millions vaillant, comme elle avoit offert de le faire.

Les Députez de Lorraine, dont l'un étoit le Comte de Mauleon, firent au Prince

Char

Charles des offres de service fort considérables, dont il ne voulut point se prévaloir. Cependant, les Amis de ce Prince lui ayant fait voir, que le seul parti assuré qu'il avoit à prendre étoit de renoüer avec Mademoiselle de Montpensier, il se rendit à leurs raisons. Et voyant effectivement que c'étoit un des plus grands avantages ausquels il pût prétendre pour lors, il travailla dépuis ce tems-là à regagner la bienveillance de cette Princesse par toutes sortes de soûmissions.

Le Comte de Furstemberg * s'étoit introduit, dépuis quelque tems, dans les intrigues du Prince de Lorraine : & comme il étoit trés-bien dans l'esprit de Mademoiselle, le Prince le pria, aprés lui avoir découvert ses sentimens, de vouloir s'employer auprés d'elle pour tâcher de la radoucir & de n'épargner rien pour cela, n'y ayant rien qu'il souhaitât tant que d'être marié avec cette Princesse.

Le Comte de Furstemberg se fit un plaisir de servir le Prince en se chargeant de cette negociation Il vit le lendemain Mademoiselle, & il lui exagéra d'une maniere si insinuante le déplaisir que le Prince de Lorraine avoit d'avoir sû si mal profiter de sa bonne fortune, & la résolutió où il étoit de se donner en-

tiére

* *C'est le Cardinal de Furstemberg d'aujourd'hui.*

tiérement à elle, qui vit bien sur le visage de cette Princesse que cela ne lui déplaisoit pas.

Mademoiselle de Montpensier ne pût pourtant dissimuler au Comte les divers sujets de mécontentement qu'elle avoit contre le Prince de Lorraine. Elle lui fit en gros une histoire de tout ce ce qui s'étoit passé entre eux, & aprés avoir long temps parlé, même avec assez d'émotion, elle ajoûta, en se radoucissant, qu'elle tâcheroit d'oublier tout ce que lui avoit fait le Prince; & que pour donner une véritable marque qu'elle n'avoit aucun ressentiment contre lui, elle ne vouloit pas méme se plaindre d'un outrage qui l'avoit tachée jusqu'à l'ame, & dont toute autre Princesse qu'elle se ressẽtiroit, peut-étre toute sa vie, quelque soûmises que fussent les démarches qu'ún Prince pût faire aprés cela.

Comme elle n'en dit pas davantage, le Comte la supplia de continuer, & de lui dire ce que c'étoit. La Princesse s'en défendit, mais aprés avoir été long-temps pressée, elle lui dit enfin; que le Prince de Lorraine ayant eu, par le moyen d'une de ses Demoiselles, un de ses Portraits qui la representoit fort naturellement lors qu'elle n'avoit que seize ans*, il en avoit fait un sacrifice à la Princesse de

* *Mademoiselle étoit à cét âge une des personnes des mieux faites de la Cour.*

de Toſcane, & qu'aprés pluſieurs railleries injurieuſes qu'ils avoient faites l'un & l'autre ſur la difference qu'il y avoit entre ce qu'elle avoit été & ce qu'elle étoit devenuë, ils l'avoient jetté dans le feu.

Le Comte de Furſtemberg fit ſemblant de n'ajoûter aucune foi à ce récit. Il repreſenta à Mademoiſelle, que le Prince de Lorraine étoit un Prince trop ſage, pour s'être oublié juſqu'à ce point, & qu'il faloit néçeſſairement que ce fût une invention de ſes ennemis. En un mot, qu'il n'y avoit aucune apparence que le Prince Charles eût été capable d'une action de cette nature, & que ſi elle vouloit permettre qu'il s'en éclaircît avec lui, il étoit convaincu qu'il s'en juſtifieroit ſi bien, qu'elle auroit ſujet d'être ſatisfaite. La Princeſſe qui appréhendoit, ſans doute, que le Prince de Lorraine ne fût pas ſi innocent que le Comte de Furſtemberg vouloit lui perſuader, s'oppoſa d'abord à ſon deſſein, mais le Comte la preſſa avec tant d'inſtance à lui accorder cette ſatisfaction, qu'à la fin elle ſe laiſſa flèchir, & lui permit de ſçavoir de la bouche du Prince la vérité de cette hiſtoire.

Dés que le Comte fut ſorti de chez Mademoiſelle de Montpenſier, il alla trouver le Marquis de Beauvau, à qui il fit le conte du Portrait. Le Marquis en fut mortifié, car il

aimoit

aimoit fort tendrement le Prince, & aprés avoir raiſonné pendant quelque tems ſur cette avanture, ils s'en allerent tous deux chez lui. Le Comte de Furſtemberg lui apprit en peu de mots les bonnes diſpoſitions où Mademoiſelle ètoit à ſon égard, & l'ayant jetté au même tems ſur le chapître du Portrait, il le conjura de lui avoüer ſi l'hiſtoire qu'on en faiſoit ètoit véritable, & ſi effectivement ce Portrait avoit èté jetté dans le feu, comme Mademoſelle s'en étoit plainte. Le Prince biaiſa un peu d'abord, & parut même en barraſſé. Le Comte & M. le Marquis de Beauvau voulant profiter de ce petit embarras pour découvrir plus facilement ce qu'ils ſouhaitoient de ſçavoir, le tournerent de tous les côtez ſans lui donner le tems de revenir à ſoi: mais tout ce qu'ils en pûrent tirer, fut que le Portrait n'avoit pas eu la deſtinée dont Mademoiſelle de Montpenſier ſe plaignoit; qu'à la verité il ne l'avoit point, qu'il l'avoit laiſſé entre les mains de la Princeſſe de Toſcane; que Mademoiſelle lui faiſoit tort de croire qu'il eût èté capable de traiter avec tant de mépris, & d'une maniére ſi indigne, la peinture d'une auſſi grande Princeſſe qu'elle; que c'ètoit un conte malin que ſes ennemis avoient fait pour le ruïner dans ſon eſprit; & que s'ils vou

vouloient s'en mieux éclaircir ils n'avoient qu'à s'adresser à Mademoiselle de Firtoi, qui avoit été toûjours sa grande confidente de Mademoiselle d'Orleans, avant qu'elle fût mariée au Prince de Toscane.

La Mere de Mademoiselle de Firtoi étoit Lorraine & femme du premier Ecuyer de Madame la Duchesse d'Orleans. Outre que par ces raisons-là elle prenoit beaucoup d'interêt que le Prince épousat Mademoiselle de Montpensier & par consequent qu'il se justifiat auprés d'elle, M. le Marquis de Beauvau la connoissoit fort particuliérement, si bien que s'étant chargé de voir cette Dame, il alla chez elle le même jour.

Madame de Firtoi n'eût pas été plûtôt informée de ce que lui dit le Marquis de Beauvau, qu'elle fit appeller sa fille pour apprendre la verité de cette histoire. Mademoiselle de Firtoi balança d'abord, mais ayant été pressée par Madame sa mere, elle dit un moment aprés, qu'il ne faloit pas se mettre en peine du Portrait, qu'elle en pouvoit donner des nouvelles, qu'elle l'avoit dans sa cassette. En effet, sa mere lui ayant commandé de le remettre à M. de Beauvau, pour en faire ce qu'il jugeroit à propos, elle le remit sur le champ.

Le Marquis de Beauvau fut fort satisfait d'avoir si heureusement réüssi. Il porta d'abord

bord ce Portrait fatal au Comte de Furstemberg, afin que le faisant voir à Mademoiselle, il la pût convaincre que l'histoire qu'on lui avoit faite êtoit une pure calomnie. Le Comte s'aquita trés-bien de sa commission. Il dit d'abord à Mademoiselle que le Prince de Lorraine ne s'êtoit jamais dessaisi de son Portrait; qu'il l'avoit conservé chérement; qu'il l'avoit même toûjours porté sur soi. Et quoi que la Princesse doutât tout à coup qu'il n'y eût quelque supercherie là-dedans, & que ce ne fût une copie; il êtoit si peu difficile de la desabuser là dessus, que le Comte n'eût aucune peine à le faire.

On avoit sujet d'esperer qu'aprés un éclaircissement qui avoit été si heureusement conduit, Mademoiselle de Montpensier donneroit les mains à tout ce que voudroit le Prince de Lorraine. En effet, jamais les affaires n'avoient été en meilleur train. Le Prince voyoit tous les jours Mademoiselle, Mademoiselle prenoit plaisir à voir le Prince. On peut dire qu'ils se regardoient déja comme destinez l'un pour l'autre. La Princesse n'en faisoit point mystére, Mais le Duc de Lorraine, qui goûtoit les plaisirs de la Souveraineté, & qui ne vouloit nullement se dépoüiller de ses Etats, fit toûjours naître tant d'obstacles, que Mademoiselle lassée de

tant

tant de variation & de tant de longueurs, ne voulut plus entendre parler de mariage. Et ce qui enfin acheva de gâter tout, & qui fit qu'elle rompit tout commerce avec le Prince, c'est que dans ce tems là, le Roi faisant observer à la lettre lu Traité de Vincennes, obligea le Duc à faire démolir les Fortifications de Nanci, ce qui ne pouvoit que la choquer, & la dégoûter de ce mariage. Voilà comme le Prince de Lorraine fut frustré de ses espérances, pour n'avoir pressé les affaires que lors qu'il n'en étoit plus temps, quoi que selon toutes les apparences, ce mariage se fut rompu, car ceux qui sçavent les affaires, croyoient que le Roi s'y opposoit sous main.

La Reine-Mere voyant que toutes les précautions qu'on avoit prises jusqu'alors avoient été entiément inutiles, & qu'il n'y avoit plus de moyen de pouvoir renoüer cette affaire. crût qu'elle devoit entrer dans le dessein qu'avoit eu le Duc de Lorraine de marier le Prince son Neveu avec Mademoiselle de Nemours. Comme la Reine aimoit fort Madame de Nemours la mere de cette Princesse, elle s'employa à ce mariage avec beaucoup d'affection. Et enfin de n'oublier rien pour faire que ce projet pût réüssir, elle pressa si fort le Roi, qui étoit alors à Fontainebleau. d'en parler au Duc de Guise & d'en écrire à

Pari

Paris au Duc François ; que le Roi envoya, du moment, un Exempt des Gardes au Duc, avec une lettre, par laquelle il lui faisoit connoître qu'il prenoit à cœur ce mariage, & qu'il le prioit de l'aller trouver pour conferer sur cette affaire, le plûtôt qu'il lui seroit possible.

Comme le Duc François, ainsi qu'on l'a pû déja remarquer, avoit de la repugnance pour ce mariage, il pretexta une indisposition pour n'être pas obligé d'aller trouver le Roi. Ce Duc se flatoit toûjours que le Prince de Lorraine son fils pourroit épouser Mademoiselle de Montpensier, & son dessein étoit de gagner du temps & de prendre cependant des mesures pour rompre celles de la Reine, qui s'employoit avec ardeur pour Mademoiselle de Nemours. Mais le Roi lui ayant écrit une seconde lettre, quelques jours aprés, bien plus pressante que la premiere, il fut contraint d'aller à Fontainebleau.

Quoi que le Duc François n'osât pas dire positivement qu'il ne vouloit point ce mariage, il faisoit neanmoins assez connoître qu'il n'y avoit gueres de disposition. Le Roi qui n'ignoroit pas la repugnance qu'il y avoit & qui ne vouloit pas le contraindre, se contenta de lui faire voir par une infinité de raisons, qu'il s'opposoit au bonheur du Prince son fils, puis qu'il n'y avoit plus rien à

faire du côté de Mademoiselle de Montpensier. Et pour rendre ses raisons plus efficaces, il lui promit, s'il vouloit se laisser persuader, d'engager si bien le Duc son Frere à assurer la succession de ses Etats au Prince de Lorraine, qu'il pourroit compter là-dessus : son dessein étant, pour prendre toutes sortes de seuretez, d'en faire passer une declaration authentique dans le Contract de mariage, & d'une maniere si engageante, que le Duc ne la pourroit jamais revoquer, parce qu'il s'en rendroit garant.

Ces dernieres paroles du Roi commencerent à ébranler le Duc François, mais ce qui acheva de le resoudre à donner son consentement à ce mariage, fut une lettre que le Duc de Lorraine écrivit au Duc de Guise, par laquelle il lui marquoit, que si le Duc son Frere ne se resolvoit à marier le Prince son Fils avec Mademoiselle de Nemours & avant même que le Roi partit, pour aller en Bretagne, ce qui devoit être peu de jours aprés, il alloit revoquer le pouvoir qu'il avoit donné au Duc de Guise de signer le Contract de mariage en son nom. Si bien que tout étant ainsi disposé, M. de Lionne accompagné de Messieurs de Guise & de l'Evêque de Laon, * se rendit chez le Duc Fran

*C'étoit le Card. d'Etrées qui n'étoit encore qu'Evêque.

François, pour y passer le mariage dont on étoit convenu à Fontainebleau, & sous les conditions accordées de part & d'autre : de sorte que ce Contract fut signé par M. de Lionne, au nom du Roi ; par M. de Guise, au nom du Duc de Lorraine ; par le Duc François, au nom du Prince son Fils ; & par l'Evêque de Laon, au nom de Madame de Nemours, pour Mademoiselle de Nemours sa fille.

Cependant la Reine souhaitant de voir bien-tôt la conclusion de ce mariage, qui n'étoit encore qu'ébauché, & aprehendant que le Duc de Lorraine ne changeât d'avis, porta le Roi à lui depêcher incessamment un Courrier, pour le sommer d'envoyer sa ratification en bonne forme, ou le prier de faire lui-même un voyage à Paris pour donner la derniere main à cette affaire. Le Duc de Guise, de son côté, lui envoya un Gentilhomme pour l'informer exactement de tout ce qui s'étoit pafsé. Mais quoi que le Duc de Lorraine eût souhaité cét établissement pour le Prince son Neveu, & qu'il en eût fait comme la premiere ouverture, il fut pourtant si fâché qu'on eût poufsé si loin les affaires, qu'il manda au Duc de Guise par son Gentilhomme, qu'on s'étoit un peu trop hâté, & qu'il étoit extrêmement surpris

qu'on ne l'eût pas fait avertir pour recevoir de lui de nouveaux ordres. Cela n'empêcha pas neanmoins qu'il n'écrivit au Roi, qu'il se rendroit à Paris, quelques jours aprés, ce qu'il executa effectivement : mais ce ne fut que dans la vûë de traverser ce mariage, & de le faire rompre, s'il étoit possible.

Quoi qu'il ne fit pas éclater son dessein, le Roi qui n'en pouvoit point douter, aprés ce qu'il avoit écrit au Duc de Guise, lui fit proposer & lui proposa souvent lui-même, qu'on lui donneroit toutes les assurances qu'il pouvoit souhaiter raisonnablement, & qu'il menageroit si bien les choses, que tout se passeroit à l'avantage de sa Maison. Mais comme ce n'étoit pas ce qu'il demandoit, il fit naître tant de difficultez, que le Prince de Lorraine en étoit au desespoir.

Ce Prince, à force de voir Mademoiselle de Nemours en étoit devenu passionnement amoureux, & il ne soûpiroit, depuis quelque tems, qu'aprés la possession de cette Princesse. Voyant neanmoins que cette affaire toute avancée qu'elle étoit, loin de s'accomplir traînoit en une longueur insupportable, & apprehendant même, qu'à la fin il n'en fût de ce mariage, comme des autres dont on avoit parlé, il en étoit inconsolable. Toutes les soûmissions qu'il rendoit au Duc

ètoient inutiles. Un obſtacle n'ètoit pas plûtôt levé qu'il en ſuccedoit un nouveau. C'ètoit toûjours à recommencer. Si bien que ce Prince deſeſperant de ſe voir heureux avec Mademoiſelle de Nemours, tant que cela dependroit du Duc de Lorraine, il fut trouver le Rói, par l'avis de la Reine-Mere, & il le conjura avec tant d'ardeur, d'obliger le Duc à en venir à une concluſion, & de paſſer par deſſus les obſtacles qu'il faiſoit naître à tout moment; que le Roi promit de s'y employer ſur le champ, & de s'y prendre d'une maniere, qu'il n'auroit plus ſujet de ſe plaindre.

En effet, le Roi qui avoit fait lui-même ce mariage, du conſentement du Duc de Lorraine, ètoit ſi outré des manieres de ce Prince, que le Prince Charles ſon Neveu ne l'eût pas plûtôt quitté, qu'il reſolut d'employer ſon autorité Royale & de ſe moquer des raiſons que le Duc alleguoit tous les jours, pour traîner en longueur cette affaire. Cependant, ayant fait reflexion, un moment aprés, qu'il faloit faire les choſes à l'amiable, s'il ètoit poſſible; il tenta toutes les voyes imaginables pour perſuader au Duc de Lorraine qu'il devoit enfin ſe determiner. Il fit agir d'abord M. de Lionne qui eut avec lui diverſes conferences. Mais ces conferences n'ayant abouti à rien, il lui envoya le Marêchal d'Etrées,

Oncle de Mademoiſelle de Nemours, lequel n'eût pas un meilleur ſuccés qu'avoit eu M. de Lionne. Si bien que le Roi ſe laſſant enfin, il lui fit dire, qu'il prétendoit que le mariage de ſon Neveu fut conclu dans trois jours pour le plus tard, & que s'il n'y vouloit conſentir de bonne grace, il feroit intervenir ſon autorité, ſans le conſulter davantage. Cette reſolution irrita le Duc. Cependant, comme il n'oſoit ſe plaindre du Roi, il ſe plaignit de ſon Neveu. Il dit au Marêchal d'Etrées, que ce jeune Prince s'y prenoit trés-mal d'avoir recours à la puiſſance du Roi & de le faire menacer d'en venir à des violences; qu'il ſouhaitoit de tout ſon cœur qu'il fût marié avec Mademoiſelle de Nemours, mais qu'il avoit des raiſons qui étoient trés-fortes, pour ne precipiter rien dans cette affaire, & qu'il pourroit bien ſe repentir un jour d'en être venu à cette extremité. Le Marêchal d'Etrées eut beau lui dire, que le Prince de Lorraine n'avoit nulle part dans ce deſſein & qu'il ſe plaignoit injuſtement de lui, il ne lui repartit autre choſe, ſinon que ſon Neveu joüoit à tout perdre; qu'il le laiſsât reſpirer quelques jours encore, & qu'on ne le pouſsât pas à bout. Tellement que le Marêchal voyant bien qu'on pourroit porter, peut être, ce Prince

ce

ce à quelque desespoir, si on venoit à le violenter, il tâcha de l'adoucir autant qu'il pût, & se retira en lui promettant qu'il feroit ses efforts pour porter le Roi à retracter ce qu'il avoit dit, ajoûtant pour justifier le Prince de Lorraine, que le Roi avoit pris cette resolution de son propre mouvement, & qu'aprés tout, il voyoit bien lui-même, que n'ayant fait qu'amuser Sa Majesté en paroles, aprés lui avoir promis si positivement qu'il travailloit de bonne foi à conclurre ce mariage, ce n'étoit pas une chose fort surprenante, qu'elle eût enfin perdu patience. En effet, le Maréchal d'Etrées ayant sollicité le Roi à laisser passer encore sept ou huit jours sans presser le Duc, le Roi lui accorda sa demande. Et ce fut ce délai, que le Roi n'avoit accordé pourtant qu'avec une trés-grande repugnance, qui fit que ce mariage échoüa, & qui mit la Maison de Lorraine dans le triste état où elle se trouve encore aujourd'hui. Car le Duc, depuis ce moment, ne pensant qu'à se vanger de l'outrage qu'il avoit reçû de son Neveu, prit une resolution si étrange qu'on ne s'y fût jamais attendu, & que la posterité aura peine à croire, aprés les mauvais traitemens qu'il croyoit avoir reçûs de la France.

Ce qui avoit aigri l'esprit du Duc avoit été la candeur de Loüis XIV. Ce Prince sincere, lui avoit declaré sans détour, comme je l'ai dit, qu'il pretendoit que le mariage du Prince Charles avec Mademoiselle de Nemours fut conclu, & qu'il feroit intervenir son autorité, s'il s'opiniâtroit à s'y opposer, ou qu'il fit naître des difficultez. C'étoit, à ce qui croyoit, le pousser à bout; le vouloir accoûtumer, peu à peu, à se conformer à ses volontez; & le mettre, de bonne heure, sur le pied de subir les loix qu'il trouveroit bon de lui imposer dans la suite; l'affaire étoit de consequence. Ce Monarque n'eût pas poussé les choses aussi loin qu'il fit, à l'égard de ce Prince, s'il n'eût craint son esprit changeant, & le chagrin qu'il avoit des places que le Roi tenoit en Lorraine; outre le Traité de Vincennes qu'il lui avoit fait signer, aprés l'avoir éludé par milles détours des années entieres. Toutes ces raisons & une infinité d'autres qu'il n'est pas necessaire que j'allegue, lui devoient rendre ce Prince odieux. Cependant, bien loin de prendre ce parti, & de tâcher de rompre ses fers pretendus; le ressentiment qu'il eut contre le Prince Charles,

&

& les artifices de ſes ennemis, qui l'incitérent à ſe vanger, le rendirent ſi peu maître de ſoi-même, que ſans conſiderer, que pour vouloir rendre malheureux ſon neveu, il riſquoit de rendre malheureux le Prince de Vaudemont ſon fils, qui étoit ſi digne de lui ſucceder, il forma le deſſein de faire le Roi de France ſon Héritier univerſel, & de transferer la ſucceſſion de ſes Etats à un Prince qui en étoit le maître en partie, & de qui il s'étoit plaint d'avoir été cauſé de la plûpart de ſes malheurs, & qui portoit une Couronne qu'il ſe plaignoit que ſes Prédéceſſeurs avoient uſurpée à ſa Maiſon : ce que le Duc de Guiſe & Madame de Montpenſier voulurent prouver du tems de la Ligue, ſous le Regne de Henri III.

L'affaire étoit pourtant d'une trop grande conſequence pour ſe déterminer ſans y penſer bien. Il balança pendant quelques jours à executer ſon projet. Et comme pendant ce tems-là, il étoit occupé de mille penſées differentes; il étoit devenu ſi diſtrait, que ſes domeſtiques s'apperçûrent bien qu'il ſe devoit paſſer dans ſon cœur quelque nouveau combat qui lui cauſoit des abſences d'eſprit qui ne lui étoient pas ordinaires. Il ſeroit bien difficile d'exprimer l'état où étoit pour

lors le Duc de Lorraine. Il prenoit résolution, tout d'un coup, de monter en carrosse pour aller trouver le Roi & lui découvrir son dessein : & un moment aprés, il trouvoit que cette pensée étoit si opposée à ses véritables interêts, comme il le déclara depuis, qu'il disoit en son cœur, qu'il aimoit encore bien mieux que le Prince son neveu fut son Successeur, qu'un Prince, qui non content de l'avoir dépoüillé si souvent de ses Etats, le traitoit encore comme un de ses Sujets avec ses petites menaces. Il fit une fois le dessein de se retirer en Lorraine & de laisser faire au Roi ce qu'il lui plairoit, mais changeant de sentiment à toute heure, il résolut enfin d'aller passer quelques jours à la campagne pour y promener ses ennúis & y achever de se déterminer. Il choisit pour cela le Bourg de Montreüil qui n'est qu'à une lieuë de Paris.

Comme dans l'Hôtel de Lorraine il y avoit quelques Domestiques qui étoient dans les interêts du Prince Charles, ce Prince fut averti que le Duc méditoit un voyage, & qu'on avoit méme quelque soupçon qu'il partiroit le lendemain.

Lors que cet avis arriva, la nuit étoit si avancée, qu'il n'étoit pas possible au Prince de voir ce soir-là le Duc son oncle. Il se leva

le

le lendemain de fort bon matin, pour l'aller avertir qu'il sçavoit de fort bonne part qu'il avoit fait dessein de se dérober de Paris pour se rendre en Lorraine, & le conjurer en même tems, par toutes sortes de soûmissions & de respects de ne prendre aucune résolution qui lui fut funeste, comme le seroit celle-là. Mais le Duc étoit déja parti. Le Prince fut au desespoir : & sur ce qu'on lui dit, qu'il devoit coucher ce soir-là à Vilmareüil, une maison de plaisance du Prince de Lislebonne, éloignée de Paris de quatorze lieuës, il monta à cheval le plus promptement qu'il lui fut possible, accompagné seulement de trois ou quatre Gentilhommes, mais tout ce qu'il pût faire fut d'arriver à Meaux, à quatre lieuës de cette maison, & il y arriva même fort avant dans la nuit, quelque diligence qu'il eût faite.

Comme le Duc n'étoit allé qu'à Montreüil, il n'en eut à Meaux aucune nouvelle. Il envoya d'abord à Vilmareüil croyant qu'il y étoit arrivé par quelqu'autre route. Mais ayant appris le lendemain matin, que l'avis qu'on lui avoit donné étoit faux, il s'en retourna à Paris.

Le départ precipité du Prince Charles allarma le Duc François & la Duchesse d'Orleans, parce que ce Prince ne fut pas plûtôt

parti, que le bruit courut qu'il n'étoit allé joindre le Duc son oncle, que pour lui faire tirer l'épée, ne pouvant plus supporter l'injustice qu'il lui faisoit de ne vouloir point achever son mariage avec Mademoiselle de Nemours. Son retour calma les esprits. Ceux qui connoissoient le Prince Charles lui rendirent pourtant justice, & ne crurent pas qu'il fût capable d'un desespoir de cette nature, qui bien loin d'apporter quelque changement à ses affaires, ne pouvoit que les gâter entiérement, & lui faire un tort irréparable. En effet, c'étoit un Prince qui étoit trop sage pour s'être oublié jusques-là : & d'ailleurs, il sçavoit trop bien par quels liens il tenoit au Duc de Lorraine, pour en vouloir venir aux mains avec lui & tremper ses mains dans son sang, au cas que dans un combat singulier la fortune se fût déclarée en sa faveur, ce qui eût été une chose assez douteuse.

On peut bien juger que c'étoit quelque ennemi du Prince qui avoit fait courir ce faux bruit. Et comme ce ne pouvoit être que dans le dessein d'achever de le perdre dans l'esprit du Duc de Lorraine son Oncle, la nouvelle en fut bien-tôt à Montreüil.

Quoi que le Duc n'ajoûtât pas entiérement foi à ce conte : il ne laissa pas néanmoins de s'emporter contre son neveu. Il étoit

étoit déja trop en colere, pour ne pas faire paroiſtre quelque émotion. Les Princes ne ſont pas faits autrement que les autres hommes. Ils ſont ſujets aux mêmes foibleſſes. Ils ſont même quelquefois plus ſuſceptibles des grandes paſſions que ceux qui ſont au deſſous d'eux, & il y en a peu, quelques généreux qu'ils ſoient d'ailleurs, qui n'aiment un peu la vengeance. Le Duc dit hautement qu'il ſe vangeroit de la témérité de ſon neveu; que comme c'étoit de lui uniquement que dépendoit ſa bonne ou mauvaiſe fortune, il ſçauroit humilier ſon orgueil; qu'en tout cas il avoit un fer à ſon côté auſſi bien que lui, & qu'il l'attendoit de pied ferme.

Mais ce ne fut pas le ſeul malheur qui arriva au Prince de Lorraine; dans le tems que le Duc paroiſſoit le plus irrité, Madame la Ducheſſe d'Orleans reçût une lettre écrite d'une main inconnuë & ſans ſein, par laquelle on l'avertiſſoit que trois Amis du Prince Charles, entre leſquels on comptoit le Comte de Furſtemberg, avoient fait un complot pour ſe defaire du Duc de Lorraine; qu'ils avoient conſulté long-tems s'ils le feroient aſſaſſiner, ou s'ils ſe ſaiſiroient de lui pour l'enfermer dans quelque Château: mais qu'enfin, ayant conſideré que de quelque maniére qu'ils s'y priſſent, il étoit
abſolu

abſolument impoſſible qu'ils miſſent tout-à-fait à couvert la réputation du Prince Charles, tout ſe découvrant à la fin ; ils avoient reſolu que ce Prince ſe battroit avec le Duc ſon Oncle, n'y ayant que cet expédient-là pour ſe délivrer avec honneur d'un Prince qui le perſecutoit ſi cruellement.

Cette lettre ne pût pas être tenuë ſi cachée qu'elle ne vint à la connoiſſance du Duc de Lorraine. Cependant, quoi-qu'il eût toutes les raiſons du monde de ſe perſuader que ce ne pouvoit être qu'une impoſture, comme l'Auteur de la lettre l'avoüa depuis, & qu'il fût convaincu d'ailleurs, que ſi le Prince eût eu ce deſſein il l'eût pû exécuter mille fois, en ayant eu à tout moment l'occaſion ; il ſe détermina à faire le Roi ſon Héritier, comme il en avoit formé le deſſein : & trois jours aprés il ſigna un Traité ſecret, * dont les principaux Articles furent. 1. Qu'il faiſoit le Roi héritier de ſes Duchez de Lorraine & de Bar. 2. Que pour aſſurance de ſa foi & de ſa parole, il lui remettroit inceſſamment la Place de Marſal entre les mains. 3. Et que le Roi, de ſon côté en reconnoiſſance de cette donation, agrégeroit à ſa

Cou-

* *Ce Traité fut ſigné dans l'Abbaye de Montmarte, en preſence du Duc de Guiſe & de l'Abbeſſe ſa ſœur, le 6. du mois de Fevrier 1662.*

Couronne tous les Princes de la Maiſon de Lorraine, & qu'ils ſeroient à l'avenir conſiderez en France, comme Princes du Sang Royal; que la création qu'il en faiſoit ſeroit homologuée dans toutes ſes Cours de Parlement, & reconnuë par tous les Etats du Royaume de France & de Navarre; en ſorte que ces Princes, ſelon leur droit d'aîneſſe, ſeroient capables d'y ſuccéder en cas que la Ligne de Bourbon vint à manquer. Ce fut à l'occaſion de ce dernier Article que le Duc, qui aimoit quelquefois à dire de bons mots, raillant avec M. le Prince de Condé ſe prit à lui dire, qu'il n'avoit ſçû faire qu'un Prince du Sang en toute ſa vie, mais que pour lui d'un trait de plume il en avoit fait vingt-quatre. *

Ce Traité étoit déja ſigné, que le Duc François ni le Prince Charles n'en avoient pas eu le moindre ſoupçon; car qui ſe fût attendu à cela? Comme c'étoit une affaire faite, & que le Roi ne ſe ſoucioit guéres qu'on en fit myſtére à perſonne, ces Princes en furent bien tôt avertis. M. de Lionne qui avoit été lui-même autour de cette négociation en donna avis au Comte de Furſtemberg, & le Comte, dés ce moment, alla annoncer cette nouvelle au Prince Charles, qui fut ſi étourdi de ce coup, qu'il ne ſçût plus où

* *Guy Patin Lettre* 105.

où il en êtoit. M. de Lionne n'avoit pas dit positivement que le Traité fut signé encore: & comme les Amis du Duc François & le Duc François lui-même se flatoient, que ce ne seroit qu'une menace, ou que si le Duc avoit résolu d'en venir à cette extrémité, on lui pourroit faire changer de sentiment, en lui representant qu'il alloit ruïner sa Maison; on conseilla au Prince Charles de s'aller jetter à ses pieds.

Ce Prince êtoit véritablement touché de ses malheurs: car non-seulement il se voyoit privé tout d'un coup des Etats du Duc de Lorraine, sur la succession desquels il comptoit, mais ce qui le travailloit le plus cruellement dans ce moment là, c'est qu'il voyoit bien qu'aprés ce terrible revers, il ne faloit plus qu'il pensât à Mademoiselle de Nemours, n'y ayant pas apparence que cette Princesse voulût d'un Prince qu'on venoit de dépoüiller de toutes ses espérances, & qui se verroit obligé, peut-être, de mener une vie privée.

Il aborda le Duc son Oncle avec une consternation qu'il seroit bien difficile de dépeindre. Il lui dit d'abord d'une infinité de choses touchantes. Et aprés lui avoir representé, de la maniere du monde la plus soûmise, le tort qu'il se feroit dans le monde, s'il persistoit dans la résolution qu'il avoit prise de

de faire Héritier de ses Etats le Roi, au préjudice de ses Heritiers légitimes : il le conjura de se dérober de Paris, ne voyant que ce seul moyen, pour rompre un Traité qu'il se repentiroit infailliblement d'avoir conclû, lors qu'il n'y auroit plus de reméde. Il le pria de faire reflexion que pour le vouloir ruiner, il ruïnoit le Prince de Vaudemont son fils, de quelque maniére qu'il le pût entendre; qui alloit être regardé de toute l'Europe, comme le plus foible de tous les Princes; qu'il n'en pouvoit pas disconvenir, s'il y pensoit bien. Et pour tâcher par toutes sortes de moyens, de ramener son esprit & de lui persuader ce qu'il desiroit; il ajoûta, que s'il êtoit résolu de sortir de France, comme il l'en supplioit trés humblement, il êtoit en état de le suivre; de se livrer entre ses mains; de consentir aveuglement à tout ce qu'il voudroit; en un mot, il lui fit connoître, que de quelque maniére qu'il le traitât, il se consoleroit de sa destinée, pourvû que ce Traité ne passât point.

Comme ce que le Prince Charles disoit partoit du cœur, ce discours frappa tellement le Duc de Lorraine, qu'il ne pût s'empêcher de s'attendrir, & de faire paroître qu'il reconnoissoit, qu'il s'êtoit engagé témérairement dans cette affaire. Mais

le

le Prince étoit arrivé un peu trop tard ; le Duc ne pouvoit profiter ni de ses conseils ni de ses remontrances Quoi qu'il eût l'esprit fort present, il ne sçût d'abord que répondre au Prince. Mais enfin, aprés avoir demeuré quelques momens sans ouvrir la bouche, il lui dit, qu'il étoit lui-même la cause de son malheur, que s'il ne l'eût pas poussé à bout, comme il avoit fait, il n'en fût jamais venu à cette extrémité; & que c'étoit un coup de desespoir auquel il l'avoit porté malgré lui. Il ne crut pas qu'il fût nécessaire de lui dire qu'il avoit déja signé le Traité : mais il lui fit sentir néanmoins qu'il avoit donné sa parole au Roi d'une maniére si positive, qu'il étoit bien difficile de la retirer. Et sur ce que le Prince persista à lui représenter, qu'il faloit qu'il sortit de France, & qu'aprés cela on pourroit penser à quelque expédient, il lui repliqua qu'il étoit observé de toutes parts, depuis qu'on négocioit cette affaire ; que le parti qu'il lui proposoit étoit bon, mais qu'il étoit trop dangereux pour le prendre ; qu'en un mot, il avoit été si malheureux à Tolédé, qu'il ne vouloit pas éprouver s'il seroit plus heureux à Paris, au cas qu'il eût le malheur d'être arrêté.

Dans le tems que le Prince pressoit ainsi le Duc son oncle, Madame de Nemours & le

le Maréchal d'Etrées arrivérent à l'Hôtel de Lorraine. Comme ils pouvoient parler un peu plus librement que le Prince Charles, ils n'oubliérent rien pour lui faire voir adroitement la faute qu'il meditoit de faire. Le Marêchal aprés plusieurs discours lui dit nettement, que le Prince son neveu ni le Comte de Vaudemont son fils ne lui auroient pas grande obligation, s'il ne se résolvoit à se rétracter, & qu'on diroit des choses dans le monde qui lui feroient tort éternellement. Il lui repliqua de sens froid, que pour son neveu, il n'avoit pas prétendu l'obliger, quoi qu'il commençat à se repentir d'avoir poussé si loin la vengeance; qu'il s'étoit toûjours mis au dessus de tout ce que ses ennemis pourroient dire pour flétrir son honneur & sa mémoire; & que quant au Prince de Vaudemont, il avoit sçû si bien ménager ses interêts, qu'il auroit sujet de se consoler de se voir dépoüillé d'un bien qu'il n'étoit pas trop seur qu'il possédât un jour, quand il n'eût pas signé ce Traité, vû les prétentions du Duc François, & la disposition où étoient les affaires. En effet, outre les Articles mentionnez, le Roi lui avoit accordé la liberté de disposer de cent mille écus de rente en faveur de qui bon lui sembleroit, sur les terres qu'il voudroit choisir dans les Duchez de Lorraine

ne & de Bar, & il lui étoit encore permis de lever pour une fois un million, & de l'employer comme il lui plairoit.

Madame de Nemours fut si outrée de la réponse du Duc de Lorraine, qu'elle ne pût s'empecher de s'emporter contre ce Prince, & de se plaindre même d'une maniére si forte, de l'injustice que lui faisoit le Roi, que le Maréchal d'Etrées fut obligé de la réprendre : car elle disoit même des paroles injurieuses, dans les transports de sa colére. Mais ce n'étoient que des plaintes en l'air, & qui ne pouvoient aboutir à rien : car outre que ces emportemens n'étoient pas capables d'accommoder les affaires, le Duc avoit déja fait ce qu'on vouloit lui persuader qu'il ne fit point : & on n'en pût pas douter le lendemain; En effet, on apprit que le Duc de Guise lui-même avoit porté au Roi le Traité signé, dans le temps qu'il étoit occupé à joüer à la Foire de Saint Germain, & on ajoûtoit même cette circonstance, que le Roi n'y eut pas eu plûtôt jetté les yeux, qu'il se prit à dire en soûriant qu'il n'y avoit point de Bijou à la Foire qui fut du prix de celui qu'il venoit de gâgner.

Le Roi, jusqu'à l'execution de ce Traité, avoit regardé le Prince de Lorraine avec tant de distinction, & il lui avoit même donné

donné tant de marques de ſa bienveillance, toutes les fois que l'occaſion s'en étoit offerte, ce malheureux Prince, dans l'extrémité où il ſe vit réduit, crut que le ſeul parti qu'il y avoit à prendre, étoit d'avoir recours à la générosité de ce Monarque. Aprés ce qui s'étoit paſſé, il n'y avoit gueres d'apparence, qu'il pût rien attendre du côté du Duc de Lorraine. Auſſi ne compta-t'il plus ſur ce Prince: mais il ſe flata que le Roi ſe laiſſeroit fléchir, & qu'il deſiſteroit en ſa faveur des prétentions qu'il croyoit avoir ſur la ſucceſſion des Etats du Duc, depuis le tranſport qui lui en avoit été fait, s'il pouvoit lui faire ſes rémontrances; c'étoit même le ſentiment de tous ſes Amis. Comme il devoit être d'un Ballet qui ſe devoit danſer dans quelques jours devant Sa Majeſté, & que dans cette circonſtance il pouvoit prendre prétexte de l'entretenir un peu plus ſouvent qu'il n'avoit de coûtume, il ne négligea aucune occaſion de lui parler. Et enfin, trois ou quatre jours avant qu'on danſât le Ballet, ayant trouvé un moment favorable, il le conjura de vouloir être ſon Protecteur, comme il l'avoit été juſqu'alors; de ſe ſouvenir combien ſa parole Royale étoit engagée à la concluſion de ſon mariage avec Mademoiſelle de Nemours; & de ne ſe préva-
loir

loir pas, à son préjudice, de la haine que le Duc de Lorraine son Oncle avoit conçûë contre lui, puis que Sa Majesté étoit bien convaincuë, que ce n'étoit proprement que parce qu'il s'étoit jetté entre ses bras, qu'il s'étoit attiré cette tempête. Je ne sçai si le Roi ne s'attendoit pas à cette remontrance, quelque respectueuse qu'elle fût: mais quoi qu'il en soit, il en fut surpris. Il regarda fiérement le Prince, & lui répondant d'un ton grave, il lui dit; que les Rois ne se gouvernoient pas comme les particuliers; qu'il y avoit de certaines maximes d'Etat qui leur devoient servir de loi; & que cette loi étoit fort naturelle; que cependant, s'il se confioit de son affection, & qu'il se remît absolument entre ses mains, il lui promettoit d'avoir un soin particulier de ses intérêts; & que dans l'état où étoient les affaires, le meilleur conseil qu'il avoit à suivre, étoit de prendre le parti de s'en tenir à ce qu'il feroit.

Le Prince vît bien par cette réponse vague qu'il n'y avoit plus rien à faire pour lui. Il se retira sans rien repliquer, & quoi qu'il formât d'abord le dessein de prendre un parti fort opposé à celui que le Roi lui avoit conseillé de prendre, il dissimula si bien son ressentiment jusqu'à la nuit que le

le Ballet se devoit danser, que personne ne le soubçonna de la résolution qu'il avoit prise. Il se rendit dans l'assemblée, & dansa avec beaucoup d'adresse & avec une gayeté qui surprit. Mais il n'eût pas plûtôt achevé son entrée qu'il s'éclipsa : & cette nuit même il sortit de Paris ; suivi seulement de son Ecuyer & d'un Valet de Chambre, sans que personne s'en apperçût. Cette fuïte toute concertée qu'elle avoit été par le Duc François & Madame la Duchesse d'Orleans, ne laissa pas de jetter la consternation dans leur esprit, lors qu'ils vinrent à faire réflexion sur la destinée d'un jeune Prince, qui se voyoit contraint d'aller mandier, de Cour en Cour, la faveur des Princes étrangers, aprés avoir été élevé à de si hautes espérances, & s'être vû si souvent à la veille d'être un des plus heureux Princes de l'Europe. Ce revers de fortune auquel ils s'étoient si peu attendus. Le peu d'esperance qu'il y avoit, que le Roi de France qui étoit, depuis si long-tems, amoureux des Duchez de Lorraine & de Bar, voulût se démettre des nouvelles prétentions qu'il y avoit par la donation de Charles IV. & la dure néceſſité où étoit le Prince de Lorraine, d'aller, peut-être, errer en vain sans trouver aucun établissement digne

digne de ſon cœur & de ſa naiſſance ; toutes ces choſes & mille autres penſées diverſes ſe preſentant en foule à leur eſprit, furent un ſi grand ſujet d'affliction pour eux, qu'il ne leur fut pas poſſible de diſſimuler leur mortification, quelque effort qu'ils fuſſent pour la cacher. Mais ſi le Duc François & Madame la Ducheſſe d'Orleans furent affligez du départ du Prince, Madame de Nemours ne le fut pas moins. Comme elle êtoit extrêmement ſincére, & qu'elle n'êtoit pas d'humeur à garder beaucoup de meſures, elle fit éclatter ſon reſſentiment. Et pour la Princeſſe ſa fille, elle fut ſi peu maîtreſſe d'elle-même dans cette occaſion, qu'elle ne pût s'empêcher de verſer des larmes.

Fin du Premier Livre.



LA

LA VIE
DE
CHARLES V.

Duc de Lorraine & de Bar, Généralissime des Troupes Impériales.

LIVRE SECOND.

LA retraite du Prince de Lorraine surprit un peu le Roi, tout à coup. Mais comme dans l'état où étoient les affaires, il n'avoit rien à craindre de sa fuite, il ne s'en mit pas beaucoup en peine. Il fut même ravi, aprés y avoir fait reflexion, qu'il se fût banni de soi même. Car quoi qu'il eût déja donné assez à connoître, qu'il n'étoit gueres disposé à devenir sensible aux plaintes & aux prieres de ce Prince; il fut pourtant bien aise qu'on pût dire, que ce Prince avoit achevé de s'attirer tous ses

malheurs & qu'il s'étoit rendu indigne des graces qu'il eût pû avoir dessein de lui accorder, s'il se fût abandonné à sa discretion, & qu'il eût tâché de le porter, par ses soûmissions & par ses services à se demettre en sa faveur, de la donation du Duc son oncle. Outre que c'étoit un pretexte plausible de rompre son mariage avec Mademoiselle de Nemours; car c'étoit par-là qu'il faloit commencer.

Le Prince de son côté s'estimant heureux de pouvoir se dérober d'une Cour, où il apprehendoit qu'on ne le contraignit à faire des choses, qui eussent pû lui être préjudiciables dans la suite, & craignant, d'ailleurs, que dés qu'on se seroit apperçu qu'il manquoit, on ne fit courir aprés lui, pour l'arrêter, avoit fait toutes les diligences possibles pour éviter ce second malheur. Il ne fut pas plûtôt sorti de la Salle où on dansoit le Ballet, qu'il se rendit dans une ruë, où quelques-uns de ses gens l'attendoient avec son carosse; & un moment aprés, étant monté à cheval, il marcha toute la nuit & tout le lendemain sans s'arrêter, & se rendit à Bezançon, où il étoit convenu avec le Duc François son pere & avec Madame la Duchesse d'Orleans, qu'il s'arrêteroit sept ou huit jours, & qu'il en partiroit incessamment, aprés avoir reçû de leurs nouvelles, pour se rendre à la Cour de Vienne.

Comme

Comme c'étoit le meilleur parti qu'il eût à prendre, & que d'ailleurs, il étoit demeuré d'accord, lui-même, que dans l'extremité où étoient ses affaires, il faloit necessairement qu'il s'allât jetter entre les bras de l'Empereur; le Duc François ne douta point qu'il n'executât sa resolution. Mais l'amour qu'il avoit eu pour la Princesse de Toscane s'étant reveillé mal à propos, dans le tems qu'il devoit penser à toute autre chose; il changea de dessein tout d'un coup : & sans prevoir, que ce qu'il projettoit ne pouvoit aboutir à rien; qu'il s'alloit exposer, & qu'en même temps il alloit exposer cette Princesse; il partit le lendemain pour Florence, sous pretexte d'aller à Rome, pour informer le Pape de l'état où il étoit reduit; pour lui demander sa protectiō.

Le Grand Duc qui n'avoit sçû que trop l'inclination que la Princesse de Toscane avoit euë pour le Prince de Lorraine, & qui apprehenda que la presence d'un Prince bien fait, & qui avoit été aimé, ne troublât le repos dont le Prince son fils commençoit à joüir, depuis quelque temps, fut fort allarmé de cette visite, à laquelle il ne s'étoit pas attendu. Il ne laissa pas neanmoins de lui faire rendre tous les honneurs possibles. Il lui témoigna même la part qu'il prenoit dans ses chagrins, & le déplaisir qu'il res-

ſentoit de voir un Prince de ſon merite dans le triſte état où il étoit. Mais cela n'empêcha pas qu'il ne lui fit connoître & que même il ne lui fit dire, qu'il lui auroit une obligation infinie, s'il vouloit ſe retirer de ſa Cour ; ajoûtant, qu'il ne pouvoit pas ignorer lui-même,les raiſons puiſſantes qui l'obligeoient à lui faire cette priere, & qu'il n'en devoit point être offenſé, s'il y vouloit faire reflexion. Pour la Princeſſe de Toſcane, il ne la vit jamais ſans témoins, & il ne la vit même que fort rarement. Si bien que profitant de l'avis, & prevoyant, d'un autre côté, les petites mortifications qu'il auroit à eſſuyer tous les jours à Florence, s'il y ſéjournoit autant de tems qu'il avoit reſolu, il en partit inceſſamment & paſſa à Rome.

On ne ſauroit exprimer les tendreſſes que le Pape lui témoigna. Outre que du moment qu'il l'eût vû, il avoit été charmé de ſon eſprit, de ſon air & de ſes manieres ; la condition déplorable où il le vit reduit,augmenta l'affection qu'il avoit conçûë d'abord pour un Prince qui lui paroiſſoit ſi peu digne d'une ſi dure deſtinée. Il lui donna des marques ſenſibles du panchant qu'il avoit à lui accorder ſa protection, & à embraſſer ſes interêts. Mais comme dans ce tems-là,il n'étoit pas fort bien avec le Roi de France,il lui

fit

fit connoître qu'il êtoit absolument impossible qu'il lui pût rendre aucun service auprés de ce Monarque, qui bien loin de l'écouter, ne pourroit regarder que comme une insulte tout ce qu'il pourroit alleguer en sa faveur. Il lui fit voir les menagemens qu'il êtoit obligé de garder avec la France dans cette rencontre. Il lui representa la tempête qu'il s'attireroit immanquablement s'il se mêloit de cette negociation. Et il le convainquit enfin si bien du peu de succés qu'il auroit dans cette entreprise, puis qu'il ne pourroit être regardé que comme suspect; que le Prince executa, sans balancer, la resolution qu'il avoit prise d'abord, de se retirer à la Cour de Vienne, voyant bien que la faveur du Pape lui êtoit absolument inutile.

S'il eût suivi les mouvemens de son cœur, il fût repassé par Florence. Il sentoit encore de certaines émotions pour la Princesse de Toscane qu'il ne lui êtoit pas possible de surmonter, quoi qu'il reconnût bien dans le fond, qu'il courroit aprés un phantôme; & que s'êtoit une foiblesse qui ne pouvoit que lui faire tort, s'il ne tâchoit de la cacher, puis qu'il ne lui êtoit pas possible de l'éteindre encore. On peut dire que cette Princesse lui tenoit presque autant au cœur dans ces momens-là, que les Etats de Lorraine & de

Bar, de la ſucceſſion deſquels il venoit d'être dépoüillé. Il éprouva dans cette occaſion qu'une flame qui n'a pas été bien éteinte n'eſt pas difficile à rallumer, & qu'on peut partager ſon cœur pour quelques momens, en faveur d'une premiere inclination. Mais ſa raiſon & ſon devoir, ou plûtôt l'amour qu'il avoit veritablement pour Mademoiſelle de Nemours l'ayant emporté ſur cette paſſion chimerique, il fit deſſein de ne penſer plus de ſa vie à la Princeſſe de Toſcane : & pour ne s'expoſer pas à une nouvelle tentation, il alla tout droit à Veniſe où il reçût de fort grands honneurs.

Avant que d'arriver à Vienne, il s'arrêta quelque tems à Munich. Il reçût tant d'honnêtetez de Mr. l'Electeur de Baviere & de Madame l'Electrice, qu'il ne pouvoit abandonner cette Cour. Mais ſes affaires l'appelloient plus loin. Il arriva enfin à Vienne, où l'Empereur lui témoigna d'abord qu'il auroit ſes interêts à cœur ; & que lors qu'il en ſeroit tems, il feroit les derniers efforts pour le rétablir dans ſes droits & lui aſſurer une ſucceſſion que le Duc de Lorraine ſon oncle n'avoit pû tranſporter hors de ſa Maiſon ſans la derniere des injuſtices. Il conçût même une ſi grande affection pour ce Prince, qu'il appelloit toûjours ſon frere, ſe ſouve-

nant

nant que pendant leur enfance, il avoit accoûtumé de l'appeller ainsi.

Cependant le Roi de France, pour témoigner la joye qu'il avoit d'avoir acquis avec tant de facilité deux Duchez si considerables, fit faire un Carrousel dans la grande Place des Thuilleries avec une magnificence incroyable ; mais cela n'empêcha pas qu'il ne fût obligé d'en venir à des violences, pour s'en assurer la succession.

Dans le Traité du Duc de Lorraine, comme je l'ai déja remarqué, le Duc avoit inseré un Article, par lequel le Roi s'obligeoit à faire reconnoître dans ses Etats & dans tous ses Parlemens, tous les Princes de la Maison de Lorraine pour Princes du Sang, & par-là capables de succeder à la Couronne de France, au cas que la Ligne de Bourbon vint à máquer. Si bien que lors que le Roi, en execution du Traité, voulut sommer le Duc de Lorraine à lui mettre Marsal entre les mains ; le Duc somma aussi de son côté le Roi, à faire enteriner leur Traité dans la Cour de Parlement de Paris, & de le faire accepter aux Etats du Royaume, puis qu'ils étoiét convenus qu'avant toutes choses, il feroit accepter dans les formes toutes les conditions & tous les Articles dont ils étoient demeurez d'accord.

Le Roi ne s'opposa pas à la demande du

Duc de Lorraine : mais lors qu'il en voulut venir à l'execution, il trouva une infinité d'obstacles ausquels il ne s'attendoit pas.

Le Duc François n'eût pas plûtôt appris que Sa Majesté étoit allée en personne au Palais, pour y faire enregistrer ce Traité qui étoit si préjudiciable à sa Famille, qu'il y courut incontinent, pour y faire son opposition, ce qu'il executa un moment aprés, quoi qu'il fût repoussé d'abord par les Officiers du Roi, & même avec assez de violence.

Il representa dans cette opposition, que le transport fait au Roi par le Duc son frere, devoit être regardé comme nul & qu'il l'étoit effectivement. En premier lieu ; Parce que si les Duchez de Lorraine & de Bar, étoient considerez comme des Etats, où l'on suivit la Loi Salique, ils étoient inalienables, & que si l'on suivoit la disposition Testamentaire de René Roi de Sicile & Duc de Lorraine, par laquelle ses Etats avoient été substituez, de mâles en mâles ; il en faloit tirer la même consequence, sçavoir, de ne laisser au possesseur que le seul usufruit ; tellement que selon toutes ces Loix, le Duc son Frere n'avoit pû disposer des Etats de Lorraine & de Bar, de la maniere qu'il l'avoit fait. Et en second lieu, que si d'un autre côté, on s'arrê-

toit

toit au droit des femmes, qui étoit celui qu'on suivoit le plus en Lorraine, comme cela se pouvoit prouver par plusieurs exemples, & principalement par celui de la Duchesse Nicole, au nom de laquelle le Duc Charles IV. lui-même avoit eu le Gouvernement des Duchez dont il venoit de disposer ; ces mêmes Duchez devoient retourner en la possession du Prince Charles l'unique Heritier de cette Princesse. Voilà quelles furent les raisons principales que le Duc François allegua.

Mais le Duc ne fut pas le seul qui forma des oppositions à l'enregistrement de ce Traité. Le Duc de Vendôme presenta au même temps une Requête, par laquelle il supplioit le Roi de considerer, que Henri IV. avoit envoyé une Declaration au Parlement portant qu'il marcheroit immediatement aprés les Princes du Sang ; que conformement à cette Declaration, Sa Majesté avoit bien voulu luy donner ce rang dans la Ceremonie de l'Ordre du Saint Esprit ; qu'il esperoit aussi que Sa Majesté accorderoit la même grace à ses enfans, qui du côté de leur mere avoient ce droit, étant fille d'Emmanuël de Lorraine Duc de Mercœur, laquelle devoit preceder toute la Maison de Guise & celle du Marquis de Moüy, qui n'étoient que des

puiſnez ; & qu'enfin il ſupplioit Sa Majeſté de lui permettre & à ſes ſenfans de former leur oppoſition, & de defendre leurs droits dans les régles de la Juſtice ordinaire. Le Prince de Courtenai & ſes enfans firent les mêmes proteſtations. Et les Ducs & Pairs remontrérent dans un placet, que la grace que le Roi accordoit aux Princes Lorrains bleſſoit la premiere Dignité du Royaume ; qu'ils pouvoient produire des exemples, comme les Princes du Sang & les Rois mémes des autres Royaumes avoient été précédez par les Pairs, aux Sacres des Rois, aux Aſſemblées du Parlement & dans les autres Cérémonies ; & qu'ils eſpéroient que Sa Majeſté ne permettroit pas que ſous ſon Régne ils ſouffriſſent quelque diminution en leurs priviléges & en leurs rangs.

Ceux qui étoient intéreſſez dans cette affaire ſe flattoient, qu'aprés ces oppoſitions & ces remontrances, le Parlement refuſeroit de vérifier ce Traité. Mais comme le Roi s'étoit rendu au Palais ſuivi de quatre mille hommes, dans le deſſein de ſe faire obéir, le Parlement ne balança point à executer ſa volonté. Si bien que le même jour, qui étoit le vingt-ſeptiéme du mois de Fevrier 1662. le Roi ayant preſenté lui-même une Declaration contenant les clauſes & les conditons

ſous

ſous leſquelles Charles IV. lui avoit abandonné la proprieté des Duchez de Lorraine & de Bar ; cette Déclaration fut enregiſtrée. Et pour faire voir qu'on ne mêpriſoit pas les oppoſitions & les remontrances qui avoient été faites, & qu'on ne paſſoit par deſſus qu'aprés avoir fait voir qu'elles étoient nulles ; l'Avocat Général Talon mit en fait, avant que de prendre ſes Concluſions ; que les Etats de Lorraine & de Bar n'avoient jamais été reglez par la Loi Salique, & que pour ce qui concernoit la ſubſtitution de mâle en mâle faite par le Roi de Sicile, qui étoit ce qu'alléguoit le Duc François, elle étoit au profit des Rois de France, puis que Charles d'Anjou, neveu & ſucceſſeur de René n'ayant point d'enfans, fit le Roi Loüis XI. & Charles VIII. ſes Héritiers. Il ajoûta, qu'il étoit ridicule d'alléguer la ſucceſſion des femmes, aprés avoir voulu établir celle des hommes toute ſeule ; que la Lorraine ayant été toûjours dépendante de la Couronne de France, il étoit juſte qu'elle y fut réünie; & qu'en un mot, à quelque droit que le Duc Charles tint ſes Duchez, comme il en avoit été dépoüillé par le feu Roi, ils ne lui avoient été rendus que par indulgence ; que puis qu'il ſe trouvoit un moyen légitime de les réünir à la Couronne, qui étoit

par un Traité authentique, Sa Majesté pour l'interêt de son Etat s'en devoit servir ; & que pour ce qui regardoit l'honneur que le Roi accordoit aux Princes Lorrains de les reputer du Sang de France, c'étoit un droit qu'on n'avoit jamais contesté à une Tête Couronnée, quoi que M. le Chancelier eût parlé fort hardiment sur cette affaire, car il avoit dit positivement & en propres termes, que le Roi ne pouvoit faire des Princes du Sang qu'avec la Reine son Epouse.

La Publication de ce Traité ainsi faite, jetta une grande consternation dans l'esprit du Duc François, & de tous ceux de la Maison. Il n'y eut que quelques Princes de ceux qui sont en France & qui y possedent tous leurs biens qui se laisserent éblouir à l'esperance de devenir Princes du Sang, & d'être preferez, en cette qualité, à tous les Princes Souverains étrangers, sans considerer, que c'étoit-là l'extinction de leur propre Maison, & qu'il y avoit si peu d'assurance, à voir subsister l'Article de l'agregation de cette qualité de Prince du Sang, à cause d'une infinité d'oppositions qui s'y étoient formées & qui s'y formoient tous les jours, d'une infinité d'endroits, qu'ils devoient craindre de se voir enfin reduits à n'être ni l'un ni l'autre.

Cependant, le Duc François n'avoit rien oublié

oublié pour faire connoître au Duc de Lorraine le tort qu'il lui avoit fait : & ses remontrances avoient produit tant d'effet sur son esprit, que témoignant d'être au desespoir d'avoir passé ce Traité, il lui promit qu'il travailleroit incessamment à le rompre, & que dés qu'il seroit venu à bout de son dessein, il remettroit ses Etats au Prince Charles, moyennant une pension raisonnable. Et pour lui en donner des témoignages, & lui faire voir qu'il avoit approuvé la sortie de ce Prince, il lui avoit fourni d'abord cinq cens pistoles, pour faire son voyage de Vienne.

Le Duc étant ainsi rentré en soi même ; & étant extrêmement marri du transport qu'il avoit fait au Roi de ses Etats, refusa de lui remettre Marsal, quoi que le Traité, comme on l'a déja vû, eût été verifié dans le Parlement. Le prétexte du Duc de Lorraine étoit neanmoins legitime, parce que le Parlement, en verifiant ce Traité y avoit ajoûté une condition qui le rendoit entierement nul. La clause de cette verification étoit, qu'on n'agregeroit les Princes de Lorraine au Sang de France, que sous la condition, que tous les Princes de cette Maison signeroient & ratifieroient le Traité, faute de quoi, ils étoient exclus tous generalement de la jouïssance de cette aggregation. Charles IV. representoit,

qu'outre qu'il y avoit plusieurs Princes Lorrains qui étoient encore enfans & par consequent incapables de faire aucun Acte de Justice ; le Duc François avoit formé des oppositions à l'enregistrement de ce Traité ; que le Prince Charles son neveu s'étoit retiré du Royaume, pour n'être pas contraint de le signer ; & qu'ainsi cette clause qu'avoit ajoûtée le Parlement renversant tout, il n'étoit pas tenu d'executer les Articles du Traité qui regardoient les intérêts du Roi, que le Roi n'executât auparavant ceux qui regardoient les intérêts de sa Maison, puis qu'il ne se dépoüilloit de ses Etats en sa faveur, que par cette consideration, que les Princes de la Maison de Lorraine pourroient succéder au Gouvernement d'un Royaume qui leur avoit appartenu autrefois.

Le Roi, qui vit bien effectivement que le Duc de Lorraine étoit fondé, ne s'empressa pas d'avoir Marsal. Il fit même semblant de ne se soucier pas de cette Place. Il s'imagina que le chagrin de tout ce qui s'étoit passé peu auparavant, l'avoit rendu de mauvaise humeur, & que s'il ménageoit son esprit, il le porteroit, avec le tems, à executer, de bonne grace, tout ce que portoit le Traité; il y avoit même apparence que cette voye reüssiroit. Mais lors que le Roi eut vû, que rien

rien n'étoit capable de le ramener; que tous les ménagemens étoient inutiles; qu'il étoit toûjours obstiné à demander que le Parlement changeât de langage, & qu'il étoit même en état de se retirer en Lorraine fort résolu de garder Marsal; il crut qu'il devoit employer des moyens un peu plus efficaces que ceux qu'il avoit employez jusqu'alors. Pour cet effet, il tâcha d'avoir des intelligences avec la Noblesse Lorraine, qui étoit un peu mécontente. Il s'imagina que s'il pouvoit gagner quelques Gentilhommes des principaux, il n'y auroit rien de plus facile que de se rendre maître de Marsal, & de quelqu'autre Place considerable: ainsi il n'oublia rien pour cela. Le Gouverneur qu'il avoit encore à Nanci avec une grosse Garnison, en attendant que les Fortifications de cette Ville fussent entiérement démolies, entreprit cette négociation, & peu s'en falut qu'il ne réüssit. Car comme il promettoit à cette Noblesse, que si elle vouloit secoüer le joug du Duc de Lorraine, elle seroit rétablie dans tous ses anciens priviléges, elle fut ébranlée long-tems. Mais enfin, venant à considerer que pour changer de domination, on n'en est pas quelquefois plus libre, & que *nôtre ennemi, c'est nôtre maître*, elle refusa les offres du Roi: aimant mieux gemir

gemir quelque tems encore ſous le Gouvernement d'un Prince legitime, quoi qu'il lui diſputât ſes droits, que d'acheter une liberté douteuſe par une trahiſon & une revolte.

Avant que la Nobleſſe Lorraine ſe fût déterminée à refuſer les avantages que la France lui faiſoit offrir, le Prince Charles, qui étoit toûjours à la Cour de Vienne, fut averti de ce qui ſe paſſoit à Nanci. Cette nouvelle l'allarma. Il crut que le Roi viendroit à ſes fins. Et craignant que ſi une fois il s'êtoit rendu maître de quelque Place, il ne ſe ſaiſit enfin de toutes, & qu'il ne fût plus au pouvoir du Duc de chaſſer les François de ſes Etats; il partit en diligence pour la Lorraine, & trouva moyen d'entrer lui troiſiéme dans Marſal, ſans avoir été reconnu. Il ne fut pas plûtôt arrivé, qu'il dépêcha un Courrier au Duc ſon oncle pour l'avertir qu'il ne fût point ſurpris de ſon entrepriſe. Il lui proteſta qu'il n'êtoit entré dans cette Place que pour la ſecourir, ſur l'avis qu'on lui avoit donné que le Roi de France avoit deſſein de l'aſſieger; qu'il êtoit diſpoſé à ſe bien défendre & à ſacrifier ſa vie pour ſes interêts; que c'êtoit là uniquement la cauſe qui le faiſoit agir. Le Gouverneur de la Place, qui lui avoit envoyé au même tems, un Exprés pour le même ſujet, lui faiſoit connoître, qu'outre que
ce

ce Prince n'étoit nullement en état de rien entreprendre à son préjudice, il lui avoit fait mille protestations, qu'il n'avoit entrepris son voyage, que pour se sacrifier pour lui & s'opposer aux desseins de la France. Mais comme le Duc se mefioit du Prince, il n'y eut rien qu'il ne mit en usage pour le faire sortir de Marsal. Il lui en fit écrire par le Duc François. Il lui en écrivit lui même. Et les Amis du Prince qui voyoient bien qu'il y avoit de la temerité dans cette entreprise, en ce qu'il s'exposoit à tomber entre les mains du Duc ou du Roi de France, furent les premiers qui le solliciterent à se retirer incessamment.

Ce Prince reconnut bien-tôt que le Roi de France, n'avoit encore nul dessein sur Marsal, n'ayant pû s'assurer de la Noblesse de Lorraine : & voyant d'ailleurs qu'il n'avoit pû gagner aucun Officier de la Garnison, & qu'il s'étoit figuré sans fondement qu'il pouvoit se rendre maître de cette Place, il en sortit peu de jours aprés & s'en retourna à Vienne.

Cette action du Prince de Lorraine toute mal conçûë qu'elle étoit, avoit néanmoins quelque chose de grand. Ceux qui la blamerent le plus ne laisserent pas de l'admirer. Ils dirent que c'étoit un prélude de ce que ce Prince seroit un jour ; qu'ils entrevoyoient

dans

dans cette entrepriſe la bravoure de ſes Ayeuls ; & que ce-coup, quelque mal concerté qu'il fût, êtoit un coup de bon augure. Ils ajoûtoient que ce qui eût été une imprudence inexcuſable dans un Capitaine expérimenté dont la réputation ſeroit établie, êtoit une témérité loüable dans un jeune Prince, qui devoit être avide de gloire ; que lors qu'on n'avoit jamais eu d'occaſion encore de ſe ſignaler, il ne faloit pas rejetter la premiére qui ſe preſentoit;qu'on devoit tout hazarder pour ſe faire un nom ; & que ce Prince avoit plus fait d'avoir oſé ſe ſaiſir de Marſal dans cette rencontre, que s'il s'en fût rendu maître dans un autre. C'êtoit méme le langage de ſes ennemis. Loüis XIV. ne pût s'empêcher d'avoüer qu'il ſe formoit-là un ennemi pour la France qui pourroit bien lui donner de l'occupation un jour. Et le Duc lui-même fut ſi épouvanté d'une reſolution ſi hardie,qu'il partit peu de tems aprés de Paris pour ſe rendre en Lorraine, dans l'appréhenſion où il fut que le Prince n'en demeureroit pas là, & qu'il pouvoit bien avoir travaillé ſous main, pour former un parti contre lui & faire ſoûlever la Nobleſſe. Car enfin, il ne ſe pouvoit pas mettre dans l'eſprit que ce Prince ſe fût engagé dans une entrepriſe, où il avoit tant à riſquer, qu'il

n'eût

n'eût quelque intelligence avec ſes ennemis, ce qui étoit aſſez probable.

Ces raiſons n'obligérent pas pourtant le Duc de Lorraine à mieux ménager la Nobleſſe à l'égard de leurs Priviléges. Il outra même ſi fort les choſes, qu'elle fut ſur le point de lever le maſque, & de ſe déclarer pour le Roi de France, lequel tâchant de profiter des ſujets de mécontentement qu'elle avoit, ne ceſſoit jamais de la faire ſolliciter à rompre les fers dont le Duc la vouloit charger, la flattant d'un autre côté, qu'elle joüiroit ſi pleinement de ſes anciens droits ſous ſa domination, qu'elle ne ſe repentiroit jamais d'avoir été contrainte de changer de Maître. Cependant, comme la Nobleſſe Lorraine, aprés y avoir fait réflexion, avoit mieux aimé ſouffrir quelque tems encore, que d'en venir à cette extrémité ; les pratiques du Roi de France ne produiſirent aucun effet, ce qui obligea ce Monarque à prendre une voye plus ſeure, pour obliger le Duc à lui mettre Marſal entre les mains.

Il le ſomma, dés-lors, tout de bon, de lui rendre cette Place ſans plus de remiſe : & ſe contentant, ſans vouloir écouter ſes raiſons, de lui alléguer, que la Princeſſe Nicole avoit fait ſous main donation des Etas de Lorraine & de Bar, au feu Roi Loüis XIII. ſon

ſon Pere, & qu'il l'avoit fait lui-même d'une maniere ſi authentique, qu'il n'en pouvoit plus revenir, de quelque maniére qu'il le pût entendre ; il chargea les Troupes qu'il avoit encore à Nanci de ſe ſaiſir de tout ſon Domaine, ce qui fut exécuté d'abord : les Cómtes de Guiche & de Pradel ayant le commandement de ces troupes, n'eurent pas plûtôt reçû cét ordre, qu'ils contraignirent tous les Officiers du Duc à ſe deſſaiſir de tous leurs deniers entre les mains de M. Colbert, qui s'ètoit tranſporté pour cet effet en Lorraine : & où il ſoûtint les intérêts de quelques Gentilhommes, qui ſe prévalant de la circonſtance, levérent des Troupes ; ſe ſaiſirent de quelques Châteaux qu'ils prétendoient que le Duc de Lorraine leur detenoit injuſtement, & commirent une infinité d'hoſtilitez.

Le Roi de France voyant que nonobſtant tout ce qu'il avoit fait, le Duc ne ſe mettoit pas en ètat de lui remettre Marſal, reſolut enfin de ſe ſaiſir de cette Place par force, & de l'aſſiéger pour cet effet. Il la fit d'abord inveſtir, & ſe rendit lui-même à Mets avec l'élite de ſa Nobleſſe, dans le deſſein d'aſſiſter à ce ſiége. Pour garder pourtant les formalitez qu'on a coûtume de garder dans ces oc-

ca

casions, il envoya au Duc de Lorraine un de ses Capitaines des Gardes, pour lui dire qu'il vouloit Marsal à quelque prix que ce fût, & qu'il n'avoit qu'à se determiner sans balancer davantage, à exécuter leur dernier Traité. Il lui fit connoître que s'il rendoit cette Place à l'amiable, il prendroit le meilleur parti, étant résolu, s'il voyoit la moindre résistance, de se saisir de tous ses Etats, au lieu qu'il auroit pour lui toutes sortes d'égards, s'il effectuoit sa promesse, & que cela se fit de bonne grace.

Charles IV. n'étant pas assez fort pour s'opposer aux armes de France, prit le seul conseil qui se pouvoit prendre dans une conjoncture si fâcheuse, qui fut de traiter de nouveau avec le Roi. Il luy envoya donc qu'il étoit disposé à passer de nouveaux Articles avec lui, ce qui fut exécuté à Marsal le premier de Septembre 1663. Les Articles de ce Traité portoient 1. Que le Duc de Lorraine mettroit Marsal dans trois jours entre les mains du Roi de France, moyennant quoi, Sa Majesté lui promettoit de lui laisser la libre joüissance de ses Etats, & de son Domaine; de lui restituer les deniers qu'il en avoit déja retirez, depuis le tems qu'il les avoit fait saisir; & qu'il en feroit incessamment sortir toutes ses Troupes, aussi-bien

que de Nanci, puis que la démolition en étoit achevée. 2. Qu'il seroit libre ou de raser cette Place dans un an, ou la retenir en proprieté, s'il aimoit mieux ; mais qu'en ce cas, il seroit obligé de rendre au Duc d'autres Terres équivalentes au Domaine de cette Place. 3. Que si Sa Majesté dans un an, choisissoit d'en démolir les Fortifications, il rendroit la Ville au Duc avec son Domaine : toutes les munitions de guerre, & l'équipage du Canon qui se trouveroit dans la Place, lors qu'elle lui seroit mise entre les mains, & dont il seroit fait inventaire. 4. Qu'il obligeroit les Gentilhommes qui avoient pris les armes à se retirer & à restituer les Châteaux dont ils s'étoient emparez dans ses Etats, sauf à eux de se pourvoir par les voyes de la Justice ordinaire, pour les prétentions qu'ils avoient contre le Duc. 5. Enfin, qu'en consequence de ce Traité le Duc seroit rétabli dans ses Etats, conformément au Traité de Vincenne, lequel le Roi promettoit d'observer, & de faire enregistrer dans son Parlement de Paris.

Comme le Roi renonçoit par ce dernier Traité à la succession des Etats de Lorraine & de Bar, le Duc vouloit qu'on y inserât un Article, où cela fut exprimé en termes formels : mais on n'en voulut point entendre

parler

parler. Les Miniſtres que le Roi avoit envoyez à Marſal & qui traiterent en ſon nom, dirent que les Rois ne caſſoient jamais, par des Actes publics, les Traitez qu'ils avoient ſignez ; que cela étoit indigne de la Majeſté Royale ; & que le Duc devoit être ſatisfait que le Roi renonçât tacitement au Traité de Montmarte. De ſorte que n'y ayant plus d'autre parti à prendre, le Duc fut contraint de ſe contenter de ce qui venoit d'être fait, quoi que les aſſurances qu'on lui donnoit que le Roi ne penſeroit plus au Traité de la ſucceſſion ne fuſſent que des aſſurances verbales, & ſur leſquelles il ne pouvoit gueres bien compter, lui qui n'avoit point d'Armée aſſez forte pour pouvoir faire interpreter l'Article, ſelon ſa veritable ſignification.

Quoi qu'il en ſoit, Charles IV. fut ſi content de ce dernier Traité ; qu'il laiſſa en repos la Nobleſſe : & quoi qu'il fut même convaincu qu'il y avoit pluſieurs Gentilhommes qui avoient excité les autres à ſecoüer leur joug & ſe jetter entre les bras du Roi de France ; il ſe contenta de leur en faire de petites plaintes avec une douceur extraordinaire : & pour leur montrer qu'il n'avoit aucune animoſité contr'eux, quelque fauſſes démarches que quelques-uns euſſent faites, il les

pour

pourvût des principales Charges, ce à quoi ils ne s'attendoient gueres.

Ce fut une circonstance heureuse pour les Gentilshommes Lorrains, ils participerent tous à ses faveurs. Il n'y eut que le Dûc François & le Prince Charles son fils qui ne trouverent pas leur comte à ce dernier Traité.

Depuis que le Duc de Lorraine & le Duc François son frere étoient retournez dans leurs Etats, ces deux Princes avoient agi de concert, pour tâcher de se délivrer du joug de France, & faire rompre le Traité de Montmarte. Charles IV. s'étant engagé, au cas qu'ils pussent réüssir dans leur dessein de reconnoître le Prince Charles pour son legitime Successeur. Comme par le Traité de Marsal le Roi de France avoit renoncé tacitement à celui qui lui accordoit la succession des Etats de Lorraine & de Bar, le Duc François s'imagina, voyant la disposition où paroissoit encore être le Duc de Lorraine, qu'il ne feroit pas mal de rappeller de Vienne le Prince Charles. Il communiqua son dessein au Duc son Frere. Le Duc consentit sans balancer, que le Prince son Neveu quittât la Cour de l'Empereur & se rendît dans ses Etats. Le Duc François fort satisfait de n'avoir trouvé aucune resistance dans l'execution de son dessein, envoya son premier

Ecu-

Ecuyer à Vienne. Le Prince Charles partit incessamment. Mais à peine fût-il arrivé sur les Frontiéres de Lorraine, qu'il reçût une défense du Duc de passer plus avant. Et comme le Duc appréhenda sans doute, que cela n'empêcheroit pas le Prince de pousser son chemin & de l'aller joindre à Nanci, où il étoit ; il envoya ordre de l'arrêter à tous les Gouverneurs des Places, par où il crût qu'il pouvoit passer, au cas il s'y presentât. Alléguant que ce qui l'obligeoit d'en user de céte maniere avec le Prince son Neveu, étoit uniquement pour n'être pas contraint de rompre avec le Roi de France, avec lequel il reconnoissoit qu'il n'avoit été que trop broüillé.

La principale raison qu'il avoit de ne vouloir pas auprés de lui le Prince de Lorraine, fut l'appréhension qu'il eut que ce Prince ne se fit trop d'amis dans ses Etats : & quoique le Roi de France ne se souciât guéres, que le Prince Charles fût en Lorraine ou en Aûtriche ; Comme effectivement il lui avoit fait connoître qu'il étoit animé contre lui, non seulement parce qu'il avoit abandonné sa Cour sans rien dire, mais encore à cause de certains discours injurieux qu'il disoit qu'il avoit tenus contre lui à Rome & à Vienne ; le Duc fut bien aise de prendre ce prétexte, qui ne lui étoit pas venu dans l'esprit, lors

F que

que le Duc François lui fit la propoſition d'envoyer chercher le Prince ſon fils, & qui lui vint quelques jours aprés.

Quoi que le Prince Charles fût accoûtumé depuis long-tems, aux diſgraces du Duc ſon Oncle, il fut fort ſurpris de cette defenſe, & particulierement du pretexte dont il ſe ſervit. Outré de la mortification qu'il avoit reçûë, & deſirant, d'ailleurs, de ſe juſtifier auprés du Roi, en lui témoignant qu'il n'avoit jamais parlé de luï qu'avec reſpect dans toutes les Cours où il s'étoit trouvé; il partit pour Paris ſans conſulter perſonne, nòn pas même le Duc François, & ſans faire reflexion que dans l'état où étoient les affaires, c'étoit une reſolution temeraire, & une entrepriſe perilleuſe dans laquelle il étoit indubitable qu'il recevroit quelque chagrin; ce qui ne manqua pas d'arriver. Car bien loin que le Roi fût diſposé le moins du monde à écouter ſa juſtification; M. le Tellier chez qui il étoit allé deſcendre ayant fait avertir Sa Majeſté de ſon arrivée & de ſon deſſein, elle lui envoya un Capitaine de ſes Gardes du Corps, avec ordre de ſortir inceſſamment de la Ville, & dans quatre jours du Royaume.

M. le Marquis de Villequier qui étoit celui qui avoit porté cet ordre au Prince de Lorraine

raine se retira un moment aprés, & lui laissa un Exempt des Gardes avec commandement de l'accompagner par tout, & de ne le quitter, qu'il ne l'eût mis hors des terres de Frãce.

Cet ordre avoit été trop rigoureux pour n'avoir pas fait de l'éclat. Tout le monde sçût dans un moment que le Prince Charles étoit arrivé à Paris, & qu'on n'avoit pas plûtôt sçû à la Cour son arrivée, qu'on lui avoit fait commandement d'en sortir.

Madame la Duchesse d'Orleans, qui ne sçût ces choses que lors que tout le monde les eût sçûës, fit prier le Roi, au même tems, de lui vouloir accorder un jour, afin qu'elle pût voir le Prince son Neveu. Le Roi lui fit dire qu'il lui accordoit deux heures, à sa consideration, pendant lesquelles, elle le pourroit voir & entretenir tant qu'elle voudroit : & sur les plaintes qu'elle lui fit faire, que le Duc de Lorraine n'avoit pas voulu recevoir le Prince auprés de lui, dans l'apprehension où il étoit que cela n'irritât Sa Majesté ; il lui fit répondre que ce n'étoient pas là ses affaires ; que le Duc de Lorraine le pouvoit recevoir dans ses Etats, s'il le jugeoit ainsi à propos ; qu'il n'avoit jamais exigé de lui qu'il ne le fit point ; & que si le Prince Charles eût été sage il se fût tenu là où il étoit.

Le Prince à qui on n'eût garde de dire toutes ces choses se rendit au Palais d'Orleans, dés que la Duchesse sa tante l'eût fait avertir, qu'il avoit la liberté de s'entretenir avec elle, & qu'elle l'eût faint prier instamment de la visiter. Il y fut, suivi de son Exempt des Gardes. L'entretien qu'il eut avec la Duchesse dura quelques heures. Aprés quoi il mõta à cheval, & sortit le même jour de Paris.

Je ne sçaurois m'empêcher de faire voir le peu de resolution & le peu de hardiesse du Prince de Lorraine, dans cette rencontre, quoi que ce fût un des plus résolus & plus hardis Princes de ce siécle. L'ordre qu'il avoit reçû du Roi l'avoit épouvanté si fort, qu'il n'osa aller voir Mademoiselle de Nemours, quoi qu'il l'aimât éperdûment & qu'il fût marié avec elle: car enfin, le Duc François l'ayant épousée en son nom dans les formes il y avoit plus de six mois; il n'y avoit à dire à ce mariage, si ce n'est qu'il n'avoit pas été consommé encore. Lors que le Prince partit de chez Madame la Duchesse d'Orleans pour sortir de Paris, il passa devant l'Hôtel de Nemours. Comme il n'avoit choisi cette route que dans le dessein de tenter s'il y pourroit entrer un moment; il demanda à l'Exempt des Gardes qui l'accompagnoit, s'il avoit ordre de l'en empêcher. L'Exempt lui répondit qu'à

qu'à la vérité, il n'avoit aucune ordre particulier pour cela : mais que ce cependant il lui conseilloit de se priver de voir Mademoiselle de Nemours; qu'outre qu'il ne pouvoit lui permettre de l'entretenir que trés-peu de tems, cette visite ne pourroit qu'augmenter le mécontentement que le Roi avoit contre lui; & qu'il feroit mieux de s'en priver, s'il ne vouloit achéver d'irriter un Prince qu'il êtoit de son intérêt de ménager.

Il semble que le Prince de Lorraine ne devoit point raisonner dans cette occasion, & que méprisant tous les dangers qu'il pouvoit courir & toutes les tempêtes que lui pouvoit attirer cette visite, il devoit se résoudre à la faire, puis qu'il ne trouvoit aucun obstacle. Il fut sur le point deux ou trois fois de descendre de cheval. Cependant frapé d'une terreur panique, il déféra au conseil de l'Exempt des Gardes : & comme si sa passion eût été aussi tranquile qu'elle êtoit violente, ou qu'il n'eût eu aucun intérêt à voir Mademoiselle de Nemours, qui êtoit la seule personne pour laquelle il eût dû entreprendre ce voyage, il sortit de Paris sans la voir.

Tout le monde fut surpris que le Prince Charles eût donné cette marque de foiblesse, & qu'il n'eût pas fait reflexion qu'outre que cela ne pouvoit que lui faire tort dans le mon-

de, cette visite étoit capable de le rétablir dans ses affaires. Car puis qu'ils étoient veritablement mariez, il n'eût tenu sans doute qu'à lui de consommer son mariage : & s'il y eut eu quelques raisons de délicatesse du côté de Mademoiselle de Nemours qui l'eussent empêché de s'en abstenir, il y eût eu toûjours quelque lieu de présumer que la chose avoit été faite. Mais apparemment il ne se fut trouvé en cela aucune difficulté. Car outre que Mademoiselle de Nemours sçavoit trés bien que son mariage avoit été fait dans les formes & que d'ailleurs elle avoit de la tendresse pour le Prince; Madame de Nemours sa mere souhaïtoit avec tant de passion que ce mariage fut conclu, quelque revers qui fût arrivé à la fortune du Prince de Lorraine, qu'il n'y avoit que trés-peu de tems qu'elle avoit fait offrir à ce Prince de lui amener la Princesse sa fille comme son Epouse dans quelqu'endroit du monde qu'il lui voudroit designer, sans considerer le hazard où elle se mettroit d'éprouver la colere du Roi. En effet, le Roi l'ayant pressée déja plusieurs fois à marier cette Princesse avec le Roi de Portugal, elle avoit toûjours rejetté cette proposition, alleguant que Mademoiselle de Nemours étant validement mariée avec le Prince de Lorraine, elle ne la pouvoit

point

point marier à un autre, quelqu'avantageux que fût le mariage que Sa Majesté lui proposoit. En un mot, l'affection que Madame de Nemours avoit pour le Prince Charles étoit si connuë, que cette Princesse étant morte quelque tems aprés que ce Prince fut sorti de Paris ; tout le monde crut qu'elle étoit morte de douleur, n'ayant pû supporter l'affliction qu'elle avoit de s'imaginer que le Roi s'opposoit à la conclusion d'un mariage qu'il avoit fait lui-même, & lequel elle ne se pouvoit point flater de voir accompli, aprés un obstacle de cette nature.

Tout le monde demeure d'accord que ce qui obligea le Roi à donner un ordre si rigoureux au Prince de Lorraine, fut l'apprehension qu'il eut, que si ce Prince séjournoit trop long-tems à Paris, il pourroit voir si souvent Mademoiselle de Nemours qu'il donneroit enfin des marques parlantes qu'ils étoient veritablement mariez, & il étoit de l'interêt du Roi que ce mariage se rompit : Car ce n'ètoit que par ce moyen qu'il pouvoit dégager la parole qu'il avoit donnée à ce Prince en signant son Contract de mariage, par laquelle il s'engageoit de le reconnoître le seul Heritier capable de succeder aux Duchez de Lorraine & de Bar aprés la mort de Charles IV. ce qui rompoit

la donation qui lui avoit été faite des mêmes Duchez par le Traité de Montmarte.

Pour revenir au Prince de Lorraine, ce Prince s'êtoit engagé si imprudemment dans son voyage de Paris, qu'il n'avoit pas la moitié de l'argent qui lui eût été nécessaire. Madame la Duchesse d'Orleans, à laquelle il en avoit demandé lui avoit fait connoître qu'elle n'êtoit pas en état de lui en fournir sur le champ; & que sa Maison n'êtoit pas plus riche que sous le Ministére du Cardinal Mazarin. Si bien que le Prince fut contraint de se contenter de la bonne volonté de la Duchesse ne pouvant plus différer de partir.

Il ne fut pas plûtôt sorti de Paris qu'il fit toute la diligence possible pour se rendre sur les Frontiéres de France, où son Exempt le devoit accompagner. Il prit la route de Luxembourg & s'arrêta dans cette Place, jusqu'à ce qu'il eût trouvé quelqu'un assez honnête pour lui faire avoir quelque argent. Il eut une peine inconcevable à trouver ce qu'il desiroit; mais enfin, un Cavalier qu'il ne connoissoit point lui ayant fait prêter environ deux cens écus, il retourna auprés de l'Empereur dans le dessein de s'attacher à son service. Car pour le Duc de Lorraine son Oncle, il vit bien que ce seroit inutilement qu'il le solliciteroit à permettre qu'il se

reti

retirât dans ses Etats, sur tout lors qu'il viendroit à apprendre le succés malheureux du voyage qu'il venoit de faire à Paris.

L'Empereur reçût le Prince de Lorraine avec beaucoup de marques d'affection. Il lui témoigna le déplaisir qu'il avoit du mauvais accueüil que lui avoit fait le Duc son Oncle & le Roi de France, & lui promit de le protéger, comme il le lui avoit promis auparavant.

Peu de tems aprés l'arrivée de ce Prince à la Cour de Vienne ; l'Empereur eût Guerre en Hongrie contre les Turcs. Je n'entrerai point dans le detail de cette Guerre, où le Grand Vizir parut à la tête d'une Armée formidable, & où dans le dernier combat qui se donna, les Infideles laisserent huit mille morts sur la place, sans conter ceux qui furent engloutis dans la Riviere de Raab, au passage de laquelle les Chrêtiens en vinrent aux mains avec les Troupes Ottomanes.

Comme cette Guerre intéressoit toute la Chrêtienté, tous les Princes Chrêtiens envoyerent des Troupes à l'Empereur, & la France en envoya qui se distinguérent.

Le Prince de Lorraine, à qui l'Empereur avoit déja donné un vieux Regiment de mille Chevaux, voyant qu'il y avoit dans les Troupes Françoises & dans les autres, un trés-grand nombre de jeunes Gentilhommes

F 5 qui

qui avoient entrepris un assez long voyage pour se signaler dans cette Guerre, fut si fort touché d'émulation, qu'il fit connoître à Sa Majesté Imperiale qu'il souhaitoit trés-ardemment d'aller faire cette Campagne. Comme il y avoit beaucoup de risques à courir, à cause que l'Armée Ottomane étoit prodigieuse, & que d'ailleurs le Prince n'avoit encore que vingt ans ; l'Empereur ne trouva pas à propos de lui accorder sa demande. Le Prince de Lorraine se vit donc contraint de demeurer à Vienne, tandis que les autres combattoient. Mais ne pouvant pas obtenir sur soi d'obeïr à l'Empereur dans une occasion où il y avoit à acquerir tant de gloire, il se déroba de la Cour & alla joindre l'Armée Imperiale.

Les Turcs avoient assiegé le Fort de Serin. Le Prince crut d'abord qu'il se trouveroit assez à tems pour joindre le secours qu'on y avoit envoyé déja. Mais ce Fort ayant été emporté un peu plûtôt qu'on n'avoit crû, il fut frustré de son son esperance. Cependant comme il avoit eu un pressentiment qu'il se signaleroit dans cette Campagne, il ne fut pas long tems sans trouver une occasion où il le fit d'une maniere extraordinaire.

Un détachement de sept ou huit mille Turcs des plus determinez de l'Armée du

Grand Seigneur, ayant été commandé par le Grand Vizir, de passer une Riviere qui separoit le Camp des Ottomans, de celui des Chrêtiens, pour tâcher de les surprendre, attaqua avec tant de fureur l'Aîle droite de l'Armée Imperiale qu'elle lâcha le pied sans faire presque la moindre résistance. Ce desavantage jetta une si grande terreur parmi les Troupes Imperiales, que Montecuculli qui les commandoit en qualité de General, étant au desespoir de voir un si méchant commencement de combat, fut obligé de recourir à l'Aîle gauche, pour tâcher de lui faire réparer ce desordre. Le premier que Montecuculli rencontra fût le Prince de Lorraine. Si bien que comme il n'y avoit point de tems à perdre, & qu'il ne pouvoit pas choisir les troupes qu'il vouloit, il dit au Prince que dans la malheureuse conjoncture où il se trouvoit, il étoit contraint d'opposer son Regiment à la fureur des Turcs, en attendant qu'il en pût faire avancer d'autres, mais que ce qui lui faisoit un chagrin qu'il ne lui pouvoit exprimer, étoit le danger où il voyoit bien qu'il faloit qu'il s'exposât necessairement, pour sauver l'honneur des Chrêtiens. Le Prince lui répondit qu'il étoit ravi d'avoir une si belle occasion d'exposer sa vie ; qu'il n'avoit qu'à

lui marquer où il faloit charger ; qu'il périroit infailliblement, ou qu'il repoufferoit l'ennemi. Il ajoûta que le feul déplaifir qu'il avoit dans cette rencontre ; êtoit qu'il manquoit dans fon Régiment plus de cent cinquante Chevaux qu'on avoit envoyez à l'efcortes des fourages, mais que ce qui lui en reftoit avoit tant de valeur qu'il ne doutoit point qu'ils ne donnaffent dans cette journée des marques extraordinaires de leur courage.

Le Général fe trouvant prefsé, & efperant beaucoup du grand cœur de ce jeune Prince, ne balança point à le mettre aux prifes avec l'ennemi. La partie n'ètoit pas fort égale, les Turcs êtant quatre fois plus forts que lui, par rapport au nombre. Cependant, difpofé à mourir ou à vaincre, il enfonça les Turcs, avec tant de vigueur & avec tant de prefence d'efprit, que les vieux Officiers de fon Regiment furent épouvantez de ce coup d'effai.

Il feroit difficile de reprefenter avec quelle ardeur ce jeune Prince combattit. Comme il rencontra une vigoureufe réfiftance dans les feconds Efcadrons qui avoient foûtenu les premiers, il fut contraint de charger l'ennemi jufqu'à quatre fois avant que de le pouvoir faire plier : & il ne pouvoit enfin que fuccomber, fi le Marquis de Coligni,

Général

Général des Troupes Françoises n'eût fait promptement avancer le Comte de la Feüillade avec un renfort considerable, ce qui lui assura entierement la Victoire. Le Prince ne fit pas seulement l'office de Capitaine dans ce choc, il combattit même comme un simple soldat. Il arracha un Drapeau des mains d'un Turc qui venoit à lui dans le dessein de le percer d'un coup de Lance où son Drapeau étoit attaché. Et ce Drapeau même dont l'Empereur lui fit present, fut envoyé au Duc François qui le fit mettre dans la Chapelle des Bourguignons pres de Nanci, avec une inscription au dessous, où est écrit le succés de ce Combat dans lequel les Turcs eurent plus de cinq mille hommes de tuez.

Le Comte de Ligneville qui étoit Marêchal de Camp dans cette Armée, ne quitta jamaïs le Prince Charles: & comme il avoit été témoin de tout ce qui se passa dans cette sanglante occasion, il en écrivit la Relation au Duc de Lorraine, dans laquelle il lui marquoit en propres termes; que l'Empereur devoit en quelque maniere le salut de ses Troupes au Prince son Neveu, parce que la hardiesse avec laquelle il avoit chargé les Turcs, avoit ranimé le Combat que toute l'Aîle droite avoit abandonné, & qu'elle avoit donné tems aux François qui étoient placez à l'extré

l'extrémité de l'Aîle gauche, de venir à son secours & de lui aider à remporter une pleine Victoire.

L'Empereur qui avoit des raisons pour finir la Guerre contre les Turcs, avoit fait faire des propositions de Paix qu'il avoient toûjours rejettées. Mais comme ils furent battus pendant cette Compagne & dans la suivante, ils se virent contraints de les accepter: & ils firent même à leur tour des avances, quoi que le Grand Visir fût encore à la tête de quarante mille hommes.

Cette paix arrêtée & conclûë, toutes les Troupes Françoises & une trés-grande partie des Allemandes furent licentiées. Mais entre celles que Sa Majesté Imperiale retint, elle conserva le Régiment du Prince de Lorraine, dont elle a toûjours fait beaucoup de cas, dépuis ce célébre Combat.

Comme les fatigues de la Campagne avoient été grandes, & que le Prince qui étoit infatigable avoit voulu aller établir même son Régiment en quartier d'hyver en Silesie, où l'air est trés-mauvais en Eté, sur tout pour les étrangers; il ne fut pas plûtôt à Vienne, qu'il y fut attaqué de la petite vérole, & d'une fiévre maligne si dangereuse, qu'on desespéra fort long-tems de sa vie. Il étoit pourtant d'une constitution si robuste

buste, & il fut si bien secouru qu'il reprit bien-tôt ses premiéres forces. Mais il n'eût pas la joye de se feliciter long-tems du rétablissement de sa santé : car à peine fût-il tout à fait hors d'affaires, qu'il apprit que Mademoiselle de Nemours êtoit sur le point de se marier avec Son Altesse Royale de Savoye, le pere du Duc de Savoye d'aujourd'hui.

Le Roi de France, par les raisons que j'ai déja touchées, avoit tant d'intérêt que le Prince de Lorraine n'épousât jamais Mademoiselle de Nemours, qu'il n'y eut rien qu'il ne mit en œuvre pour faire rompre leur mariage : mais l'affection de Madame de Nemours pour le Prince avoit été un obstacle qu'il n'avoit jamais pû surmonter, n'ayant pas crû qu'il fût de la politique de faire intervenir son autorité Royale.

Madame de Nemours êtant morte les affaires changérent bien-tôt de face. Le Roi fit mettre dans un Convent la jeune Princesse pour y faire le deüil de la Duchesse de Nemours sa mere : & dans ce tems-là, les Religieuses entre les mains desquelles elle avoit mise la tournérent de tant de maniéres, & lui insinuérent si fortememt que le Prince de Lorraine êtoit un Prince, qui avec toutes les grandes qualitez, n'avoit qu'une fortune médiocre,

diocre, qu'elle se laissa enfin seduire, & promit qu'elle êtoit disposée à faire tout ce que le Roi voudroit.

Il y avoit si peu de tems que le Duc de Savoye avoit perdu Mademoiselle de Valois sa premiere femme, fille de Gaston de France Duc d'Orleans, qu'il faisoit quelque difficulté d'épouser si-tôt Mademoiselle de Nemours: mais on lui fit comprendre que c'êtoient des délicatesses qui ne devoïent pas entrer dans le cœur des Princes. La plus grande difficulté ne fut pas aussi celle-là. Comme Mademoiselle de Nemours, êtoit mariée avec le Prince de Lorraine, Son Altesse Royale ne pouvoit épouser cette Princesse, qu'il n'eût auparavant une dispense de Rome & le Pape la refusoit; c'êtoit Alexandre VII.

Le Roi fit remontrer à ce Pontife que le mariage n'ayant pas èté consommé, Mademoiselle de Nemours en pouvoit être legitimement déchargée. Le Prince de Lorraine de son côté faisoit faire des remontrances toutes opposées à celles du Roi. Chacun alleguoit les raisons qui leur pouvoient être les plus favorables; & que les Casuistes leur suggéroient. Alexandre VII. tout grand politique qu'il êtoit, êtoit pourtant bien embarrasé. Il voyoit bien que de quelque maniere qu'il s'y prit, il ne pouvoit pas contenter

tenter les deux Parties. Cependant comme il ne pouvoit pas se dispenser de connoître de cette affaire, il la commit au Nonce qu'il avoit en France & à l'Archevêque de Paris. Mais ces Commissaires ayant paru suspects au Prince de Lorraine, le Prince les recusa sans balancer, demandant que le procés fut vuidé à Rome & que le Pape le jugeât lui-même.

Le Roi étoit bien persuadé que cette affaire, toute épineuse qu'elle étoit, se termineroit à sa satisfaction : mais comme il apprehendoit les longueurs, il fit, pour abreger chemin, presenter une Requête au Pape par Mademoiselle de Nemours. Cette Princesse qu'on avoit gagnée & à qui on faisoit dire tout ce qu'on vouloit, protestoit, qu'elle n'avoit jamais consenti dans son cœur à son mariage avec le Prince Charles de Lorraine, & que si elle avoit témoigné l'avoir fait, elle y avoit été violentée par la Duchesse de Nemours sa Mere. Elle ajoûtoit, que d'un autre côté, il paroissoit invinciblement que le Prince lui même n'y avoit donné qu'un consentement imparfait, puis qu'il n'avoit envoyé la ratification de ce mariage, que trés-long tems aprés que le Duc François son Pere l'avoit épousée en son nom ; que quand cela ne suffiroit pas pour faire voir

voir, que le Prince ne s'opiniâtroit dans cette conjoncture à vouloir conclurre leur mariage que par un pur effet de politique, & qu'il ne l'aimoit pas véritablement, elle n'avoit à alléguer que le procédé injurieux du Prince qui avoit été à Paris sans la voir : & qu'enfin puis qu'il êtoit de notorieté publique que le Prince Charles n'avoit nul panchant pour elle, comme elle, de son côté, n'avoit nulle panchât pour le Prince Charles, elle supplioit trés-humblement celui qui avoit seul le pouvoi de la délier, d'avoir égard à sa remontrance.

Dans le tems que cette Requête fut presentée, le Pape êtoit tout à fait broüillé avec le Roi de France, à cause de l'insulte qui avoit été faite à Rome au Duc de Crequi son Ambassadeur Extraordinaire. Des Soldats Corses, qui sont gens qui servent à la garde de Rome, & à escorter les Sbirres dans la Ville aux executions de Justice, ayant eu querelle contre deux ou trois François de la suite de l'Ambassadeur, ces François se défendirent si bien, qu'ils les repousérent & en blesérent quelques-uns. Les Corses qui effectivement avoient été insultez par les François ne pensant qu'à se vanger, donnérent au même tems l'allarme à toutes leurs Compagnies qui êtoient composées de quatre

tre cens hommes : & ces Compagnies ne furent pas plûtôt aſſemblées , qu'elles marchérent en armes vers le Palais de l'Ambaſſadeur, Drapeaux déployez & Tambour battant , comme s'ils euſſent été en pleine Guerre. Le Duc de Crequi entendant le bruit que faiſoient les Corſes , parut d'abord ſur un Balcon dans le deſſein de les appaiſer , mais on ne lui répondit qu'à coups de mouſquet & de carabine : & ayant trouvé la Ducheſſe de Crequi par la Ville,ils tirérent pluſieurs coups dans ſon Carroſſe , & tuérent même un de ſes Pages qui tenoit la main ſur une portiére. Ils exercérent pluſieurs autres violences de cette nature qu'il ſeroit trop long de rapporter.Si bien que le Duc de Crequi ne ſe voyant pas aſſuré dans Rome , en ſortit ſans rien dire,avec la Ducheſſe ſa femme & une partie de ſes Domeſtiques,& ſe retira à Florence.

Le Roi fut ſi outré de l'offenſe qu'il avoit reçûë en la perſonne de ſon Ambaſſadeur, qu'il déclara, au même tems la Guerre au Pape; envoya des Troupes en Italie, & ſe ſaiſit du Comté d'Avignon.

Alexandre VII. qui appréhenda les ſuites de cette Guerre , fit connoître au Roi , qu'il n'avoit eu aucune part à l'action des Corſes ; qu'il êtoit prêt à faire punir le coupables ,

bles, & à donner satisfaction à son Ambassadeur, pourvû qu'il commandât à ses Troupes de se retirer & qu'il lui restituât les Terres qu'il lui avoit prises. Mais le Roi ne voulut entendre parler d'aucun accommodement que de celui qui dépendroit de son bon plaisir.

Le Pape fit tous ses efforts pour obliger les Princes Catholiques à se liguer avec lui. Mais aucun Prince n'ayant voulu donner là-dedans, il se vit forcé de faire tout ce que le Roi voulut, & consentit à un accommodement qui sera éternellement la honte du Siége de Rome. Car il fut obligé non-seulement de desavoüer d'une maniére flêtrissante ce qu'avoient fait les Corses; mais son frere Dom Mario fut contraint de sortir de Rome; les Corses furent bannis à perpétuité de la Ville; le Cardinal Patron fut envoyé Légat à Paris pour demander pardon au Roi; le Cardinal Imperiale, qui étoit Gouverneur de Rome en fut banni, il fut même forcé de se déclarer coupable, & de s'aller remettre à la discretion de la France; & on éleva une Pyramide vis-à vis le Corps de Garde des Corses, où fut gravée en lettres d'or une Inscription, où on lisoit la satisfaction que le Roi avoit exigée & à laquelle on s'étoit soûmis. Il est vrai que

quel

quelque tems aprés, cette Pyramide fut abatuë sous Clement IX.

Quelque ignominieux qu'eût été cet accommodement pour le Pape, ce Pontife fut néanmoins si content de ce que le Roi de France n'avoit pas été le brûler dans Rome, comme il l'en avoit menacé, qu'il n'avoit garde de se broüiller encore avec lui, de peur que pis ne lui arrivât : le danger où il s'étoit vû avoit été trop grand pour s'exposer à un nouveau. Non content de garder des mesures avec la France, il crut qu'il luy devoit faire connoître qu'il étoit toûjours disposé à embrasser ses intérêts. Si bien qu'il n'eût pas plûtôt lû la Requére de Mademoiselle de Nemours, qu'il remit cette Princesse dans la liberté de se marier avec Son Altesse Royale de Savoye.

Le Duc de Lorraine fut sollicité d'envoyer à Rome, avant que Mademoiselle de Nemours fût arrivée en Piémont, pour remontrer au Pape, qu'il n'avoit pû donner la dispense qu'il avoit donnée, sans avoir auparavant communiqué la Requête de Mademoiselle de Nemours au Prince son Neveu: mais le Duc ne le voulut point faire. Il consentit seulement que le Duc François y envoyât un de ses Gentilhommes, ce qui ne servit néanmoins de rien : car ce Gentilhomme

homme êtoit à peine arrivé à Rome qu'il apprit que le mariage avoit êté consommé.* De sorte que toute la satisfaction qu'il reçût du Pape fut qu'il êtoit marri de n'avoir pas êté plûtôt informé de ses raisons, que ce qui êtoit dit êtoit dit, & qu'il n'y avoit plus de remède.

Comme l'Empereur êtoit en Paix avec tous les Princes de l'Europe & avec le Turc, le Prince de Lorraine fut obligé, pendant quelques années de passer ses jours à Vienne dans l'inaction, tandis que le Comte de Vaudemont & le Prince de Lislebonne avoient occasion de se signaler tous les jours dans la Guerre que le Duc de Lorraine avoit avec l'Electeur Palatin; & qui dura jusqu'à l'année 1666. Mais il tâcha de profiter de ce tems pour mettre ordre à ses affaires, ou pour s'établir une fortune qui le pût dédommager de la perte des Etats de Lorraine & de Bar au cas que Charles IV. fût toûjours dans l'intention de le traverser, ou qu'il ne fût pas assez fort pour s'opposer au Roi de France.

Dés qu'on eut appris à Vienne le mariage du Duc de Savoye avec Mademoiselle de Nemours, tout le monde crut que le Prince Charles s'attacheroit à la sœur de l'Empereur, qui étoit une Princesse trés-bien faite;

* *Cela arriva en 1664.*

c'étoit la Princesse Eleonor-Marie: & que Sa Majesté Impériale seroit bien aise de cet attachement ; cette Alliance n'étant pas à mépriser, à cause des grands avantages qu'elle en pourroit tirer contre la France, si le Prince Charles étoit Maître un jour des Etats du Duc de Lorraine. Mais on ne vit pas que ce Prince s'empressât fort pour rendre sensible cette jeune Princesse. Il étoit si rebuté du peu de succés qu'il avoit eu dans ses premiéres inclinations, & d'ailleurs, il étoit si occupé du soin de ses affaires & de sa fortune ; qu'il ne s'étoit jamais apperçû que la Princesse Eleonor eût autant de charmes qu'elle en avoit. Comme il ne faisoit rien que par rapport à son rêtablissement dans la succession des Etats du Duc son Oncle, & dans la vûë de s'insinuer de plus en plus dans l'esprit de l'Empereur, duquel dépendoit uniquement son élévation ; il s'attacha à l'Impératrice Doüairiére, * à laquelle il fit sa Cour avec beaucoup d'assiduité, parce que cette Princesse avoit un ascendant inconcevable sur l'esprit de l'Empereur son fils.

Anne d'Aûtriche, Mere de Louïs XIV. mou-

* *C'étoit Eleonor de Gonzague, fille de Charles Duc de Mantouë, troisiéme Femme de Ferdinand III. & Mere de la Princesse Eleonor Marie.*

mourut, * à peu prés, dans ce tems. Le Prince de Lorraine perdit beaucoup, car c'êtoit une Princesse qui l'avoit toûjours affectionné.

Le Duc de Lorraine Charles IV. dont on peut dire que la vie n'a été qu'un combat perpétuel, fut obligé, aprés la Paix qui fut faite entre lui & l'Electeur Palatin en 1666. de prendre de nouveau les armes contre cet Electeur. La France avoit signé dans ce tems-là, la Paix concluë à Aix la Chapelle: & comme elle n'étoit plus en Guerre avec l'Espagne & qu'elle avoit même licencié une partie de ses Troupes, elle voulut que le Duc suivit son exemple.

Le Duc de Lorraine qui avoit tous les jours des avis, que l'Electeur Palatin assembloit les siennes, & qu'il formoit quelque dessein sur les Places Frontiéres, fit connoitre au Roi le danger où il s'exposoit, s'il n'avoit plus d'Armée sur pied. Mais le Roi lui ayant fait protester, & lui ayant méme donné sa parole que l'Electeur Palatin n'avoit aucune pensée de le troubler, il se déter

* *Elle mourut au Louvre à Paris le 20. de Janvier 1666. agée de 64. ans. Comme elle êtoit fille de Roi, sœur de Roi & Epouse & Mere de Roi, on fit mettre cette Epitaphe sur son Tombeau;*

Et soror & conjux, & Mater natáque Regum,
Nulla unquam tanto Sanguine digna fuit.

termina à congedier ses Troupes. Il le fit pourtant d'une telle maniere, qu'il ne lui étoit pas difficile de les rassembler, si la necessité le demandoit.

Les avis que le Duc de Lorraine avoit eus que l'Electeur Palatin avoit en vûë quelque entreprise, ne se trouverent que trop veritables. A peine eut-il donné congé à ses Troupes, qu'il apprit que l'Electeur avoit assiégé & pris les Châteaux de Landstoulle & d'Honec, & fait prisonniers le Commandant du Regiment du Prince de Vaudemont & quelques autres Officiers, qui se reposant sur l'assurance qu'on leur avoit donnée que l'Electeur ne remueroit point, se trouverent presque sans defense.

Le Duc n'eut pas plûtôt reçû cette nouvelle, qu'il ramassa une grande partie de ses Troupes, & les ayant rassemblées en un Corps, il en donna le commandement au Prince de Lislebonne, & ordonna au Prince de Vaudemont de l'accompagner avec son Regiment de Cavalerie.

Quoi que l'Armée Lorraine ne fut pas, à beaucoup prés, si forte que celle de l'Electeur Palatin, elle ne laissa pas d'entrer dans le palatinat : & aprés plusieurs escarmouches, les princes de Lislebonne & de Vaudemont s'étant allé poster en presence du Camp des en-

nemis il se donna un combat, où une partie de l'Armée de l'Electeur fut taillée en pieces, & l'autre entierement mise en déroute.

Quelque pleine qu'eût été cette Victoire, le Duc n'en pût pas pourtant profiter. L'Electeur, aprés un desavantage auquel il ne s'êtoit pas attendu, apprehendant pour son Pays, eut recours à la Protection du Roi de France. Il le fit prier par le Résident qu'il avoit à Paris, d'employer son autorité & sa puissance pour mettre fin à une Guerre qu'il ne pouvoit pas soûtenir: & le Roi qui ne demandoit que des prétextes pour mortifier le Duc de Lorraine, & qui eût souhaité d'ailleurs qu'il eût fait quelque difficulté de faire ce qu'il lui demandoit, afin de lui déclarer la Guerre & d'entrer dans ses Etats, lui fit dire qu'il prétendoit qu'il licentiât incessamment ses Troupes. Lui faisant entendre que son Armée lui donnoit de l'ombrage, & qu'il faloit absolument qu'il se déterminât à mettre bas les armes, conformément au Traité general de la Paix, qui lui ôtoit la liberté d'armer, & ne lui donnoit que celle de retenir les Compagnies de ses Gardes & de ses Chevaux-Legers, lui promettant néanmoins sa Protection contre l'Electeur Palatin, au cas qu'il ne desarmât point de son côté, & qu'il voulût faire quelque entreprise.

Le

Le Duc qui avoit de la peine à se résoudre à faire ce que le Roi exigeoit de lui, répondit d'abord assez fierement que le Roi de France n'étoit pas son maître; qu'il avoit des Troupes pour se défendre contre les insultes de ses ennemis; & que si on vouloit le contraindre, il y avoit des Princes dans l'Europe, dont il seroit appuyé infailliblement. Mais celui qui lui avoit parlé de la part de Roi lui ayant fait comprendre, que le Maréchal de Crequi êtoit déja sur les Frontieres de ses Etats,& qu'il avoit ordre,en cas de refus, de s'avancer avec dix mille hommes; le Duc fut si épouvanté de cette menace, qu'il crut que le meilleur parti qu'il avoit à prendre étoit celui de licentier ses Troupes.

Cette resolution étant prise, le Duc commença à l'executer. Mais soit qu'il n'y procedât pas de la maniere qu'on le souhaitoit, ou que le Maréchal de Crequi, qui avoit été envoyé en Lorraine avec quelques Commissaires pour voir le licenciement de ces Troupes, fut fâché de voir que cette Guerre fut si-tôt finie, ou fit naître des soupçons exprés; on surprit les villes du Pont à Mousson, de Saint Michel & quelques autres, dans le tems même que le Prince de Vaudemont entroit dans une de ces Places, pour aller trouver le Maréchal de Crequi de la

part du Duc, & achever avec lui ce qui restoit à faire pour satisfaire entierement le Roi. Il est vrai que le Duc s'étant plaint des violences du Marêchal ; le Roi, pour faire voir,qu'il n'avoit eu en vûë que le repos public,& non pas l'invasion des Etats du Duc de Lorraine, fit retirer les garnisons que le Marêchal de Crequi avoit jettées dans les Places dont il s'étoit rendu maître, & toutes les autres Troupes qu'il avoit dans les Etats du Duc. Si bien que la Lorraine, dés ce moment là, commença à joüir d'une tranquilité dont elle n'avoit pas joüi,il y avoit plus de trente-cinq ans : mais cette tranquilité fut de si peu de durée, qu'on n'eût pas le tems de s'en appercevoir.

Tandis que ces choses se passoient en Lorraine, les troubles de Hongrie commencerent. Il se forma d'abord une conspiration contre la vie de l'Empereur, où le Prince Charles eût eu une destinée bien triste,si les Conjurez eussent reüssi dans leur dessein. Je ne ferai pas ici mention de l'origine de ces troubles, parce que c'est une chose que personne ne peut ignorer. Je dirai seulement que le Comte de Serin,qui jusques alors avoit été dans les interés de Sa Majesté Imperiale, se rangea secrettement du parti des Mécontens,& que quelque tems aprés,le Comte Fran

François Nadasti fit la même chose, au sujet d'une Charge de Palatin que l'Empereur lui avoit refusée.

Ces deux Comtes, que l'ambition aveugla dans cette occasion, croyant que ce n'étoit pas assez de prendre les armes contre l'Empereur, formerent le dessein de s'en défaire: & pour venir plus aisément à leurs fins, ils dissimulerent si bien leur ressentiment, que personne ne s'apperçût qu'ils eussent la moindre intelligence avec les Mécontents de Hongrie.

Le Comte de Serin, sur tout, étoit si peu soupçonné de Sa Majesté Imperiale, qu'elle lui avoit confié le soin de faire fortifier les Places Frontieres: & ce fut dans le tems, que feignant d'être occupé entierement à faire avancer les Travaux sur lesquels l'Empereur l'avoit commis, il resolut conjointement avec le Comte Nadasti d'attenter à la vie de ce Prince, qui devoit aller au devant de l'Imperatrice son Epouse, qu'on lui amenoit d'Espagne. * Pour cet effet, ils avoient fait

* *Leopold I. épousa le 25. d'Avril 1666. Marguerite-Marie-Therese, fille de Philippe IV. Roi d'Espagne. Il prit une seconde Alliance avec Claude Felicite d'Autriche a Inspruck en 1673. Et sur la fin de la même année, il se maria en troisiémes nôces avec la Princesse Palatine de Neubourg, Elconor-Marie-Therese, fille de l'Electeur Palatin dernier mort.*

dessein de faire poster cinq cens hommes dans un endroit, où ils sçavoient que l'Empereur devoit passer en poste, accompagné seulement du Grand Maître de sa Maison & de dix ou douze Gentilhommes, & le Commandant de ses Troupes s'étoit engagé de poignarder lui-même l'Empereur. Mais les Conjurez ne furent pas assez diligens, car l'Empereur se rendit auprés de l'Imperatrice, avant qu'ils fussent arrivez au rendez-vous.

Comme il étoit assez difficile de faire réüssir un projet si horrible, le Comte Nadasti tenta aprés cela une infinité de moyens qui furent toûjours sans effet. Mais enfin, ayant gagné un charpentier qui travailloit à un nouveau Appartement que l'Empereur faisoit faire dans son Palais, pour loger l'Imperatrice Doüairiere, ce charpentier mit le feu au Palais. Cependant, quoi que l'Empereur fut sorti au même tems de la Ville, comme Nadasti l'avoit bien prévû, ceux qu'il avoit postez pour se saisir de sa personne, ou pour le faire assassiner n'eurent pas assez de résolution pour executer ses ordres barbares. Nadasti ne se rebuta pas néanmoins : & croyant de faire mieux réüssir son entreprise par le poison que par le fer, il invita quelque temps aprés l'Empereur & l'Imperatrice, les Princesses Imperiales & le Prince Charles, à prendre

prendre le divertiſſement de la pêche à Puttendorff, qui étoit une Place qui lui appartenoit. Il leur fit un festin magnifique, & il ne tint pas à lui qu'on ne ſervit un pâté empoiſonné qu'il avoit fait faire. Mais la Comteſſe ſa femme s'étant apperçûë de ſon deſſein, elle en fit ſervir un à peu prés ſemblable à celui qu'il avoit préparé, ce qui lui rompit ſes meſures, & ſauva la vie à l'Empereur, & à tous les conviez. La plûpart des choſes dont je viens de parler ſe paſſerent l'an 1668 & 1669. Ce fut en ce tems que le Duc de Lorraine fit le mariage du Prince de Vaudemont avec Mademoiſelle d'Elbœuf, Anne-Eliſabeth de Lorraine, Princeſſe doüée de beaucoup d'eſprit, & d'une beauté diſtinguée.

Le Roi de Pologne Caſimir V. s'étoit déja démis de ſa Couronne, pour paſſer le reſte de ſes jours en repos. Comme le Royaume de Pologne eſt Electif; les Polonois afin d'ôter tout ſujet de jalouſie & de Guerre civile entre ceux des Grands du Royaume qui euſſent pû prétendre à la Royauté, avoient accoûtumé de n'élire que des Princes étrangers.

Le Duc de Neubourg * & le Prince de

* *C'eſt l'Electeur Palatin dernier mort, Philippe Guillaume, décedé à Vienne le 2. de Septembre 1690. dans ſa ſoixante & quinziéme année.*

Condé avoient pensé d'abord à se faire élire, & ils avoient chacun un parti considerable dans le Royaume. Le Prince de Lorraine qui eut la même pensée fit agir Sa Majesté Imperiale, & ce fut alors qu'il reconnut que l'Imperatrice Doüairiere êtoit absolument dans ses interêts, car il n'y eut rien que cette Princesse ne mit en usage, pour faire qu'il l'emportât sur ses Concurrens ; son dessein & celui de l'Empereur êtoit de le marier avec la Princesse Eleonor-Marie.

Cependant, comme il s'agissoit de faire une depense extraordinaire, car ces sortes d'Elections ne se font qu'à force d'argent, & que le Prince n'avoit que la pension que lui faisoit l'Empereur & l'Imperatrice Doüairiere ; le Duc de Lorraine fit connoître au Duc François, qu'il fourniroit tout l'argent qui seroit necessaire pour faire réüssir cette entreprise, pourvû qu'il voulût signer le Contract de mariage du Prince de Vaudemont & le faire signer au Prince Charles.

Le mariage de ce Prince avoit été celebré avec tant de pompe, & avec des ceremonies si magnifiques, que le Duc François ne douta point que le Duc son frere n'eût toûjours en vûë de le faire regner aprés sa mort, au préjudice du Prince son fils. Les nôces s'en firent à Bar. Aprés quoi, le Prince de Vaudemont & la

la Princeſſe ſon Epouſe ayant été conduits à Nanci, on leur fit une Entrée auſſi éclatante, que ſi le Duc ſe fût marié lui-même. Jamais le Duc de Lorraine n'avoit fait paroître tant de joye, qu'il en fit paroître dans cette occaſion. Outre les honneurs extraordinaires qu'il fit rendre à la nouvelle Epouſe, il voulut que la Princeſſe de Liſlebonne marchât aprés elle, quoi qu'elle fût Niéce du Prince ſon Epoux : & pour ce qui regarde les avantages qu'il fit au Prince ſon fils, il lui accordoit en Souveraineté, une portion fort conſidérable de ſes Etats.

Toutes ces conſidérations avoient fait que le Duc François avoit toûjours refuſé de ſigner le mariage du Prince de Vaudemont. Mais le ſecours que le Duc de Lorraine offroit de donner au Prince Charles,& qu'il lui donna effectivement, pour le faire parvenir à la Couronne de Pologne, firent que le Duc François & le Prince Charles ſignerent non ſeulement ce mariage, mais encore un Traité particulier, en vertu duquel le Prince de Vaudemont entra en poſſeſſion, au même tems, des principales Terres qui lui avoient été accordées.

Cependant, quelques meſures qu'eût pris l'Empereur, & quelque ſomme conſiderable d'argent qu'eût fourni le Duc de Lorraine

pour faire réüssir l'Election du Prince son Neveu, il fut impossible à ce Prince de pouvoir parvenir à son but. Car comme le Duc de Neubourg & le Prince de Condé, avoient chacun un parti dans le Royaume aussi-bien que lui ; les Polonois ayant apprehendé qu'aucun des Concurrens ne cederoit, que par la force des armes, à celui qui seroit élû, comme ils s'en étoient expliquez ouvertement ; ils jetterent les yeux sur un Prince de leur Nation pour éviter une Guerre civile ; ce fut Michel Koribut Vviesnovviski, qui fut couronné le 29. de Septembre 1669.

Le déplaisir qu'eût le Prince Charles de n'avoir pû parvenir à être Roi de Pologne fut suivi d'un autre qu'il ne ressentit pas avec moins de douleur. Ce fut la mort du Duc François son pere, arrivée le 27. de Janvier de l'année 1670. & qui fut comme le présage des derniers malheurs qui arriverent à sa Maison. Car cette même année le Roy de France chassa Charles IV. de ses Etats, & le contraignit d'aller chercher chez les Princes étrangers un azile, qu'il eut même toutes les peines du monde à trouver. Il est vrai qu'on peut dire, que ce Prince s'attira ce dernier revers : car n'ayant pû obtenir sur soi de garder des mesures avec la France, il fournit tant de prétextes à Louïs XIV. que ce

Mo-

Monarque crût qu'il pouvoit le dépoüiller de ses Duchez & s'en rendre Maître, sans qu'aucun Prince de l'Europe pût trouver à redire à sa conduite. J'avouë que le Duc de Lorraine étoit malheureux d'être toûjours obligé de recevoir les loix du Roi de France, lui qui avoit accoûtumé de dire, qu'étant Souverain, il ne dépendoit que de Dieu & de son épée : Mais dans l'état où étoient les affaires, le Roi de France le pouvant mortifier dans toutes sortes d'occasions, il étoit de la prudence de s'accommoder au tems, & de dissimuler avec un Prince qu'il avoit si fort à redouter. Cependant, comme s'il eût eu assez de forces pour lui résister & s'opposer à ses entreprises il se mit si peu en peine de le ménager, qu'on eut dit qu'il n'avoit en vûë que de travailler à lui déplaire & lui fournir une occasion de se rendre Maître de son Païs.

Le grand desir qu'il avoit d'avoir une Armée sur pied fit que contre ses propres interêts il leva des Troupes à la premiere occasion qui se presenta. Les troubles de Hongrie dont j'ai parlé étant survenus, lui en fournirent une, qu'il ne laissa pas échaper, quoi qu'il vit bien qu'il choquoit en cela directement le Roi de France, qui l'avoit obligé à desarmer, sous prétexte que son

armement lui avoit donné de l'ombrage, & que cela étoit contraire aux Articles de Paix qu'il avoit ſignez. Mais comme pour contenter ſa paſſion il ſe couvroit du prétexte de vouloir ſecourir l'Empereur, il fit faire pluſieurs levées : & pour faire voir qu'il n'avoit uniquement en vûë que de donner du ſecours à Sa Majeſté Imperiale, il envoya le Prince de Vaudemont à Vienne avec ſix mille hommes.

Lors que le Prince de Vaudemont arriva à la Cour de l'Empereur, on s'étoit déja ſaiſi des principaux Chefs de la Conſpiration; & comme l'Empereur n'avoit beſoin d'aucun ſecours étranger, à cauſe que les principales Villes qui s'étoient revoltées avoient demandé grace, & que le Turc ne remuoit point, il remercia le Duc de Lorraine, comme il avoit remercié tous les autres Princes qui lui avoient offert du ſecours. Si bien que le Prince de Vaudemont fut obligé de ſe retirer auprés du Duc, avec les Troupes qu'il avoit amenées à Vienne, aprés avoir fait tous les efforts poſſibles pour obliger le Prince Charles à conſentir qu'il l'accompagnât en Hongrie, où il devoit aller prendre poſſeſſion de la Charge de General de la Cavalerie que l'Empereur venoit de lui donner.

Il s'étoit fait, vers la fin de l'année 1668. une

une Ligue entre l'Angleterre, la Suede & la Hollande qu'on appella la triple Alliance: les Hollandois voulant par le moyen de cette Ligue arrêter les progrés de la France, qui avoit déja fait dans les païs-Bas, plusieurs conquêtes qui donnoient de l'ombrage à toute l'Europe, & principalement aux Etats Generaux.

Dans le tems que le Prince de Vaudemont étoit à Vienne, le Duc de Lorraine envoya un de ses Maîtres des Requêtes en Hollande, ce qui fit conjecturer à tout le monde & à la France particulierement, qu'il avoit dessein d'entrer dans la triple Alliance; en effet, elle s'en plaignit. Mais ce qui acheva de gâter tout, fut que le Roi, de son autorité, ayant fait établir des Bureaux dans toutes les Frontieres de la Lorraine, & dans la Lorraine même, au sujet de quelque affaire qui étoit survenuë entre le Duc & l'Intendant pour le Roi dans le Païs Messin; le Duc ordonna qu'on abbatit les Poteaux sur lesquels on avoit élevé les Armes de France. Et comme les ordres du Duc ne furent executez que trop ponctuellement; cela irrita si fort le Roi, qui ne demandoit qu'un prétexte de cette nature, qu'il resolut, dés ce moment-là, non seulemẽt de se rendre Maître des Etats de ce Prince, mais de se saisir même de sa personne.

Le Roi avoit déja plusieurs Troupes sur les Frontieres de Champagne & du Païs Messin, lesquelles il faisoit semblant de tenir là pour les employer contre la Hollande. Ce fut de ces Troupes dont il se servit pour tâcher de surprendre le Duc à Nanci. Le Marquis de Fourille fut employé pour executer cette entreprise. Et comme ce Marquis avoit ordre de prendre toutes les mesures possibles, pour ne manquer pas son coup ; il s'alla poster une nuit avec quelque Cavalerie & quelques Dragons, dans un bois qui n'est qu'à un demi-quart de lieuë de Nanci, croyant que le lendemain à la pointe du jour il pourroit entrer dans la Ville, avant que le Duc fût levé. Pour abreger, le Duc de Lorraine eut moyen d'éviter cette surprise.

Le Marquis qui ne sçavoit point que le Duc eût été averti qu'on avoit dessein de le surprendre, se saisit d'abord des portes du Palais, lesquelles il fit rompre à coups de hache, pour faire plûtôt sa capture. Les Princesses de Vaudemont & de Lislebonne se firent voir sur un Balcon, pour tâcher d'empécher cette violence. Mais le Marquis fit toûjours chemin. Il entra dans le Palais comme un furieux ; & aprés avoir fait foüiller dans tous les Appartemens, il fut si desesperé de n'avoir pas réüssi dans son dessein, & de n'y trouver

trouver pas le Duc, qu'il y fit loger tous les chevaux de sa Cavalerie.

Peu de tems aprés cette premiere expedition, le Marêchal de Crequi entra dans la Lorraine avec un Corps d'Armée considerable, où il exerça des hostilitez inouïes, n'y ayant pas jusqu'aux moindres maisons de plaisance qu'il ne fit brûler ou saccager entierement. Il ne fut pas plûtost à Nanci qu'il fit piller le Palais du Duc, & emporter à Mets tous les meubles, tous les papiers & toutes les armes qui s'y trouverent. Il n'eut pas de la peine à se rendre maître des petites Places, lesquelles il fit en même tems demanteler, & pour Chaté & Espinal & les autres, où le Duc avoit jetté tout ce qu'il avoit pû avoir des Troupes; le Marêchal les ayant faites assieger, elles se rendirent au même tems, ces Places n'étant pas assez fortes pour resister à une Armée de plus de vingt cinq mille hommes.

Le Duc qui se vit dépoüillé de tous ses Etats, & qui ne sçavoit où s'arrêter, parce que tout le monde apprehendoit de se broüiller avec la France, écrivit à preique tous les Princes de l'Europe, pour les solliciter à porter le Roi à lui restituër son Païs. Mais ce Monarque fut toûjours inflexible & il l'a été jusques ici, quoi qu'il eût protesté,

par

par une lettre qu'il écrivit, dans ce tems-là, à la Diette de Ratisbonne; *qu'il n'avoit jamais eu aucune intention de profiter en rien de la dépoüille du Duc de Lorraine.* Car quoi qu'il ait donné quelquefois les mains au rétabliſſement de ce Duc ou du Prince Charles ſon neveu, ç'a été toujours ſous des conditions ſi dures, qu'ils ont mieux aimé l'un & l'autre ſe voir privez de leurs Etats, pendant toute leur vie, que de les racheter à ce prix.

Le Prince Charles fut fort étonné d'apprendre la condition déplorable où étoit reduit le Duc de Lorraine. Mais ſur tout, lors qu'il vint à faire reflexion, qu'il étoit encore dans l'impuiſſance d'aller vanger les ſanglans outrages que ſa Maiſon venoit de recevoir; cette penſée l'accabla ſi fort, qu'il ne pouvoit point ſe conſoler. Cependant comme c'étoit un mal ſans remede, il tâcha de diſſimuler ſon reſſentiment & ſon deſeſpoir, ſe flatant que ſi l'Empereur pouvoit venir un jour à bout de reduire tout-à-fait les Mécontens, & qu'il tournât ſes armes contre la France, il pourroit ſe dédommager, & obliger Loüis XIV. de ſe contenter d'avoir dépoüillé un Souverain de tous ſes Etats, ſans en prétendre davantage.

C'eſt

C'est de ces esperances que le Prince de Lorraine se repaissoit, n'ayant pas de meilleur parti à prendre dans la conjoncture des affaires. Et il est bien certain qu'il se fût vangé, si les troubles de Hongrie eussent pû étre assoupis entierement : car le dessein de la Maison d'Autriche étoit de s'opposer aux progrés de la France, qui commançoit dépuis quelque tems, à donner de l'ombrage à tous ses voisins.

Tout sembloit étre disposé à seconder les vœux de Sa Majesté Imperiale. Elle avoit découvert la conspiration qui avoit été tramée contre sa personne. Le Prince François Ragotszki, qui étoit un des principaux Chefs des Mécontens s'étoit remis sous son obeïssance, & avoit congedié ses Troupes. Tous les troubles étoient appaisez. Mais comme c'étoit le destin de l'Empereur d'avoir à soûtenir une Guerre, qui aprés l'avoir reduit à deux doigts de sa ruïne, pour ainsi dire, le devoit rendre le plus glorieux de tous les Princes de son siecle ; il garda si peu de mesures avec les Hongrois, qu'on se soûleva de nouveau en Hongrie, & les derniers troubles de ce Royaume furent incomparablement plus grands que n'avoient été les premiers. Voici quelle fut l'origine de ces nouveaux desordres, qui ont fait répandre tant de sang pendant

dans vingt années ; qui ont reduit l'Empire Ottoman à la derniere extrêmité, & qui ont été l'unique cause de tant de calamitez & de tant de miseres sous lesquelles gemit encore une partie de l'Allemagne.

Lors que l'Empereur eut formé le dessein de reduire les Mécontens de Hongrie, aprés la découverte de la conspiration dont il a été déja parlé, il envoya des Troupes dans ce Royaume qui y firent une infinité de ravages. Les Hongrois qui n'avoient point trempé dans cette conspiration, voyant que les Troubles avoient été entierement appaisez, dépuis que le Prince Ragotszki avoit quitté les armes ; crurent que Sa Majesté Imperiale délivreroit leur Pays de ces Troupes, qui achevoient de les desoler : mais elle n'en fit rien neanmoins. On eut beau se plaindre, qu'on envelopoit les innocens avec les coupables ; & que ces Troupes Allemandes, sans considerer qu'elles n'étoient plus en Pays ennemi, ne laissoient pas d'y faire les mêmes desordres qu'elles y avoient faits, quelques mois auparavant ; l'Empereur ne voulut écouter aucune plainte. Au contraire, le General Spork qui commandoit l'Armée Imperiale se voyant fortifié d'un Corps considerable qui lui avoit été amené de Bohême, entra dans le cœur du Pays ; son Infanterie étant

com-

commandée par le Marquis de Bade Gouverneur de Varadin, & ſa Cavalerie par le Prince Charles.

Je n'entrerai pas dans un plus long détail. Je dirai ſeulement que les Hongrois, qui ne s'attendoient pas à voir dans leur Pays une Armée, en un tems où il n'y avoit plus d'ennemis à combattre, en furent ſi épouvantez, qu'ils reſolurent de reprendre les armes, pour s'oppoſer aux deſſeins de l'Empereur: ce qui fut executé, en même tems, dans tous les endroits où ils crûrent étre les plus forts.

Comme l'Armée de l'Empereur étoit nombreuſe, les Mécontents furent preſſez vigoureuſement. Le General Sporx ſe ſaiſit d'abord de tous les paſſages pour les empêcher de ſe retirer chez les Etrangers: & s'étant avancé avec quinze Regimens vers les principales Places, pour y mettre des Garniſons, il ne ſe fut pas plûtoſt preſenté que ces Places lui ouvrirent les portes. Il n'y eût que Muran qui fit quelque reſiſtance. Mais le Prince de Lorraine s'en étant approché avec un gros détachemēt de Cavalerie & d'Infanterie & s'étant ſaiſi d'abord d'une hauteur qui commandoit la Ville; où il ſe fortifia; il fit ſommer la Comteſſe Vveſſelini qui étoit Maîtreſſe de la Place, d'avoir à ſe rendre;

la

la menaçant de ne faire aucun quartier à personne, s'il s'en rendoit Maître par force. La Comtesse qui étoit dans cette Ville avec un nombre assez considerable de Mécontens, qui s'y étoient refugiez, fit mine de vouloir resister. Mais enfin considerant que sa resistance seroit inutile, puis que le Prince de Lorraine étoit Maître de ce poste, elle se resolut à capituler. Si bien que toutes les Places ayant été fournies de Garnisons, le General Spork & le Prince de Lorraine voyant qu'il n'y avoit rien à faire en Hongrie, se retirerent à la Cour de Vienne pour rendre conte à l'Empereur de leur Expedition.

L'an 1672. le Roi de France declara la Guerre aux Provinces Unies, & se rendit Maître dans un mois de trente-deux Villes, qui etoient toutes capables de défense. Ces Provinces étoient divisées dans ce tems-là par deux ou trois partis : & comme la France qui se prévaut de tout, fomentoit sous main ces divisions, ce n'est pas une chose fort extraordinaire qu'elle fit en si peu de tems des conquêtes si considerables, outre qu'il y a apparence que quelque parti trahissoit. De quelque maniere pourtant que soit la chose, l'Armée Françoise n'arrivoit pas plûtost devant une Place, qu'elle en trouvoit les portes ouvertes, ou du moins on ne tardoit

pas

pas long-tems à les ouvrir. Les François qui firent cette Campagne disent qu'ils voyageoient plûtôt dans les Villes, qu'ils ne les assiegeoient, & que s'ils n'eussent trouvé quelque resistance à Nimégue, ils ne se seroient presque pas apperçûs qu'ils eussent été à la Guerre. Le Roi qui avoit été present à tous ces Exploits en vouloit principalement à la ville d'Amsterdam, & peu s'en falut qu'il ne vint à bout de son entreprise. Mais les Habitans de cette ville ayant fait lâcher leurs Ecluses, aimerent mieux chercher leur salut dans l'inondation des eaux qui les environnent,& s'exposer à souffrir toutes sortes d'incommoditez, que de perdre leur liberté; ce qui rompit les mesures de la France.

Comme le païs fut tout inondé, le Roi se voyant dans l'impuissance de pousser plus loin ses Conquêtes, se retira à Paris, & laissa la conduite de ses Armés à M. le Vicomte de Turenne. L'Electeur de Brandebourg, que les Conquêtes de la France avoient allarmé,& qui vit, d'ailleurs, que le Roi s'étoit emparé de Vvesel & de quelques autres Places qui lui appartenoient en propre, resolut de se mettre en Campagne,pour arrêter des progrés si rapides, & s'opposer aux desseins de l'Electeur de Cologne & de l'Evêque de Munster qui s'étoient declarez contre

la

la Hollande. Cependant, comme il ne se sentoit pas assez fort pour repousser les François, & les chasser de ses Etats, s'ils eussent entrepris d'y entrer, car il y avoit toutes les apparences du monde, qu'ils avoient formé ce dessein ; il avoit si heureusement negocié à la Cour de Vienne, qu'il avoit porté l'Empereur à se joindre à lui avec un Corps d'Armée de quinze mille hommes choisis, que le General Montecuculli devoit commander. Si bien que l'Electeur de Brandebourg se vit en état vers le commencement du mois d'Octobre d'aller camper au dessus de Mayence entre le Mein & le Rhin, avec une Armée de trente mille hommes.

Le Duc de Lorraine alla joindre l'Electeur avec quelques Regimens qu'il avoit encore dans la Bourgogne : & le Prince Charles qui n'avoit pû se resoudre à accepter quelques proposition d'accommodement que le Roi de France lui avoit fait faire, parce qu'il ne les avoit pas trouvées assez avantageuses, alla servir dans la même Armée, en qualité de General de la Cavalerie Imperiale. Mais ce Prince n'eut aucune occasion de se signaler : car outre que Montecuculli avoit ses raisons pour n'exposer pas trop ses Troupes, & qu'il avoit à faire à M. de Turenne ; le Prince de Lokovvits ayant differé de faire executer les ordres

ordres de l'Empereur, cette Campagne & la suivante se passerent, sans qu'il se fit rien de considerable, ce qui causa la disgrace de ce Ministre. Aprés quoi le Prince Charles retourna à Vienne.

Sur la fin de l'année 1673. le Roi de Pologne mourut. Ce Prince avoit été marié avec la sœur de l'Empereur, la Princesse Eleonor-Marie. Comme l'Empereur avoit eu la pensée de marier le Prince Charles avec cette Princesse, s'il eût pû parvenir à le faire élire Roi de Pologne, il resolut de faire ce mariage aprés la mort du Roi Michel. Ce furent de nouvelles esperances qu'eut le Prince de Lorraine de monter enfin sur le Trône. Car il y avoit bien apparence que s'il épousoit la Reine de Pologne, les Polonois l'éliroient plûtost qu'aucun autre Prince étranger, parce qu'outre la sollicitation de l'Empereur qui ne pouvoit étre que d'un tres-grand poids, dans l'état où étoient pour lors les affaires; les Grands de Pologne avoient témoigné dans toutes les occasions une affection extraordinaire pour la Reine.

Ceux qui aspirerent à cette Couronne, outre le prince de Lorraine, furent le prince de Moscovie, le prince de Condé, le Duc d'York, le prince George de Dannemark, le prince d'Orange, l'Electeur de Brandebourg, le

le Prince de Vaudemont, & le fils aîné du Duc de Neubourg, qu'on avoit dessein de marier avec la Reine.

Vers le commencement du mois de Mai de l'année 1674. les Grands de Pologne qui devoient assister à l'Election d'un nouveau Roi se rendirent à Varsovie, qui étoit le lieu où cette Election se devoit faire. Le Grand Marêchal Sobieski y arriva des premiers, avec quelques gens de guerre qui furent logez dans les Villages, n'étant accompagné que d'un seul Regiment lors qu'il fit son entrée dans la Ville. Aprés l'entrée du Grand Marêchal, les Ambassadeurs des Princes étrangers eurent audience. Le Nonce du Pape qui fut introduit le premier; fit sa Harangue en Latin, & recommanda aux Electeurs de choisir un Roi Catholique. L'Ambassadeur de Sa Majesté Imperiale eut son Audience le lendemain. Il demanda la même chose, ajoûtant qu'il les supplioit de jetter les yeux sur un Prince qui fût dans les interêts de la Maison d'Aûtriche, & de seconder les vœux de la Reine. L'Evêque de Marseille Ambassadeur de France qui ne faisoit que d'arriver eut une Audience magnifique. Ce Prelat, qui étoit insinuant & adroit, avoit été envoyé par le Roi dans cette Assemblée, avec de grosses sommes d'argent pour tâcher de

de gagner les Principaux du Royaume, ou pour offrir de donner du ſecours à la Pologne, qui avoit Guerre contre les Turcs. Il fit un diſcours éloquent, dans lequel, aprés avoir recommandé à l'Aſſemblée d'élire un Roi qui ne fut pas ennemi de la France, il dit ſans détour, que le Prince de Lorraine étoit incapable du Gouvernement d'un Royaume. Les Ambaſſadeurs du Duc de Neubourg, du Prince de Lorraine & des autres Princes qui aſpiroient à l'Election de cette Couronne, parurent enfin à leur tour, & n'oubliérent rien pour faire pancher la balance, chacun en faveur de leurs Maîtres. Tout le monde crut que le Prince de Lorraine l'emporteroit ſur ſes Concurrens, & le Prince le croyoit ſi bien lui-même, qu'il s'approcha des Frontiéres du Royaume pour donner plus d'ardeur par ce moyen-là à ceux qu'il croyoit ſes Partiſans. En effet, il y avoit toutes les apparences du monde qu'il ſeroit préféré dans cette Election. Car outre que les Lituaniens s'étoient déja déclarez en ſa faveur, il étoit appuyé de l'Empereur & de la Reine, qui étoit favoriſée d'un Parti trés conſiderable dans l'Etat, pour lequel elle voyoit même qu'on avoit beaucoup de déference. L'Evêque de Marſeille qui vit bien d'abord le train que prenoit cette affaire, & qui n'ap-

préhendoit rien tant que l'Election du Prince Charles, fit tout ce qu'il pût pour l'empêcher, & pour faire tomber la nomination sur le Prince de Neubourg. Il avoit déja gagné l'Evêque de Cracovie, qui présidoit dans l'Assemblée, à la place du Primat du Royaume qui avoit quelque indisposition, Et comme l'Evêque de Cracovie avoit fait entendre à la plûpart des Grands de Pologne, qu'il leur étoit infiniment plus avantageux d'être protegez du Roi de France que de l'Empereur, à cause des grandes sommes d'argent que la France prodiguoit; il les avoit déja ébranlez en faveur du Prince de Neubourg: & les Polonois étant d'autant plus portez à cela, qu'ils étoient un peu irritez contre Sa Majesté Imperiale, de ce qu'elle avoit préferé la Protection des Hollandois à la leur, nonobstant leur étroite Alliance par le mariage de la Reine sa sœur avec leur defunt Roi. Cependant, les Lituanois, en consideration des interêts de la Reine persistoient toûjours à vouloir élire le Prince Charles: & les Polonois s'étoient partagez entre le Prince de Neubourg & un Prince de leur Païs. L'Evêque de Marseille, qui s'apperçût d'abord de la disposition où étoient les esprits, tâcha de profiter de cette division, Et voyant bien qu'il lui étoit impossible de

faire

faire élire le Prince de Neubourg, il insinua aux Polonois, afin d'exclurre le Prince Charles de la Couronne, qu'ils en devoient exclurre tous les Princes étrangers, & qu'ils ne sçauroient mieux jetter les yeux que sur le Grand Marêchal Sobieski, qui venoit de se signaler d'une maniere si éclatante dans la Bataille de Choczin, où les Turcs avoient perdu quatorze mille hommes, avec toute leur Artillerie & tout leur bagage.

Il s'étoit passé plus de quinze jours en contestations, lors qu'enfin on se resolut à terminer cette grande affaire. Cependant comme on voulut sçavoir, avant que d'en venir à une conclusion, dans quels sentimens étoit encore la Reine, on lui envoya quelques Evêques, pour apprendre sa derniere disposition. La Reine répondit, qu'elle étoit sous la protection de l'Etat, sous lequel elle se reposoit entierement; & que pour ce qui regardoit l'Election d'un nouveau Roi pour laquelle on étoit assemblé, elle esperoit qu'elle ne seroit point abandonnée de ses amis, & qu'elle protestoit qu'elle ne vouloit point d'autre Roi ni d'autre Epoux que le Prince de Lorraine que Sa Majesté Imperiale lui avoit destiné. Et lors qu'on voulut sçavoir la derniere resolution des Lituaniens, ils dirent d'abord; que puis que

la Couronne n'étoit demandée par les Ambaſſadeurs, à proprement parler, que pour le Prince de Lorraine & celui de Neubourg, il ne faloit avoir aucun égard aux autres, & que ſur cela, ils ſe déterminoient pour le Prince de Lorraine, ajoûtant qu'ils ſortiroient de l'Aſſemblée ſi on leur refuſoit leur demande. Cette réponſe qui fut d'abord rapportée au Grand Marêchal & à l'Ambaſſadeur de France allarma un peu ce dernier. Mais le Grand Marêchal, bien loin de s'en émouvoir tant ſoit peu, dit avec un viſage riant à quelques Seigneurs qui étoient avec lui ; que ſi les Lituaniens ſortoient de l'Aſſemblée, les Polonois y entreroient. Aprés quoi ayant pris par la main l'Evêque de Marſeille il le raſſura, en lui diſant que tout iroit bien, & qu'il le garantiſſoit que le Prince de Lorraine n'avoit rien à eſpérer de cette Election.

Comme le Grand Marêchal étoit aſſuré qu'on exclurroit les Princes étrangers & qu'on ſe détermineroit en ſa faveur, il ſe rendit dans l'Aſſemblée, où il ne fut pas plûtôt arrivé, que le Vaivode Ruski le propoſa, ſans faire mention d'aucun des autres Princes qui prétendoient à cette Couronne, & cette propoſition ayant été acceptée de preſque tous les Vaivodes, il fut proclamé Roi le lendemain. Ce fut le 20. de Mai de l'année 1674

Sobieski

Sobieski n'eut pas été plûtôt èlû, que la Reine en fit avertir le Prince Charles. Elle lui fit dire qu'elle êtoit inconsolable de n'avoir pû réüssir à le faire élire, comme elle s'en êtoit flatée; que s'il n'avoit pas une Couronne, il n'avoit pas tenu à elle; qu'il lui devoit suffire d'en être digne; qu'elle se croyoit en cela aussi malheureuse que lui; & qu'elle espéroit, que quelque jour ils pourroient avoir l'un & l'autre une destinée plus heureuse. Le Prince répondit à celui qui lui avoit parlé de la part de la Reine, qu'il êtoit veritablement malheureux, puis que n'ayant pû parvenir à être Roi, il voyoit échoüer ses plus douces espérances; que s'il avoit souhaité d'être élevé sur le Trône de Pologne, ce n'avoit été que parce qu'il pouvoit aspirer par ce moyen à un bonheur qu'il eût préféré à tous les Empires du monde: & que cependant ce qui modéroit le desespoir où il se trouvoit, êtoit l'affection qu'elle avoit la bonté de lui témoigner dans cette rencontre. Il ne pût pourtant s'empêcher de faire éclater sa colére contre celuy qu'il croyoit être l'auteur de son infortune. Il dit, qu'il êtoit trés bien persuadé que c'êtoient les pratiques du Roi de France & les Intrigues de son Ministre, qui avoient fait avorter son dessein, mais qu'il ne seroit pas, peut-être, toû-

jours malheureux, & qu'il se vangeroit d'un Prince qui sembloit n'être dans le monde que pour le persecuter par tout. En effet, étant parti d'abord des Frontieres de Pologne où il étoit, il se rendît à Vienne, où du moment qu'il fut arrivé, il pria l'Empereur de lui permettre d'aller réjoindre l'Amée Imperiale qui étoit en Flandres sous la conduite du Comte de Souches. L'Empereur à qui le Prince de Lorraine avoit paru animé contre la France d'une maniere extraordinaire n'eut garde de le retenir pendant cette Campagne, comme il avoit eu dessein de le faire. Si bien qu'étant parti le plûtôt qu'il lui fut possible, il réjoignit encore l'Armée assez à tems, pour se trouver à la Bataille de Senef, l'une des plus memorables de ce siecle. Le desir qu'eût ce Prince de se signaler dans cette occasion, & de se rendre redoutable à la France, fit qu'il s'exposa comme le moindre de l'Armée. Le signal du Combat ne fut pas plûtost donné qu'il se jetta l'épée à la main au milieu des ennemis, sans rien craindre. Sa presence fut funeste à plusieurs François. Mais comme il n'étoit pas possible qu'un Prince qui s'exposoit si fort ne reçût enfin quelque blessure, il en reçût une si grande à la tête, qu'il fut obligé de sortir du combat.

Quelque dangereuse qu'eût été la blessure du Prince de Lorraine, il fut neanmoins en état d'aller servir la Campagne suivante en Allemagne où le Vicomte de Turenne étoit à la tête de l'Armée de France. L'Empereur avoit opposé à ce grand Capitaine le Comte de Montecuculli, qui l'année precedente n'avoit pas voulu se charger du Commandement de l'Armée Confederée, pour n'être pas obligé d'obeïr à l'Electeur de Brandebourg. Comme M. de Turenne & Montecuculli étoient deux Generaux experimentez, & qu'ils s'apprehendoient l'un & l'autre, ils se contenterent d'abord de s'observer. Montecuculli passa & repassa le Rhein plusieurs fois, faisant mine de vouloir assieger Philisbourg, qui tenoit le Palatinat dans l'esclavage. M. de Turenne côtoya ce Fleuve du côté de Strasbourg, pendant les mouvemens de l'Armée des Confederez. Mais comme il se deffioit de Strasbourg, quoi que cette Ville fut entrée dans la neutralité, depuis quelque tems ; il resolut lui-même de faire passer le Rhin à son Armée.

C'étoit une entreprise que les Confederez regardoient comme impossible, à cause que leur Armée étoit beaucoup plus forte que celle de France. En effet, M. de Turenne ayant fait preparer un Pont dans un en-

droit qui étoit tout environné de bois & de montagnes; ils crurent que ce ne pouvoit être que dans le dessein de faire passer un parti, d'autant plus qu'ils ne voyoient pas par où il feroit arriver les équipages de l'Armée. Mais comme ce Général avoit accoûtumé ses Troupes à toutes sortes de métiers, elles firent un si grand abatis de bois, que l'obstacle qu'on croyoit invincible se trouva levé. Si bien que son Armée ayant passé le Rhin, il s'empara d'abord de Vvilldstet, voulant laisser consumer les Troupes Impériales, qui prirent leur marche du côté d'Offembourg, que Montecuculli appréhenda que M. de Turenne n'eût dessein d'attaquer. L'Armée Impériale souffrit beaucoup, parce que M. de Turenne lui ôta la communication de Strasbourg. Mais celle de France ne souffrit pas moins à cause de la disette des vivres, & principalement des fourrages, qui devinrent si rares, que les chevaux furent plus de huit jours sans avoir autre chose que des feüilles d'arbres.

Cependant, comme le Pont que M. de Turenne avoit fait faire sur le Rhin incommodoit extrêmement les Impériaux, & qu'il leur importoit beaucoup de s'en rendre Maîtres; le Prince de Lorraine & le Comte de Caprara entreprirent de s'en saisir.

fir. Pour réüssir dans cette entreprise, ils avoient fait dessein d'attaquer l'Armée Françoise, l'un d'un côté & l'autre d'un autre, tandis que deux autres détachemens feroient une fausse attaque à deux autres postes. Pour cet effet, ils marchérent toute la nuit ayant chacun trois ou quatre mille Chevaux ou Dragons. Le Prince de Lorraine devoit prendre les ennemis par derriére, & il executa son dessein. Mais n'ayant pas été secondé par les autres détachemens, qui devoient faire au même tems, des attaques en divers endroits du Camp des François, comme on en étoit convenu, il fut contraint de se retirer, parce qu'il se vit dans le moment sur les bras une grande partie des meilleures Troupes Françoises. Car M. de Turenne s'étant saisi des défilez par où le Prince devoit passer, il fut occupé à le chasser de là, avant que de passer plus outre. Il ne laissa pas néanmoins de forcer deux ou trois postes des ennemis ; de leur tuer quatre cens hommes ; de faire plusieurs prisonniers de marque entr'autres Traci Major Général de l'Infanterie, & de prendre trois Etandars, entre lesquels se trouva le Guidon des Dragons du Roi. Le Marquis de Vaubrun Lieutenant Général fut blessé au pied dans ce choc. Cependant, quoi que le Prince

de Lorraine n'eut pû venir à bout de ſe rendre Maître du pont, parce qu'il ne fut pas ſecondé, il ne laiſſa pas de remporter beaucoup de gloire dans cette occaſion, par le propre aveu des François & de M. de Turenne lui-même, tant pour la vigueur avec laquelle il avoit fait ſes attaques que pour le bon ordre de ſa retraite.

Les deux Armées étant ſi prés l'une de l'autre, il ne ſe paſſa gueres de jour qu'il n'y eut quelque occaſion, mais on n'en venoit jamais à un combat general, quoi qu'il y eut une grande diſette de vivres auſſi bien dans le Camp de M. de Turenne que dans celui de Montecuculli, ce qui devoit, ce ſemble, faire reſoudre ces Generaux à terminer les affaires par une Bataille. Mais comme c'étoit un parti perilleux & qu'ils y vouloient trouver tous deux leur avantage, ce qui étoit aſſez difficile, ayant chacun autant d'experience l'un que l'autre, ils ſe contentoient de quelques legeres eſcarmouches afin de ne précipiter rien. Cependant Montecuculli ne pouvant plus reſiſter à la neceſſité où il voyoit que ſon Armée étoit reduite, fit un mouvement qui fit croire à M. de Turenne qu'il avoit deſſein de livrer combat. Comme la plus grande paſſion qui faiſoit agir M. de Turenne étoit le deſir de la Gloire, il cherchoit

choit toutes les occaſions d'en acquerir, & il n'en laiſſoit échapper aucune, quoi que jamais il n'y ait eu de General, dont la reputation ait été plus illuſtre & plus étenduë. Ayant donc deſſein de remporter la Victoire, & ne pouvant pas ſe laiſſer ſurprendre, il ſe tranſporta, ſans perdre tems, ſur une hauteur, où il avoit deſſein de mettre une batterie. Mais comme il faiſoit remarquer à S. Hilaire, Lieutenant General de l'Artillerie ce qu'il devoit faire pour démonter celle des Imperiaux qui tiroit, il fut emporté d'un coup de canon, * ce qui mit la conſternation dans l'Armée Françoiſe, & l'obligea à repaſſer le Rhin.

Montecuculli voulant profiter du trouble où il jugea bien que les ennemis étoient, reſolus de les pourſuivre vigoureuſement. Il attaqua d'abord Vuilldſtet & s'en rendit Maître. Le Comte de Lorges qui conjointement avec le Marquis de Vaubrun, avoient pris le Commandement de l'Armée, ayant été averti que Vuilldſtet avoit été pris, & voyant bien qu'on le pourſuivoit dans le deſſein de le combattre, rangea ſon Armée en Bataille dans l'endroit qu'il crut lui être le plus avantageux. Il y eût-là un combat qui dura depuis les onze heures du matin juſqu'à ſept

H 6

* *M. de Turenne fut tué le 26. de Juillet 1675.*

heures du soir & qui fut à l'avantage des Impériaux : car enfin quoi qu'il y eût de grandes pertes d'un côté & d'autre, le Comte de Lorges fut obligé de céder le terrain. Il est vrai qu'on demeure d'accord, qu'il fit la retraite d'un Capitaine consommé, & qu'il ne fit dans cette occasion que ce que M. de Turenne eût fait lui même. Montecuculli, ensuite de cela, tenta plusieurs fois d'attirer au combat l'Armée Françoise. Mais voyant que c'êtoit inutilement qu'il la poursuivoit, à cause des postes avantageux où elle s'êtoit retranchée, il alla assiéger Haguenau, d'où il fut obligé de lever le siége, quelques jours aprés, pour aller à la rencontre du Prince de Condé qui s'approchoit du côté de Strasbourg, & qui devoit commander l'Armée Françoise. Ce fut à ce siége que le Prince de Lorraine reçut un coup de mousquet : mais ce fut un coup si favorable, qu'il n'en fut nullement incommodé.

La mort du Duc de Lorraine son Oncle suivit bien-tôt celle du Vicomte de Turenne; ce fut environ un mois & demi aprés, le 20. du mois de Septembre. Ce Prince qui avoit essuyé pendant sa vie une infinité de revers de fortune, & qui s'êtoit trouvé à plusieurs combats dangereux, mourut dans un petit Village proche de Coblents, aprés trois jours

de

de maladie, âgé de soixante & douze ans ou environ. Il n'eût pas la joye de se voir rétabli dans ses Etats. Mais on peut dire néanmoins, qu'il mourut couvert de Lauriers, car il mourut immédiatement aprés avoir défait le Marêchal de Crequi dans une Bataille, & avoir pris la Ville de Trêves, où le même Marêchal de Crequi qu'il venoit de battre fut fait prisonnier de guerre, aprés avoir refusé opiniâtrement de rendre cette Place, laquelle il êtoit si impossible qu'il pût garder, que la plûpart des Officiers furent contraints de lui dire, qu'ils ne prétendoient pas se perdre pour lui faire recouvrer la gloire qu'il avoit perduë à la journée de Taverne. En effet, ils capitulérent eux-mêmes.

Fin du Second Livre.



LA

LA VIE DE CHARLES V.

Duc de Lorraine & de Bar, Généralissime des Troupes Impériales.

LIVRE TROISIEME.

DEpuis que le Prince de Condé s'étoit approché de Strasbourg, à la tête de son Armée, Montecuculli, comme je l'ai déja dit, avoit fait marcher la sienne du même côté : si bien que ces deux Généraux étoient presque en presence l'un de l'autre. Jamais le Prince de Lorraine n'avoit été plus nécessaire dans l'Armée de l'Empereur que dans cette circonstance : car outre qu'on étoit obligé de faire des détachemens à toute heure ; Montecuculli voit résolu de livrer Bataille au Prince de Con

Condé, dés que l'occasion seroit favorable. Cependant, quelque necessaire qu'il fût en Alsace, il n'eût pas plûtot appris la mort du Duc, par un Officier que lui dépêcha le Prince de Vaudemont, qu'il se rendit en toute diligence à la petite Ville de Kyrrem, scituée dans le Honsdruck, à la sollicitation de ce même Prince, qui s'y êtoit rendu la veille de la mort du Duc son pere, & qui s'y trouvoit à la têre de ses Troupes. Comme ces deux Princes vivoient en une parfaite intelligence, & qu'ils êtoient assistez du Marquis de Grana, leur Ami commun, ils reglerent leurs affaires particuliéres, d'une maniére qu'ils furent satisfaits l'un & l'autre. Aprés quoi, le Prince Charles partit & conduisit les Troupes Lorraines dans l'Armée de Montecuculli, pour être au service de l'Empereur.

Le Prince Charles, que j'appellerai desormais, ou Charles Cinquieme, ou le Duc de Lorraine, reçût de toutes parts, des complimens de condoléance & de felicitation, ne s'êtant trouvé aucun Etat ni aucun Prince dans toute l'Europe, qui ne le reconnût pour Successeur de Charles IV. & qui ne le traitât de Souverain & de Frere, si l'on en excepte le Roi de France, qui étoit maitre de ses Duchez.

Tout

Tout le monde s'étoit pourtant flatté que ce Monarque, bien loin de lui refuser ces Titres, lui restitueroit ses Etats. En effet, Madame de Guise lui ayant demandé permission d'écrire au nouveau Duc de Lorraine, & ayant desiré de sçavoir la qualité qu'elle lui donneroit, il lui répondit que pour elle, elle pouvoit lui donner toutes les qualitez qu'elle trouveroit à propos de lui donner. Ce qui fit présumer d'abord, qu'il avoit des dispositions à lui remetre ses Duchez: d'autant plus que personne ne pouvoit ignorer, que lors que le Comte de Vvindisgrats sollicitoit à Paris, de la part de l'Empereur le rétablissement de Charles IV. il lui avoit fait connoître plusieurs fois, qu'il ne s'étoit rendu Maître des Etats du Duc, que parce qu'il se défioit de lui, & que lors que ces Etats appartiendroient à un Prince qui lui seroit plus fidéle, il ne feroit aucune difficulté de les lui rendre. Cependant, le Roi étoit bien éloigné d'être dans cette disposition. La premiére marque qu'il en donna, fut qu'il ne prit le deüil du Duc de Lorraine, qu'en noir, ne le considérant que comme Sujet de sa Couronne, & non pas comme Prince Souverain; car à cét égard, il eût prit le deüil en violet, comme c'est la coûtume des Rois de France. Mais il n'en de-

meu-

meura pas là. Il y avoit environ deux ans que le Roi de Suede avoit voulu se rendre Médiateur d'une Paix entre la France, l'Empire & les Païs-Bas. La Ville de Cologne avoit même été acceptée pour le lieu de la Conference, & déja tous les Plenipotentiaires s'y étoient rendus. L'Empereur avoit paru d'abord ravi de la Médiation du Roi de Suede. Mais depuis, venant à faire réflexion qu'il étoit ligué avec l'Espagne, avec la Hollande, & avec la meilleure partie des Cercles de l'Empire, sur tout des Protestans; cela lui donna tant d'espérance de relever les affaires de la Maison d'Aûtriche, que ne voulant pas perdre une occasion si favorable, il entreprit de faire une chose qui parut formellement contre le droit des gens, afin de rompre par ce moyen-là les Conférences de la Paix, & ôter toute espérance au Roi de France de la renoüer, s'il ne se résolvoit de restituër à l'Espagne, à l'Allemagne & à la Lorraine tout ce qu'il avoit conquis depuis le Traité des Pyrenées. L'entreprise fut d'enlever le Prince Guillaume de Furstemberg*, Plenipotentiaire de l'Electeur de Cologne, ce

* *C'est le Comte de Furstemberg dont il a été parlé ci-devant. Cette famille tire son nom d'une Ville d'Allemagne dans la Suabe. Ceux de cette Famille sont Princes de l'Empire.*

ce qui fut executé dans Cologne même, aux yeux de tous les autres Plenipotentiaires, par les ordres du Marquis de Grana, Gouverneur de Bonn, lequel ensuite de cela fit enlever dans la même Ville quelques chariots des Ambassadeurs de France sur lesquels il y avoit cinquante mille écus. Les Plenipotentiaires des autres Princes ne se croyant pas en seureté dans Cologne aprés ces deux actions, obligérent le Magistrat à en aller demander réparation au Marquis de Grana, qui avoit déja fait conduire le Prince Guillaume dans la Place où il êtoit Gouverneur. Mais les remontrances du Magistrat furent inutiles. Le Marquis répondit que n'ayant rien fait que par le commandement de l'Empereur, dont il montra l'ordre par écrit, il ne pouvoit ni remettre le Prince de Furstemberg en liberté, ni restituer l'argent qui avoit été pris sur les chariots des Ambassadeurs de France, sans un nouvel ordre de Sa Majesté Imperiale. Le Roi de France fut si outré contre l'Empereur, qu'il commanda à ses Ambassadeurs de têmoigner à ceux du Roi de Suede, qu'ils avoient ordre de se retirer, & qu'il êtoit résolu de vanger, par la force des armes, l'injure qui avoit été faite au Plenipotentiaire de l'Electeur de Cologne & celle qu'il avoit reçûë lui-même. De sorte

que

que les Plenipotentiares de France, comme ceux qui avoient le plus à craindre, furent les premiers à penser à la retraite, & à ne vouloir plus ouïr parler de Conférence, ce qui obligea les autres à se retirer peu de tems aprés. Tout l'avantage que le Roi de France retira de cette rupture, c'est qu'ayant fait representer au Roi de Suede; que les Alliez n'avoient aucune considération pour lui; qu'au mépris de sa Médiation, ils avoient arrêté le Prince Guillaume, & ne l'avoient jamais voulu relâcher à sa priére; & que c'êtoit proprement sur lui que rouloit l'affront; il l'engagea dans ses intérêts par cet Endroit.

La violence exercée envers le Prince Guillaume, & l'injure qu'avoit reçûë en particulier le Roi de France, faisoient appréhender à tout le monde, que la Paix ne fût de long-tems rêtablie dans l'Europe, & que le Roi de France ne consentit jamais qu'on en reprit les négociations, que ces deux excés n'eussent été réparez auparavant. Cependant, à l'instance du Roi d'Angleterre, dont le Médiation avoit été généralement acceptée par tous les Princes qui êtoient interessez dans cette Guerre, dépuis que les Suedois s'êtoient déclarez pour la France, & à la sollicitaiton particuliére de l'Eveque de Strasbourg qui avoit têmoigné par une declaration publi

publique, qu'il préféroit les avantages de la Paix à la liberté du Prince de Furstemberg son Frere ; le Roi fit céder les raisons de sa propre gloire à celles de ses interêts. Et ayant accepté la Ville de Nimégue pour le lieu des Conferences, il y envoya ses Plenipotentiaires ; ce furent le Duc de Vitri, M. Colbert de Croissi & le Comte d'Avaux.

Comme il faloit qu'on accordât, de part & d'autre, des Passeports aux Ambassadeurs des Princes interessez, afin qu'ils se pussent rendre en seureté à Nimégue, toute l'Allemagne êtant sous les armes, le Roi en accorda un aux Ambassadeurs du Duc de Lorraine, où il se contentoit de traiter le Duc de Cousin & de Prince de Lorraine simplement. Le Duc refusa le Passeport, & se plaignit au Roi d'Angleterre de ce que le Roi de France ne lui avoit pas donné le Titre de Frere & de Duc de Lorraine. Le Roi d'Angleterre pour lever cette difficulté proposa aux Alliez d'expédier lui-même tous les Passeports ; & pour faire réüssir cet expédient, il en écrivit à l'Empereur, & fit presenter au même tems un Mémoire aux Etats Généraux des Provinces-Unies, où il déduisoit les raisons qui l'avoient porté à faire cette proposition, comme il avoit fait dans la lettre de l'Empereur. Sa Majesté Impériale répondit

que

que cette propoſition ne pouvoit pas étre acceptée; qu'il faloit que les choſes ſe fiſſent dans les formes; & que le Roi de France ne pouvant pas changer le ſtyle ordinaire des Paſſeports, il faloit donner à chacun des Tîtres qui lui appartenoient. Les Etats Généraux allérent même plus avant: car ils dirent en propres termes, dans une réſolution qu'ils prirent, & qui ſervoit de réponſe au Mémoire du Roi de la Grand' Bretagne, que les Hauts Alliez & eux étoient fort ſurpris que le Roi de France continuât de refuſer au Prince Charles le Titre & la Qualité de Duc de Lorraine, vû que le Traité de l'année 1662. en vertu duquel elle prétendoit poſſeder légitimement les Duchez de Lorraine & de Bar ne pouvoit être regardé que comme nul: premiérement, parce qu'il avoit été fait & conclu avec un Prince qui n'y avoit aucun droit ni aucun pouvoir, & en ſecond lieu, parce que c'étoit une choſe de notorieté publique, qu'elle n'avoit jamais ſatisfait à ce Traité, ni à la clauſe de Charles IV. qui y étoit compriſe comme une des choſes principales. Ils ajoûtoient outre cela, que le Roi de France n'avoit fait aucune mention du Traité de 1662. dans celui de 1663. Et qu'aprés la mort de Charles IV. ayant donné la permiſſion & le pouvoir aux Prin-

ces

ces de sa Maison de se donner le Titre de Ducs de Lorraine, leur surprise ne pouvoit que redoubler, de voir qu'il refusât ce même Titre au nouveau Duc, & qu'il retardât par ce moyen une Paix, aprés laquelle toute l'Europe soûpiroit, & qu'il sembloit si fort desirer lui même. Le Roi répondit à toutes ces objections : mais comme il étoit de son interêt que cette Paix fût bien-tôt conclûë; ayant déclaré, que les qualitez prises ou obmises ne pourroient lui préjudicier en rien, il fit expédier un second Passeport, dans lequel il donna au nouveau Duc le Titre de Frere & de Duc de Lorraine. Sur quoi le Duc écrivit aux Etats Généraux la lettre suivante.

HAUTS ET PUISSANS SEIGNEURS,

La constance avec laquelle il a plû à Vos Hautes Puissances d'appuyer mes intérêts jusqu'à l'heure presente, ensuite de l'Alliance en laquelle Elles m'ont fait l'honneur de me recevoir, ayant réduit le Roi de France à m'accorder les qualitez que Dieu & la nature m'ont données ; je me sens obligé d'en témoigner ma joye & ma reconnoissance à Vos HH. PP. non-seulement à cause de mon interêt particulier,

lier, mais beaucoup plus à cause de la satisfaction que vos HH. PP. reçoivent, lors qu'Elles voyent leurs desseins accomplis, & la suite des effets qu'Elles en doivent attendre. Cependant, comme tous leurs soins ont été pour mes intérêts, je les prie de croire que j'en aurai une parfaite reconnoissance toute ma vie, & que si j'avois lieu presentement de leur en donner des preuves, je le ferois avec toute l'ardeur possible. C'est la protestation sincére que je leur fais, &c.

CHARLES DE LORRAINE.

De .... Juin 1676.

L'Armée de France qui étoit toûjours dans l'Alsace, devoit être commandée cette année 1676. par le Duc de Luxembourg, que le Roi avoit préferé au Prince de Condé par les intrigues de M. de Louvois, qui n'étoit pas ami de ce Prince : & celle de l'Empereur le devoit être par le Duc de Lorraine. Car Montecuculli ayant eu permission de se retirer à Vienne, lui en avoit laissé le Commandement, par ordre de Sa Majesté Imperiale.

Dés le commencement de la Campagne, le Duc de Luxembourg étoit parti de Schelestat à la tête de prés de cinquante mille hommes, & au bout de sept ou huit jours

de

de marche, il avoit fait camper ſon Armée, ſur les nouvelles qu'il avoit euës que le Duc de Lorraine marchoit contre lui avec une Armée qui n'êtoit pas moins forte que la ſienne, & qu'il êtoit ſur le point de paſſer la Sarre. Il eut d'abord de la peine à croire que le Duc de Lorraine fût dans le deſſein de le combattre. Car comme il étoit perſuadé que ce Prince vouloit aſſiéger Philisbourg, qui êtoit bloqué depuis quelque tems, il ne pouvoit pas comprendre que ce Général voulût hazarder une Bataille. Mais ayant été confirmé par quelques priſonniers, de la marche de l'Armée Impériale, il s'avança lui-même avec un gros détachement avec ordre au reſte de l'Armée de le ſuivre. Le Duc de Lorraine s'étoit déja ſaiſi d'une hauteur, d'où il fit un feu épouvantable. La garde que le Duc de Luxembourg avoit fait paſſer au de là d'un petit Ruiſſeau qui ſéparoit les deux Armées ayant été obligée de repaſſer, il jetta des Dragons & de l'Infanterie dans les hayes, de peur que les Impériaux ne le pouſſaſſent davantage : mais icela ne les ayant pas arrêtez, il y eut un combat d'environ deux heures, qui ne fut pas à l'avantage du Duc de Luxembourg.

Quoi qu'il fût impoſſible tant aux Impe-riaux qu'aux François de demeurer dans les

poſtes

postes où ils venoient de combattre, à cause de la difficulté qu'il y avoit d'y faire amener des vivres; les uns & les autres ne laisserent pas de s'y retrancher, comme s'ils n'eussent dû s'en bouger de toute la Campagne. Mais comme ce n'étoient pas des postes tenables, ils furent obligez de les abandonner; le Duc de Luxembourg commença. Il fit partir les gros bagages à l'entrée de la nuit, lors que le Duc de Lorraine s'y attendoit le moins, & ayant décampé à la sourdine, il laissa dans les défilez tout autant de Dragons & d'Infanterie qu'il crut nécessaire pour favoriser sa retraite. Mais les Impériaux s'étant apperçûs qu'il avoit décampé battirent aux champs, & leurs Dragons ayant forcé les siens & s'étant ouvert un passage, leur Cavalerie alla fondre avec tant d'impetuosité sur son Atriere-garde, & le Duc de Lorraine combattit avec tant de fermeté & avec tant de courage, que si le Comte de Hamilton qui s'alla poster dans un terrain qui lui étoit avantageux, ne se fût mis la pique à la main à la tête de son Regiment, l'Armée Françoise en auroit souffert.

Le Duc de Luxembourg s'étant tiré de péril par la bravoure de cet Anglois, qui fut tué dans cette occasion, aprés avoir mis par sa résistance l'Armée Impériale dans une

espece de desordre qui l'obligea à sonner la retraite; gagna un Ruisseau, sur le bord duquel il fit camper son Armée, qui travailla d'abord à s'y retrancher. Mais le DUC de Lorraine l'y ayant suivi & s'étant campé en presence, il canonna l'Armée ennemie d'une maniere si furieuse, que le Duc de Luxembourg en fut épouvanté. Cependant comme il s'étoit campé d'une maniere si avantageuse qu'il étoit impossible qu'on le forçât, le Duc de Lorraine rebroussa chemin; prit sa route du côté de Strasbourg, qui s'étoit declaré pour l'Empereur, depuis la mort du Vicomte de Turenne; & y ayant fait embarquer son gros canon & son Infanterie, marcha tout droit à Philisbourg, qu'il avoit ordre d'assiéger.

Le Prince Frederic de Bade Dourlak Général de l'Armée des Cercles fut chargé de la conduite de ce siége, où il eut beaucoup de difficultez à surmonter, à cause que la Place étoit forte, que la garnison qui y étoit dedans étoit nombreuse, & que le Rhin déborda souvent, quoi que ce fût dans une saison où les débordemens de ce Fleuve sont fort rares. Cependant ce Prince, qui avoit sous lui le Prince Herman de Bade, Général de l'Artillerie de l'Empereur & le fameux VVertmuller, se rendit Maître de cette Pla-

ce,

ce, qui se défendit vigoureusement, pendant quatre mois, & que le DUC de Luxembourg fut toûjours dans l'impuissance de secourir, par la bravoure & la vigilance du DUC de Lorraine qui le harcela toûjours pendant le siége; & qui le fit enfin retirer, quoi qu'il fut à la tête d'une Armée de cinquante mille hommes, à la vûë presque des assiégeans. On dit que le Prince de Condé, qui entendoit un peu mieux le métier de la guerre que le DUC de Luxembourg, répondit au Roi, qui lui demandoit ce qu'il eût falu faire pour sauver cette Place; qu'il faloit empêcher que le DUC de Lorraine y eût mis le siége, & que puis que la faute étoit faite, il faloit hasarder l'Armée & à quelque prix que ce fût, aller forcer l'ennemi dans ses retranchemens: mais bien loin que le DUC de Luxembourg fit cela, il temporisa toûjours, & lâcha le pied à la fin: ce qui le fit si fort mépriser, qu'on en fit mille railleries * dans son Armée.

Ce Général un peu honteux de n'avoir rien fait avec une Armée aussi puissante

 qu'étoit

* *Entr'autres celle-ci.*

Sur le Rhin une male bête
Menaçoit d'un fort grand fracas:
Charles pourtant ne l'appréhenda pas.
En effet, elle étoit sans tête,
Quoi qu'elle eût bien cent mille bras.

qu'étoit la sienne, prit le chemin de Schelestat, dans le dessein de s'aller dédommager dans le Brisgau des avantages qu'avoit eus sur lui le Duc de Lorraine. Pour cet effet il travailla à faire construire un Pont sur le Rhin, au dessous de Brisac. Mais cela se fit avec tant de lenteur que le Duc de Lorraine eut le tems de s'opposer à ses desseins & de jetter des Troupes dans Fribourg, qui étoit la seule Place pour laquelle il avoit à craindre. Si bien que tous les exploits du Duc de Luxembourg aboutirent à fourrager quelques Villages ; à jetter du secours dans de petites Places qu'il craignoit que le Duc de Lorraine qui l'avoit poursuivi n'attaquât, & à être sur la défensive. Aprés quoi ayant repassé le Rhin, il s'alla camper entre Brisac & Bâle, tandis que le Duc de Lorraine observant toûjours ses démarches ; s'avança du côté de cette derniere Ville, dans l'appréhension où il fut qu'il ne tâchât de s'en rendre Maître, quoique ce fut une Ville neutre.

Comme la saison commençoit à devenir fâcheuse & qu'il n'y avoit rien à faire dans ces postes, les deux Armées résolurent de se retirer. Le Duc de Luxembourg laissa une partie de ses Troupes en Alsace & renvoya l'autre en Lorraine & en Bourgogne, qui en chemin faisant se saisit de la Côté de Montbeillard,

beillard, le Roi ayant fait publier dans la suite, que ce n'avoit pas été dans le dessein de s'emparer de ce Païs, mais pour la prendre sous sa protection : cela n'empêcha pourtant pas le Prince & la Princesse de Montbeillard de se retirer à Bâle. Pour ce qui est du Duc de Lorraine, comme ses Troupes étoient extrêmement fatiguées du siége de Philisbourg, & qu'elles avoient besoin de repos, il les envoya en quartier d'hyver dans la Suabe & dans la Franconie, aprés avoir pris toutes les mesures necessaires pour n'être pas surpris par le Duc de Luxembourg.

Le succés qu'avoit eu le Duc de Lorraine lui fit concevoir de grandes esperances pour l'année suivante. Il crut qu'il ne lui seroit pas difficile de rentrer dans son Païs, où il sçavoit qu'il étoit desiré passionnement de ses Sujets. Si bien que dans cette pensée, il ne songea qu'à se mettre de bonne heure en Campagne, ce qui fut executé avant la fin du mois d'Avril. Comme il étoit assuré du Pont de Strasbourg, car cette Ville s'étoit entiérement declarée pour l'Empereur, il donna rendez-vous à ses troupes sur le bord du Rhin, tandis que le Prince de Saxe Eisenach faisoit travailler à un Pont sur le Fleuve, pour entrer dans l'Alsace par un autre en-

droit. Ce Prince avoit été élû Général des Troupes des Cercles à la place du Marquis de Bade Dourlak, qui étoit mort de maladie aprés la prise de Philisbourg.

Le Roi de France, qui fut averti de ce dessein, & qui apprehenda que le Duc de Lorraine ne se fit un passage pour entrer dans ses Etats, s'il mettoit le pied dans l'Alsace, fit faire un si terrible degât dans ce Païs là, afin que l'Armée Impériale n'y pût subsister, qu'il n'y eut point de Village qu'il ne brûlât, ni de Ville tant soit peu considerable dont il ne fit démolir les murailles & les fortifications, si on en excepte Scheleſtat & deux ou trois autres Places qu'il crut assez fortes pour pouvoir arrêter les Imperiaux. On peut dire que le Roi de France n'avoit jamais eu tant de sujet de craindre, depuis le commencement de la Guerre, qu'au commencement de cette Campagne. Il avoit à faire à un ennemi victorieux, qui étoit à la tête de plus de soixante mille hommes; à un Général plein de valeur qui combattoit proprement pour soi; & qui de l'air dont il commençoit de s'y prendre, ne pouvoit manquer, si on ne l'arrêtoit, de se rendre Maître de la Lorraine, & de se voir en état de porter la Guerre jusques dans le cœur de la France. Si bien qu'il ne faut pas

être

être surpris, que dans les alarmes où il étoit, il se vît contraint de prendre le parti de ravager l'Alzace, & de faire un vaste desert d'une des plus belles Provinces de l'Allemagne. Ce ne fut pas la seule précaution que prit ce Monarque. Dans la crainte qu'il eut que le Duc de Luxembourg n'eût pas un plus heureux succés que celui qu'il avoit eu la Campagne precedente, il donna au Marêchal de Crequi le Commandement de l'Armée qu'il vouloit opposer à celle du Duc de Lorraine: & quelque confiance qu'il eût en ce nouveau Général, il ne le mit pourtant à la tête de ses Troupes qu'à cette condition, qu'il ne hasarderoit rien, & qu'il éviteroit d'en venir aux mains avec l'ennemi, autant qu'il lui seroit possible.

Cependant le Duc de Lorraine, qui ne pouvoit pas ignorer les soins où étoit la France, & qui voyoit que de son côté les choses étoient disposées pour faire de nouvelles Conquêtes, fit mettre sur ses Etendars ces mots en Latin; *Maintenant où jamais*; passa le Rhin sur le Pont de Strasbourg, & prit le chemin de Mets dans la resolution de forcer les passages de la Meuse, qu'il se douta bien qu'on ne manqueroit point de garder: tandis que le Prince de Saxe-Eisenach marcha dans l'Alsace à la tête de l'Armée des Cercles.

La premiere chose à laquelle le Duc de Lorraine pensa, fut de faire des Magazins à Tréves, ce qui fit croire au Marechal de Crequi que le Duc avoit quelque pensée de ce côté-là. Aprés quoi, s'étant avancé le long de la Sarre, il fit un détachement de quelques Troupes qui s'étant approchées du Château d'Illinghen, le contraignirent de se rendre à discretion.

Il fit un second détachement pour se saisir de la petite Ville de Sarbrux, où le Gouverneur fit mettre le feu, dés qu'il vit approcher les Troupes Impériales & se retira dans le Château avec quatre ou cinq cens hommes. Les Impériaux que ce procedé avoit animez dresserent une batterie de quatre pieces de canon, & comme à mesure qu'ils cannonoient le Château d'un côté, ils le bombardoient d'un autre; le gouverneur qui se vit pressé extraordinairement fit batre la Chamade & demanda à parlementer; mais on ne voulut lui accorder aucune Capitulation. Si bien qu'il fut amené prisonnier à Tréves, une partie de la Garnison ayant été passée au fil de l'épée. Les Imperiaux prirent encore le Château de Kirchel. De sorte que le Duc de Lorraine se voyant Maître de presque toutes les petites Places qui étoient le long de la Sarre, se mit à poursuivre les François, qui étoient proche de la Seille.

Les François passérent cette Riviere, du moment qu'ils virent approcher les Impériaux, & ne se croyant pas en seureté dans l'endroit où ils campérent d'abord, ils se retirerent plus loin. Le Duc de Lorraine passa la Riviére en cinq endroits & s'alla camper à une demi-lieuë des ennemis: si bien que les deux Armées eussent été en vûë, n'eût été qu'il y avoit un bois & une grande hauteur qui les empêchoit de se voir.

Le Marêchal de Crequi, qui venoit de recevoir dans ce tems-là un rëfort de huit Escadrons des Gardes du Corps; & de deux autres des Gendarmes & des Chevaux-Legers de la Garde, fit jetter un Pont à Longeville sur la Seille, comme s'il eût eu dessein de repasser cette Riviere. Mais comme ce n'avoit été qu'une feinte, il prit la route de Morville, d'où il chassa un Corps de Garde des Imperiaux, aprés avoir fait beaucoup de résistance: & s'étant emparé, ensuite, de quelques hauteurs, il y fit planter son canon. Tout ce que pût faire le Duc de Lorraine, fut de se saisir d'un bois qui étoit à la droite des Troupes Françoises. Comme il s'étoit imaginé que les ennemis sortiroient de leurs retranchemens, il fit mettre son Armée en Bataille. Voyant cependant que ce n'étoit pas leur dessein, il tâcha de faire approcher son

Artillerie pour l'oppoſer à celle des François: mais avant qu'elle pût arriver dans un endroit commode, les Imperiaux furent obligez de ſoûtenir un choc où ils furent fort maltraitez, quoi que les ennemis y fiſſent des pertes qui étoiét aſſez conſiderables.

Les François étoient retranchez d'une maniere trop avantageuſe, pour pouvoir être forcez dans leurs poſtes. Si bien que le Duc de Lorraine crut qu'il étoit de la prudence de faire retirer un peu ſon Armée, afin d'attirer le Maréchal de Crequi en platte campagne. Mais ayant toûjours reconnu que ce Général évitoit d'en venir à un Combat, il repaſſa la Seille & s'étant allé poſter un peu plus proche de Mets qu'il n'avoit fait auparavant, il fit attaquer le Fort d'Eſpli que les François avoient fait faire ſur la Riviere, Le Maréchal de Crequi détacha d'abord deux mille hommes pour aller ſecourir ce Fort, mais ce ſecours fut repouſſé avec tant de vigueur, que la plûpart des Soldats furent obligez de ſe jetter dans l'eau pour ſe ſauver, & les autres rompirent le Pont que le Maréchal de Crequi avoit fait conſtruire dans cet endroit, pour avoir le tems de ſe retirer, avant que les Imperiaux puſſent être en état de les pourſuivre.

Cependant, les Troupes du Duc de Lorraine

raine faisant des courses de tous côtez, allerent faire contribuer jusqu'aux portes de Mets & de Thionville. Le Duc lui même étoit à chéval nuit & jour. Et il est trescertain, qu'il s'exposoit un peu trop pour un Général. En effet, ayant passé un jour la Sarre avec le Marquis de Grana & vingt Chevaux, pour aller voir l'endroit où l'Armée Françoise commandée par le Maréchal de Crequi avoit été battuë l'année 1675 par le Duc de Lorraine son oncle, il faillit à tomber dans une embuscade de trois cens François : mais heureusement ayant été averti par quelques Païsans du danger où il s'alloit jetter par une curiosité hors de saison, il eut le tems de se retirer & de détacher un parti d'Allemans qui dissiperent cette embuscade.

Il seroit ennuyeux d'entrer dans le détail de tout ce que fit le Duc de Lorraine dans cette Campagne, laquelle, à proprement parler, ne se passa qu'à livrer ou à soûtenir de petits combats fort peu considerables. Car le Maréchal de Crequi recula toûjours, lors qu'il fut question d'en venir à une Bataille. L'Armée Imperiale, quelque avantage qu'elle eût eu jusqu'alors, eut pourtant beaucoup à souffrir, n'ayant pas eu toûjours les vivres qui lui eussent été necessaires. Comme

il faloit les faire venir de Trêves, elle eut toûjours beaucoup de peine à les faire passer. Car outre que le Marêchal de Crequi avoit toûjours des partis en campagne, pour tâcher de les enlever ; le Gouverneur de Thionville faisoit de si gros détachemens, qu'il falut quelquefois les acheter bien cher. Cependant les Convois passerent toûjours. Mais comme c'étoit avec des difficultez presque insurmontables, le Duc de Lorraine résolut de décamper du lieu où il étoit. Il passa pour cet effet la Moselle, croyant d'obliger les François à combattre en dépit qu'ils en eussent. Mais ayant vû que la chose étoit absolument impossible, parce qu'ils se retiroient toûjours ; il crut que le seul parti qu'il y avoit à prendre, étoit d'aller du côté de la Meuse, pour donner de l'occupation aux ennemis, de ce côté-là. Cette resolution n'eût pas été plûtôt prise, qu'il fit occuper quelques hauteurs qui se trouvoient sur son chemin, afin de se pouvoir couvrir par ce moyen. Le Marêchal de Crequi ayant crû qu'il ne cherchoit qu'à passer la Moselle & se voyant trompé par cette fausse marche, fit tous ses efforts pour le suivre : mais le Duc ayant gagné trop d'avance, il lui fut impossible de l'atteindre. De sorte qu'il se retira en Lorraine, tandis que l'Armée Imperiale

périale continua sa route du côté de Mouzon.

Le Roi de France qui avoit appréhendé le dessein du Duc de Lorraine avoit envoyé le Marêchal de Schomberg vers la Meuze avec vingt Escadrons de Cavalerie ou de Dragons & quelques Milices, pour tâcher de couvrir Sedan & les autres Places voisines, & avoit fait emporter de Mouzon tout ce qu'on en pouvoit retirer. Si bien que lorsque le Duc de Lorraine y arriva, il trouva que cette Place étoit abandonnée. L'Armée saccagea cette Ville, & ayant passé la Riviére, pilla & brûla plusieurs Villages, & fit payer de grosses Contriburions. Mais le Duc de Lorraine n'ayant pas osé s'engager plus avant, à cause des bois dont tout ce Païs est presque couvert par tout, il rebroussa chemin, dans le dessein d'aller joindre le Prince de Saxe Eisenach qui étoit dans l'Alsace, quoi qu'il y eût entre ces deux Généraux de petites mes-intelligences, qui ne contribuérent pas peu à faire échoüer les desseins de l'Empereur, & toutes les espérances de cette Campagne. Jamais Général n'avoit eu plus de besoin de secours, qu'en avoit pour lors le Prince de Saxe Eisenach.

Ce Prince, qui quelques jours auparavant avoit enfermée l'Armée que commandoit le

Baron

Baron de Monclar, dans un endroit, où il faloit qu'elle mourut de faim, ou qu'elle se rédit, si le Maréchal de Crequi ne l'eût secouruë; se vit enfermé à son tour, dans une Isle que forme le Rhin entre le Pont de Strasbourg & la Ville, où le même Maréchal de Crequi, à la tête de dix mille Chevaux ou Dragons l'avoit forcé de s'aller jetter avec trois ou quatre mille hommes. Comme il attendoit que le Duc de Lorraine viendroit à son secours, ou que la Ville de Strasbourg qui s'étoit déclarée pour l'Empereur feroit son devoir; il tâcha de subsister dans cette Isle autant qu'il lui fut possible : & pendant ce tems-là, il se battit avec tant de fureur, que le Duc de Crequi perdit en divers petits combats qui se donnérent, jusqu'à des Régimens entiers & plusieurs officiers de marque. Mais la Ville de Strasbourg ayant appréhendé les menaces du Maréchal de Crequi, & étant contenté de négocier quelque accommodement entre ces deux Generaux, le Prince de Saxe-Eisenach fut obligé de capituler & de se rendre, à cette condition, qu'il quitteroit les armes pendant tout le reste de la Campagne : condition néanmoins, à laquelle le Maréchal eut peine à consentir, quelque dure qu'elle fût pour le Prince de Saxe, car il prétendoit pour le moins que ce

Prince

Prince se rendit prisonnier avec toute son Armée. Mais ayant craint que tandis qu'il s'amusoit à disputer, Strasbourg ne lui joüât quelque méchant tour, ou que le Prince de Saxe ne reçût quelqu'autre secours d'ailleurs, il resolut d'accepter le parti.

Le Duc de Lorraine qui marchoit nuit & jour pour aller delivrer ce Prince, fut inconsolable, lors qu'il apprit dans sa route, de quelle maniere cette affaire s'étoit passée. Mais ce ne fut pas le seul chagrin qu'il eut à essuyer, avant que la Campagne fut finie. Cóme il crut qu'il n'y avoit plus rien à faire, & que le Maréchal de Crequi refuseroit toûjours le Combat, il ne voulut plus fatiguer ses Troupes, & s'étant résolu de prendre de bonne heure ses quartiers d'hyver, il se retira. Le Maréchal de Crequi de son côté fit semblant de se retirer aussi. Mais dés que le Duc eut été assez éloigné de l'Armée Frãçoise, il fit investir Fribourg par sa Cavalerie, pendant que son Infanterie suivoit à petites journées pour achever de former le siége.

Le Duc de Lorraine à qui on donna avis du dessein du Maréchal de Crequi en fut fort surpris. Il eut même toutes les peines du monde à ajoûter foi à cette nouvelle. Cependant comme la chose lui fut confirmée par plusieurs Courriers, il en dépêcha d'a

d'abord un au Gouverneur de la Place, pour l'avertir qu'il marchoit incessamment à son secours & qu'il ne perdît pas courage. Mais les chemins étoient si mauvais, à cause que la saison étoit fort avancée, que quelque diligence qu'il fit, il ne fut pas à moitié chemin, qu'il apprit que le Gouverneur s'étoit rendu. Cette seconde nouvelle le surprit encore davantage, car la Place lui paroissoit trop forte pour avoir capitulé si-tôt. En effet, elle étoit revêtuë de deux murailles; défenduë par une Citadelle à quatre Bastiõs & par quelques autres Fortifications considérables ; & la Garnison que l'Empereur y avoit étoit assez nombreuse, car il y avoit plus de trois mille hommes. Mais le Marêchal de Crequi pressa le siége si vigoureusement & avec tant de diligence, que le Gouverneur se trouva bien embarrassé, quelque résolution qu'il témoignât d'abord. Le même jour que la Place fut assiégée, le Marêchal de Schomberg à la tête de trois cens hommes soûtenus de quelques Brigades attaque deux Redoutes sur la hauteur de la Citadelle, lesquelles il emporta l'épée à la main, & on ouvrit la tranchée ensuite, qui fut poussée presque jusqu'au Fossé, & on canona si vigoureusement les murailles qu'il y eut dix-huit toises de brêche. Aprés quoi on somma-

somma le Gouverneur de se rendre. Le Gouverneur répondit, qu'ayant appris son mêtier parmi les François, il se montreroit indigne des leçons qu'ils lui avoient données, s'il ne sçavoit pas les mettre en pratique, lors qu'il en étoit besoin. C'étoit le Général Major Schutz qui commandoit dans cette Place. En effet, ayant vû que la brêche étoit difficile à approcher, à cause qu'elle étoit fort élevée & que les fossez étoient profonds, il crut qu'avant qu'ils fussent remplis, & que les ennemis pussent s'avancer, il pourroit encore se défendre, ce qui obligea le Maréchal de Crequi de presser le siége avec plus de vigueur qu'il n'avoit fait auparavant, quelque vigoureuses qu'eussent été les premieres attaques qu'il avoit fait faire. Comme il apperçût que les Assiegez ne travailloient point sur la brêche, il résolut d'y faire un logement: & quelque danger qu'il y eût dans cette entreprise, cela fut executé avec une hardiesse extraordinaire. Cependant le Maréchal de Schomberg aïant emporté avec deux Bataillons un Ouvrage de terre qui couvroit une redoute qui incommodoit fort les Assiégeans, fit faire un si grand feu, qu'il força ceux qui la défendoient à se rendre prisonniers. Les François avoient tenté de faire des logemens proche le

le Parapet du revétement du Fosse, mais le feu continuel que faisoient les Assiégez empêcha toûjours qu'ils ne le pussent achever. Si bien que le Maréchal de Crequi qui vouloit bien-tôt voir la fin de ce siége, ayant ordonné qu'on preparât des Fascines en grand nombre, des sacs à terre, des piquets & autres outils pour jetter l'Escarpe dans le Fosse; ce travail épouvanta si fort le Gouverneur qu'il demanda à capituler. De sorte que cette Place se rendit aprés septs ou huits jours de siége, * ce qui fit que la plûpart des gens crûrent qu'il y avoit eû trahison. En effet, les Officiers Imperiaux se plaignirent, qu'on n'avoit jamais donné les ordres nécessaires; qu'on n'avoit jamais fait assembler de Conseil de guerre; qu'on s'étoit toûjours defendu sans ordre; & que peu de resistance que les François avoient trouvé leur avoit fait tout entreprendre. Et pour plus grande preuve qu'on soupçonnoit qu'il y avoit eu intelligence dans la Place, Sa Majesté Imperiale fit arrêter le Gouverneur, quelque tems aprés, mais ne l'ayant pû convaincre que de peu de resolution, elle le fit remettre en liberté, se contentant de lui avoir dit, qu'il avoit fait trés-mal son devoir & que le Duc de Lorraine ne pouvoit pas être par tout.

* *Fribourg fut assiegé le* 10 *de Novembre* 1677. *& il se rendit le* 17 *du même mois.*

Cependant, comme on ne juge ordinairement des affaires que par les évenemens, le Duc de Lorraine fut blâmé d'avoir fait si-tôt retirer les Troupes, & n'avoir pas prévû ce siege. Mais ceux qui jugeoient plus sainement des choses, dirent que ce General n'avoit été que malheureux dans cette occasion; & que quand il eût prevû le dessein du Maréchal de Crequi, il pouvoit si peu prévoir qu'une Place comme Fribourg se dût rendre dans une semaine, que cela n'eût pas dû l'empêcher de donner du repos à son Armée aprés les fatigues qu'elle avoit soufferte, puis qu'il pouvoit secourir cette Place, quand il eût été beaucoup plus éloigné qu'il n'étoit, si le Gouverneur eût eu le courage de risquer que le Maréchal de Crequi le pasśât au fil de l'épée, plûtôt que de se rendre comme il se rendit.

Les François enflez de cette conquête crûrent qu'ils n'en devoient pas demeurer là. Ils marcherent du côté de Vvalkrik qu'ils raserent avec quelqu'autres Châteaux dans le voisinage, & ayant vû que c'étoit-là tout ce qu'ils pouvoient faire, ils repasśérent le Rhin & allerent prendre leurs quartiers d'hyver. Le Duc de Lorraine alla prendre aussi les siens, aprés avoir mis des Garnisons dans toutes les Places que l'Empereur avoit auprés de Fribourg.

Pendant que ces choses se passoient en Allemagne, on travailloit toûjours à Nimégue aux negociations de la Paix : mais les choses alloient fort lentement. Les Mediateurs furent occupez pendant fort long tems à régler les cérémonies & ménager les intérêts de chaque Prince. Et d'ailleurs les Ambassadeurs des Princes intéressez ne furẽt pas si exacts à se rendre au lieu où cette Paix se negocioit, que l'avoient été ceux de France.

Le President Canon & le Baron de Serinchamp, qui étoient les Plenipotentiaires du Duc de Lorraine, n'arrivérent à Nimégue que vers le commencement du mois de May 1677. Les Interêts de ce Prince qui étoit dépoüillé de ses Etats donnerent d'abord beaucoup de peine aux Médiateurs. Les Ambassadeurs du Roi de France ne refusoient pas d'admettre ces deux Ministres : mais ils prétendoient qu'ils n'étoient pas obligez de les écouter dans leurs propositions & dans leurs demandes, qu'on n'eût admis auparavant, l'Envoyé de l'Evêque de Strasbourg, pour vuider l'affaire du Prince Guillaume de Furstemberg son frere, à quoi les Impériaux s'opposoient, alléguant que le Duc de Lorraine étoit un Prince Souverain, au lieu que l'Evêque de Strasbourg n'étoit qu'un simple Sujet de l'Empereur, dont l'affaire ne pouvoit

pouvoit être traitée que dans l'Empire, & devant les Juges dont il dépendoit. Outre cela les Ambaſſadeurs de France ne voulurent jamais reconnoître pour Ambaſſadeurs les Miniſtres du Duc de Lorraine.

Le Preſident Canon diſputa long-tems dans des Conferences particulieres, pour prouver qu'ils avoient droit d'être reconnus ſous ce Titre. Mais comme tout cela n'aboutiſſoit à rien, il preſenta le 16. du mois d'Août une Remontrance aux Mediateurs, où il fit voir d'une maniere ſi ſolide les interêts du Duc ſon maître, ſur ce ſujet, que les Ambaſſadeurs de France ſe trouvérent bien embarraſſez, lors qu'il fut queſtinn de répondre. Il repreſenta, aprés avoir parlé de toutes les petites chicanes que les François leur avoient faite, principalement, au ſujet des Saufconduits ou des Paſſeports, que n'ayant pû ſe défendre de donner au Duc de Lorraine le Titre de Duc & de Frere, ils s'étoient enfin aviſez de refuſer à ſes Miniſtres la qualité d'Ambaſſadeurs: & que cependant, n'ayant pû que convenir, que c'étoit un droit des Souverains, qu'on ne leur pouvoit pas conteſter, ils s'étoient retranchez à dire, pour éluder la choſe & la traîner en longueur, qu'il faloit que le Duc de Lorraine prouvât, que les Ducs ſes Predeceſſeurs avoient envoyé

envoyé avec ce Titre des Miniſtres dans les Cours des Princes étrangers.

Ce Plenipotentiaire avoüoit, que ce ſeroit effectivement le veritable moyen de vuider bien-tôt cette conteſtation, ſi toute l'Europe n'étoit informée, que les François avoient enlevé tous les Papiers & Titres du Duc, leſquels ils avoient fait vendre aux Epiciers de Mets & de Nanci, ou diſtribuez aux ſoldats pour allumer leur feu dans leurs Corps de Garde. Mais que cependant, quoi qu'on ne fût pas dans le pouvoir de produire les Lettres de Créance & de Récreance, les Commiſſions, les Pleinpouvoirs, & autres Actes ſemblables, parçe qu'ils les avoient enlevez; on en avoit fait voir d'aſſez autentiques, pour ne leur conteſter plus ce droit. En effet, le Preſident Canon avoit allegué le Traité fait en pleine Diete de l'Empire, à Nuremberg, le 26. d'Août 1542. entre l'Empereur Charles-Quint & Ferdinand Roi des Romains, d'une part, & Antoine Duc de Lorraine, de l'autre, qui y avoit quatre Miniſtres qualifiez Ambaſſadeurs. Il avoit fait voir que la même dénomination ſe trouvoit dans le Contract de mariage qui fut fait peu aprés, entre le Duc François fils d'Antoine & Marguerite d'Aûtriche ſœur du même Empereur Charles Quint.

Et

Et pour n'oublier rien de ce qui pouvoit démontrer que le Duc de Lorraine avoit un droit inconteſtable de Legation, il avoit mis en avant les diverſes Alliances des Ducs de cette Maiſon, entre leſquels il s'en trouvoit quatre qui avoient été mariez avec des filles d'Empereur, ſans parler du Duc François fils d'Antoine.

Tout cela prouvoit manifeſtement le droit qu'avoit le Duc de Lorraine d'envoyer des Miniſtres à Nimégue, en qualité d'Ambaſſadeurs, de l'aveu même des François, lors qu'ils raiſonnoient en particulier de cette affaire. Mais comme ils ne voulurent pourtant jamais ſe rendre à ces raiſons, & que le Duc de Lorraine qui ne voulut point retarder la Paix, avoit crû qu'il pouvoit paſſer par deſſus cet obſtacle, & ſe contenter que ſes Miniſtres euſſent le Tître de Plenipotentiaires, puis que Sa Majeſté Imperiale, le Roy d'Eſpagne & les Etats Generaux, ne leur avoiẽt pas refuſé la qualité d'Ambaſſadeurs; le Préſident Canon ne s'étendit pas davantage ſur cét Article, ſur lequel pourtãt il fut bien aiſe d'avoir opiniâtré quelque tems, pour faire cõnoître les droits de ſon Maître.

Le fort de la Remontrance de ce Miniſtre roula ſur les longueurs des Ambaſſadeurs de France, qui n'avoient pas daigné

répondre

répondre aux propositions & aux demandes du Duc de Lorraine, quoi qu'il y eût plus de six mois qu'elles leur avoient été presentées. Il disoit que ces Ambassadeurs avoient refusé d'y répondre, parce que le Duc n'avoit point encore ses Ministres à Nimégue, & que dans la suite ils l'avoient refusé, parce qu'ils y étoient arrivez. Il se plaignoit du peu de disposition où il voyoit la France à restituër les Duchez de Lorraine & de Bar, quoi qu'elle vit bien que sans cette condition la Paix ne pouvoit jamais se conclurre. Et aprés avoit remontré d'une maniére pathétique & insinuante; que le Duc de Lorraine ne demandoit que son Patrimoine, & l'heritage de ses Ancêtres, que soixante & cinq Ducs consécutifs, dont il avoit l'honneur d'être issu, avoient possedé; il demandoit instamment, qu'ils sollicitassent & pressassent les Ambassadeurs de France, à vouloir donner quelque réponse, & à se disposer, en même tems, à faire justice au Duc son Maître. Quelques instances que fissent les Mediateurs, il se passa pourtant 9. ou 10. mois sans que le Président Canon eut de réponse positive. Mais enfin, le Roi de France ayant dressé lui-même un projet de Paix, lequel il envoya à ses Ambassadeurs à Nimégue, & il fut délivré le 15. d'Avril 1678. aux Ambassadeurs & Ministres des

des Alliez, par les mains des Mediateurs Anglois ; les Plenipotentiaires du Duc de Lorraine virent, aprés lui avoir lû les conditions qui regardoient les autres Etats & Princes interessez, que Sa Majesté Tres-Chêtienne declaroit ; Que pour achever de donner le dernier témoignage de ses intentions pour la Paix, quelques raisons qu'elle pût avoir de demeurer en possession de la Lorraine, elle trouvoit bon d'y faire rentrer le Prince Charles, sous l'une des deux Alternatives dont elle lui laissoit le choix : Que la premiere seroit de le rétablir conformement aux Articles portez dans le Traité des Pyrenées, sans rien changer ni alterer dans aucun. Et la seconde, de lui remettre generalement tous ses Etats, à l'exception de la Ville de Nanci, qui lui demeureroit en toute Souveraineté, & du chemin dont il étoit convenu par le Traité de 1661. pour passer de ses Frontieres en Alsace, comme des autres chemins qui seroient necessaires, pour passer de France à Nanci, & de Nanci à Mets, à Brisac & dans la Franche-Comté : à condition toutefois, que pour le dédommager de la Ville de Nanci, il lui remettroit celle de Thoul. Le Roy de France demandoit encore dans ce projet, que Lonvvik & sa Prevôté lui fussent cedées, mais avec cet offre qu'il faisoit de recom-

penſer le Duc de Lorraine d'une autre Prevôté de pareille valeur dans les trois Evêchez. Et pour ce qui regardoit Marſal, il diſoit, que comme cette Place ne faiſoit plus partie de Lorraine, elle n'entroit point dans cette reſtitution.

Le Roy envoyant ce projet avoit declaré à ſes Ambaſſadeurs qu'il ne pretendoit pas que ces conditions auſquelles il vouloit faire la Paix l'engageaſſent au de-là du 10. du mois de Mai, & que les Puiſſances avec leſquelles il étoit en guerre n'avoient qu'à ſe determiner au plûtôt. Les Ambaſſadeurs des Alliez ſe recrioient là-deſſus. Ils diſoient qu'il n'étoit pas poſſible, qu'une affaire d'une auſſi grande importance que celle de la Paix ſe pût conclure dans un terme auſſi court que celui que le Roy avoit preſcrit. Mais enfin, car je ne veux pas entrer dans un plus long détail, aprés pluſieurs petites negociations de la part des Ambaſſadeurs de France, on reconnut que l'Eſpagne & que la Hollande étoient fort portées à recevoir la Paix aux conditions qui leur étoient offertes par la France. Les Imperiaux & tous les Miniſtres des Princes du Nord crierent hautement contre les Eſpagnols & les Hollandois. Ils dirent hautement que le Roy les vouloit tromper, & qu'il ne vouloit faire la Paix avec

eux que pour les soûmettre dans la suite. Les autres Ministres biaiserent. Mais pour le President Canon, il rejetta absolument les conditions du Roy de France. Il s'étendit sur la dureté des Alternatives que ce Prince offroit à son Maître. Il fit voir que la prémiere absorboit presque tout son Païs, par un demembrement de la moitié de ses Etats, & que l'autre, en lui ôtant la Capitale, & la Souveraineté des quatre routes que la France demandoit, luy ôtoit, en même-tems, la communication de ses propres Terres. Et il protesta enfin, que si la foi de tous les Traitez faits avec les Alliez ne servoit de rien à son Maître, pour obtenir son rétablissement, ce Prince renonceroit à son Païs, & s'en banniroit plûtôt volontairement, que d'y rentrer à des conditions si dures. Je quitte les negociations de Nimégue.

Depuis la mort du Roi Michel, l'Empereur, comme on l'a déja dit, avoit fait dessein de marier la Reine de Pologne sa sœur avec le Duc de Lorraine. Cette Princesse s'étoit declarée en sa faveur, lors qu'il avoit été question d'élire un nouveau Roy; elle avoit dit positivement qu'elle regardoit ce Prince comme son Epoux. Et le Duc de Lorraine, qui du commencement n'avoit rien senti pour la Reine de Pologne, en étoit devenu

ſi amoureux, que le chagrin qu'il avoit eu d'avoir manqué une Couronne n'avoit rien eſté en comparaiſon de la douleur qu'il reſſentit, lors qu'il vint à faire reflexion que n'étant point Roy, il ne pouvoit plus penſer à cette Princeſſe. Cependant, quelque malheureux qu'eût eſté ce Prince, & tout dépoüillé de ſes Etats qu'il étoit, l'Empereur ni la Reine de Pologne ne changerent pas de ſentiment. Et lors qu'il partit de Vienne pour aller en Flandre, Sa Majeſté Imperiale lui promit d'une maniere ſi poſitive qu'il ne tiendroit jamais à elle, qu'il n'entrât dans ſon Alliance, & d'un autre côté, il reçût de la Reine tant de marques d'affections & d'eſtime, qu'il ne pouvoit que compter là deſſus.

Quoique ce fût un mariage preſque fait, quatre ou cinq années neanmoins s'étoient écoulées ſans que l'Empereur eût parlé d'en venir à la concluſion. Son deſſein étoit de voir ce Prince rétabli auparavant dans ſes Etats, ce qui ſelon toutes les apparences ne pouvoit qu'arriver bien-tôt, les negociations de la Paix continuant toûjours à Nimegue & la pluſpart des Princes de l'Empire étant diſpoſez à l'accepter. Mais comme ces negociations trainoient en longueur, & qu'il lui tardoit, de recompenſer les ſervices du Duc de Lorraine, il lui dépecha un Courrier

vers

vers la fin de la Campagne, par lequel il eut ordre de se rendre à Vienne, pour y conclure son mariage.

Ce fut une nouvelle si agreable pour le Duc, qu'il ne pût contenir sa joye. Il dit en soûriant, aprés avoir lû la Lettre que l'Empereur lui avoit écrite, qu'il se consoloit de la perte de Fribourg, & que l'honneur que lui faisoit sa Majesté Imperiale étoit un presage si certain que sa mauvaise fortune commençoit à l'abandonner, qu'il ne doutoit point, que dés qu'il se pourroit remettre en Campagne il ne reprit cette Place sur les François, & ne fit ressouvenir le Marechal de Crequi de la valeur des Ducs de Lorraine. Il se disposa donc à partir : & afin de ne perdre point tems, il se hâta de visiter les Places que l'Empereur avoit sur le Rhin. Mais comme les plus grandes joyes, sont celles qui sont le plus souvent mêlées des plus grandes amertumes, il lui arriva un accident à Philisbourg, où peu s'en falut, qu'il ne vit finir avec sa vie ses projets & ses esperances. Car passant un jour sur le pont de cette Place, & ayant mis le pied sur une planche qui n'étoit point cloüée, cette planche ayant manqué malheureusement, il se jetta dans le fond du Fossé : mais quoi que le danger qu'il courut fut grand, il en fut quitte pour

un coup qu'il reçût à une jambe, dont il fut fort incommodé. On parla de cette chute fort diversement dans le monde. Il y en eut qui crurent que cet accident avoit été un accident imprevû : mais il s'en trouva aussi qui soûtinrent que ç'avoit été un piege qui lui avoit été tendu par le Gouverneur de la Place, * dans le dessein de le faire perir & de le sacrifier à la France. En effet, ce Gouverneur fut arrêté & mené à Vienne, mais il fut impossible de le convaincre quelques perquisitions qu'on fit. Quoi qu'il en soit, le Duc ne fut pas plûtôt en état de souffrir les fatigues du voyage, qu'il partit, ayant laissé au Prince Herman de Bade le Commandement des Troupes Impériales, dont une grande partie étoit aux environs d'Offembourg, & l'autre dispersée dans des Places & des quartiers d'hyver. Comme il étoit toûjours fort incommodé de sa chute, il ne pût marcher qu'à petites journées. Si bien que tout ce qu'il pût faire fut d'arriver à Bade, entre Vienne & Neustat le 4. du mois de Fevrier. Il s'arrêta-là pendant quelques jours, pour y prendre les bains, & le Marquis de Grana, le Comte de Bucquoi & quelques autres Seigneurs

* *Voyez un petit Livre Intitulé*, l'Empereur & l'Empire trahis, par qui & comment *pag.* 38. *Exemp.* 6.

gneurs l'y furent recevoir, pour l'accompagner à Neustat, où étoit alors la Cour Imperiale. La derniere journée que fit le Duc, il fut rencontré à moitié chemin de Vienne, par le grand Ecuyer de Sa Majesté Imperiale qui étoit venu au devant de lui, accompagné du Comte de VVallenstein, Capitaine de Cavalerie, & des Comtes de Mansfeldt & de Schaffemberg, qui étant sortis tous quatre de leurs Carrosses lui firent leurs complimens, aprés quoi ils reprirent tous ensemble le chemin de Neustat où ils arriverent de fort bonne heure. Le Duc de Lorraine fut reçû hors de la porte du Château, au bas de l'escalier, par le Maître d'Hôtel & les Chambellans, & au haut par le grand Chambellan, qui le conduisit jusqu'à la Chambre de l'Empereur, qui en sortit & avança trois pas, ce qui est un honneur extraordinaire. L'Empereur le fit entrer ensuite dans sa Chambre; lui fit donner un siége où il s'assit; & aprés avoir parlé un peu ensemble, Sa Majesté Imperiale le mena elle-même jusques dans l'Antichambre de l'Imperatrice Regente. Le Duc se rendit un moment aprés chez l'Imperatrice Doüairiere, où étoit la Reine de Pologne & l'Archiduchesse sa Sœur. Aprés quelques momens de conversation l'Impératrice Doüai-

riére & l'Archiducheſſe ſe retirerent: ſi bien que le Duc demeura ſeul avec la Reine de Pologne juſqu'à l'heure du ſouper.

On ne ſçauroit exprimer les honneurs que l'Empereur fit rendre à ce Prince. Ses Gentils hommes & les Miniſtres étrangers qui étoient à la Cour le conduiſirent à l'Arſenal, où on lui avoit préparé un Appartement, & il fut ſervi à ſouper par les Officiers de Sa Majeſté Imperiale.

Comme il étoit un peu fatigué, il ne voulut pas manger en public, & il demeura même toûjours ſur un lit de repos, juſqu'à ſept heures du ſoir qu'il ſe rendit dans la chambre de l'Imperatrice Doüairiere, d'où l'on devoit aller à la Chapelle du Palais, où ſe devoit faire la ceremonie du mariage.

Lors qu'on partit de l'appartement de l'Imperatrice Doüairiere pour ſe rendre à la Chapelle, un grand nombre des Officiers de la Cour marcherent les premiers, ayant tous des habits en broderie d'or & d'argent. Ces Officiers furent ſuivis des principaux Miniſtres de l'Empereur, aprés leſquels marchoient douze Chevaliers de la Toiſon d'or habillez de noir, avec leur Ordre. Le Duc de Lorraine marcha enſuite, precedé du Prince de Lixhim ſon Marechal, & du Baron de Chaunivecq, Capitaine de ſes Gardes du Corps.

Peu

Peu aprés parut l'Empereur, devant lequel marchoient le Comte de Lamber, ou Grand Maréchal, & les Comtes de Bade, de Vualstein & de Mansfeld. Les deux Grands Marechaux des deux Imperatrices : le Grand Marechal de la Reine de Pologne, & l'un des plus anciens Chambellans menoient les deux Imperatrices, la Reine de Pologne & l'Archiduchesse, qui étoient suivies de plusieurs Dames & Filles d'honneur & de quelques Princesses étrangeres.

On avoit dressé dans la Chapelle une maniere de Theatre de trente pieds de haut & large de dix à douze pas, mais le nombre des Dames qui assistoient à cette ceremonie étoit si grand que n'ayant pû s'y placer toutes, la pluspart furent obligées de se tenir sur les montées.

Vis-à-vis de l'Autel on avoit fait un Echafaut couvert d'un tapis de velours cramoisi, à franges d'or, où l'on avoit mis deux Fauteüils, sur lesquels la Reine & le Duc s'assirent. A côté il y avoit un autre Echafaut, où se placerent l'Empereur, l'Imperatrice, l'Imperatrice Doüairiere & l'Archiduchesse. La ceremonie fut celebrée par l'Evêque de Neustat assisté de deux autres Prelats : & elle ne fut pas plûtôt finie, que l'Evêque s'étant addressé au Duc & à la Reine pour leur

demander leur consentement, la Reine lui fit connoître qu'il s'adresſât à leurs Majeſtez Imperiales : & Leurs Majeſtez ayant fait ſigne qu'elles conſentoient à ce mariage, les nouveaux Epoux reçûrent la benediction. Le *Te Deum* fut chanté enſuite, aprés quoi l'Empereur s'approcha du Duc, pour l'embraſſer, mais le Duc ſe baiſſa ſi fort, qu'il fut impoſſible à Sa Majeſté Imperiale de lui donner cette marque de ſon affection. Toutes les céremonies étant finies, on s'en retourna au bruit des Trompettes & de pluſieurs autres inſtrumens, dans le même ordre qu'on étoit allé à la Chapelle. Les jours ſuivans ſe paſſerent en feſtins & autres divertiſſemens : mais comme le Duc devoit encore commander l'Armée de l'Empereur en Allemagne ; aprés avoir paſſé le Carême à Inſpruck avec la Reine ſon Epouſe, il partit au milieu des delices de ſon mariage, pour aller joindre le Prince Herman de Bade, à peu prés, comme avoit fait autrefois le Marechal de Boüillon, pere de M. de Turenne, qui endoſſa les armes la nuit de ſes nôces pour aller ſurprendre Stenai. Le Duc de Lorraine arriva aux environs de Vvormes, où étoit ſon quartier general, avant la fin du mois d'Avril 1678.

Ce Prince n'étoit pas encore tout à fait remis

remis de sa chûte, & d'ailleurs il étoit extrêmement fatigué de son voyage. Cependant dans l'impatience où il étoit d'entrer en Campagne, pour surprendre le Marechal de Crequi & tâcher de reprendre Fribourg, il fit marcher son Armée dés le commencement du mois de Mai. Il avoit vingt-quatre Regimens de Cavalerie, cinq Regimens de Dragons, & environ seize mille hommes d'Infanterie, ce qui faisoit une Armée de quarante mille combattans, sans y comprendre trois Regimens des Garnisons de Tréves & de Luxembourg qui devoient l'aller joindre. L'Armée Françoise ne fut pas d'abord à beaucoup prés si forte, mais dans la suite, le Maréchal de Crequi reçût tant de renforts, que les Armées furent fort égales, quoiqu'en ayent dit les François. Le Duc de Lorraine reçût dans sa marche le Comte de Koninsech, que l'Empereur avoit choisi pour l'assister de ses Conseils. Ils convinrent d'abord qu'il faloit pourvoir à quelques magazins & s'assurer de pouvoir tirer des vivres de Strasbourg : ce qui ayant été executé, ils camperent entre Offembourg & le Fort de Kel, qui couvroit le Pont de Srasbourg, du côté d'Allemagne.

Le grand dessein du Duc de Lorraine étoit d'empêcher que les François ne passassent

dans le Brisgau. Pour cet effet, il resolut de jetter un pont sur le Rhin au dessous de Strasbourg & de marcher dans la Haute-Alsace avec une bonne partie de son Armée, pour y attirer le Marechal de Ciequi, tandis que le reste des Troupes Imperiales feroient le siége de Fribourg. Dans cette vûë il fit passer trois cens Chevaux à Ruperschau sur un Pont volant, avec ordre de s'aller poster entre Blosheim & Altenheim pour couvrir le Pont qu'il faisoit construire dans cet endroit. Et au même tems, le Prince Herman de Bade avoit esté chargé d'assembler deux mille Païsans, & de leur faire accommoder les chemins, par où il faloit conduire le canon pour le siege de Fribourg.

Toutes choses sembloient favoriser l'entreprise du Duc de Lorraine. Mais le Maréchal de Crequi qui vouloit soûtenir la reputation qu'il s'étoit acquise l'année precedente, avoit commencé, dés le dixiéme du mois de May, de former un corps d'Armée, d'environ vingt mille hommes; avoit jetté deux Bataillons dans Fribourg avant que les Troupes Imperiales l'en peussent empêcher; & ayant sçû dans la suite que le Duc de Lorraine faisoit travailler à un Pôt à Altenheim, il alla camper entre Brisac & Schelestat dans un endroit, d'où il pouvoit selon le besoin,

où

ou s'oppoſer au paſſage des Imperiaux en Alſace, ou ſe jetter par Briſac dans le Briſgau. Ayant conſideré neanmoins qu'il étoit plus neceſſaire de paſſer dans le Briſgau, avant que les Imperiaux fuſſent en état de rien entreprendre, il paſſa le Rhin avec toute ſon Armée ſur le Pont de Briſac & ſur un autre Pont qu'il avoit fait dreſſer à une lieuë au deſſous de cette Place. Le Duc de Lorraine le ſuivit & s'alla camper à ſix lieuës de ſon Armée, dans le deſſein ou de l'attaquer ou de lui faire repaſſer le Rhin, voyant bien que toutes ſes meſures étoient rompuës, & qu'il ne pouvoit plus ni paſſer en Alſace, ni couvrir Fribourg. Le Marechal de Crequi qui s'apperçût bien du deſſein du Duc alla camper à demi lieuë de Rhinfeld : & enfin dans les divers mouvemens que firent les deux Armées, elles ſe trouverent inopinement en preſence, n'étant ſeparées que de la Riviere d'Eltz qui étoit gayable par tout : mais elles n'oſerent s'attaquer pourtant ni l'une ni l'autre, parce qu'à cauſe des defilez qui les ſeparoient, il étoit impoſſible qu'elles en vinſſent aux mains, que celle qui attaqueroit ne reçût beaucoup de deſavantage. Il ne ſe fit que quelques détachemens où les Imperiaux firent quelques priſonniers, & donnerent ſouvent l'allarme à l'Armée Françoiſe. Les deux

Armées

l'impuissance de refuser d'en venir aux mains.

Le Marechal de Crequi leva effectivement le Camp le même jour, mais il alla si bien se fortifier sur une hauteur, à demi lieuë de Fribourg, qu'il eût été bien difficile à l'Armée Imperiale d'y aller attaquer les François avec avantage. Cependant, comme le Duc étoit entre Brisac & eux, il crut que le défaut des vivres forceroit l'Armée Françoise à changer de Camp, car ne pouvant recevoir que de Fribourg de quoi subsister, depuis qu'il lui avoit ôté la communication de Brisac, il n'y avoit pas beaucoup d'apparence qu'elle voulut affamer une Place, que l'on menaçoit d'assieger. D'un autre coté parce qu'il flatoit, que son Armée pouvant subsister dans son poste, il pourroit s'approcher de Fribourg; cette pensée lui enfloit le cœur, & il commençoit déja à concevoir de grandes esperances. Mais la disette n'étant pas moins dans le Camp des Imperiaux que dans celui des François, il fut obligé de décamper lui même & de voir échoüer tous ses desseins.

Je ne pourrois qu'ennuyer si je m'attachois à décrire tous les mouvemens des Armées; les précautions que prit le Maréchal de Crequi pour empêcher qu'elles ne fussent jamais en état de décider par une Batail-

le

le la destinée de Fribourg ; les grandes Actions du Duc de Lorraine, & les succés & desavantages qu'il eut pendant cette Campagne. Il battit deux ou trois des partis qui étoient assez considérables. Il se saisit de divers postes d'où il chassa les ennemis. Il fit quelquefois des prisonniers ; prit des Etendards, & contraignit en divers rencontres de gros détachemens de l'Armée Françoise à prendre la fuite & à plier, comme dans le petit combat qui se donna sur la Riviere de Kintz, où le Marquis de Rennes Colonel General des Dragons & Lieûtenant General fut tué, dans le temps qu'il tâchoit de rallier ses Troupes qui étoient entierement en desordre. Mais les ennemis de leur côté n'eurent pas de moindres avantages : car outre qu'ils firent des Prisonniers à leur tour, qu'ils enleverent des Etendars & des pieces d'Artillerie ; ils battirent le Comte de Staremberg dans la Plaine de Rhinfeld; lui taillerent en pieces un détachement tout entier ; & l'ayant contraint de se retirer avec le reste de ses Troupes, qui s'étoient défenduës pourtant avec une vigueur incroyable, à l'exemple de celui qui les commandoit, ils poursuivirent les Imperiaux avec tant de fureur jusques sur le Pont de Rhinfeld, & firent un si horrible carnage, que si le Gouverneur de

la

la Ville ne se fut avisé de sacrifier une partie dés Troupes de l'Empereur en faisant lever le Pont-levis, le Marechal de Crequi fut entré, peut-être dans cette Place & s'en fut rendu Maître, comme il le fit ensuite du Château d'Ortambourg & du Fort de Kell: des Forts de l'Etoile & de l'Isle du Château de Lichtembergh.

On peut voir par ces divers progrés que fit l'Armée Françoise pendant cette Campagne, que le Duc de Lorraine fut bien éloigné de remplir les grandes esperances dont il s'étoit flaté d'abord. Mais ce ne fut ni faute de courage, ni par aucune entreprise temeraire & mal concertée qu'il vît échoüer ses desseins. Il y eut deux choses qui contribuerent principalement au peu de succés qu'eût sur le Rhin l'Armée de l'Empereur. La premiere fut, que le Duc de Lorraine ne reçût jamais l'argent qui lui étoit necessaire pour faire subsister ses Troupes, comme il s'en plaignit hautement, & que les Ministres de l'Empereur, soit par trahison ou manque de prévoyance, n'ayant fait faire que tres-peu de Magasins, il fut presque toûjours obligé d'abandonner des postes, dans lesquels, s'il eût pû subsister pendant trois ou quatre jours seulement, il eut pû aller mettre le siége devant Fribourg, comme il le fit de-

clarer à Sa Majesté Imperiale par le Comte de Mansfeld. Et la seconde fut le peu de vigueur qu'il trouva dans la plûpart de ses Officiers, qui lui firent manquer la seule occasion où il eût pû donner la Bataille. Ce fut peu de tems aprés le Combat où le Marquis de Rannes fut tué. On en jugera par le recit que j'en vais faire.

Le Brisgau où étoient alors les deux Armées avoit été si ruiné qu'on n'y trouvoit plus ni vivres ni fourrages. Le Marechal de Crequi, dont l'Armée souffroit beaucoup, resolut de passer la Riviere de Kintz, au de là de laquelle étoit une Plaine assez fertile, où il pouvoit subsister quelque tems. Dés que le Duc de Lorraine eut avis de ce dessein, il se presenta pour défendre le passage de la Riviere, sur le bord de laquelle il se retrancha. Mais n'ayant pû empêcher que le Marechal ne passât, il s'alla camper dans un lieu fort avantageux, où il ne crut pas qu'on osât l'attaquer ni qu'on en eût même le dessein. Cependant le General François qui se crut le plus fort, & qui voulut profiter d'une espece de desordre où avoit été l'Armée Imperiale, voulant donner quelque chose à la fortune, aprés avoir reculé si souvent, resolut de donner Bataille. Si bien qu'ayant fait prendre quelque relâche à ses Troupes,

aprés

aprés avoir passé la Riviere, il les fit marcher contre les Imperiaux.

Le Duc de Lorraine, qui s'apperçût bien du dessein du Marechal de Crequi, & qui ne demandoit qu'à combattre, assembla d'abord son Conseil de guerre, où assisterent les principaux Officiers de l'Armée. Il leur allegua toutes les raisons qui les devoient porter à ne refuser pas le Combat. Mais il se trouva seul de son avis, chacun ayant soûtenu fortement, qu'il y eût eu de l'imprudence à le faire, & qu'il faloit attendre une autre occasion, n'étant pas possible qu'on ne la trouvât plus favorable, au premier mouvement que feroit l'Armée Françoise; ajoûtant d'ailleurs, que s'il faloit hazarder une Bataille, il valoit bien mieux que ce fut au de-là du Rhin, que dans leur Païs, qui demeureroit en proye à l'ennemi, si la fortune leur étoit contraire, puis que le Marechal de Crequi ne se pouvoit defendre de repasser ce Fleuve n'ayant pas dequoi subsister dans son Camp. Si bien qu'il se vit obligé de se retirer sous Offembourg, ce qui lui réüssit tres-mal. Car comme ç'avoit été un peu trop tard qu'on s'étoit avisé de prendre ce parti; à peine avoit-on donné les ordres pour la retraite, que le Marechal de Crequi se presenta & chargea les Gardes Imperiales. Cependant

pendant quelque desordre qu'il y eût d'abord dans l'Armée du Duc de Lorraine, à cause qu'elle ne sçavoit si elle devoit combattre ou prendre la fuite, elle ne laissa pas de suivre le chemin d'Offembourg & de s'y aller mettre en seureté, aprés avoir perdu environ huit cens hommes. Les François en perdirent bien presqu'autant dans cette rencontre : mais quelqu'égales qu'eussét été les pertes, le Duc de Lorraine fut inconsolable, d'avoir trouvé si peu de resolution ou tant de sagesse parmi ses Officiers, s'imaginant que si son conseil eût esté suivi, il eût taillé en pieces l'Armée ennemie. Il fit dans la suite tout ce qu'un grand Capitaine pouvoit faire pour reprendre les Châteaux & les Forts dont les François s'étoient emparez. Mais comme ils avoient brûlé le Pont de Strasbourg & qu'il faloit qu'il en fit construire un nouveau, il ne lui fut pas possible de rien entreprendre, quoi qu'il eût passé ce Fleuve prés de Philisbourg, où il avoit jetté un Pont. Tout ce qu'il pût faire fut de battre quelques partis, & de se saisir de Landau qu'il abandonna, aprés l'avoir mis au pillage, ne s'étant pas soucié de le conserver. Mais comme c'étoient de petits exploits en comparaison des desavantages qu'il avoit reçûs ; & par rapport aux esperances qu'il avoit conçûës, il avoüa qu'il n'avoit

n'avoit rien fait, pendant cette Campagne, quoi qu'il n'eût pas tenu à lui que les choses ne fussent allées autrement, comme il en fit convenir Sa Majesté Imperiale.

Cependant, comme dans ce tems là, les Espagnols & les Hollandois lassez des fatigues & des dépenses de la Guerre, avoient accepté & signé le Traité de Paix aux meilleures conditions qu'ils avoient pû, & que tous les autres Princes & Etats étoient sur le point de faire la même chose ; l'Empereur voyant, que quelqu'assistance qu'il eût reçûë des Alliez, il lui avoit été impossible d'avoir fait aucunes Conquêtes en deçà du Rhin, resolut de suivre l'exemple du Roy d'Espagne & des Etats Generaux. Et il n'eut pas plûtôt pris cette resolution, qu'il envoya au Duc de Lorraine de repasser le Rhin. Le Maréchal de Crequi ne sçachant pas quel étoit le but de ce General, & apprehendant qu'il n'eût encore quelque dessein sur Fribourg, passa ce Fleuve aprés lui. Mais ayant reconnu qu'il ne pensoit en aucune maniere à cette Place, il le repassa avec toute son Armée. Aprés quoi ayant jetté une Garnison dans le Château de Lictemberg, & fait démolir les Forts de l'Etoile & de l'Isle, les Armées entrerent en quartier d'hyver, en attendant la Paix Generale que tous les

Princes

Princes ſignerent enfin, excepté le Duc de Lorraine, qui n'ayant pû ſe reſoudre à l'accepter aux conditions auſquelles le Roi de France le vouloit aſſujettir, pour entrer dans ſon Païs, aima mieux vivre en homme privé, que de ſigner un Traité ſi deſavantageux: & tout le monde demeura d'accord, qu'il avoit pris le meilleur parti.

Comme le Roy de France n'avoit pas voulu reconnoître pour Ambaſſadeurs les Envoyé du Duc de Lorraine, il n'avoit jamais voulu traiter avec eux. En effet, les Miniſtres de France n'avoient eu que cinq Pleinpouvoirs, pour traiter avec les cinq principaux Alliez qui étoient en Guerre avec cette Couronne. Si bien que le Duc de Lorraine, aprés beaucoup de conteſtations, ayant été obligé de ſe ranger ſous quelqu'un des Princes Alliez, avoit remis ſes interêts entre les mains des Miniſtres de l'Empereur. Ces Ambaſſadeurs devoient donc ſtipuler pour les pretentions de ce Prince, & fournir la ratification des Articles qui le concernoient, parce qu'ils étoient inſerez dans le Projet de Paix entre le Roy de France & leur Maître. Mais ils furent bien embarraſſez, ayant vû que le Preſident Canon avoit proteſté que le Duc de Lorraine ne ſigneroit jamais cette Paix, aux conditions qui lui étoient impo-

ſées,

ſées, ſi la France ne les moderoit pour les rendre plus recevables. Ils declarerent neanmoins que ces conditions étoient ſi dures, que ſi le Roy de France ne vouloit relacher rien de ſes pretentions, il faloit les rayer du Traité, ou declarer qu'elles ſeroient cenſées comme non compriſes, puis que l'Empereur ne les pouvoit faire agréer. Mais c'étoit un embarras nouveau, parce que les Ambaſſadeurs de France répondirent, que la ratification du Roy leur Maître, laquelle ils avoient entre leurs mains étant pure & ſimple, celle de Sa Majeſté Imperiale le devoit être auſſi. Tellement qu'aprés pluſieurs inſtances, qui furent toûjours ſans ſuccez, ils ſe contenterent de declarer que Sa Majeſté Imperiale ne pretendoit pas être plus obligée aux Articles qui regardoient le Duc de Lorraine, que Sa Majeſté Tres-Chrêtienne avoit elle-même declaré y être obligée; enſuite de quoi ils demanderent, que la Paix entre la France & ce Prince fut reſervée à un autre tems, proteſtant qu'ils étoient prêts à ſigner le Traité de Paix à ces conditions, ce qui fut fait à Nimegue le cinquiéme de Fevrier 1679.

Le Duc de Lorraine n'ayant plus rien à faire en Allemagne aprés la concluſion de la Paix, ſe retira à la Cour de Vienne auprés de la Reine de Pologne ſon Epouſe, dans le deſſein

dessein d'aller servir en Hongrie, si l'Empereur le trouvoit necessaire : car les troubles de ce Royaume n'avoient jamais esté si bien appaisez, qu'il n'y eût toûjours des Mecontens. Ce Prince avoit esté si genereux, que dans la Protestation qu'il fit faire à Nimegue aux Mediateurs ; qu'il ne prétendoit pas être obligé aux Articles stipulez pour lui dans le Traité de l'Empire, ses Plenipotentiaires avoient declaré en même-tems qu'il n'entendoit pas neanmoins être censé ennemi de la France, & moins encore du Roy Tres-Chrêtien. Tellement qu'il se flatoit de cette esperance, que ce Monarque se laissant fléchir à la fin, il pourroit entrer dans son Païs. Mais comme le Roy de France, en faisant la Paix avoit eu des vûës qui ont éclaté depuis ; les Etats du Duc de Lorraine étoient trop à sa bienseance pour les vouloir ceder à d'autres conditions que celles qu'il avoit faites lui-même. Son dessein étant, s'il eût pû, de se rendre Maître de l'Allemagne, aprés avoir, par la Paix de Nimegue, rompu la Ligue qui avoit esté faite contre lui ; il faloit qu'il conservât necessairement la Lorraine, ou s'il la restituoit au Duc, que cela se fit de telle maniere, qu'il l'en pût chasser quand il lui plairoit, comme il en avoit chassé le Duc son onclë. Ainsi le Duc de

de Lorraine se trompoit, de conter, comme il faisoit, sur ses Etats, s'il ne vouloit se resoudre à s'y voir enclavé, & à y être sur le pié que l'avoit esté Charles IV. aprés les divers Traitez qu'il avoit signé.

Je ne m'arrêterai pas à faire voir que l'on a voulu dire que l'un des principaux desseins de la France, dans les negociations de la Paix generale, fut de surprendre l'Empereur dans la suite. Ce Prince l'éprouva bien-tôt. Car à peine avoit-on achevé à Vienne les réjoüissances qui s'y firent à l'occasion de cette Paix, que le Roi de France se saisit de Strasbourg, lequel il demembra de l'Empire pour l'incorporer à sa Couronne. Et peu de tems aprés on dit que l'on découvrit que M. de Nointel n'avoit esté envoyé à Constantinople en 1673. que dans la vûë de faire une Alliance entre la France & la Porte, pour obliger le Grand Seigneur à porter ses armes dans la Hongrie.

Quoi qu'il en soit, l'Empereur ayant achevé de se broüiller avec les Protestans de ce Royaume, en leur ôtant leurs Temples & les privant de leurs exercices; ils eurent recours au Prince Abaffi, qui leur envoya, au même tems, des Troupes sous le Commandement du Comte Tekeli, qui s'étoit retiré en Transylvanie, & avoit sçû si bien gagner l'esprit de ce Prince, qu'il étoit devenu,

de tems aprés, ſon premier Miniſtre.

Aprés la mort du Comte Paul Vveſſelini General des Troupes des Mecontens, le Comte Tekeli fut mis à ſa place. Ce nouveau General ne ſe rendit pas moins redoutable que l'avoit fait Vveſſelini. Les Mecontens faiſoient des progrés. Mais comme l'Empereur venoit de faire la Paix avec la France, il leur oppoſa tant de Troupes, quoi qu'il en eût licentié la plus grande partie, que craignant d'en être accablez, ils ſe mirent ſous la protection des Turcs, ne trouvant pas de plus ſeul parti, à la veuë du terrible orage qui alloit fondre ſur leur tête, que celui de s'aller jetter entre les mains des Infidelles.

Les Turcs qui ont eu toûjours plus de paſſion d'étendre leur Empire du côté de la Hongrie, que d'aucun autre, avoient enviſagé les troubles arrivez dans ce Royaume, comme une choſe dont ils pourroient tirer un jour de grands avantages, répondirent d'abord aux Mecontens, que puis qu'ils les regardoient comme leurs Protecteurs, ils ne permettroient jamais qu'on les opprimât. En effet, quoi qu'ils fuſſent en Trêve avec l'Empereur, & que cette Trêve dût durer encore quelques années, ils ne laiſſerent pas de donner d'abord de petits ſecours cachez

aux Hongrois, leur promettant, qu'à l'avenir, ils leurs en donneroient ouvertement, & que sous leur domination ils joüiroient avec tant de douceur de leurs Libertez & de leurs Privileges, qu'ils auroient sujet d'être satisfaits du changement de leur destinée.

L'Empereur qui eut d'abord quelque soupçon des intelligences que les Mecontens avoient avec les Turcs, fit faire diverses propositions à la Porte, pour le renouvellement de la Tréve, quoi qu'elle ne dût pas expirer de long-tems, s'imaginant que par ce moyen, il acheveroit de s'éclaircir. Les Turcs feignirent de vouloir donner dans ce renouvellement, de sorte que les deux Empires parurent dans une parfaite intelligence. Cependant, dés le commencement de l'année 1682. le Resident de Sa Majesté Imperiale à Constantinople écrivit que les preparatifs de Guerre que le Grand Seigneur faisoit étoient si extraordinaires qu'ils ne se pouvoient plus cacher, & qu'on devoit presumer que quoi qu'il les fit pour secourir les Mecontens il devoit avoir de plus grandes vûës. L'Empereur voulant être plus précisement informé de ce qui se passoit à la Porte y envoya le Comte de Caprara en qualité d'Ambassadeur Extraordinaire, & ce Ministre manda peu de tems aprés, que les conditions

ſous leſquelles le Grand Seigneur vouloit conſentir à la prolongation de la Trêve étoient ſi dures & ſi injuſtes, qu'il ne doutoit point que les Turcs ne les euſſent propoſées pour empêcher l'accommodement des Mecontens dont ils ſe declaroient Protecteurs & pour avoir par là un pretexte de faire la Guerre en Hongrie. Ce n'eſt pas tout. Les Turcs firent faire de nouvelles propoſitions que l'Empereur trouva encore moins recevables que les premieres : & dans le tems qu'on negocioit pour le renouvellement de cette Trêve, ils donnerent des Troupes aux Mecontens, qui ſe rendirent Maîtres de pluſieurs Places, & Tekeli fut declaré par Sa Hauteſſe Roi de Hongrie.

Pour n'entrer pas dans un plus long détail des affaires de ce Royaume, l'Empereur apprit enfin, que les preparatifs qui ſe faiſoient à Conſtantinople, & dans la pluſpart des lieux de l'Empire Ottoman, paſſoient tous ceux que l'on avoit fait depuis plus d'un ſiecle contre la Chrêtienté; que le Grand Seigneur avoit declaré la Guerre contre la Hongrie; qu'il devoit partir pour ſe rendre à Belgrade; que pour marque que ſon départ étoit reſolu, il avoit ordonné qu'on arborât les queuës de cheval ſur la porte de ſon Serrail : & peu de tems aprés on eut des

nouvelles

nouvelles certaines, que l'Armée Ottomane étoit en marche. Si bien qu'on ne douta plus à la Cour de l'Empereur, que les Turcs n'eussent en vûë quelque entreprise extraordinaire & qu'ils ne tentassent le siege de Vienne.

Le Duc de Lorraine qui sortoit d'une maladie qui l'avoit fait languir pendant tout l'Hyver, n'avoit pû aller l'année précedente en Hongrie, où sa presence eût esté extrêmement necessaire. Mais comme sa santé étoit entierement retablie, il eut ordre de se tenir prêt pour la Campagne, & d'aller joindre les Troupes Imperiales à Presbourg, où elles devoient passer en reveuë. L'Empereur s'y rendit le dixiéme du mois de Mai 1683. & ayant fait ranger l'Armée en Bataille dans les Campagnes de Kits, aprés que la reveuë generale de ses Troupes fut faite, il lui en donna le Commandement, ce qui lui fit bien des envieux, car il y avoit d'autres Princes qui s'étoient flatez, que l'Empereur les honoreroit de cet Emploi, preferablement au Duc de Lorraine.

Les Troupes des Turcs étoient déja aux environs de Belgrade lors que l'Empereur declara Generalissime de son Armée le Duc de Lorraine. Comme ces Troupes Ottomanes étoient fatiguées d'une longue marche, & qu'elles avoient besoin de repos, le Duc

 qui

qui ſe vit à la tête d'une Armée forte d'environ quarante mille hommes, crut qu'il faloit faire un effort pour tâcher de ſurprendre quelque Place, avant que les Infidelles fuſſent en état de s'y oppoſer : voyant bien qu'il ſeroit obligé dans la ſuite de demeurer ſur la defenſive, & conſiderant, d'ailleurs que s'il avoit aſſez de bonheur pour faire quelques Conquêtes,elles ſerviroient à couvrir Vienne, ou en feroient du moins retarder le ſiege.

Il n'y avoit que Gran & Neuhauſel que ce Prince pût attaquer. Il ſe determina pour cette premiere Place, qu'il crut être la plus facile à ſurprendre. Et au même tems,ayant marché vers Raab avec ſon Armée,il ſe mettoit en état d'aller mettre le ſiege devant Gran qu'il étoit allé déja reconnoître en perſonne, lors qu'il apprit, que non ſeulement les Turcs y avoient jetté du ſecours, mais que le Grand Viſir marchoit du côté de Bude avec une Armée conſiderable. Si bien que l'apprehenſion où il fut de ne réüſſir pas dans cette entrepriſe, fit qu'il abandonna le deſſein de ce ſiege.

Cependant,comme il étoit neceſſaire qu'il commençât la Campagne par quelque Action d'éclat,il n'eut pas plûtôt changé de reſolution, à l'égard du ſiege de Gran, qu'il s'alla

s'alla poster devant Neuhausel.

Le Bacha qui commandoit dans cette Place avoit fait de si grands détachemens, pour secourir la Ville que le Duc de Lorraine avoit eu dessein d'assiéger, qu'il ne crut pas d'abord pouvoir resister à l'Armée de l'Empereur. Dans l'embarras où il se trouvoit, il crut qu'il devoit à son tour embarrasser le Duc de Lorraine. Si bien qu'il lui envoya dire, que s'il entreprenoit le siege de Neuhausel, il lui declaroit qu'il seroit responsable de la rupture de la Treve entre les deux Empires, croyant par là de l'arrêter. Mais le Duc se moqua de cette menace. Le Bacha voyant que son stratageme avoit esté trop grossier pour pouvoir reüssir, fit d'abord arborer sur les Ramparts deux Drapeaux blancs & un rouge, pour offrir la Paix & la Guerre, & pour marquer, en même tems, qu'il estoit bien moins poité à la Guerre qu'à la Paix. Mais toutes ces ruses ne produisirent aucun effet: car le Duc de Lorraine ayant fait avancer les Troupes, alla mettre le siége devant cette Place.

Les commencémens de cette etreprise furent d'abord assez heureux: car trois ou quatre jours aprés, l'Armée Imperiale avoit passé le Danube, s'étoit campée autour de la Ville & avoit placé son canon. Le Duc de

Lorraine avoit même sommé le Bacha de se rendre. Le Bacha avoit répondu fierement, qu'il lui apprendroit à qui le Grand Seigneur confioit ses Places, & ayant fait quelques prisonniers dans une sortie, où les Imperiaux se surmonterent, & les ayant fait mourir sur le champ, il avoit fait exposer leurs têtes sur les murailles de la Ville. Cependant, loin que cela eût intimidé les Assiégeans, qui avoient traité de la même maniere les prisonniers Turcs qu'ils avoient faits; ils avoient si fort avancé leurs Travaux, qu'ils estoient prêts à ouvrir la Tranchée. Mais le Duc de Lorraine ayant eu ordre de ne continuer plus ce siege, sur des nouvelles certaines que l'Empereur avoit euës, que les Turcs s'avançoient à grands pas vers Neuhausel avec une Armée de prés de deux cens mille hommes, il fut obligé de le lever. *

Le Duc fut consterné pendant quelque tems de s'être vû contraint d'abandonner cette Conquête, qui lui avoit paru si assurée. Mais ç'avoit esté un mal sans remede: Car enfin le Grand Seigneur estoit arrivé lui-même à Belgrade; Le Grand Visir avoit reçû de ses mains l'Etendard, que les Turcs croyent avoir esté donné à Mahomet par l'Ange

** Neuhausel fut assiégé la premiere fois le 3. du mois de Juin 1683. & le siége en fut levé le 10. du même mois.*

l'Ange Gabriel, & sous lequel les Troupes Infidelles se doivent rendre, dés qu'il est arboré en quelque endroit; Et l'Armée Ottomane composée de toutes sortes de Nations, marchoit avec tant de diligence qu'il apprehendoit d'être surpris. Tout ce que pût faire ce Prince dans l'extrêmité où il se voyoit reduit, fut de loger tout autant d'Infanterie qu'il lui fut possible dans quelques maisons à un quart de lieuë de Neuhausel, pour favoriser la retraite de son Armée, aprés quoi il fit battre la marche, & se retira du côté de Comorre, où il jetta d'abord du secours. Cependant, comme l'Armée des Turcs s'avançoit, il marcha vers l'Isle de Schut, & ayant passé le Raab sur un Pont qu'il y fit construire, il s'alla camper dans un poste assez avantageux, où à peine fût-il arrivé que les ennemis parurent, & s'allerent camper entre Albe-Royale & la Ville de Raab, n'y ayant que la Riviere du même nom qui separât les deux Armées, ce qui jetta d'abord l'épouvante dans le Camp des Imperiaux.

Pendant que les deux Armées s'observoient, les Tartares qui faisoient un Corps de trente mille hommes sous la conduite de leur Cham, ayant fait un détachement extraordinaire & passé le Raab à la nage,

mirent tout à feu & à ſang, juſqu'à la Riviere de Leithe, qui ſepare la Hongrie d'avec l'Autriche. L'incurſion de ces Troupes Barbares, & les excés horribles qu'elles avoient commis, n'ayant épargné ni âge ni ſexe, donna à penſer au Duc de Lorraine: & d'ailleurs comſiderant que ce qui lui reſtoit de Troupes, aprés les detachemens qu'il avoit eſté obligé de faire, pour renforcer les Garniſons de Raab & de Comorre, étoit reduit à vingt-quatre mille hommes, & qu'il ne pouvoit, ſans danger, s'expoſer à être enfermé par les ennemis & attaqué de deux côtez; ayant fait aſſembler ſon Conſeil, il leva le Camp, & ſe retira du côté de Vienne, mais ce ne fut pas ſans difficulté.

L'Armée marchoit vers l'Iſle de Schut, lors que le Duc apprit que les ennemis avoient auſſi decampé, & que ſix mille Hongrois des Troupes de l'Empereur commandez par les Comtes Dralkovitz & Budiani, qui gardoient un paſſage conſiderable, s'eſtoient jettez dans l'Armée des Mécontens, & avoient laiſſé paſſer les Infideles. Cette nouvelle jetta la terreur dans les Troupes Imperiales, & ce qui acheva de les épouvanter, c'eſt qu'outre que tous les Partis qu'on envoyoit, pour reconnoître

tre

tre l'ennemi, revenoient en desordre ou diminuez de la moitié, on sçût que les Turcs mettoient le feu par tout où ils passoient & exerçoient des hostilitez inoüies. La consternation étoit si grande, que le Duc de Lorraine avoit toutes les peines du monde à faire des détachemens, pour aller reconnoître les ennemis. Cependant son Armée s'avançoit toûjours, & marchoit même en fort bon ordre. Mais sur un avis qu'on eût que les Infidelles n'étoient qu'à une lieuë d'une petite Riviere que l'Armée étoit sur le point de passer; la Cavalerie se retira, pour éviter la fureur des Turcs & abandonna l'Infanterie, quelque effort que fissent les Officiers pour la retenir. Le Duc fit dans cette occasion tout ce qu'on pouvoit attendre de son experience & de son courage. Il n'oublia rien pour ramener ces Troupes timides qui avoient tourné si lâchement le dos. Mais comme dans le tems qu'il les exhortoit à rejoindre l'Armée & faire une retraite plus honorable, les ennemis s'étoient approchez & avoient attaqué son Arrieregarde, il ne pensa qu'à sauver son Infanterie. D'abord les Bagages du Duc de Saxe-Lavvembourg, du Prince Loüis de Bade, du Comte de Caprara & de Montecuculli furent pillez & ceux qui les conduisoient taillez en pieces.

Ce ne fut pas tout. Ces troupes furieuſes ſe prevalant de leurs forces & de la fuite de la Cavalerie Imperiale , commencerent à ſe jetter ſur l'Infanterie & à faire un carnage horrible. Le Duc qui ſe crut perdu & qui voulut perir en grand Capitaine, ou delivrer ſon Infanterie , ayant exhorté tout ce qu'il avoit d'Officiers à le ſuivre, & s'étant ouvert un paſſage le ſabre à la main , au milieu des ennemis, cette Infanterie qui commençoit déja à plier , & à laquelle ſe joignit une partie de la Cavalerie, fut ſi animée, par l'exemple de ſon General & combattit avec tant de fureur , que les Turcs qui ne s'étoient pas attendu à cela & dont la pluſpart s'amuſoient à conſerver le butin qu'ils avoient fait, furent ſi étourdis, qu'ils lâcherent en même tems le pied. Le Duc qui avoit dégagé ſes Troupes, ne ſe soucia pas de pourſuivre les ennemis. Il continua ſa marche & arriva heureuſement dans l'Iſle de Leopolſtat ſous le canon de Vienne , où le reſte de ſa Cavalerie l'attendoit.

La premiere choſe que firent les Turcs, aprés la retraite du Duc de Lorraine, fut de mettre le ſiege devant Raab. Mais le Grand Viſir regardant comme une petite Conquête la priſe de cette Fortereſſe, il laiſſa le ſoin de ce ſiege au Bacha de Bude, & reſolut d'al-

ler

ler droit à Vienne. Le siege de cette Ville étoit d'une trop grande consequence pour être entrepris, sans y avoir pensé auparavant. Le Grand Visir fit assembler son Conseil de guerre pour deliberer sur cette entreprise. Ceux qui composoient ce Conseil furent tout d'avis de differer le siege de cette Ville à une autre Campagne & de continuer celui de Raab, dont la conquête assujettiroit Comorre, tandis que les Tartares porteroient la desolation dans la Silesie & la Moravie, & mettroient les Chrêtiens hors d'état de subsister dans ces Païs-là, faute de vivres & de retraite. Ce conseil étoit accompagné de beaucoup de sagesse, & il ne pouvoit qu'être fatal à la Chrêtienté, si le Grand Visir l'eût suivi. Mais comme ce General se vouloit rendre recommandable par cette entreprise & qu'il se fioit trop à ses forces, il fut toûjours d'un avis contraire. On fit tout ce qu'on pût pour le détourner de ce dessein. Mais rien n'ayant esté capable de le faire retracter, il se disposa à faire ce siege. Les divers detachemens qu'il avoit esté obligé de faire pour observer les Imperiaux ; les Troupes qu'il avoit laissée devant Raab ; un Camp volant qu'il avoit dans la Haute-Hongrie, & les pertes qu'il avoit faites en divers petits combats qui s'étoient donnez, avoient

avoient fort affoibli l'Armée Ottomane. Cependant elle étoit encore forte de plus de cent cinquante mille hommes.

Le Grand Visir ne se fut pas plûtôt mis en marche, que les Tartares s'avancerent jusques à deux lieuës de Vienne. Ils defirent quelques Regimens & mirent le feu à plusieurs Villages. La nouvelle de la marche des Turcs & les ravages continuels que faisoient les Tartares, épouvanterent si fort l'Empereur, qu'il résolut de sortir de Vienne. Il en sortit le 7. du mois de Juillet avec toute sa Cour & se retira à Lintz, d'où il partit pour Passau sept ou huit jours aprés, dés qu'il eut appris que les Turcs avoient commencé de former leur siege ; ce qu'ils avoient fait le quatorziéme du même mois.

Le Duc de Lorraine qui étoit demeuré jusqu'alors campé dans l'Isle de Leopolstat avec sa Cavalerie, & qui ne croyoit point en devoir bouger, changea de dessein neanmoins, & resolut de faire passer ses Troupes sur quatre Ponts qui regardoient du côté de la Moravie. Cette resolution ne fut pas plûtôt prise, qu'il se mit en état de sortir de l'Isle, & étoit déja en marche, lors qu'il vît paroître un gros de Tartares & de Turcs qui s'approchoit des Ponts & qui se mettoit en devoir de le poursuivre. Le Duc ne se laissa

point

point ſurprendre. Il détacha d'abord le General Schulz, qui aprés un combat fort opiniâtre repouſſa enfin l'ennemi. Aprés quoi il s'alla poſter au de là des Ponts du Danube. Ceux qui ne penetroient pas les deſſeins du Duc de Lorraine, diſoient que ce Prince ne devoit pas avoir abandonné l'Iſle de Leopolſtat, & qu'il devoit en avoir conſervé les Ponts qu'on avoit eſté obligé d'abattre, parce que cela eut conſervé la communication de Vienne avec l'Empereur, & qu'il eut eſté facile, en conſervant ce poſte, de faire entrer à toute heure du ſecours & des vivres dans la Place. Mais il étoit neceſſaire que le Duc fut en platte Campagne avec ſes Troupes.

Je n'entre en aucune maniere dans les circonſtances d'un ſiege qui a fait tant de bruit dans le monde, & dont on peut lire par tout les diverſes Relations qui en ont eſté faites. Je me borne à parler ſimplement de ce que fit Charles Cinquiéme pendant ce ſiege memorable.

L'Empereur qui vit que les Turcs preſſoient Vienne, & qu'il n'étoit pas en état de pouvoir délivrer cette Ville, n'ayant pas les Troupes qui lui euſſent eſté neceſſaires, envoya pluſieurs Courriers au Roi de Pologne, pour lui demander du ſecours; & le ſolliciter

liciter à venir lui-même à la tête de ſon Armée. Ce Prince la terreur des Ottomans, preſſé par le Nonce du Pape, mais bien plus encore par ſon grand cœur & par ſa generoſité, écrivit à Sa Majeſté Imperiale, qu'elle pouvoit compter ſur lui, & qui quoi qu'il ne fût point en Guerre avec les Turcs, il ſe diſpoſeroit neanmoins à marcher à ſon ſecours, & qu'il tâcheroit de ſe rendre aux environs de Vienne, vers le commencement du mois de Septembre.

Quoi que ce terme fût aſſez court, & qu'il fût impoſſible au Roi de Pologne, de faire une plus grande diligence que celle qu'il promettoit de faire, il étoit aſſez long pourtant par rapport aux progrés que faiſoit le Grand Viſir, qui avoit déja ouvert la Tranchée par trois endroits differens, & menacé le Comte de Staremberg Gouverneur de la Ville, de faire paſſer au fil de l'épée, depuis le plus petit juſqu'au plus grand, s'il ne ſe diſpoſoit à ſe rendre.

Cependant, tandis que les Aſſiegez faiſoient des ſorties aſſez vigoureuſes, & qu'ils empêchoient, autant qu'il leur étoit poſſible, que les ennemis n'avançaſſent leurs Travaux, le Duc de Lorraine ne s'endormoit pas. Il écrivit des lettres à Vienne, que le Comte de Staremberg reçût le vingt-deuxiéme

d'Août,

d'Août, par lesquelles il marquoit à ce Gouverneur, qui se distingua si bien pendant ce siege; que les Troupes qui devoient marcher à son secours s'assembloient incessamment, que les Bavarois, les Saxons, ceux de Franconie, les Polonois, & les Imperiaux s'approchoient de Krembs; que le Roi de Pologne en personne venoit en diligence aussi bien que les Electeurs de Baviere & de Saxe; que l'Empereur même, pour être plus prés de Vienne descendoit jusqu'à Lintz; qu'il ne s'agissoit plus que de tenir bon jusqu'à ce que les Troupes fussent jointes, ce qui seroit apparemment sur la fin du mois; Qu'au reste, il alloit marcher vers Krembs pour presser par sa presence la construction des Ponts necessaires; Qu'il s'exposeroit à toutes sortes de perils, & qu'il tenteroit toutes choses plûtôt que d'abandonner Vienne; Qu'il vouloit bien qu'il sçût, & qu'il souhaitoit même qu'on publiât, qu'il avoit défait le Comte Tekeli auprés de Presbourg; qu'il avoit pris tout son bagage; qu'il avoit brûlé ou coulé à fond les bateaux qu'il avoit destinez à la construction d'un Pont sur le VVaag; Qu'il avoit fait entrer sous l'obéïssance de l'Empereur la Ville de Presbourg qui vouloit se livrer aux Mecontens; qu'il avoit, depuis, remporté une autre Victoire
sur

sur le même Tekeli auprés de la Riviere de la Mark, qu'il lui avoit pris six Drapeaux, & défait une grande partie de ses Troupes.

Il seroit impossible de décrire tout ce que fit ce Generalissime, en attendant la jonction des Troupes, qui marchoient au secours de Vienne ; les mesures qu'il prit pour rompre les desseins des Mécontens qui vouloient couper l'Armée Polonoise ; & les avantages qu'il remporta sur les Turcs & sur les Tartares, toutes les fois qu'il en vint aux mains avec eux, ce qui arriva fort souvent. On peut dire qu'il fut dans un mouvement perpetuel; qu'il porta l'épouvante & l'effroi dans tous les endroits où il parut ; Et que ce fut lui, à proprement parler, qui délivra Vienne, puis qu'il empêcha que le Grand Visir ne pût jamais recevoir aucun renfort dans son Camp, soit en occupant les principaux passages, soit en obligeant les Troupes Ottomanes & Hongroises qui étoient en campagne à se tenir dans leurs postes & à combattre à tous momens.

Tandis que le Duc tenoit en haleine les Troupes des Turcs & des Mecontens, le Grand Visir faisoit ses efforts pour se rendre Maître de Vienne, & les Assiegez, à leur tour, se défendoient vigoureusement. Quoi que les Turcs n'eussent pas esté long-tems devant

devant cette Ville, ils étoient neanmoins si affoiblis par les maladies qui avoient regné dans leur Armée & par la disette de vivres; ils étoient si fatiguez des pluyes presque continuelles qu'il avoit fait, & ils avoient esté si souvent repoussez par les sorties qu'avoit faites le Comte de Staremberg, qu'ils commençoient à desesperer de venir à bout de cette conquête. Les principaux Officiers s'endormant sur une Predestination outrée, que les Mahometans font profession de croire, étoient devenus si indolens, que quoi qu'ils reçussent, presque à toute heure des avis, que le Roi de Pologne s'avançoit, & qu'il alloit joindre l'Armée du Duc de Lorraine, ils ne s'en mirent pourtant point en peine: & ils se fussent laissez surprendre, si la prise de deux Courriers que l'Empereur avoit dépêchez au Comte de Staremberg, pour l'avertir que les Polonois n'étoient qu'à trois journées de Vienne, n'eût reveillé le Grand Visir, qui se flatoit toûjours d'emporter cette Place avant qu'elle pût être secouruë, mais qui commença à perdre esperance à l'approche du Roi de Pologne. Le Bacha de Bude dans un Conseil que le Grand Visir fit tenir, ne fut pas d'avis qu'on attendit que les Polonois les vinssent attaquer dans leur Camp. Il dit qu'il en faloit sortir,
retirer

retirer les Janiſſaires des Tranchées, abattre les bois voiſins pour traverſer les paſſages, tirer un retranchement profond couvert de terre, pour loger l'Infanterie, & dreſſer une groſſe Batterie ; qu'il n'y avoit que ce ſeul moyen pour arrêter le Roi de Pologne, & que les Aſſiegez capituleroient immanquablement, plûtôt que de riſquer d'être emportez d'aſſaut, lors qu'ils viendroient à faire reflexion qu'il n'y avoit aucune apparence de recevoir du ſecours d'ailleurs. Ce que diſoit ce Bacha fut trouvé ſi judicieux que tout le monde fut de ſon avis, mais le Grand Viſir s'y oppoſa. Cependant, comme le Roi de Pologne recevoit à tous momens des Courriers pour lui repreſenter le mauvais état où étoit la Place, ce Prince marcha avec tant de diligence, que comme il s'y étoit engagé, il arriva au commencement de Septembre à Helbron qui n'eſt qu'à quatre lieuës de Vienne ; & le Duc de Lorraine avoit ſçû prendre ſi bien ſes meſures, que les Troupes Polonoiſes & les ſiennes ſe joignirent ſans oppoſition. Le Comte de Staremberg qui ſe voyoit preſſé faiſoit inceſſamment jetter des fuſées pour avertir le Duc de Lorraine de la neceſſité où il étoit d'être ſecouru promptement. Le Duc lui répondoit d'abord par quelqu'autre ſignal de cette nature

ture dont ils étoient convenus enſemble,que le ſecours étoit tout prêt. En effet,toutes les Troupes qui avoient eſté deſtinées pour aller au ſecours de Vienne ayant eſté jointes, le Roi de Pologne marcha à la tête de l'Armée Chrêtienne, dans la reſolution d'aller attaquer les Infideles & de les forcer dans leur Camp. Lors que toutes les Troupes furent jointes, cette Armée fut d'environ cent mille hommes.

Le Grand Viſir qui s'attendoit bien à voir fondre ſur lui le Roi de Pologne & le Duc de Lorraine, & qui s'étoit même preparé à les recevoir & à ſe bien defendre, eût pourtant beſoin de toute ſa reſolution lors qu'il apprit les forces des Chrêtiens & qu'il vit paroître ſur une colline leur Avantgarde. Il commença à ſe repentir de n'avoir pas ſuivi les ſentimens du Bacha de Bude, mais il n'en étoit plus tems alors. Le Bacha d'Andrinople qui vit l'embarras où il ſe trouvoit,conſeillât qu'on levât le ſiege & qu'on ramenât les Troupes du côté de Neuhauſel,alleguant, aprés pluſieurs raiſons, l'exemple du Grand Soliman, qui avoit fait la même choſe dans une ſemblable rencontre. Mais le Grand Viſir, ſoit par preſomption ou par deſeſpoir, ne fut pas encore de cet avis. Il répondit que les Aſſiegez étoient reduits à la derniere

extremité,

extremité, & qu'il leur étoit impoſſible de tenir encore trois jours;qu'il faloit ou vaincre ou mourir. Et pour ce qui regardoit le ſecours qu'on voyoit paroître, il ajoûtoit fierement, qu'il n'étoit point à redouter; qu'outre que l'Armée Polonoiſe ne pouvoit qu'être fatiguée, les Polonois avoient plus de fauſſe bravoure que de veritable fermeté; que pour les Imperiaux il ſçavoit déja ce qu'ils tenoient, qu'il n'y avoit gueres parmi eux que le General des Chrêtiens, en parlant du Duc de Lorraine, qui eût quelque habileté & quelque courage; & qu'en un mot, il aimoit mieux mourir en combattant,que de mourir par les mains d'un muët, ou vivre dans l'opprobre & dans l'infamie.

Cette reſolution étant priſe, il ſe mit en état, ſur le champ, d'aller à la rencontre des Chrêtiens: & n'ayant laiſſé que vingt mille hommes devant la Place, qui continuerent toûjours à la preſſer, il ſe mit en marche avec le reſte de ſon Armée dont il forma trois Corps, pour faire tête à toutes les attaques des Troupes Chrêtiennes, qui marchoient auſſi ſous trois lignes.

Je ſerois trop long,ſi je voulois rapporter ici tout ce que fit le Duc de Lorraine, à qui le Roi de Pologne voulut bien confier, en quelque maniere, le ſoin de la marche de

toute

toute l'Armée. Il la conduiſit ſi ſeurement, & la fit paſſer par des endroits, où elle fut toûjours ſi à couvert des inſultes des ennemis, qui pouvoient l'arrêter ſi aiſément, ſans la grande prudence de ce General, qu'aprés avoir deſcendu une Montagne, aú pied de laquelle l'Armée du Grand Viſir étoit en Bataille, elle fut en état de combattre. Comme elle étoit diviſée en trois Corps, l'un deſquels étoit commandé par le Duc, elle fut attaquée par trois côtez. Le Combat fut rude & dura trois heures. Tout le monde s'y ſignala, mais on rendit cette loüange au Duc qu'il s'y étoit diſtingué plus qu'aucun autre.

Les Troupes Ottomanes ſe defendirent pendant quelque tems. Mais quelque reſiſtance qu'elles fiſſent, on les repouſſa ſi vigoureuſement, que ſi la nuit ne fut ſurvenuë, ce qui favoriſa leur retraite, elles euſſent eſté entierement défaites. Elles rentrerent dans leur Camp toutes delabrées & en deſordre : mais n'ayant pas crû d'y être en ſeureté, elles prirent la fuite à la faveur des tenebres. * L'épouvante des Turcs fut ſi grande, & leur fuite ſi precipitée, qu'ils aban

* *Le ſiege de Vienne fut commencé le 14. de Iuillet 1683. & il fut levé le 12. de Septembre de la même année. Le même jour les Turcs prirent la fuite.*

abandonnerent toutes leurs Tentes, la plus grande partie de leur équipage, toutes leurs munitions generalement, toute leur Artillerie & l'Etendard de l'Empire Ottoman avec les Queuës de cheval, qui sont les marques du pouvoir absolu que les Grands Visirs ont dans leurs Armées. Car on raconte que dans une Bataille que les Türcs livrérent aux Chrêtiens, les Turcs ayant perdu leur grand Etendard, qui leur fut enlevé dans la mélée ; le Visir voyant que depuis cette perte, les Troupes commençoient à prendre la fuite, il abattit, d'un coup de sabre, la queuë d'un cheval & que l'ayant attachée à une demi-pique, & s'étant écrié, en l'élevant ; *Voici le Grand Etendard*, les Turcs reprirent en même tems courage, & que c'est depuis ce tems-là, que les Grands Visirs ont des Queuës de cheval à leurs Bannieres qu'ils font porter toûjours devant eux, ou élever sur les portes de leurs Tentes pour marquer leur autorité. Quoi qu'il en soit, les Turcs laisserent cet Etendard, dont la perte passe dans l'esprit des Turcs pour un presage presque infaillible de la decadence de leur Empire : & le Grand Visir qui se trouva presque seul, fut contraint d'emporter lui-même celui de sa Loi, & de se sauver sans Veste, tandis que tous les Ottomans dont la peur précipitoit la fuite, prirent

la

la route de Raab, où ils arriverent en une nuit & un jour, aprés avoir fait vingt-cinq grandes lieuës, sans s'arrêter qu'ils n'eussent joint les autres Troupes qui étoient restées au Blocus de cette place. Le lendemain le Duc de Lorraine envoya complimenter le Roi de Pologne sur la Victoire que l'Armée Chrêtienne avoit remportée sur les ennemis. Il lui fit dire que le succés de cette journée memorable lui étoit dû entierement, & que ce n'étoit pas la premiere fois que sa presence avoit épouvanté les Infidéles. Mais le Roi de Pologne qui avoit esté témoin de ses actions & de celles des autres Generaux, lui fit répondre, que c'étoit une Victoire à laquelle tout le monde avoit part, mais que cependant on en devoit tout l'honneur à sa conduite, & à la fermeté des Troupes Allemandes, qui étoient entrées les premieres dans le Camp & dans les Travaux des ennemis. Il ne tint pas au Duc de Lorraine qu'on ne poursuivit les Troupes du Grand Visir, du moment qu'elles eurent pris la fuite: mais le Roi de Pologne trouva que son Armée étoit si fatiguée, qu'il crut qu'il étoit necessaire de la faire reposer pendant deux ou trois jours. En effet, les Troupes Polonoises entrerent dans le Camp du Grand Visir le même jour que les Turcs l'abandonnerent; ils commen-

cerent à le piller ; & celles de l'Empereur étant survenuës, le pillage fut continué le lendemain. Il n'y eut personne dans Vienne qui n'en sortit & qui ne tâchât de profiter du débris de l'Armée Ottomane, qui avoit laissé des richesses infinies. Le Roi de Pologne entra dans les Tentes du General des Turcs, dont le Parc étoit d'une étenduë aussi vaste que VVarsovie & où l'on voyoit jusqu'à des jardins, de grands canaux, & tout ce qu'on peut souhaiter dans une grande Ville. Il y voulut même passer la nuit : & ce fut de là qu'il écrivit le lendemain à la Reine son Epouse une lettre, où aprés lui avoir fait un petit détail de ce qui s'étoit trouvé de plus précieux dans ces superbes Tentes, il lui dit d'une maniere si agreable : *Vous ne me pourrez pas dire ce que disent les femmes des Tartares à leurs maris, lors qu'elles les voyent revenir de l'Armée les mains vuides ;* Vous n'estes pas un homme puis que vous revenez sans butin. *Car je reviendray chargé de tant de dépoüilles precieuses, que vous demeurerez d'accord que je me suis trouvé au combat.*

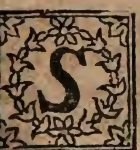
Fin du troisiéme Livre.

LA

LA VIE
DE
CHARLES V.

Duc de Lorraine & de Bar, Generalissime des Troupes Imperiales.

LIVRE QUATRIEME.



I le ſentiment du Duc de Lorraine eût été ſuivi, les Turcs étoient ſi épouvantez & ſi peu en état de ſe défendre, qu'on les eût tous taillez en pieces. Mais pendant les deux ou trois jours que l'Armée Chrêtienne fut dans le repos, & que le Roi de Pologne & les autres Generaux étoient dans Vienne, ou viſitoient les Tentes du Grand Viſir, les Troupes Ottomanes qui avoient pris la fuite en deſordre ayant eu le tems de ſe remettre & de ſe rejoindre, jetterent du ſecours dans des Places qu'on eût pû aiſement ſurpren-

dre, & se mirent enfin à couvert des insultes de leurs ennemis.

Tout le monde demeure d'accord que l'Armée victorieuse ne sût pas profiter de son avantage; qu'elle eût pû, tout d'un coup, assûrer à l'Empereur toute la Hongrie, & pousser plus loin ses Conquêtes. Le Duc de Lorraine fut au desespoir de s'être vû obligé, par complaisance, de déferer aux avis d'un Prince qui avoit quitté son Royaume, exposé sa vie & celle de ses Sujets pour le bien de la Chrêtienté, & qui enfin avoit mis en fuite une Armée nombreuse & formidable, qui étoit sur le point de vaincre & d'entrer triomphante dans Vienne. Le Roi de Pologne qui s'apperçût, bien dans la suite que le Duc avoit eu raison, témoigna à l'Empereur le chagrin qu'il en avoit : car aprés avoir dit à ce Prince qui le remercioit dans leur premiere entreveuë, de la Victoire signalée qu'il avoit remportée : que toute la gloire de cette Victoire étoit dûë à Dieu,& qu'il n'avoit fait dans cette occasion que ce qu'un Prince Chrêtien étoit obligé de faire; il ajoûta,qu'il étoit bien fâché de n'avoir pû continuer la Victoire, en poursuivant les ennemis incessamment; mais que la marche que son Armée avoit faite pendant trois jours & trois nuits, par les sommets des

montagnes & dans les plus profondes valées, par des chemins impratiquables & écarpez, ſans bagage, lequel il avoit falu laiſſer derriere, l'avoit ſi fort fatiguée & abattuë par le défaut de nourriture & de forrages, qu'il avoit eſté contraint de lui donner ces 2. ou 3. jours de repos, afin qu'elle ſe pût refaire, & être capable de ſervir dans la ſuite, & de défaire entierement les Infidéles.

Cependant, les meſures du Duc de Lorraine, qui n'aſpiroit pas moins qu'à la défaite entiere des Troupes Ottomanes, furent rompuës, & ce qui faillit à la deconcerter entierement, fut qu'une partie des Alliez croyant qu'ils avoient fait aſſez d'avoir contribué à la délivrance de Vienne, parlerent de ſe retirer, & l'Electeur de Saxe ſe retira effectivement avec ſes Troupes : & quelques autres Princes furent ſur le point de ſuivre ſon exemple, ce qui ne fut point arrivé, ſi par une prompte marche, on eut mis tous les Princes Chrêtiens dans l'engagement de pourſuivre la Victoire.

Dans l'apprehenſion où étoit le Duc de Lorraine que ſes deſſeins ne vinſſent à échoüer, ſi les Princes Alliez ſe retiroient, il travailla ſi fortement à les engager tous à n'abandonner pas l'Empereur dans une circonſtance ſi importante, qu'à l'Electeur de

Saxe prés, tous les autres Princes se determinerent à continuer la Campagne : mais les choses allerent pourtant autrement.

On parla d'abord de partager l'Armée en plusieurs Corps, pour l'occuper en même tems à diverses expeditions ; on eut sur cela plusieurs conferences. Mais comme on ne se determinoit à rien le Duc qui ne pensoit qu'à profiter du reste de l'Eté, proposa tout ce qu'il crut de plus favorable, ou pour la reduction de la Hongrie, ou pour le siege de quelque Place.

Il étoit impossible de prévoir en quel endroit les Turcs avoient fait dessein de s'arrêter. C'est pourquoi le Duc fut d'avis qu'on les iroit chercher. Et son sentiment ayant esté approuvé par Sa Majesté Imperiale & par le Roi de Pologne ; l'Armée Polonoise & celle de l'Empereur se mirent en marche le dixhuitiéme,& s'allerent camper,deux jours aprés, proche de Presbourg,pour y attendre les Troupes des Alliez qui avoient promis de s'y rendre. Mais ces Troupes ayant changé de dessein, leurs Chefs ayant eu leurs raisons, pour demeurer dans leur Camp prés de Vienne, ou pour se retirer dans leur Païs; le Roi de Pologne & le Duc de Lorraine, aprés avoir pris leurs mesures pour faire quelque entreprise, independamment des autres

autres Alliez, en cas de plus grand retardement ou d'abandon, resolurent de continuer leur marche, & allerent camper le deuxiéme d'Octobre à VVismar, qui n'est pas fort éloigné de Comorre. Ils apprirent là que le Comte Tekeli avec les Troupes des Mecontens, étoit à Levents; que le gros de l'Armée Turque étoit prés de Bude; que le Grand Visir avoit fait avancer un detachement fort considerable vers Gran; & qu'il avoit jetté quatre mille homme dans Neuhausel pour en fortifier la Garnison. On consulta d'abord sur ce qu'on devoit faire, & le Duc panchoit fort à aller attaquer Neuhausel, ou à mettre le siege devant Gran. Mais la saison étant si avancée; le Païs si denué de tout, & si peu en état par consequent de pouvoir faire subsister les Troupes; les Garnisons de ces deux Places étoient si fortes; en un mot, l'entreprise étoit si perilleuse, à cause que les Troupes des Alliez n'avoient pas suivi; que le Duc apres y avoir bien pensé & fait les reflexions necessaires, crut que pour s'assurer Gran & Neuhausel, il falut commencer par attaquer le Fort de Barcam, qui est à la tête du Pont de la premiere de ces Places; le Roi de Pologne y donna les mains.

Dans le tems qu'on se preparoit pour exe-

cuter cette entreprise, le Prince Loüis de Bade rejoignit l'Armée avec l'Infanterie du Duc de Baviere. Si bien que ce renfort ayant donné un nouveau courage, on commença à passer le VVaag. La Cavalerie se campa le méme jour sur les bords de ce Bras du Danube, en attendant les autres Troupes qui n'avoient pas eu le tems de passer. Et d'abord le Duc de Lorraine envoya un gros détachement du côté de Transchin, où les Mecontens paroissoient avec quelques Troupes. Le Duc attendoit l'Infanterie, afin que l'Armée pût marcher en Corps vers Barcam & faire un coup considerable. Il comptoit que le lendemain, qui étoit le huitiéme, tout seroit prêt pour commencer la marche, le Comte de Staremberg qui conduisoit l'Infanterie ayant eu ordre de joindre l'Armée ce jour-là. Mais le Roi de Pologne anticipa le tems. Il envoya au Duc de Lorraine qu'il marchoit pour aller attaquer la Place, qu'on étoit convenu d'attaquer, & qu'il le prioit instamment de se mettre en état de le suivre: le Duc fut extrêmement surpris du changement du Roi de Pologne. Il se disposa pourtant à marcher. Mais auparavant, lui ayant envoyé le Comte de Dunevvald pour lui representer le besoin qu'il y avoit d'attendre l'Infanterie, & le peril où on pouvoit

voit ſe jetter, ſi on ſe ſeparoit dans le voiſinage des Armées des Turcs & des Mecontens, & comme à la porte de leurs Places ; le Comte trouva le Roi qui étoit déja à cheval & qui répondit, qu'ayant eu avis que le détachement des Turcs du côté de Barcam n'étoit pas conſiderable, il ne voyoit aucun inconveniant à continuer ſa marche. Le Duc qui vit la reſolution de ce Prince le ſuivit, n'ayant laiſſé qu'un Regiment de Cravates pour accompagner l'Infanterie.

Le Roi de Pologne n'étoit qu'à une heure de Barcam, lors qu'il fut averti par les premieres Troupes de ſon Avantgarde, que quelques Eſcadrons des ennemis paroiſſoient. Il ordonna d'abord qu'on fit quelque détachement pour les repouſſer. On les repouſſa vigoureuſement. La Cavalerie Turque plia. Mais ayant eſté ſoûtenuë d'un plus grand corps, les premieres Troupes Polonoiſes qui l'avoient attaquée furent repouſſées elles-mêmes. Le Roi fit marcher, au même tems, d'autres Eſcadrons. Et le combat étant engagé, il s'avança lui-même avec toute ſa Cavalerie. Le gros de la Cavalerie ennemie fort d'environ ſept ou huit mille hommes, qui étoit demeuré juſqu'alors couvert d'une grande colline, parut lors que le Roi de Pologne s'y attendoit le moins.

Avant que les Polonois fussent en état de se mettre en bataille, ils furent chargez si vivement & en flanc & en tête, qu'ils furent obligez de prendre la fuite, & de laisser leur bagage & quelques Etendards. Le Duc de Lorraine qui fut averti que les ennemis étoient aux mains avec les Polonois s'avança en diligence pour les aller secourir. Il vit d'abord en arrivant que la Cavalerie Polonoise étoit entierement rompuë & que les Turcs la suivoient de prés. La premiere chose que fit ce Prince fut de commencer à mettre en Bataille les premieres Troupes de l'Empereur, & il n'eut pas plûtôt formé quelques Escadrons, que s'avançant vers les ennemis, ce mouvement les épouvanta si fort, qu'ils prirent sur le champ la fuite & se retirerent sous Barcam. Cependant la terreur ne laissoit pas d'estre dans l'Armée Polonoise. Le Roi de Pologne s'estoit si fort avancé, & en des endroits même si exposez, afin d'animer ses Troupes par son exemple, qu'on crut fort long-tems qu'il étoit tombé entre les mains des Infidéles, parce qu'il ne se retira que des derniers, & long-tems aprés que le Duc de Lorraine eut dissipé les Troupes Ottomanes. La presence de ce Prince que son Armée regardoit déja comme captif, n'avoit pas esté capable de calmer tout-à-fait les esprits.

prits. Les pertes que les Polonois avoient faites & les risques qu'ils avoient courus, les avoient si fort intimidez, que les principaux Officiers de l'Armée, commençoient à persuader au Roi qu'il devoit abandonner la resolution qu'il avoit prise, d'aller attaquer Barcam, & qu'il étoit de la prudence de songer à prendre ses quartiers. Le Duc de Lorraine qui eut quelque vent de la disposition où étoit le Conseil du Roi de Pologne, se rendit aussi-tôt au quartier de ce Monarque, & les raisons qu'il allegua, pour faire voir la facilité qu'il y auroit à se rendre Maîtres de ce Fort, furent trouvées si convainquantes qu'on se resolut de l'attaquer & de marcher le lendemain.

Sa Majesté Polonoise ayant eu avis pendant la nuit que le detachement des Turcs avoit esté fortifié par quelques Corps qui étoient commandez par le Bacha d'Alep & par quelques autres Bachas, & craignant que ces Troupes ne fussent suivies du reste de l'Armée Ottomane, delibera de nouveau sur l'entreprise qu'on avoit resolu d'executer. Mais le Duc de Lorraine lui ayant fait voir manifestement que l'Armée entiere des ennemis ne pouvoit pas estre arrivée devant Barcam, & que quand elle y seroit arrivée, on ne devoit pas changer de dessein ; le Roi

ſe determina pour l'attaque, & marcha vers les ennemis à la tête des deux Armées. Les Turcs qui eſtoient rangez en Bataille dans une plaine n'attendirent pas qu'on les attaquât; ils delivrerent le combat eux-mêmes. L'Aîle gauche des Polonois fut attaquée la premiere, & l'attaque fut ſi furieuſe qu'elle commençoit à plier. Mais le Duc de Lorraine ayant quitté ſes lignes, pour accourir à ſon ſecours, la rallia avec tant de promptitude; & s'eſtant mis,au même tems,à la tête de quelque Cavalerie Allemande,alla fondre avec tant de vigueur ſur les ennemis; & les Polonois le ſeconderent ſi bien,qu'ils les mirent entierement en deroute. Comme il faloit profiter de ce deſordre, le Comte de Dunevvald fut chargé de ſuivre ces Troupes.Si bien qu'elles furent repouſſées juſques dans les portes de Barcam avec une ſi grande perte, que celles que le Grand Viſir avoit faite à la levée du ſiege de Vienne n'avoit eſté rien en comparaiſon. Car outre que dans le combat on avoit fait un carnage épouvantable de Turcs; un Pont ſur lequel ceux qui avoient pris la fuite paſſerent pour entrer dans le Fort, ayant fondu ſous eux, il y en eut un tres-grand nombre qui furent precipitez dans le Danube.

L'occaſion eſtoit trop favorable pour n'en profiter

profiter pas sur le champ. L'Armée Chrêtienne s'avança. Le Duc fit dresser une batterie, & on fit d'abord un si terrible feu que la garnison de Barcam demandant à capituler, en arborant un Etendard blanc, elle se rendit à composition. Mais cela n'empêcha pas que les Polonois ne la taillassent en pieces, ce qui fit du chagrin au Duc de Lorraine, qui avoit rêçû la capitulation.

On croit que de quatorze ou quinze mille Turcs qui s'estoient avancez pour le secours de Barcam; il ne s'en sauva pas quatre mille. Mais ce qu'il y a de constant, c'est qu'on fit plus de mille prisonniers, entre lesquels il y eut deux Bachas & quelques Agas des Janissaires. *

Le Duc de Lorraine voyant le succés qu'avoient les Armes de l'Empereur, resolut de faire le siege de Gran, avant que de finir la Campagne. Le Roi de Pololbgne y consentit. Et toutes choses estant disposées pour cette entreprise, on commença à passer le Danube sur des Ponts qu'on y avoit fait jetter.

Lors qu'on prit cette resolution, toute l'Armée du Grand Visir estoit campée aux envi

* *Le Fort de Barcam se rendit au Duc de Lorrraine le 9. d'Octobre 1683. un peu moins d'un mois aprés la levée du siege de Vienne.*

environs de Bude ; il ne paroiſſoit aucunes Troupes des ennemis auprés de Gian. Mais dans la crainte où furent les Turcs qu'on n'allât aſſieger cette Place,ils firent quelques detachemens pour la ſecourir en cas de beſoin, ce qui joint à ce qu'on diſoit que l'Armée Ottomane étoit encore de quatre vingt mille hommes, fit determiner le Roi de Pologne à abandonner le deſſein de ce ſiege. Le Duc de Lorraine fut inconſolable d'apprendre cette reſolution. Quoi qu'il ſe crût aſſez fort tout ſeul avec les Troupes de l'Empereur & celles des Alliez qu'il commandoit, pour reduire en peu de tems cette Place,il vouloit menager le Roi de Pologne. Car outre que ç'eût eſté s'oppoſer d'une maniere trop mépriſante aux avis d'un Prince à qui l'Empereur avoit des obligations infinies,les Turcs & les Mecontens n'euſſent pû que ſe prévaloir de la ſeparation des deux Armées.

Dans l'embarras où étoit le Duc,il n'y eut rien qu'il ne mit en œuvre pour ramener le Roi de Pologne & ceux qui compoſoient ſon Conſeil. Il trouva d'abord des difficultez:mais il s'y prit d'une maniere ſi inſinuante & allegua des raiſons ſi fortes : qu'enfin le Roi conſentit à concourir à ſon deſſein.

Comme il étoit de la derniere importance qu'on ne perdit point de tems, parce que la ſaiſon

ſaiſon étoit déja avancée, & que d'ailleurs, il faloit profiter de la diſpoſition où étoit le Roi de Pologne, le Duc de Lorraine fit avancer ſes Troupes & leur fit d'abord occuper trois poſtes, d'où on pouvoit battre le Château. L'Armée Polonoiſe ſe logea d'un autre côté. Chacun dreſſa ſes Batteries. Et deux jours aprés que le ſiege eut eſté formé, on preſſa les ennemis avec tant de vigueur qu'ils furent obligez d'abandonner la Ville & de ſe renfermer dans le Château qui capitula trois jours aprés, * quoi que la Garniſon de cette Place fut forte de plus de trois mille hommes, qui étoient commandez par deux Bachas.

Cette glorieuſe Expedition étant finie, les Troupes de Baviere & de Suabe ſe retirerent. Comme la ſaiſon étoit trop fâcheuſe & les Armées trop fatiguées pour penſer à aucune entrepriſe conſiderable, le Duc de Lorraine repaſſa le Danube, & les deux Armées ſe mirent en marche pour aller prendre leurs quartier d'hyver.

Aprés la priſe de Barcam, le Comte d'Humanai & quelques autres Chefs des Mécontens

** Gran fut aſſiegé le 22. Octobre 1683. & fut rendu à compoſition le 27. du mois, cinq jours aprés, & quinze ou ſeize jours aprés la priſe de Barcam.*

tens avoient été envoyez au Roi de Pologne par le Comte Tekeli, pour le prier de solliciter leur Paix auprés de Sa Majesté Imperiale. Les propositions des Mecontens furent d'abord rejettées. Mais le Roi de Pologne, qui souhaitoit avec passion, qu'on pût ménager quelque accommodement avec Tekeli, dont les Envoyez ne s'estoient pas retirez encore, pria le Duc de Lorraine de faire assembler un Conseil sur les interêts des Mecontens, avant que les Armées se separassent, & qu'elles fussent dans leurs quartiers. Le Duc s'excusa d'abord, allegant qu'il n'avoit aucun ordre de Sa Majesté Imperiale pour traiter avec les Rebelles. Mais le Roi de Pologne fit tant d'instances, que ce Conseil fut assemblé. Le Vice-Chancelier de Pologne, aprés un lõg discours qu'il fit sur les grands avantages que procuroit la Paix à un Prince, exposa les pretentions des Mecontens, qui se reduisoient à ces points. 1. A la conservation des Privileges du Royaume, & principalement de leur Religion. A. la restitution des biens confisquez. 3. A la Convoquation d'une Diete. 4. A leur accorder des quartiers d'hyver & une Treve pendant la negociation. 5. A declarer Prince le Comte Tekeli. 6. Et enfin, à lui accorder les Comtez qu'on lui avoit fait esperer autrefois.

Mais

Mais le Duc de Lorraine ayant répondu qu'il faloit que les Mecontens se separassent des Turcs, & qu'ils missent les armes bas, avant qu'on les pût écouter, ce Conseil n'aboutit à rien. Comme il estoit necessaire qu'on pensât aux preparatifs qu'il faloit faire pour la Campagne suivante, le Duc laissa le commandement de son Armée en Hongrie au Comte de Rabata, & partit pour Lintz où estoit la Cour Imperiale; il y arriva le troisiéme du mois de Decembre.

Le Roi de Pologne avoit fait dessein de passer l'hyver dans les quartiers qu'il avoit choisis, il changea d'avis cependant, & se retira dans ses Etas avec son Armée, ce qui fit quelque peine à l'Empereur. Mais le Duc de Lorraine lui ayant fait esperer, que sans le secours de Sa Majesté Polonoise & des autres Princes Alliez, qui s'estoient retirez déja, on ne laisseroit pas de reduire la Hongrie, il se reposa sur ce Prince, qui au milieu des divertissemens de la Cour & des delices qu'il goûtoit, auprés de la Reine de Pologne son Epouse, ne negligea rien, pour être en estat de se remettre de bonne heure en Campagne, & d'aller porter de nouveau la terreur dans les Armées des Turcs & des Mecontens.

La levée du siege de Vienne, la prise de

Barcam & de Gran, la reduction de plusieurs Villes Franches de la Haute-Hongrie dont le Roi de Pologne s'estoit rendu Maître dans sa marche, & les diverses Victoires que les Chrêtiens avoient remportées, allarmerent si fort le Grand Seigneur, qu'il fit pendant l'hyver des preparatifs extraordinaires, pour tâcher de se dedommager de toutes les pertes qu'il avoit faites. Comme le peu de succés qu'avoient eu ses Armes en Hongrie fut attribué unanimement à la mauvaise conduite de Cara Mustapha, (c'étoit le nom du Grand Visir;) la premiere chose que fit Sa Hautesse, fut de faire étrangler ce Ministre, & d'élever un autre Visir à sa place, pour aller cõmander ses Armées En effet, le tems d'ouvrir la Campagne étant venu, Cara Ibrahim, qui lui succeda ayant reçû le Bâton de Cõmandement, partit d'Andrinople le seiziéme du mois de Juin 1684. & alla joindre l'Armée Ottomane.

Si le nouveau Visir se disposoit à se bien défendre, le Duc de Lorraine n'oublioit rien pour être en état de l'attaquer, & de faire de nouvelles conquêtes. Il étoit déja en Hongrie où toutes ses Troupes s'étoient renduës, lors que le Grand Visir y arriva: & il avoit même assiegé & pris Vicegrad, * cette Ville autrefois

* *Cette Ville fut assiége le 15. de Juin 1684. & Capitula deux jours aprés.*

fois si fameuse, pour avoir esté le lieu de la residence des Rois de Hongrie, & dont la conquête étoit tout à fait importante, parce qu'outre que c'étoit une Place forte, étant bâtie sur un rocher au bord du Danube, on se rendoit Maître de ce Fleuve, & on coupoit les vivres aux Turcs. Le nouveau Visir fier de la Dignité éminente, où il venoit d'être élevé, ne voulant rien negliger pour la bien remplir, n'eut pas plûtôt joint les Troupes Ottomanes, qu'il fit marcher un Corps d'Armée du côté de Bude, pour mettre à couvert cette Place; le Duc de Lorraine, qui avoit déja repassé le Danube, & qui apprit que le Bacha de Bude s'avançoit à la tête de quinze mille Turcs, s'avança lui-même du côté où ce Bacha marchoit, afin de l'engager au combat: & l'ayant rencontré prés de VVeitzen, il le battit, le mit en déroute, lui enleva son canon & plusieurs Etendards, prit une partie de son bagage, fit un tres-grand nombre de prisonniers, & se rendit Maître de la Place; qui se rendit à discretion, aprés avoir resisté trois ou quatre heures, & s'être defenduë vigoureusement. * Pest qu'il alla atta

* *VVeitzen ou Vaccie fut pris le 28. de Iuin 1684. Et Pest quelques jours aprés. Ce sont deux Villes scituées sur le Danube; la derniere est si prés de Bude, & cette Place la domine si fort qu'elle en peut être foudroyée à coups de canon.*

attaquer ensuite eut le même sort que VVeitzen. Il commença d'abord à bombarder si furieusement cette Place, qu'elle fut contrainte de lui ouvrir les portes. Mais le Duc n'en demeura pas là. Il battit quelques jours aprés l'Armée Ottomane prés de Bude, où elle étoit rangée en Bataille, & alla mettre le siege devant cette Place, qui avant l'invasion des Turcs en Hongrie étoit la Capitale de ce Royaume.

La terreur étoit si fort répanduë dans les Troupes Ottomanes, qu'ils n'oserent faire aucun détachement pour s'opposer au siege de Bude, quoi que leur Armée fût aussi forte que celle du Duc de Lorraine. Dés les premiers jours, les Imperiaux se saisirent du Fauxbourg, & de quelques postes avantageux, d'où ils chasserent les ennemis: & huit jours aprés que le siege eut été formé, on avoit si fort battu la Ville qu'ō avois fait une bréche considerable. Ces commencemens qui étoient heureux faisoient esperer un bon succés. Mais le Grand Visir s'étant reveillé, fit marcher une Armée de vingt mille Turcs, commandée par le Seraskier, pour aller au secours de cette Place. Le Duc de Lorraine qui en eut avis, craignant que si ces Troupes s'avançoient trop, il ne fut obligé de lever le siege, resolut de les aller combattre.

Si

Si bien que s'étant détaché à la tête de quinze mille hommes, il attaqua l'Armée ennemie avec tant d'avantage, qu'il demeura dans ce combat plus de quatre mille Turcs sur la place. Une grande partie des autres furent blessez ou faits prisonniers : & ceux qui échaperent des mains des Chrétiens prirent la fuite si épouvantez & avec tant de précipitation, qu'ils laisserent tout leur bagage, toutes leurs munitions, tout leur canon, & le grand Etendard du Grand Visir, comme à la levée du siége de Vienne.

Pendant que ces choses se passoient, on canonnoit toûjours la Ville : & le Duc de Lorraine étant retourné au Camp, aprés la défaite du Seraskier, continua de presser le siége. Les Assiégez, pendant plus de deux mois, firent presque tous les jours des sorties si vigoureuses, que l'Armée Imperiale commençoit à diminuer. Mais ces pertes n'avoient pas empêché néanmoins; qu'on n'eût gagné beaucoup de terroir, qu'on ne se fut avancé jusques aux Remparts; qu'on n'eut fait joüer plusieurs fois des mines dont l'éfet avoit été merveilleux; & que la brêche qu'on avoit faite ne fût d'environ trente pas. Le Duc de Lorraine se disposoit même à hazarder un assaut général; mais étant tombé malade dans ce tems-là, il fut obligé de se retirer

retirer & de laiſſer le ſoin du ſiége au Comte de Rabata, qui étoit un homme de tête & d'une grande experience & qui ne fut pas d'avis qu'on haſardât rien.

Pendant l'indiſpoſition du Duc de Lorraine, le Duc de Baviére arriva au Camp avec un ſecours aſſez conſiderable. Il n'eût pas plûtôt viſité les Travaux & vû la diſpoſition de la Place, qu'il fit ſommer le Gouverneur de ſe rendre, lui promettant bonne compoſition. On eſperoit que ce Gouverneur ſe voyant preſſé, & ſans eſperance d'être ſecouru pendant que l'Armée imperiale recevoit des renforts, ne refuſeroit pas le parti Mais il ne répondit au Duc de Baviére que par des ſorties continuelles, qui deſoloient l'Armée Chrêtienne, quoi que les Aſſiegez, de leur côté, ne fiſſent pas de petites pertes.

Le Duc de Lorraine dont la ſanté n'étoit pas tout à fait rétablie ne laiſſa pas de ſe rendre au camp dans l'impatience où il étoit de ſe rendre Maître de Bude. Mais la face des choſes avoit bien changé pendant ſa maladie. Le Seraskier s'étoit approché de la Place avec de nouvelles Troupes; & tandis que les Aſſiegez faiſoient leurs ſorties, l'Armée Ottomane faiſoit de ſi gros détachemens, que celle du Duc de Lorraine ſe trouvoit bien embarraſſée, ayant à ſe défendre de deux côtez

tez. A la faveur même des ſorties que les Aſſiégez faiſoient tous les jours, ils reçurent du ſecours pluſieurs fois: & de quelque maniere que s'y prit le Duc de Lorraine, il ne pût jamais empêcher qu'on ne fit entrer pluſieurs fois des vivres & des munitions dans la Place. Enfin, aprés pluſieurs attaques, aprés pluſieurs ſorties ſanglantes, aprés pluſieurs efforts inutiles, & une perte de plus de dix mille Chrêtiens, qui perirent pendant ce ſiége lequel dura trois mois & demi, le Seraskier ayant reçû un renfort de dix mille Tartares, & ayant marché tout droit à l'Armée Imperiale, il fit des attaques ſi vives, & ceux qui furent attaquez s'en tirerent avec tant de deſavantage, que le Duc de Lorraine reconnut qu'il faloit penſer à la retraite. Le ſecours jetté dans la Place; la diminution de ſes Troupes, & le mauvais état où elles étoient, faute de fourages & de vivres; l'incommodité de la ſaiſon; de petites meſintelligences qui s'étoient gliſsées parmi quelques Generaux; la fuite d'un parti de Hongrois; & le haſard auquel il ſe fut exposé, en donnant un aſſaut general, dans lequel il eût eu à combattre en même tems & ceux de la Ville & le Seraskier, qui n'étoit pas éloigné de ſes lignes; toutes ces conſiderations acheverent de le determiner à lever

lever le Siége, & à faire ceder sa valeur à sa sagesse & à sa prudence. * Ce ne fut pas neanmoins sans se faire une violence extrême, qu'il consentit à cette retraite : mais elle fut si honorable, qu'il en pouvoit tirer vanité. Car quelque nombreuse que fût l'Armée des ennemis, elle n'osa jamais attaquer son Arriére-garde, tant le Seraskier étoit épouvanté des avantages qu'il avoit eû sur lui pendant le siege. Voila qu'elle fut la fin de cette Campagne, dont les commencemens heureux promettoient un dénoüement bien contraïre. Le Seraskier alla prendre ses quartiers d'hyver : & le Duc de Lorraine les siens, aprés avoir mis de fortes Garnisons dans Vicegrad & dans VVeitzen, & fait demolir Pest qu'il étoit impossible de conserver, pouvant être foudroyé par le canon de Bude. Il se fit pendant l'Hyver de petites courses de côté & d'autre. On prit & reprit quelques Châteaux, & l'Arméede l'Empereur bloqua Neuhausel, afin d'ouvrir la Campagne par le siége de cette Place : mais cela n'empêcha pas que les Turcs n'y jettassent du secours plusieurs fois, & ne fissent de tems en tems des ravages.

La levée du Siége de Bude ; les courses con

* *Bude fut assiegé le* 14. *de Juillet* 1684. *& le siége en fut levé le* 1. *Novembre de la même année.*

continuelles qui faiſoient les Turcs dãs une ſaiſon où les Troupes demeurent ordinairement en repos ; & les grands préparatifs qu'on faiſoit à Conſtantinople, ayant fait juger à l'Empereur que l'Armée du Duc de Lorraine ne pouvoit pas être aſſez forte pour tenter quelque nouvelle entrepriſe, ce Prince crut qu'il étoit neceſſaire d'avoir recours aux Electeurs & aux autres Princes & Etats de l'Empire, pour ne courir pas le danger de voir échoüer ſes deſſeins. Et comme il étoit de leur interêt d'abaiſſer, s'il étoit poſſible, l'ennemi cõmun de la Chrêtienté, ils s'engagerent, pour le Printems prochain, de faire marcher en Hongrie, une Armée de plus de ſoixante mille hommes, tandis que d'un autre côté, le Pape promit d'ouvrir ſes treſors, pour contribuer autant qu'il pourroit, à l'entretenement des Armées qui devoient marcher contre les Infidéles.

Il ſeroit impoſſible de repreſenter ce que ſouffrirent dans leurs quartiers les Troupes de l'Empereur & du Duc de Baviere. Elles manquoient par tout de vivres & de fourages, parce que les Armées avoiẽt tout ravagé. Et le peu de nouriture qu'elle prenoiẽt, ou les méchans alimens dont elles étoient obligées de ſe nourrir, cauſérent tãt de maladies, qu'elles faillirent toutes à périr. Ce-

N pen-

pendant, quelque diminuée que fut l'Armée Impériale, elle fut en état de marcher dés que le Printems approcha, & d'entreprendre quelque chose, en attendant les Troupes Auxiliaires.

L'Empereur avoit résolu qu'on ouvriroit la Campagne par le siége de Novigrad qui est une petite Ville située à une lieuë du Danube entre Gran & Vveitzen, & dont le Château est sur un rocher presque inaccessible. Le dessein de Sa Majesté Impériale étoit d'ôter par ce moyen aux Turcs la communication entre Neuhausel & Bude, & d'assiéger aprés cela de nouveau cette derniére Place. Le Duc de Lorraine partit de Vienne quelques jours aprés cette résolution, qui avoit été prise le huitiéme du mois de Juin dans un Conseil de Guerre où tous les Généraux avoient assisté, & se rendit à son Armée qui étoit campée auprés de Gran, & qui n'étoit forte que d'environ vingt-cinq mille hommes. Ce Prince à qui l'Empereur avoit donné une pleine autorité pour agir selon les occasions, sans attendre ses ordres, ayant examiné la résolution qui avoit été prise d'assieger Novigrad & ensuite Bude, trouva de si grandes difficultez dans l'exécution de ce Projet, qu'il ne crut pas d'avoir un meilleur succés

que

que la Campagne précédente. En effet, les fortifications de Bude étoient en beaucoup meilleur état que l'Empereur ne s'imaginoit, & le nouveau Bacha qui commandoit dans cètte Place & qui avoit achevé de faire démolir les maisons qui avoient été ruïnées, pendant le siége, pour se mettre en état de se mieux défendre, avoit une Garnison de plus de dix mille hommes. Il y avoit outre cela dix mille Turcs entre Bude & Albe-Royale, & douze mille avoient passé le Pont d'Esseck, pour aller joindre dix mille Tartares. Si bien que le Duc de Lorraine se voyoit sur les bras une Armée de soixante mille hommes, compté les détachemens que les ennemis pouvoient faire des Garnisons des Places voisines. Toutes ces considérations le dégoûtérent fort de ce siége. Cependant, cela n'empêcha pas qu'il ne dêtachât le Comte de Caprara avec trois mille Chevaux pour aller reconnoître Novigrad. Quoi que la Garnison de cette Place eût reçût, depuis peu, un renfort de cinq cens Janissaires, elle abandonna la ville & se jetta dãs le Château, à la vûë de ce détachement. Mais comme le Comte de Caprara n'avoit aucun ordre pour le siége, il revint sans rien entreprendre. Et sur le rapport qu'il fit de l'ètat où ètoit la Pla-

ce, le Duc abandonna le dessein qu'on avoit eu de l'attaquer, & résolut d'assieger Neuhausel, ce qui fut aprouvé par l'Empereur, à qui le Duc de Lorraine en écrivit.

L'armée Imperiale investit Neuhausel, le 7. du mois de Juillet 1685. & le lendemain les Troupes du Duc de Baviere & celles des Princes de Brunsvvick, de Lunebourg & de quelques autres Princes d'Allemagne, étant arrivées au Camp, le Duc de Lorraine accompagné de quelques volontaires & des principaux Generaux, alla reconnoître la Place & fit dessein de l'attaquer, de la même maniere que les Turcs l'avoient attaquée & prise en 1663. La chose fut executée, & le siege fut poursuivi ensuite, avec tant de vigueur, que quoi que les Assiegez eussent fait des sorties continuelles, depuis les premiers jours qu'ils avoient été investis, & qu'ils se fussent défendus de la maniere du monde la plus vigoureuse, ils desespererent pourtant de soûtenir les efforts des Chrêtiens.

Cependant, tandis que l'Armée Chrêtienne assiegeoit Neuhausel, les Turcs surprirent la Basse-Ville de Vicegrad, laquelle ils pillerent & brûlerent ensuite, aprés avoir passé la plûpart des habitans au fil de l'épée, & avoir fait prisonniers les autres.

Et

Et en ſuite de cette expedition ils allérent aſſieger la Ville de Gran eſperant de ſe rendre Maître de cette Place ou de faire lever le ſiege de Neuhauſel.

Le Duc de Lorraine étoit ſur le point de tenter un aſſaut general, lors qu'il eut avis que Gran étoit preſſé d'une maniere extraordinaire ; que les Turcs pouſſoient leurs Trāchées, & que le Seraskier, dont l'Armée étoit forte de plus de ſoixante mille hommes avoit fait déja donner deux Aſſauts.

Dans le deſſein où étoit le Duc de dōner du ſecours à cette Place & de livrer Bataille au Seraskier, il partit du Cāp de Neuhauſel avec l'Electeur de Baviere & quelques autres Generaux, à la tête de trente mille hommes, s'étant contenté d'en laiſſer vingt mille devant Neuhauſel, ſous le commandement du Comte de Caprara, qui eut le ſoin de continuer le ſiege. Le même jour l'Armée cāpa à Comorre: & le lendemain ayant paſſé le Danube ſur deux Ponts, à la conſtruction deſquels on avoit travaillé pēdāt toute la nuit, elle commença à marcher en Bataille, & cōtinua ainſi ſa marche juſqu'à ce qu'elle eût rencontré l'ennemi, qui venoit à la rencontre de l'Armée Chrêtienne. Dās l'apprehenſion où fut le Seraskier que le Duc de Lorraine ne le battit, comme il avoit fait la Cā-

pagne précedente, il n'eut pas plûtôt appris que ce Général s'avançoit avec ses troupes, qu'il leva le siége de Gran & ramassa toutes ses forces. Si bien que le Duc le rencontra rangé en Bataille avec une Armée de plus de soixante mille hommes dans un poste tres avantageux : car il avoit, de deux côtez, des montagnes couvertes de bois, & devãt soi, un marais qui s'étendoit jusqu'au Danube, sur le bord duquel il avoit commencé ses lignes qu'il avoit menées depuis ce Fleuve, jusqu'à une éminence, où il avoit planté son gros canon. Les premiers jours il se fit quelques escarmouches. Cependant les Turcs avancerent leur Camp à la même distãce du marais qu'êtoit celui de l'Armée Impériale, étendant leur aîle droite le long du Danube & leur gauche sur les hauteurs.

Mais le Duc de Lorraine ayant été averti que les ennemis avoient levé le siége de Gran, & que les secours qu'il avoit envoyé dans cette Place y êtoient entré, & n'étant pas obligé par consequent de passer le marais, qui étoit entre l'Armée Ottomane & la sienne, n'eut dés-lors autre chose en vûë, que d'obliger le Seraskier à le passer lui-même, afin de l'attirer au combat, sans être dans l'obligation de fatiguer ses troupes, pour cet effet il n'y eut rien qu'il n'imaginât

ginât pour faire réüssir ce dessein. On tint sur cela Conseil de guerre, & il fut enfin resolu qu'on feindroit une retraite précipité, pour attirer le Seraskier. Cette résolution étant prise, on ne pensa qu'à l'executer. On fit plier incessamment les Bagages. On leur fit prendre les devants à l'entrée de la nuit, & deux heures aprés les troupes Impériales décampérent. A peine l'Armée étoit-elle en marche qu'on entendit des cris effroyables, ce qui fit conjecturer que le Seraskier avoit dessein de la poursuivre. En effet, ce Général sur de faux avis, s'êtant imaginé que l'Armée Chrêtienne n'êtoit forte que de vingt mille hommes, avoit fait travailler incessamment à combler le marais & l'avoit passé, dans le dessein de donner Bataille & d'aller ensuite secourir Neuhausel. Le Duc de Lorraine qui êtoit venu à ses fins se prepara pour le combat, & ayant fait faire volte-face à son Armée, il la fit marcher en bataille pendant toute la nuit vers les ennemis, sans se mettre en peine de leurs escarmouches continuelles & des hurlemens des Tartares qui faisoient des cris furieux, selon la coûtume de ces troupes. A la pointe du jour il se leva un broüillard si êpais, qu'il fut impossible au Seraskier de reconnoître les forces des Chrêtiens & la disposition de

leur Armée, ce qui ne contribua pas peu à la Victoire que le Duc de Lorraine remporta, car il en sçût tirer avantage. Le broüillard n'eût pas été plûtôt dissipé, que les deux Armées s'approcherent l'une de l'autre avec assez de lenteur d'abord. Mais enfin, les Turcs s'ètant ébranlez, descendirent des éminences qu'ils occupoient avec une impetuosité incroyable: & fondirent en même tés avec fureur sur l'Aîle droite de l'Armée Chrêtienne, soûtenuë par le Prince Louïs de Bade qui la commandoit sous le Generalissime; cette Aîle fut inébranlable. L'Aîle gauche commandée par l'Electeur de Baviere fut attaquée un moment aprés avec la même fureur que la droite. Elle repoussa les Infideles, qui desesperant de la forcer essayerent de la prendre en flanc : mais cela n'ayant pas réüssi à cause qu'elle ètoit couverte par le Danube, ils retomberent sur le Prince Loüis de Bade. Le Duc de Lorraine qui vit les efforts que faisoient les Turcs, fit marcher l'Aîle qu'il commandoit au petit pas, avec ordre d'essuyer le premier feu des ennemis sans faire la moindre décharge. Le Duc de Baviere donna les mêmes ordres à l'Aîle gauche qu'il conduisoit : Si bien qu'aprés que les Turcs eurent fait leurs premiéres décharges, sans que les Imperiaux

eussent

eussent tiré un seul coup, ceux-ci firent un si grand feu sur eux qu'ils les contraignirent de plier. Le Duc qui voulut profiter de leur desordre, ordonna à ses Troupes de les pousser au petit pas, sans se rompre; & en même tems il les fit poursuivre par les Hongrois, qui étant accoûtumez à la maniere de combattre des Turcs, se railient aussi fort aisement. Les Turcs qui avoient pris la fuite commencerent à se rallier dés qu'ils furent hors de la portée de l'Artillerie des Imperiaux. Ils tournerēt tête contre les Hongrois qui les poursuivoient & ils les mirent même en desordre. Ce petit avantage ayant donné du cœur aux Infideles, ils revinrēt à la charge pour la secōde fois: mais ils furent reçûs par les Impériaux avec tāt de fermeté, que la plûpart de ceux qui portoient les Etēdards des Turcs furent tuez à la tête de leurs Escadrōs, ce qui les mit de nouveau en desordre & les obligea une secōde fois à prēdre la fuite.

Dans le danger où les Turcs se virent, ils se jetterent tous d'un côté & allerent fondre sur l'Aîle du Duc de Lorraine pour tâcher de la prendre en flanc. Le Duc qui penetra ce dessein par les premiers mouvemens des ennemis, le rendit entierement inutile, en faisant redoubler le feu de la premiere ligne, à mesure que les Turcs

s'avançoient. Il donna ordre aussi en même tems au Comte de Dunewald de marcher de ce côté-là avec les Escadrons & les Bataillons les plus proches de la seconde ligne : & tous les ordres qu'il donna furent executez avec tant de bonheur, que le Duc de Baviére s'ètant avancé, un moment aprés, à la tête de l'Aîle gauche la confusion commença à se mettre parmi les troupes Ottomanes, qui prirent enfin la fuite avec tant de terreur, qu'elles s'engagérent dans les endroits du marais les plus difficiles. Le Duc les fit poursuivre d'abord par un détachement de Hongrois & de Croates, & quelques Escadrons de Dragons & de Cavalerie : & cela augmenta si fort leur désordre qu'elles perdirent plus de deux mille hommes, avant que d'avoir repassé le marais. La plûpart des Jànissaires, qui s'ètoient engagez sur une hauteur, furent presque tous taillez en piéces, parce que la Cavalerie les abandonna. Les Turcs tâchérent de se rallier. Mais le Duc de Lorraine ayant fait passer le marais à son Armée par les mêmes endroits où les Turcs l'avoient repassé, & qu'ils avoient comblez eux-mêmes; cela acheva si fort de les épouvanter, qu'ils abandonnérent leur Camp, & cherchérent leur salut dans la fuite.

Dans

Dans ce desordre des troupes Ottomanes, qu'il seroit impossible de bien décrire, les Janissaires ne faisoient nulle difficulté de tuër les Spahis, pour tâcher d'avoir leurs chevaux. Si bien qu'on peut dire que le Seraskier perdit plus de gens par la terreur & le desordre de ses troupes, qu'il n'en avoit perdu dans le combat, où plus de trois mille Turcs ou Tartares étoient demeurez sur la place, tandis que le Duc de Lorraine n'avoit pas perdu trois cens hommes. On trouva dans le Camp des Turcs vingt-quatre piéces de canon, quelques mortiers, plus de mille bombes, quantité de munitions & de vivres & quarante Etendards.

Pendant la déroute des ennemis à la Bataille de Gran, le Comte de Caprara avoit si fort avancé le siége de Neuhausel, que voyant que les Assiégez ne faisoient nulle mine de se rendre, il résolut de donner l'Assaut. Trois mille hommes fûrent d'abord commandez pour aller attaquer deux Bastions où l'on avoit fait des brêches considérables. Ces troupes animées par l'exemple du Comte de Schaffemberg, du Baron d'Assi & du Colonel Kalets, qui commmandoient aux deux attaques & qui fûrent les premiéres à la brêche, taillérent

en pieces dãs un moment tous les Turcs qui se presenterent. De sorte que les autres épouvantez & par ce carnage, & par le feu extraordinaire de plus de soixãte & dix pieces de canon & de vingt mortiers qui jettoient incessamment des bombes & des carcasses, arborérent le Pavillon blãc & battirent la chamade. Mais ils se reveillérẽt trop tard. On ne voulut pas les recevoir à capituler. Si bien que la Place ayant été emportée par force, * ils furent tous passez au fil de l'épée. Le Seraskier, aprés sa défaite, s'ètoit retiré devant Bude, où il avoit fait ètrãgler d'abord quelques Officiers sous pretexte qu'il n'avoient pas fait leur devoir dãs le combat. Mais le Bacha de cette Place ayant fait tirer quelques volées de canon sur les Troupes, & lui ayant mandé que Sa Hautesse l'avoit envoyé pour combattre l'Armée Chrêtienne, & non pas pour prendre la fuïte; ce reproche le toucha si fort & lui donna tant de courage, qu'il se remit d'abord en marche avec le debris de sõ Armée, pour aller chercher les Imperiaux, mais toute cette grande résolution n'aboutit à rien. Au contraire, ayant envoyé quelques jours aprés un

*Neuhausel fut investi le 7. de Juillet 1685. Le 11. il fut assiégé dans les formes; & le 19. d'Août de la même année il fut emporté par assaut.

un Chaoux au Duc de Lorraine, avec la rançon d'un Aga, qui avoit esté fait prisonnier, il lui écrit en même tems une lettre, dans laquelle, aprés lui avoir fait des propositions de Paix de la part du Grand Seigneur, il le prioit, qu'én attendant qu'il en avertit sa Majesté Imperiale, il lui accordât une suspension d'armes. Le but du Seraskier, aprés avoir obtenu cette Treve, estoit de faire traîner en longueur sa negociation de la Paix qu'il proposoit, & de ménager si bien les choses, qu'on envoyât un Ambassadeur à la Porte ; croyant que pendant ce tems-là, le Grand Seigneur ayant le moyen de mettre sûr pied de nouvelles Troupes, on pourroit être en état dans la suite de chasser l'Empereur de Hongrie. Mais le Duc se moqua de ces propositions : & s'estant retiré de VVeitzen où il s'estoit campé avec son Armée pour observer les mouvemens du Seraskier, il s'en retourna à Neuhausel. Chacun ne pensa dés-lors qu'à entrer en quartier d'Hyver : mais le Duc de Lorraine, avant que de prendre les siens, fit rétablir les Fortifications de Novigrad, & bloquer la ville d'Agria. Ceux qui sçavent l'Histoire du Seraskier, sçavent qu'il s'étoit signalé en Pologne, pendant plusieurs Campagnes, & nous avons vû

qu'on ne laissa pas de le condamner à la mort. Ce n'est pas qu'on crût à Constantinople que le Seraskier fût criminel & que tout le monde ne fut convaincu qu'il avoit fait toûjours son devoir. Mais c'étoit assez qu'il eût été malheureux pendant deux Campagnes, pour être regardé comme indigne de vivre : car les Turcs sont si superstitieux, qu'ils s'imaginent, que les malheurs des particuliers pouvant bien se communiquer à tout l'Empire, il y a une espece de justice de les sacrifier au public.

Lors qu'il fut question d'élire un nouveau Seraskier, le Grand Seigneur fut bien embarrassé, ne sçachant sur qui jetter les yeux pour opposer au Duc de Lorraine, dont le seul nom épouvantoit les Ottomans les plus intrépides. Mais le Grand Visir luy ayant proposé Soliman Bacha, qui commandoit alors en Pologne, il se détermina en sa faveur, & le fit rappeller incessamment. Soliman ne fut pas plûtôt arrivé à la Porte, que le Sultan lui dit qu'il l'avoit choisi pour aller commander les Troupes de Hongrie, & qu'il n'avoit trouvé que lui digne de remplir cet Emploi. On eût regardé cet honneur chez une Nation moins barbare, comme une fortune extraordinaire. Mais c'étoit lui prononcer l'arrêt de sa mort

pour la fin de la Campagne, dans la situation où étoient les affaires. Quelque affligé que fût le Bacha de sa nouvelle Dignité, il dissimula pourtant son chagrin, pour se vanger du Grand Visir, qui l'avoit sacrifié dans cette rencontre. En effet, s'étant jetté aux pieds du Sultan, quelques jours aprés il le supplia de le dispenser d'accepter l'Emploi qu'il lui donnoit. Il lui dit que les Troupes Ottomanes étoient des Troupes épouvantées; que le Général des Chrétiens combattoit avec tant de bonheur, qu'il n'avoit qu'à paroître pour vaincre & mettre une Armée en déroute; que les Victoires des ennemis les avoient rendus intrépides; & que prévoyant bien que leur bonheur ne les abandonneroit pas si-tôt, & que la Campagne ne pouvoit finir que par la perte de sa tête, il le prioit de le faire mourir plûtôt que de l'envoyer en Hongrie, où les affaires de la Guerre étoient en trop mauvais état, pour y pouvoir être rétablies, qu'aprés des pertes, peut-être plus grandes que celles qu'on y avoit faites déja. Soliman qui avoit son but, ajoûta un moment aprés, que le mauvais succés de la derniére Campagne venoit de la faute du Grand Visir, qui avoit manqué à plusieurs choses, dont il lui fit un fort long détail, & que cependant, quelque

destinée

destinée qu'il dût avoir, il s'offroit d'accepter la charge dont sa Hautesse vouloit l'honorer, si elle vouloit se rendre en Hongrie à la tète de ses Armées, comme avoient toûjours fait ses Predecesseurs, sans les abandonner à la disposition d'un Visir. Ce discours frappa le Sultan, & fit tant d'effet sur son esprit, qu'il déposa le Grand Visir de sa Charge, en revêtit Soliman Bacha; & resolut d'aller en Hongrie.

Pendant que toutes ces choses se passoient à Constantinople, on se preparoit à Vienne pour l'ouverture de la Campagne. Comme on avoit dessein de frapper un grand coup & de se prévaloir de la consternation où les Victoires des Chrétiens avoient reduit les Troupes Ottomanes, on tint divers Conseils de guerre, dans lesquels on délibera si on assiégeroit Agria qu'on tenoit bloqué, & en même tems Albe-Royale; on ne se détermina pourtant à rien. Mais enfin, le Duc de Lorraine, qui vouloit qu'on assiégeât Bude, étant arrivé avec l'Electeur de Baviére le 20. de May à Neustat, où étoit alors l'Empereur, il fut resolu qu'on commenceroit la Campagne par le siege de cette Place. Comme le succés de cette conquête paroissoit douteux, on avoit debatu fort long-tems sur l'execution de cette entreprise. Le Duc

estoit

estoit convenu d'abord que ce siége ne se pouvoit faire sans beaucoup de peine, à cause que les Fortifications de la Place avoient été tres-bië rétablies, & qu'on y avoit ajoûté quelques Ouvrages, pour en fortifier les dehors le lög du Danube jusqu'à la montagne, & que le fossé avoit esté approfondi, & élargi de l'autre côté de la Ville. Il avoit ajoûté qu'il sçavoit tres-bien que l'on avoit cötreminé les endroits où il avoit preparé des mines lors qu'il l'assiegea en 1684: qu'on avoit pratiqué des fausses portes pour faire des sorties par dessous ; qu'on avoit depavé les ruës, ôté les toits, fait couvrir de terre toutes les maisons, pour empêcher l'effet des böbes & des carcasses; que la Garnison étoit de plus de dix mille hômes choisis entre les Spahis & les Janissaires; & que le Bacha Abdi qui commandoit dans la Place étoit un homme consömé dans le métier de la guerre, un Renegat determiné qui avoit été long-tems Officier dãs les Armées Chrétiennes, & qu'il avoit sous lui six Agas, qui étoiët tous gens experimentez. En un mot, le Duc de Lorraine n'avoit rien oublié pour faire voir les difficultez qu'il y avoit à surmonter, pour se rendre Maître de Bude. Mais ensuite, ayant fait demeurer d'accord l'Empereur, l'Electeur de Baviére & les autres Generaux.

raux qui avoient aſſiſté au Conſeil ; qu'on n'avoit jamais vû une ſi belle Armée que celle qui devoit entrer en Campagne, & que les Turcs n'avoient jamais été plus foibles ni plus conſternez ; ayant repreſenté qu'on profiteroit des fautes qu'on avoit faites pendant le dernier ſiége, & enfin, ayant allegué toutes les raiſons qu'il avoit pour prouver qu'il n'étoit pas impoſſible d'emporter la Place, on s'étoit déterminé à l'aſſiéger, & à y faire marcher deux Armées, l'une qui devoit ètre la plus nombreuſe, commandée par le Duc de Lorraine & l'autre par l'Electeur de Baviére.

Du moment que cette reſolution eut été priſe, on travailla ſans perdre tems à tout ce qui pouvoit contribuer à la faire réüſſir. Le rendez-vous général fut donné aux troupes dans les plaines de Barkam pour le trentiéme du même mois, & d'abord les deux Armées ſe mirent en marche. Comme les troupes de Brandebourg & de Suabe n'avoient pû marcher qu'à petites journées, parce qu'elles avoient pris leur route par la Sileſie & les défilez de Jabluncka, il leur fut impoſſible d'arriver à temps. Et d'ailleurs, quelques accés de fiévre ayant retenu le Duc de Lorraine à Oedembourg, cela fit que la revûë generale fut remiſe au huitiéme

me de Juin, & elle se fit ce jour-là. Jamais entreprise n'a été desirée avec tant d'ardeur, & on ne s'est jamais preparé à une expedition avec plus de courage & avec plus de joye. Les Volontaires accouroient de toutes parts en foule, pour se trouver à ce fameux siége ; on en compta jusques à six mille ; & toutes les troupes en general donnerent tant de marques du desir qu'elles avoient de se signaler, que le Duc de Lorraine dit hautement qu'il étoit assuré de venir à bout de cette Conquête.

Le dixhuitiéme du mois de Juin, les Armées étant arrivées devant Bude, la Place fut investie. Le même jour on travailla aux lignes de circonvalation. Le lendemain on serra la Ville de tous les côtez par où elle étoit accessible. Et le vingt-deuxiéme, aprés qu'on eût commencé à travailler aux tranchées, par l'ouverture de trois grandes Places d'armes, beaucoup plus prés de la Ville que l'on n'avoit fait au siege precedent, on resolut qu'il y auroit trois attaques, la premiere commandée par le Duc de Lorraine, la seconde, par l'Electeur de Baviere, & la troisiéme, par les troupes de Brandebourg, ausquelles on devoit joindre quelques Regimens Imperiaux & quelques autres troupes Auxiliaires ; ce projet fut executé. Je n'entre-

n'entre point dans les circonſtances de ce Siege. Tout le monde ſçait avec quelle vigueur il fut preſſé, depuis le premier jour juſqu'au dernier, & avec quelle intrepidité les Troupes Chrétiennes combattirent. Le Bacha qui commandoit dans Bude ne s'épouvanta point neanmoins, quelque vigoureuſes que fuſſent les attaques des Aſſiegeans, & quelques maltraitées que fuſſent ſes Troupes, toutes les fois qu'elles firent des ſorties, ce qui arriva frequemment. Comme il avoit reſolu de ſe bien défendre, il fit d'abord publier un Ordre du Grand Seigneur, qui condamnoit à la mort ceux qui parleroient de ſe rendre, & il fit même mourir quelques Janiſſaires qui avoient parlé un peu avantageuſement des forces de l'Armée Chrétienne. Il fit ſortir tous les Païſans & toutes les bouches inutiles, de peur qu'elles ne conſumaſſent les proviſions qu'il deſtinoit pour ceux qui devoient ſoûtenir le Siege. Et dans la reſolution où il étoit de ne capituler jamais, à quelque extremité qu'il ſe vit reduit, il envoya hors de la Ville tout ce qu'il avoit de plus précieux, dans le deſſein de le faire conduire à Belgrade, mais cela lui fut enlevé.

Cette perte, toute conſiderable qu'elle étoit, ne fut pas capable d'abattre le courage du

du Bacha. Et quoy que les Assiegeans eussent avancé leurs Travaux, & planté toutes leurs Batteries; quoy qu'ils eussent bombardé & battu la Ville de la maniere du monde la plus terrible; & qu'il eût perdu un tres-grand nombre de ses gens dans les diverses sorties qu'il avoit fait faire, ou lors qu'il avoit voulu repousser les Chrétiens, il ne laissa pas de se deffendre toûjours & de faire une resistance incroyable. En effet, environ un mois aprés que la Place eut esté assiegée le Duc de Lorraine ayant resolu de donner l'Assaut general, si une mine qu'on devoit faire joüer avoit l'effet qu'on s'en pouvoit promettre, & cependant, ayant trouvé à propos de faire sommer les Assiegez, avant que d'en venir à cette extremité; le Bacha luy écrivit cette lettre.

GRAND VISIR DES CHRE'TIENS,

Tu és bien présomptueux de venir une seconde fois mettre le Siége devant Bude, qui a déja coûté tant de monde & tant d'argẽt à la Chrétienté. Il est bien vray que ce Siege nous a surpris, parce que nous ne nous y attendions point. Mais par l'assistance de Dieu & de nôtre Prophete Mahomet, vous aurez été par deux

deux fois repoussez honteusement, & vous n'aurez pas à nous dõner tant d'assauts que vous vous imaginez. Nous esperons qu'il vous en arrivera, comme il vous est déja arrivé. Au reste, si vôtre Empereur vous a commandé de nous attaquer, nous avons ordre du nôtre de nous bien défendre.

ABDI BACHA,
Visir de Bude.

Cette réponse pleine de fierté obligea le Duc de Lorraine à faire joüer le canon des trois attaques & à bombarder la Place avec beaucoup plus de furie, pour ainsi dire, qu'il n'avoit fait auparavant. Ensuite, il fit joüer la mine qu'on avoit déja perfectionnée, avant qu'il eût fait sommer le Bacha : mais cette mine n'ayant pas produit l'effet qu'on s'étoit promis, & au contraire, ayant comblé les premiers postes des tranchées des Imperiaux, il falut remettre l'assaut à une autrefois. Il se donna trois ou quatre jours aprés le vingt-septiéme de Juillet, environ les six heures du soir. Il y eut de part & d'autre un feu effroyable. Si le canon, les bombes, les carcasses, les grenades & la mousqueterie des Assiegeans firent un fracas qui eut pû épouvanter les plus intrepides, le feu que les Assiegez firent & par leur canon & par leurs mortiers à pierres qu'ils accõpagnoient

gnoient d'une grêle de flêches, de dards, de bombes & autres machines qu'ils faisoient rouler du haut des brêches, où ils s'exposoient à corps découvert, fit voir aux Chrétiens, qu'ils avoient affaire à des gens déterminez, & qui avoient dessein de vendre cherement leurs vies. Les Imperiaux furent ceux qui s'avancérent le plus des logemens où les Assiegez s'étoient retranchez, mais ils eurent peine à se consérver dans leurs postes, à cause du grand nombre des fourneaux qu'on y fit joüer. On voyoit sauter jusqu'à deux ou trois cens hommes à la fois, & la resistance des ennemis étoit si grande, que les troupes Imperiales, qui estoiēt allées à l'Assaut furent repoussées pendant trois fois, & firent des pertes considerables. Le Duc de Lorraine qui s'en apperçût du lieu où il donnoit les ordres, s'avança lui-même au pied de la brêche avec des nouvelles troupes, pour les soûtenir. Et sa presence les anima tellement, que voyant leur General s'exposer comme eux aux plus grands dangers & vouloir se rendre témoin de leurs actions, ils forcérent les Infidelles dans leurs logemens & se rendirent Maîtres d'une Rondelle, d'où dépendoit en quelque maniere la prise de la Place. L'Electeur de Baviére & les troupes de Brandebourg n'eurent

rét pas moins de ſuccés à leurs attaques que le Duc de Lorraine en avoit eu à la ſienne. Cet Aſſaut, qui fut le ſecond qu'on donna, dura pendant trois heures, & la nuit qui commençoit d'approcher, ne permit pas qu'on avançât davantage. Le Duc fut bleſſé legeremẽt dans cette occaſion d'un coup de pierre à la jambe, & ſon Aide de Camp General fut tué auprés de lui. Tout ſe diſpoſoit pour emporter la Place d'aſſaut. Mais le Duc de Lorraine jugeant qu'il y alloit du ſervice de l'Empereur d'éviter cette extremité, s'il étoit poſſible, envoya une ſeconde fois ſommer le Bacha de ſe rendre. Le Bacha qui commençoit déja à craindre, parla d'un ton un peu moins haut qu'il n'avoit fait auparavant. Il écrivit deux lettres, l'une adreſſée au Duc de Lorraine, & l'autre à l'Electeur de Baviére, dans leſquelles, aprés leur avoir repreſenté que la conſervation de Bude, qui étoit la clef de Conſtantinople & de Jeruſalem, étoit d'une telle conſequence pour les Ottomans, qu'il ne pouvoit ſe reſoudre à la remettre entre les mains des Chrétiens; il leur propoſoit qu'ils n'avoient qu'à choiſir une autre Ville en Hongrie, telle qu'ils voudroient, & qu'il étoit diſpoſé à la dõner, pourveu qu'ils levaſsét en même tems le ſiége & qu'ils fiſſent une Paix generale. Mais

cette

cette proposition fut rejettée, & on se prepara à un troisiéme Assaut, qui fut donné deux ou trois jours aprés, & où les Imperiaux avancérent leurs logemens jusqu'au pied de la troisiéme muraille qui environnoit la Ville, aprés avoir perdu bien du monde.

Dans le tems que la Place étoit ainsi pressée, & que les Assiegez étoient presque aux abois, l'Armée Ottomane s'approcha pour tâcher d'y jetter du secours, ou forcer les Chrétiens dans leurs Lignes. On avoit crû que Mahomet IV. paroîtroit à la tête de cette Armée. Mais Soliman qui l'y avoit engagé, lors qu'il avoit accepté la Charge de Grand Visir, l'avoit detourné de ce voyage, en lui representant qu'il ne pourroit marcher sans avoir à sa suite un grand nombre de personnes inutiles, & qu'une bonne partie des Troupes qui devoient composer l'Armée ne fussent obligées de demeurer auprés de sa personne pour la garder. Si bien que Sa Hautesse s'étant renduë à ces raisons & à quelques autres qu'il lui allegua, se retira à Constantinople : & le Grand Visir se chargea du commandement de l'Armée, avec un nouveau Seraskier, qu'il fit marcher à la tête de vingt mille hommes, & qu'il suivit avec trente mille, & quarante pieces de Canon, en attendant quelques autres Troupes.

Si bien que l'Armée Ottomane, aprés la jonction des Tartares qui se fit peu de tems aprés, fut forte d'environ cent mille hommes. Le Grand Visir se presenta plusieurs fois, mais comme son dessein n'étoit pas d'en venir à une Bataille, il se contenta de faire entrer par surprise de petits secours dans la Place, & d'envoyer divers détachemens de l'élite de ses troupes, qui furent plusieurs fois battus. De sorte que son Armée, toute forte qu'elle étoit au commencement, étant affoiblie & intimidée, & n'étant plus en état de faire un effort pour donner dans les lignes des Chrêtiens, qui de leur côté étoient encouragez par les avantages continuels qu'ils remportoient sur les partis que le Grand Visir détachoit; le Duc de Lorraine resolut de tenter le dernier Assaut, & d'emporter la Place par force. L'avis de quelques Generaux étoit de livrer auparavant Bataille au Visir, de peur que quand on monteroit à l'assaut, son Armée ne forçât les lignes, & qu'on ne courût risque d'être investi. Mais le Duc de Lorraine ayant fait voir par plusieurs raisons, qu'il n'y avoit rien à craindre de ce côté-là, & que d'ailleurs, les Troupes Chrétiennes assurées, pour ainsi dire, de la Victoire, & animées par l'esperance du pillage, com-

battoient

battoient avec plus de vigueur, que si on les menoit combattre une Armée, contre laquelle il n'y auroit à gagner pour elles que des coups; son avis fut suivy unanimement & on se disposa pour cette entreprise.

On fit d'abord sortir des lignes trente mille hommes de Cavalerie & dix mille d'Infanterie, qu'on fit ranger en Bataille dans la plaine opposée au front du terrain que les ennemis occupoient. Le dessein du Duc de Lorraine étoit de rompre les ennemis, en faisant mine de les attaquer, & de leur ôter par ce moyen l'envie qu'ils pouvoient avoir de profiter du tems de l'assaut. pour tâcher de forcer les Chrétiens dans leurs lignes: & ce dessein lui reüssi. Car soit que le Visir ne se doutât point de l'Assaut, ou qu'il apprehendât les Troupes Chrétiennes, il ne fit d'abord aucun mouvement. L'Assaut se donna le lendemain, aprés que le Duc de Lorraine, l'Electeur de Baviere, & le General Schoning, qui commandoit les Troupes de Brandebourg, eurent donné dans leurs Attaques tous les ordres qu'ils crurent necessaires. Jamais Assaut n'a été entrepris avec plus d'ardeur & avec plus d'intrepidité, & jamais Garnison ne s'est mieux deffenduë que fit celle de Bude dans cette occasion. Les Imperiaux furent obli-

 gez

gez plusieurs fois de reculer, mais enfin, aprés plusieurs efforts, d'un côté & d'autre, les Assiegez ayant perdu courage par la mort de leur Gouverneur, qui fut tué sur la Brêche, les Infidelles furent repoussez & forcez dans leurs retranchemens à l'attaque du Duc de Lorraine. Les Troupes de Brandebourg entrérent en même tems dans la Ville, & penetrant d'abord dans les ruës, elles firent main-basse sur tout. Un Bacha qui deffendoit la Place du côté de l'attaque de Baviére, avec un courage inoüi, fut enfin obligé de ceder, voyant qu'elle étoit emportée aux Attaques de Lorraine & de Brandebourg, & s'étant retiré dans une Rondelle, entre le Château & la Ville, il se rendit à discretion avec tous ceux qui l'avoient suivi. Ainsi Bude fut pris par Assaut * par les trois endroits des trois Attaques, mais premierement par celle du Duc de Lorraine. Cette Conquête fut d'autant plus glorieuse qu'elle se fit à la vûë de l'Armée des Ottomans, qui sans oser rien tenter laissérent prendre une Place aussi importante que celle-là, qui avoit esté attaquée plusieurs fois en

* *Bude fut assiegé le 18. de Juin 1686. & emporté d'assaut le 2. de Septembre de la même Année.*

bVDa seXtò IneXpVgnabILIs septIMò fIt Cæsarls.

en vain & dont les Infidelles estoient en possession depuis plus d'un Siecle & demi. On trouva dans la Place trois à quatre cens pieces de Canon, soixante Mortiers,& un nombre incroyable de Boulets, de Grenades, de Carcasses, de Bombes,& autres Machines de Guerre ; on fit environ deux mille Prisonniers. Les Turcs qui étoient dans Bude se battirent en desesperez : aussi perirent-ils la plûpart avant que la Ville fut prise. Et pour les Generaux Chrétiens, ils se signalérent dans ce Siege par tant d'actions de bravoure & de prudence, que les ennemis du Duc de Lorraine ont esté contraints d'avoüer qu'il y fit tout ce qu'on pouvoit attendre d'un grand & experimenté Capitaine.

J'aurois horreur d'étaler ici ce que firent les Troupes Chrétiennes aprés la prise de cette Ville. Dans les premiers momens de leur fureur, elles commirent des cruautez inoüies. Les Generaux eurent beau faire leurs efforts pour empêcher que les soldats ne soüillassét leur Victoire par des barbaries; ils passérent tout au fil de l'épée sans distinction d'âge ni de sexe,& sans se laisser émouvoir aux cris & aux larmes d'une infinité de miserables qui leur demandoient la vie à genoux. Dans l'esperance de trouver de l'or ou quelques petits joyaux, ils foüilloient dás les

entrailles de ceux qu'ils venoient d'égorger. Et il y en eut qui poussérent la brutalité si loin, qu'ayant trouvé des femmes avec des enfans de deux ou trois mois, ils leur ouvrirent le ventre, & y fourrérent ensuite ces innocens. Je laisse cet affreux spectacle, pour venir à l'Armée des Ottomans, qui n'étoient qu'à une lieuë des Lignes des Chrétiens. Comme ils ne s'étoient pas imaginez que la Place fût emportée de la maniére qu'elle le fut, ils n'eurent pas plûtôt la nouvelle que les Troupes Chrétiennes y étoient entrées qu'ils donnérent mille marques ridicules de leur desespoir : & dans l'apprehension où ils furent, qu'on ne les vint forcer dans leur Camp, ils se retirérent la nuit, à la faveur des tenébres.

On a dit que la joye qu'eut le Duc de Lorraine de la prise de Bude l'éblouït si fort, qu'il ne pensa point à poursuivre ces Troupes, lesquelles il eut entiérement défaites dans l'épouvante où elles étoient, & que ce fut une faute que n'eût point faite Monsieur de Turenne, ni le Prince de Condé. Si l'on vouloit parcourir la vie des plus grands Capitaines, on trouveroit, peut-être, qu'ils n'ont pas toûjours sçû profiter de tous les avantages qu'ils pouvoient tirer de leurs Victoires. J'en ai déja fait voir un exemple

en la perſonne du Roi de Pologne, aprés la levée du Siége de Vienne; les Héros ne ſont pas infaillibles. Comme je ne fais pas le Panégyrique du Duc de Lorraine, je veux avoüer qu'il s'oublia dans cette rencontre, & qu'il ne ſçût pas donner aſſez de bornes à ſa joye. Mais il eſt certain, que comme ceux qui lui ont reproché cette faute euſſent été bien marris qu'il ne l'eût point faite, ils n'euſſent pas manqué de dire, s'il eût été repouſsé par les Turcs, qu'on ne remporte pas deux Victoires dans une journée; que ç'eût été une entrepriſe témeraire; & que ces grands Hommes, qu'on a bien voulu élever au deſſus de lui, ſe fuſſent contentez d'avoir emporté la Place, ſans aller riſquer de ſe faire battre aprés un ſuccés ſi heureux.

Quelque temps avant la priſe de Bude le Preſident Canon, que le Duc de Lorraine avoit envoyé à Paris, arriva au Camp. Ce Miniſtre avoit ordre de demander la reſtitution des Etats de Lorraine & de Bar, ou de ménager quelque accommodement ſous des conditions moins onereuſes que celles que le Roy de France avoit exigées à la Paix de Nimégue, mais il revint ſans avoir rien fait.

Pour reprendre la ſuite de ce diſcours, l'Empereur n'eut pas été plûtôt informé de l'heureux ſuccés des Armes Chrétiennes,

que pour profiter de la consternation où il jugea bien que devoit être le Grand Visir, & toutes les Troupes Ottomanes, il voulut que le Duc de Lorraine allât attaquer le Pont d'Esseck * & le Fort qui est au delà de la Riviere. Le Duc fit representer la difficulté qu'il y auroit d'executer cet ordre sans ruiner entierement l'Armée, parce qu'il faloit traverser un grand Païs, où il ne se trouvoit ni vivres ni fourrages, mais on n'eut point d'égard à ses remontrances. Si bien qu'aprés que l'Armée se fut reposée deux ou trois jours, on fit embarquer dix mille hommes d'Infanterie avec douze pieces de Canon, vingt Mortiers & quantité de vivres & de munitions, pour descendre vers le Pont d'Esseck, où les Troupes de Croatie avoient eu aussi ordre de se rendre: & le lendemain l'Electeur de Baviere & le Duc de Lorraine les suivirent par terre, avec vingt-quatre mille Chevaux, six mille Hongrois, douze mille Fantassins & trois mille Heiduques. L'Armée souffrit beaucoup dans la marche, pendant laquelle

** Ce Pont, qui est peut-être le plus grand qu'il y ait dans tout le monde, est long de 8565. pas Geométriques & large de 17. Il est en partie sur la Drave, en partie sur la Riviere de Eennes & sur un grand Marais Il fut bâti par Soliman en 1521. & une grãde parsie fut brûlée en 1686. par les Turcs ou les Troupes Imperiales.*

laquelle on eut avis que les Turcs avoient fait sauter les Fortifications d'Hatvvan, ne se voyant pas en état de les conserver ; que les munitions & les vivres avoient été transportez à Agria ; & que le Grand Visir étoit campé avec avantage au deçà du Pont d'Esseck, sur la petite Riviere de Saupits, ayãt un Marais derriére lui ; & que son dessein étoit de demeurer dans ce poste pour observer les mouvemens des Imperiaux. L'Armée étant arrivée enfin prés de Tolna, d'où les ennemis n'étoient éloignez que de trois lieuës, le Duc de Lorraine fit construire un Pont sur la Riviere de Saubits, pour engager le Grand Visir au Combat, s'il étoit possible. Mais ce Prince n'ayant pû subsister dans ce poste à cause de la grande disette des fourages, ne jugea pas à propos de passer la Riviere, ayant appris d'ailleurs, que les Turcs s'étoient retirez au deçà de la Drave, prés de Darda, où ils avoient un Château tres-fort qu'ils avoient fait construire pour couvrir le Pont d'Esseck.

Le Duc de Lorraine prenant d'autres mesures, divisa son Armée en deux Corps dont l'un commandé par le Prince Loüis de Bade eut ordre de se joindre aux Troupes de Croatie, commandées par le Comte de Scherffemberg, & d'aller attaquer Cinq-Eglises.

Cette Place fut prise, & ensuite Darda & Kaposvvar, cette derniere capitula, & les deux premiéres furent obligées de se rendre à discrétion.

Pendant ces expéditions du Prince Loüis de Bade, le Duc de Lorraine passa le Danube à Tolna, sur un Pont de bateaux & revint à Pest avec son Armée. Il fit d'abord un détachement de quelques Régimens qui marchérent à petites journées vers la Haute-Hongrie & vers la Teysse, où le Comte Caraffe & le General Heusler en devoient prendre le commandement pour attaquer Segedin. Cette Place se rendit encore, aprés que le Comte Veterani eut battu deux fois les Infidelles, qui avoient dessein d'y jetter du secours.

La prise de Bude & des autres Places, les Conquêtes des Venitiens dans la Dalmatie & dans la Morée, qui n'avoient pas esté moins grandes que celles des Imperiaux en Hongrie; & certains soupçons qu'on eut que le Roy de Pologne avoit dessein de déclarer la Guerre à la Porte, causérent de si grandes allarmes à Constantinople, (que le peuple commença à murmurer contre le Grand Seigneur. Il y eut des Imans, ce sont les Predicateurs des Mosquées,) qui lui reprochérent, qu'au lieu d'être à la tête de ses

Armées, à l'exemple de ses Prédecesseurs, il demeuroit enfermé dans son Serrail, & qu'il n'en sortoit que pour aller à la chasse; Et géneralement tout le monde se plaignoit de son indolence. Ces plaintes touchoient peu le Sultan. Cependant, venant à faire réflexion que les suites en pourroient être fâcheuses, il déposa le Mufti de sa Dignité, l'accusant d'avoir été la cause de tous les malheurs qui étoient arrivez à l'Empire Ottoman, par la complaisance qu'il avoit euë de signer, à la priére du Grand Visir Cara Mustapha, le consentement pour commencer la Guerre, sans lui en avoir representé les consequences, comme le devoir de sa Charge l'y obligeoit. Ce Pontife fut ensuite exilé & sa Dignité conferée à un autre. Le Sultan fit aprés cela de grandes réformes dans le Serrail; retrancha lui-même de ses équipages de chasse; fit assembler divers Conseils extraordinaires pour trouver les moyens de rétablir l'Armée de Hongrie, & prévenir par de grands préparatifs les malheurs dont son Empire étoit menacé. En un mot, il n'oublia rien pour se mettre en état de se défendre & de repousser les Chrétiens. Mais toutes ces précautions n'empêcherent pas que les peuples ne continuassent à murmurer : jusques-là, qu'ils

crioient hautement au milieu des Places publiques ; que les ennemis vaincroient toûjours, & que le General des Chrétiens étoit né pour être le fleau des Musulmans, tandis que le Gouvernement & les premieres Dignitez seroient entre les mains des personnes effeminées.

Si le Grand Seigneur étoit agité à Constantinople, le Grand Visir ne l'étoit pas moins à Belgrade, où il s'étoit retiré. Comme il apprehendoit pour sa tête, il tira un écrit, signé de tous les principaux Officiers de son Armée, lequel il envoya à la Porte, pour justifier au Sultan, qu'il n'avoit rien entrepris durant la Campagne, que sur leurs avis, & sur les resolutions qui avoient été prises dans les Conseils de guerre. Il ajoûta à ce témoignage, que les affaires étoient si desesperées en Hõgrie lors que les Troupes Ottomanes arriverent, & qu'elles y arriverẽt même si tard, qu'il sembloit qu'elles ne s'étoiẽt mises en marche que pour être les témoins de la prise de Bude ; Et enfin, il promit au Grand Seigneur, que s'il vouloit continuer de lui confier ses Troupes, & donner ordre qu'elles ne manquassent de rien, il prendroit si bien ses mesures, qu'il repareroit peut-être dans une Campagne, ce que les autres Visirs avoient perdu depuis la levée du Siege de Vienne.

Vienne. Quoi que ce Ministre eut fait courir le bruit qu'il partoit pour Constantinople, & qu'il eût déja fait prendre les devans à son équipage, il étoit bien éloigné de cette pensée. Il fit au contraire tout ce qu'il pût, pour éviter un voyage qu'il ne pouvoit regarder que comme funeste. Et sçût si bien persuader que sa presence étoit absolument necessaire sur la Frontiere, qu'il obtint une lettre du Sultan, par laquelle, aprés lui avoir marqué, que le malheureux succés de la derniére Campagne n'avoit fait naître dans son esprit aucun soupçon ni de son zéle ni de sa conduite, & qu'il n'attribuoit la perte de tant de Places qu'aux ordres de Dieu, qui vouloit punir l'Empire Ottoman; il lui ordonnoit de demeurer en Hongrie pour continuer les Fortifications de Belgrade & d'Esseck, & se tenir sur ses gardes contre les mouvemens des Imperiaux, en attendant qu'il lui envoyât de nouvelles troupes pour entreprendre quelque chose au Printems prochain, avant que les Chrêtiens se remuassent. Le Visir, qui étoit venu à ses fins mit tout en usage pour être en état de repousser les troupes Imperiales & de tenter même quelque entreprise, avát qu'elles pussent s'y opposer. Il y alloit si fort de son interêt que les affaires changeassent de face, qu'il n'oublie-

blia rien, pendant l'Hyver, pour mettre la fortune de son côté, à l'ouverture de la Campagne ? Il fit tous les efforts imaginables pour engager les Moscovites & le Prince de Transilvanie à demeurer en Paix avec Sa Hautesse ; Il envoya un Aga au Roi de Pologne, qui s'étant approché de la mer noire sembloit menacer les Turcs de s'ouvrir un passage pour aller fondre à Constantinople ; Il fit faire plusieurs propositions de Paix à la Cour de Vienne, pour tâcher d'endormir l'Empereur : Mais ayant vû que toutes ses negociations & ses stratagêmes n'avoient pû empêcher, que les Etats de Transilvanie n'eussent conclû un Traité avec l'Empereur, qu'il ne se fût fait une Ligue entre les Polonois & les Moscovites contre les Turcs ; & qu'enfin on ne fît des préparatifs à Vienne pour le cōmencement du Printems ; il travailla avec tant d'assiduité à avoir des troupes, que son Armée fut plûtôt prête que celle que dèvoit commander le Duc de Lorraine ; mais cette grande diligence ne servit de rien. Les partis qu'il détacha furent toûjours battus ; Et on peut dire, qu'excepté le Château de Mohats qu'il surprit & quelques Villages qu'il pilla & qu'il fit brûler, il ne remporta aucun avantage sur les Imperiaux.

L'Armée

L'Armée Chrêtienne êtoit moins forte qu'elle n'avoit êté les années precedentes, parce que la plus grande partie des troupes avoit peri, & que celles de Saxe, de Brandebourg & de Suede s'êtoient retirées. Mais comme cette Armée, toute diminuée qu'elle êtoit, avoit la superiorité que donne la Victoire, le Duc de Lorraine fut assuré qu'elle combattroit avec tant de confiance, que le Grand Visir seroit battu avec toutes ses précautions, & quelques vigoureuses que fussent ses troupes. Ce Prince tout rempli d'esperance partit de Vienne où il êtoit allé conferer avec l'Empereur & arriva à Bude le quatriéme du mois de Juin. Il n'eut pas plûtôt donné les ordres necessaires pour continuer la construction de quelques nouveaux Ouvrages qu'on avoit commencez dans cette Place, qu'il se mit en marche vers la Drave avec une partie de son Armée, pour se rendre du côté du Pont d'Esseck, où le Comte de Scherffemberg le devoit suivre avec neuf Regimens. Du moment qu'il y fut arrivé il se saisit du Fort qui êtoit proche de ce Pont, il y fit faire de Nouveaux Ouvrages, brûla entiérement les Ponts qui êtoient sur les Marais: & continuant toûjours sa marche, en remontant la Drave, il arriva prés de Siclos le

le premier de Juillet, aprés avoir été obligé de soûtenir divers chocs & avoir perdu bien du monde. Le lendemain l'infanterie s'approcha jusqu'à demi-lieuë d'un Fort que les Imperiaux avoient sur la Drave ; mais il lui fut impossible d'avancer davantage, parce que ce Fleuve étoit si débordé, que les Pōts qu'on y avoit jettez étoiēt sous les eaux, & le Fort si inondé, que la Garnison avoit été contrainte de se loger sur les Parapets. Le Duc de Lorraine qui s'étoit imaginé qu'il pourroit faire passer son Armée en cet endroit-là se trouva bien embarrassé. Cōme il étoit au desespoir de voir que la belle saisō se passoit, sans qu'il pût tēter la moindre entreprise, il forma le dessein d'assiéger Sigeth, mais les pluyes continuelles, & le débordement des Rivieres ayant rendu inaccessibles les Marais dont cette Place est environnée, il falut qu'il chāgeât de sentiment: & ce fut alors qu'il résolut de nouveau de passer la Drave, n'y ayant point d'autre parti à prendre. Quelque difficultez qu'il y eût, il passa enfin ce Fleuve, peu de jours aprés, avec ses troupes & le Duc de Baviere le suivit avec les siennes. La Riviere de Vvalpo ne fut pas si difficile à passer que l'avoit été la Drave. Les deux Armées la passérent le seiziéme du même mois. Il y a sur cette Riviére une petite

Place

Place de ce nom que le Duc de Lorraine fit dessein d'attaquer. Il crut d'abord qu'elle se rendroit, dés qu'elle verroit paroître les troupes Imperiales. Mais quatre ou cinq cens Turcs qui la gardoient firent un feu si épouvătable,que n'ayant pas jugé à propos de perdre tems à l'assieger,il la fit investir & continua à marcher vers Esseck. Aprés deux ou trois jours de marche,pendant lesquels il falut escarmoucher presque à tous momens &occuper une partie des troupes à abattre à droite & à gauche les arbres d'un bois extrêmement épais qu'il faloit necessairement traverser,les deux Armées se trouvérent enfin en presence des ennemis.L'Armée Chrêtienne n'étoit pas, à beaucoup prés,si nombreuse que celle du Grand Visir.Elle n'étoit que de cinquante - cinq mille hommes, au lieu que celle des Ottomans étoit forte de quatre-vingt mille. Soit que le Duc de Lorraine ignorât en quoi consistoient précisement les forces des ennemis , ou qu'il comptât sur la bravoure de ses troupes & de celles que commandoit l'Electeur de Baviere, il ne se fut pas plûtôt retranché dans un terrain, où les deux Armées campérent, qu'il s'avança vers la premiére ligne des retranchemens des Turcs , qui avoit douze cens pas de front, & qui étoit fortifiée d'un double

double Fossé extremement large & de la profondeur d'une Pique, avec deux rangs de Palissades terrassées, & une batterie de cinquante pieces d'Artillerie. Cette entreprise précipitée couta plus de huit cens hommes aux Chrêtiens, entre lesquels il y eut des Officiers de distinction. Car outre que les Turcs, à l'approche des troupes Impériales firent des gros détachemens, qui taillérent d'abord en pieces les premiers qui se presenterent, ils tirerent en moins de trois heures plus de quatre mille coups de canon. Le Duc de Lorraine, aprés cette perte, ayant fait ranger son Armée en Bataille à demi-lieuë du Camp des Turcs, fit tout ce qu'il pût pour les attirer au Cōbat, mais tout cela fut inutile. Il reconnut à leur contenance qu'il n'avoient pas dessein d'abandonner leurs retranchemens, & qu'ils ne vouloient pas risquer une Bataille. En effet, ils se contenterent de faire joüer leur Artillerie, d'envoyer quelques détachemens. Si bien que le Duc de Lorraine voyant que les Turcs, qui avoient eu le tems de se retrancher aussi avantageusement qu'il leur avoit plû, avoient applani toutes les hauteurs & le bois qui pouvoit couvrir l'Armée Chrêtienne, ensorte qu'elle étoit decouverte de tous côtez & exposée au

au feu du canon & de la mousqueterie, il ne jugea pas à propos de les aller attaquer dans leur poste, n'étant pas possible qu'il le fit avec avantage, comme il le sçavoit déja par sa propre expérience. Ainsi, aprés avoir demeuré vingt-quatre heure en presence des ennemis, essuyant un feu continuel du canon du Camp & de celui de la Forteresse d'Esseck, il fut résolut dans un Conseil de guerre, qu'on n'exposeroit pas davantage l'Armée; qu'on attendroit une occasion plus favorable pour combattre les Infideles; & qu'on décamperoit incessamment. La retraite du Duc de Lorraine se fit à la vûë du grand Visir, sans qu'il osât branler de son Camp. Le même jour l'Armée Imperiale arriva prés de Vvalpo; elle repassa cette Riviere deux jours aprés: & les suivans elle alla Camper à une lieuë de Mohats, d'où on détacha d'abord cinq Regimens pour passer le Danube & aller renforcer les troupes du blocus d'Agria.

On croit que le Duc de Lorraine témoigna un peu trop d'ardeur à faire passer la Drave aux troupes Imperiales; qu'il les exposa sans necessité à trop de fatigues; & qu'il les engagea à un trop grand péril. Mais ce sont des réflexions qui n'ont été faites qu'aprés coup, & qu'on n'a fondées que

que sur le mauvais succés de l'étreprise. Le dessein du Duc étoit d'engager le Grand Visir au Combat pour ne faire pas une Campagne inutile, & s'il eut la mortification de ne pas réüssir & d'étre obligé de se retirer, aprés avoir fait des pertes considerables, tout ce que l'on en peut conclure, c'est qu'on n'est pas toûjours heureux. Quoi qu'il en soit, on doit avoüer, qu'on ne pouvoit pas faire une retraite plus honorable & plus prudente que celle qu'il fit: & je ne sçai si ce n'est pas une action aussi digne de loüange de savoir se retirer à propos que de remporter une grande Victoire.

Outre le détachement qu'avoit fait le Duc de Lorraine pour renforcer les Troupes qui avoient bloqué Agria, il en fit un autre pour couvrir Siclo & Cinq-Eglises. On résolût encore d'assiéger Siget. Mais les mêmes raisōs qui avoient fait échoüer ce dessein avant qu'ō eût passé la Drave, le fit échoüer encore une fois. On avoit fait dessein de faire passer le Danube à toute l'Armée sur le Pont qui avoit été construit prés de Mohats: mais cette marche fut differé, parce qu'on apprit que le Grand Visir avoit déja passé les Ponts prés d'Essek avec toute son Armée. Si bien qu'on résolut de marcher vers ses Infideles, pour tâcher de les attirer au combat.

Aprés

Aprés la retraite du Duc de Lorraine, le Grand Visir avoit eu en vûë de poursuivre les Imperiaux, mais s'étant imaginé d'abord que cette retraite n'étoit qu'une feinte, pour l'obliger à quitter son Camp, ils les laissa retirer en repos. Depuis venant à faire reflexion que l'Armée Chrêtienne fuyoit veritablement, il quitta le poste qu'il occupoit & s'alla căper avec son Armée prés de Darda. Cependant, comme ce General ne craignoit rien tăt que d'en venir aux mains avec l'Armée Chrêtienne, il ne pensa qu'à se retrancher. Le Duc de Lorraine qui vit bien que le Visir fuyoit le combat, & qu'il n'y avoit aucune apparence qu'on le pût attirer hors de ses retrăchemens, à moins qu'on ne se servît de quelque stratageme, fit tantôt avăcer son Armée, tantôt il la fit retirer, comme s'il eût eu peur des ennemis. Il fit plusieurs détachemens, dŏt les uns passérent le Danube, & les autres marchérĕt du côté de Siclos & de Sigeth, avec ordre néanmoins de s'éloigner du Camp que d'une lieuë. Mais toutes ces feintes n'ayant servi de rien, & le Duc voyant d'ailleurs que ses Troupes ne se trouvoient pas en état de subsister dans le lieu où elles étoient, il résolut de se retirer, & cette résolution ne fut pas plûtôt prise qu'il cōmença à décamper. Le Visir n'ayant pû pénetrer jus-

jusqu'alors à quoi pouvoient aboutir tant de mouvemens de l'Armée Chrêtienne, crut enfin que le Duc de Lorraine se croyoit trop foible pour entreprendre de l'attaquer, & que sa fuite êtoit une marque qu'il n'avoit pas dessein de combattre. Si bien que voulant profiter de l'avantage qu'il croyoit avoir, il fit faire aussi-tôt des détachemens, pour donner sur l'Arriere-Garde & sur le Bagage des Imperiaux : & ayant fait, ensuite, avancer un plus grand nombre de troupes, le combat s'engagea insensiblement.

On vit paroître d'abord dix mille Spahis & cinq mille Janissaires qui marchoient droit à l'Aîle gauche des Imperiaux, où le Duc de Baviere commandoit avec le Prince Louïs de Bade. Ces troupes étoient precedées par un Gros de Cavalerie dont le General Dunevvald soûtint vigoureusement la charge. Un moment aprés, les Janissaires se posterent sur une éminence avec quelques pieces de Canon chargées à cartouche qui incommoderent fort l'Aîle gauche, aprés quoi les dix mille Spahis s'approchérent. Le Duc de Baviere qui vit bien que les Turcs avoient dessein cette fois-là de combattre, fit étendre le front de son Aîle, à proportion qu'il apperçût que les

les ennemis s'étendoient. L'attaque fut brusque & vigoureuse. Mais le Duc de Baviere soûtint le choc en grand Capitaine, & quoi qu'il se fut exposé comme un simple soldat & qu'il se fut trouvé par tout, il ne reçût qu'un coup de mousquet à la main qu'il ne lui fit qu'une legere blessure.

Pendant que ces choses se passoient à l'Aîle gauche, & que le Duc de Baviere se signaloit, le Duc de Lorraine forma un Croissant, de l'Aîle droite, dont le côté droit s'étendoit vers le flanc des ennemis avec lesquels il étoit déja aux prises ; & le côté gauche vers un Corps de Spahis & de Janissaires qu'il vit approcher pour fondre sur lui. Le combat fut long & sanglant, & on remarque que les Turcs combattirent avec beaucoup plus d'ordre qu'ils n'ont accoûtumé ordinairement, & qu'ils combattirent même avec beaucoup de courage, mais ils furent pourtant repoussez. Le Grand Visir qui n'avoit pas crû que le combat s'engageât si-tôt, & que les troupes qu'il avoit détachées chargeassent l'Armée Chrêtienne avec la précipitation qu'elles le firent, n'avoit pas mis encore tous ses gens en bataille, ou plûtôt, ne s'étant pas imaginé que les troupes Chrêtiennes fissent la résistance qu'elles firent, il fut si déconcer-

té

te d'abord,& donna des ordres si embarrassez,qu'il fut impossible à ceux qui les reçûrent de les executer. Les Turcs furent dans un desordre dont le Duc de Lorraine sçût bien profiter,aussi bien que l'Electeur de Baviere.Ils les renverserent les uns sur les autres & firent un carnage effroyable.Le Grãd Visir qui avoit apprehendé ce qu'il voyoit &qui ne l'avoit pû empêcher avec toutes ses précautions,se porta dans tous les endroits où y avoit le plus de péril,afin de rallier ses Troupes. Il le fit en quelque maniere, mais comme il êtoit impossible qu'il fut par tout les Turcs lâcherent le pied,en plusieurs endroits,& le champ de Bataille demeurâ aux Chrêtiens*.Les Troupes qui avoient le plus resisté & combattu avec le plus de fureur, perdirent peu à peu leur terrain, plierent quelque tems aprés,& prirẽt toutes enfin la fuïte. On les poursuivit jusques dans leur Camp, où la plûpart furent massacrez, & ceux qui échaperent au vainqueur ayant êté chassez de leurs retranchemens,on les mena battant jusqu'auprés de la Drave,où ils eussẽt êté tous taillez en piéces si la nuit ne fut survenuë. Ce combat se donna à peu prés dans le même endroit où se donna en 1526. la fameuse Bataille de Mohats,dans laquelle Soliman

* *La Bataille de Mohats fut donnée le 10. Aoust 1687.*

Soliman Second fit périr vingt-deux mille Chêtiens,entre lesquels fut Loüis II.Roi de Hongrie.Toute l'Artillerie des ennemis qui consistoit en quatre vingt-dix pieces de Canon & douze mortiers demeura aux Vainqueurs,& generalemẽt toutes leurs provisions & toutes leurs richesses.LesTurcs s'êtoient si peu attendus à cette déroute,qu'on trouva leurs Chariots sãs être attellez,leurs Chameaux & leurs Eléphans au piquet & leursTentes toutes tenduës. Le Duc de Baviére qui entra des premiers dans leur Cãp, poussa droit à celle du GrandVisir,qui étoit reconnoissable par sa richesse extraordinaire,& par plusieurs marques qui sont singuliéres aux Generaux des Infideles , & il y trouva une Cassette,dans laquelle il y avoit plus de deux milliõs en or ou en Pierreries. Ce fut dans cetteTente qu'on fit chanter le *Te Deum* deüx jours aprés ; le lendemain l'Armée décampa pour n'être pas infectée de la puanteur des corps morts. On croit que les Turcs perdirent prés de douze mille hommes dans cette Bataille.

Dans le tems que les Impériaux remportoient une si considerableVictoire, le Seraskier de la Morée fut battu par le Comte de Konismark , & la déroute de ce General avoit causé une si grãde épouvante parmi les

Turcs, qu'ils avoient auſſi-tôt abandonné Pattas, le Château de la Morée, celui de Romelie, & la Ville & le Château de Lepante.

Le Grand Viſir, qui deux jours avant ſa défaite, avoit appris la Victoire & les Conquêtes des Venitiens, fut au deſeſpoir de ce qu'il avoit été battu à ſon tour. Il prévit bien d'abord, que tant de pertes arrivées toutes à la fois, ne pourroient que lui être funeſtes : & il n'eut point lieu d'en douter, car toute l'Armée murmura contre lui & faillit à ſe ſoûlever. Cependant, s'étant retiré du côté d'Eſſeck avec environ quarante mille hommes & faisāt effort ſur ſon eſprit, pour ne ſe laiſſer pas entierement abattre à ſa mauvaiſe fortune, il tâcha d'appaiſer ſes Troupes & de les encourager, en même tems. Il leur dit que le malheur qui venoit de leur arriver ne leur devoit pas faire perdre cœur ; que les armes ètoient journalieres ; que le mal n'ètoit pas ſi grand qu'on s'ètoit imaginé ; que l'Armée ètoit encore nombreuſe ; qu'il n'y avoit aucune Ville de priſe ; & que ſuppoſé même que leur défaite eût èté plus grande qu'elle n'ètoit, la ſaiſon ètoit ſi avancée, que les Chrètiens ſeroient dans l'impuiſſance de rien entreprendre. Ce diſcours & quelque diſtribution d'argent qu'il fit faire ranimérent ces Troupes allar-

mées,

mées. Elles resolurent de se défendre. Si bien que le GrãdVisir se vit en quelque maniere en état de faire tête au Duc de Lorraine.Ce ne fut pas pourtant la résolution des Troupes Ottomanes qui arrêterent ce Prince au milieu de sa Victoire. Comme celles qu'il commandoit êtoient animées par d'heureux succés, il y a apparence qu'elles eussent êté toûjours victorieuses, si elles eussent pû combattre : mais la saison les empêcha d'aller fondre sur l'ennemi. Le Duc de Lorraine fit tout ce qu'il pût,pour engager de nouveau le Visir au combat, mais comme c'étoit tenter une chose impossible, à cause des pluyes continuelles qu'il faisoit, & des débordemens des Rivieres qui rendoient les chemins impratiquables, il fit assembler un Conseil de guerre sur le Champ de Bataille,pour voir les mesures qu'õ avoit à prendre. La plûpart furent d'avis de passer encore la Drave : mais la peine qu'on avoit soufferte en la passant la premiére fois, en ayant fait surseoir la résolution, jusqu'à-ce qu'on sçût positivement ce qu'étoient devenus les ennemis,le Duc deLorraine prit soin en attendant, de reparer le desordre qu'il étoit impossiblequ'une journée cõme cela de Mohats,n'eût apporté dans son Armée.Il fit savoir cependant à l'Empereur ce qui s'étoit

 passé

paſsé dans cette Bataille, & l'Empereur lui écrivit de ſa propre main, pour le feliciter & le remercier d'une Victoire ſi glorieuſe; il écrivit auſſi au Duc de Baviere.

On fit de grandes réjouïſſances à Vienne aprés la défaite du Grand Viſir. Mais la joye de l'Empereur fut un peu moderée, par une lettre du Comte Caraffe, qui étoit dans la Haute-Hõgrie, par laquelle il lui apprenoit que le Prince de Tranſilvanie s'étoit déclaré en faveur de la Porte, nonobſtant le Traité dont j'ai fait mention, par lequel le Prince Abaffi & ſes Etats s'étoient engagez de contribuer à la ſubſiſtance des troupes Imperiales & de leur fournir des munitiós & de l'argent. La nouvelle étoit d'autãt plus facheuſe que l'Empereur avoir réſolu, depuis le Traité, d'envoyer ſes troupes en quartier d'hyver dans la Tranſilvanie. Le Duc de Lorraine, qui eut bien-tôt la même nouvelle, voyant qu'il lui faloit abandonner les deſſeins qu'il avoit au delà de la Drave, ne balança pas à marcher dans la Haute-Hongrie pour tâcher de faire rentrer le Prince Abaffi dans le devoir. Il jetta du renfort dans les Places dõt il s'éloignoit, & y ayant laiſſé un Camp volant autour, par l'avis du Duc de Baviere & des autres Officiers Generaux, il s'avança vers les Frontieres de Tranſilvanie.

Cõme cette marche étoit longue & les chemins mauvais, les Troupes souffrirent beaucoup: mais les avantages qu'elles esperoient de recevoir dans leurs quartiers leur firent supporter patiemment ces incommoditez & ces fatigues. Cependant le Duc de Lorraine qui n'oublioit rien pour décõcerter les mesures de Troupes Ottomanes, fit mine de marcher vers Temesvvart. Le Grand Visir apprehendât que le Duc n'eût formé le dessein de faire le siege de cette Place fit un gros détachement pour aller de ce côté-là. Le Duc n'et ûpas plûtôt la nouvelle de la fausse démarche qu'il avoit fait faire au Grand Visir, qu'il envoya ordre au Comte Erdedi, Gouverneur de Croatie, de joindre le Comte de Dunevvald, & de marcher incessamment vers l'édroit où le Visir avoit moins de troupes. Les Infideles qui ne s'attendoient pas à cela se trouverent un peu surpris. Ils abandonnerent Esseck. Le Comte de Dunevvald se rendit ensuite maître de Vvalpo dont on avoit si souvent tēté la prise, & s'empara de plusieurs Châteaux & de quelques petites Places qu'il eut falu necessairement assieger au commencement d'une autre Campagne.

Pour revenir à la marche du Duc de Lorraine, il ne fut pas plûtôt sur les Frõtieres de Transilvanie, qu'il demanda des quartiers

elle ouvrit en même tēs les portes & la Garnison du Prince Abaffi en êtant sortie, aprés certaines conditions dont on convint, trois mille Imperiaux y entrerent Tambour battant & Enseignes deployées. Plusieurs autres Villes suivirēt l'exemple de Clausembourg & reçurent Garnison Imperiale. Cependāt, le Prince Abaffi qui avoit l'un de ses fils en ôtage à Constātinople, ayant fait connoître aux Turcs l'état où étoiēt les affaires, & de quelle maniere il étoit pressé, les sollicita à lui dōner du secours. Mais pendāt que les troupes Imperiales s'avançoient & gagnoient toûjours du Païs, le Comte de Dunevvald ayant pris Possega Capitale de l'Esclavonie, & les Turcs ayant abandonné quelques Châteaux & plusieurs petites Villes entre la Drave & la Save, les Etats de Transilvanie résolurent de se mettre sous la protection de l'Empereur, dans la crainte où ils furent que le Duc de Lorraine ne se saisît de leurs meilleures Places; & au même tēs la répartition des quartiers d'hyver fut faite. Les principaux Articles qui furēt signez par le Duc de Lorraine, le Prince Abaffi & les Etats de Transilvanie, furent; 1. Que le Prince de Transilvanie, ses enfans, tous ceux de sa Maison, tous les Nobles, & en general tous les Transilvains, auroient une entiere liberté de sortir de Vvei-

ſembourg, qui eſt la Ville où le Prince fait ordinairement ſa réſidence, & de toutes les autres Villes; d'y revenir, & de ſe retirer où ils jugeroient à propos de le faire. 2. Que le Prince & Michel Abaffi ſon fils aîné, qui avoit été declaré ſon Succeſſeurs, ſeroient revêtus de la même autorité, & garderoient la même puiſſance, qui leur avoit été confirmée par la Porte Ottomane & par les Etats, & qu'ils continueroient à l'exercer, ſelon les Loix & les Coûtumes Païs. 3. Que les Peuples pareillement ſeroient maintenus dans leurs Privileges & Franchiſes. 4. Et qu'enfin, on maintiendroit les quatre Religions reçûës en Tranſilvanie, la Calviniſte, la Luthérienne, la Catholique Romaine, & celle des Unitaires; ce ſont les Ariens ou Sociniens. Outre ce Traité, il y en eu un particulier touchant les Contributions & les Quartiers, par lequel, les Princes & les Etats conſentirent à loger & entretenir pendât l'Hyver une partie des Troupes Imperiales, dont le Duc laiſſa le commandement au Duc de Croi & au Comte de Scherffemberg. Aprés quoi il quitta la Tranſilvanie avec le reſte de ſes Troupes & prit la route de la Haute-Hongrie, où il leur fit prendre leurs quatiers d'hyver.

Fin du quatriéme Livre.



LA VIE DE CHARLES V.

Duc de Lorraine & de Bar, Generalissime des Troupes Imperiales.

LIVRE CINQUIE'ME.

LE Grand Visir, aprés la Bataille de Mohats, se retira, comme je l'ai déja dit, du côté d'Esseck, avec le débris de son Armée. Il se campa prés Petri-Vvaradin, & ayant fait d'abord assembler un Conseil de guerre, il fut résolu qu'on envoyeroit douze mille Spahis, chacun un sac de farine en croupe, po[ur] jetter un secours & des Troupes d[ans] que les Imperiaux tenoient bloqu[é] que les Troupes Ottomanes eussent t[é]gné generalement une résolution extraordi-

dinaire de s'oppöser aux efforts des Chrétiés, aprés le discours que leur avoit fait le Grand Visir & l'argét qu'il leur avoit distribué; ces Spahis apprehenderent pourtant si fort d'en venir aux mains avec des Troupes qui étoient accoûtumées à vaincre, qu'ils refuserent de marcher. Cepédant, comme ils n'oserent faire paroître que ce fût l'apprehension d'être battus qui les empêchât d'obéïr, ils prirent pour pretexte, qu'on leur avoit retenu trois mois de paye; que c'étoit uniquement ce qui les obligeoit à méprifer les ordres de leur General : & en même tems ils demanderét d'être payez, de la maniére du monde la plus séditieuse. Cette revolte qui ne commença que par un simple murmure, augmenta insensiblement; & enfin toute l'Armée se mutina. Elle jetta les yeux sur un Chef qui fut cötraint de se mettre à la tête de ces Troupes rebelles: & il y eut un Bacha qui se trouvant dans la Tente du Visir, fut aisez hardi pour lui dire, en presence de [illegible] autres Bachas, du Tresorier de l'Armée [illegible] ire d'Etat; *que les Musulmans* [illegible] *tre pay. z de leur solde, & qu'ils* [illegible] *plus d'humeur à souffrir, que plus de mille Bourses qui avoient été tirées du* [illegible] *sor Imperial & envoyées en Högrie depuis l'ouverture de la Campagne, fussent employées*

à l'en-

à l'enrichir, lui & ses creatures, tandis qu'ils sacrifioient leur vie pour la défẽse de l'Etat. Le Visir qui dans un autre tems eût fait repentir le Bacha de cette remonstrance insolente, eut assez d'ascendant sur soi, pour dissimuler son ressentiment. Il se contenta de lui dire ; que c'êtoit un prétexte que prenoient les Troupes ; qu'il êtoit trop éclairé lui-même pour ne le pas voir; mais qu'enfin au lieu de trois mois de paye, on leur en feroit payer six. Cette réponse quelque soûmise qu'elle fut pour un General qui n'a pas moins d'autorité dans son Camp qu'en auroit le Grand Seigneur lui-même, ne rendit pas le Bacha plus traitable. Il ajoûta sur le même tõ; *qu'il n'êtoit pas digne de la Place, qu'il occupoit, puis qu'on ne pouvoit attribuer qu'à sa lâcheté & à sõ peu de cõduite le mauvais succés de la Cãpagne qu'on finissoit avec tant de honte, ou plûtost, qu'on n'êtoit pas en êtat de finir puis qu'õ êtoit obligé de fuïr devant les Chrétiens.* Et achevant de le pousser àbout, il lui déclara, que l'Armée ne vouloit plus le recónoître pour son Chef, & lui demanda ensuite le Sceau de l'Empire & l'Etendard de Mahomet. Dans le danger où se vit le Grãd Visir, il ne sçût d'abord quel parti prendre. Il répondit néanmoins sur le chãp, que pour les marques de sa Souveraineté,

il ne les pouvoit rendre qu'à Sa Hauteſſe, qui les lui avoit confiées. Cependant, pour éviter la fureur des Troupes, il s'embarqua ſur le Danube dés que la nuit parut, pour ſe rendre à Belgrade, d'où il partit inceſſamment pour Conſtantinople.

Le Viſir n'eût pas plûtôt diſparu, que les Chefs de l'Armée rebelle firent partir ſix Députez, qui ne furent pas plûtôt arrivez à la Porte, qu'ils déclarérent au Grand Seigneur qu'ils ne vouloient plus obéïr à Soliman, ni au Caïmakan ſon Lieutenant. Il démandérent enſuite, au nom des troupes, que Siaoux Bacha, qui étoit celui qu'elles avoient choiſi pour leur premier Chef, fut mis à la place du Grand Viſir & Cuprogli ſon beau-frere à celle du Caïmakan: & portant l'inſolence auſſi loin que des Sujets Ottomãs la peuvent porter, ils ajoûterent, que Sa Hauteſſe n'avoit qu'à ſe déterminer, parce que les Troupes ne leur avoient donné qu'environ un mois, pour attendre à quoi elle ſe feroit réſoluë.

Quelque inſolente que fut cette damande, & quelque répugnance qu'eût d'ailleurs le Sultan à donner le commandement de ſon Armée à Siaoux Bacha, il ſe vit pourtant obligé, dans le deſordre où il voyoit les affaires, de lui envoyer la Patente de Grãd

Viſir.

Visir & l'Etendard de Mahomet, que Soliman lui avoit déja fait remettre. Cela ne fut pas capable pourtant d'appaiser les seditieux. Dix ou douze mille Spahis ou Janissaires ayant abandonné l'Armée, marcherent du côté de Constantinople, sous un Chef nommé le Petit Mahomet. Un Bacha les suivit avec huit mille Chevaux. Et les Troupes qui étoient demeurées avec Siaoux contraignirent ce nouveau Visir à prendre la même route, pour aller demander au Grand Seigneur la tête de Soliman & de quelques autres Officiers Generaux.

Il seroit bien difficile de representer les troubles qui regnoient alors dans Constantinople, & les agitations du Grand Seigneur. Ce Prince, quoi que convaincu que Soliman n'étoit pas coupable, fut obligé néanmoins de le faire étrangler, & d'envoyer la tête de ce malheureux Visir aux Troupes rebelles, afin qu'elles en repussent leurs yeux. Il abandonna à leur rage les principaux Officiers, dont elles s'étoient obstinées à vouloir la mort. Il leur fit tenir tout l'argent qu'on tiroit de ceux qu'on avoit arrêtez, & qu'on appliquoit tous les jours à la torture, pour en tirer encore davantage. Mais toutes ces lâchetez n'empêcherent pas que Mahomet IV. ne fut dépossedé, & qu'on n'élevât sur le

Trône Soliman ſon frere, qui étoit enfermé dans une priſon dépuis quarante ans ; tout le monde ſçait cette Hiſtoire.

Pendant les troubles de Conſtantinople, le Duc de Lorraine ayant étably ſes Troupes en quartier d'Hyver, partit de Tranſilvanie, pour aller viſiter le Blocus d'Agria. Il ne fut pas plûtôt arrivé devant cette Place, qu'on fit une décharge de tout le Canon & de toute la Mouſqueterie, qui étoit en differens poſtes du Blocus. Le Commandant d'Agria qui fut averti par le bruit de cette décharge, de l'arrivée du Duc de Lorraine, lui envoya, au même tems un Aga, pour lui faire compliment, avec ordre de lui declarer, que c'étoit en vain qu'il fatiguoit ſes Troupes dans une ſaiſon ſi incommode ; qu'il lui conſeilloit de les faire retirer ; que c'étoit inutilement qu'il s'opiniâtroit à ſe rendre Maître d'une Place qu'il tenoit bloquée depuis ſi long-tems, ſans aucun ſuccés ; & qu'il étoit reſolu de ſe deffendre juſqu'à la derniere extremité. Le Duc lui fit répondre par l'Aga qu'il ne s'étoit rendu devant la Place que pour la faire ſerrer de plus prés ; & qu'il éprouveroit dans peu de tems, qu'on n'étoit pas moins reſolu à l'attaquer qu'il le paroiſſoit être à la deffendre. En effet, il en fit lui-même le tour pour la reconnoître, & il s'avança même juſqu'à

jusqu'à la Contrescarpe, sans qu'on osât tirer un seul coup. Cependant, comme sa presence n'étoit point necessaire devant cette Place, aprés avoir donné ordre de la presser, il partit pour Presbourg, où l'Empereur s'étoit rendu pour faire couronner Roy de Hongrie l'Archiduc Joseph son Fils aîné. Le Bacha d'Agria ne fut pas si resolu qu'il le paroissoit; il demanda à capituler, quelque tems aprés que le Duc de Lorraine fut parti; * & le jour qu'il sortit de la Place, il protesta, qu'il avoit subsisté sans pain pendant sept mois entiers, lui & toute sa Garnison. Le Duc de Lorraine fut reçû à Presbourg par leurs Majestés Imperiales, avec mille marques de joye, qu'il ne seroit pas possible d'exprimer. Il partit peu de jours aprés pour se rendre à Vienne, & de là à Inspruck, auprés de la Reine Doüairiere de Pologne son Epouse: les differens pour la préseance ne lui permettant pas de se trouver au Couronnement du Prince Joseph. Cette Ceremonie se fit le neuviéme du mois de Decembre.

Le nouveau Visir s'étoit flatté que la déposition de Mahomet IV. remettroit la tranquilité dans l'Empire Ottoman: mais il se vit

** Agria capitula le 28. de Novembre 1687. Et la Garnison de cette Place en sortit le 9. du mois suivant, le même jour que l'Archiduc fut couronné.*

vit bien éloigné de ſes eſperances. Comme il étoit de ſon interêt d'entretenir le calme à Conſtantinople, il y envoya deux mille hommes, ſous la conduite du Petit Mahomet, & quelques tems aprés il s'y rendit lui-même. Mais à peine eut-il quitté l'Armée, que les Spahis & les Janiſſaires, qui n'étoient campez qu'à quelques milles de la Ville s'étant débandez, y entrérent par petites troupes : ſi bien que dans peu de jours il s'y en trouva plus de cinq mille, qui firent une infinité de deſordres. Siaoux eut bien de la peine à appaiſer ces troupes effrenées, quoiqu'elles l'euſſent choiſi pour leur Chef. Elles lui dirent hautement, parce qu'il leur vouloit remontrer leur devoir, qu'il commençoit de bonne heure à ſuivre le mauvais exemple de ceux qui l'avoient precedé dans ſa Charge ; qu'il devoit apprehender une fin auſſi malheureuſe que la leur ; & ſur quelques paroles aſſez vigoureuſes qu'il leur repartit, elles demandérent ſa tête au Sultan, & s'étant diviſées en divers quartiers de la Ville, elles commirent des hoſtilitez effroyables. Soliman III. fut bien embaraſsé à la vûë de tant de deſordres. Il avoüa de bonne foi, qu'ayant été priſonnier pendant quarante ans, il n'avoit pû apprendre à gouverner un Empire, & que d'ailleurs, ſon pouvoir n'étant-

tant pas encore bien affermi, il ne sçavoi. comment s'y prendre pour appaiser ces Troupes farouches. Cependant, comme ces Troupes prenoient pour pretexte de leur rebellion qu'on leur avoit retenu leur solde, on leur fit distribuer une grande partie de ce qui leur étoit dû : & aprés avoir tâché, par toutes les voyes de douceur de les ramener à leur devoir, on obligea la plûpart de sortir de Constantinople, & d'aller prendre les quartiers d'hyver qui leur avoient été assignez. On travailla dés-lors aux preparatifs de la Campagne prochaine ; on fit faire de nouvelles levées ; Hassan nouveau Bacha d'Alep, qui étoit resté à Belgrade, fut nommé Seraskier en Hongrie, suivant l'usage ordinaire de l'Empire Ottoman, qui est que ce Bacha doit toûjours commander l'Armée principale en l'absence du Grand Visir ; & dans un Divan qui fut assemblé, il fut resolu, que comme les Imperiaux craignoient autant les Siéges que les Turc apprehendoient les Batailles ; on feroit garnir extraordinairement les Places qui étoient encore sous la domination Ottomane, & qu'on en tireroit des détachemens dans la necessité, pour former de petits Corps capables de battre la Campagne & de harceler le Duc de Lorraine. On envoya des Chaoux aux Princes de

Tran-

Transilvanie, de Moldavie & de Valachie, pour leur apprendre l'élevation du nouveau Sultan, & les solliciter en même tems de ne se départir pas des interêts de la Porte. Et comme Soliman vit bien que tandis qu'il seroit en guerre avec l'Empereur, il ne joüiroit d'aucune tranquilité pendant son Regne, il declara, qu'il condamnoit la declaration de Guerre qui lui avoit été faite par Mahomet IV. avant que la Tréve fut expirée, ajoûtant que pour reparer la mauvaise foy qu'on avoit fait paroître en contrevenant aux Traitez, il n'y avoit point de honte pour les Ottomans, de marquer à Sa Majesté Imperiale, qu'ils étoient prêts d'entrer en negociation, pour traiter d'une Paix qui pût arrêter l'effusion du sang qui se répandoit tous les jours.

Ces sages précautions faisoient esperer que Soliman III. en montant sur le Trône remettroit le calme dans son Empire: & qu'au cas que l'Empereur ne voulût pas donner les mains à une Paix, qu'il vouloit bien lui offrir lui-même, il feroit tous ses efforts pour se mettre en état de lui resister, & de l'arrêter au milieu de ses Conquêtes. Il n'y avoit qu'un seul obstacle qui lui pût faire apprehender que ses précautions seroient inutiles. Le Tresor Imperial avoit été presque épuisé.

épuisé. Les Troupes n'étoient pas entiérement payées, & une grande partie des mutins avoient demeuré à Constãtinople pour se faire faire raison. Il faloit entretenir diverses Armées, & faire des dépenses infinies pour les preparatifs d'une nouvelle Campagne. Le seul expédient que trouva le nouveau Visir fut de faire des impositions sur le peuple ; les sommes immenses qu'on avoit déja ramassées, en contraignant ce même peuple de payer les taxes ausquelles on l'avoit condamné, n'ayant pû suffire pour satisfaire les Troupes. Et ce furent ces impositions qui firent recommencer les troubles d'une maniere si horrible, que peu s'en falut que Constantinople ne fut entiérement saccagé, & le nouveau Sultan massacré par les Rebelles. Les Spahis qui étoient demeurez dans la Ville, accompagnez de quelque Milice & d'une partie de la Populace, déposerent eux-mêmes les principaux Officiers de leurs Charges: & ayant assiegé le Palais de Siaoux, ce nouveau Visir fut massacré de la maniere du monde la plus impitoyable. Je ne parle que d'une partie des desordres de Constantinople. Le Grand Seigneur fit supprimer les nouveaux impôts : & cela lui attira si fort l'amour du peuple, qu'ayant fait exposer l'Etendard de Mahomet, il s'assembla au-

tour

tour du Serrail plus de cent mille hommes, qui, quoi que la plûpart ſans armes, montrérent une ſi grande reſolution, que la plûpart des Mutins furent diſſipez ou taillez en pieces. Soliman crea enſuite Grand Viſir Iſmaël Bacha, qui fut fort agreable au Peuple, ce qui acheva en quelque maniere de rétablir le repos à Conſtantinople : mais ce nouveau Miniſtre fut dépoſé peu de tems aprés, & Muſtapha Bacha mis à ſa place. Le Bacha qui commandoit à Belgrade, & qui avoit ſous lui toutes les Troupes de Hongrie, ſe ſoûleva à la premiere nouvelle qu'il eut de l'élevation du nouveau Viſir, à laquelle il pretendoit, aprés avoir fait dépoſer Iſmaël par ſes artifices & ſes intrigues. Si bien que le repos dont ſembloit joüir l'Empire Ottoman n'étant qu'une ombre de tranquilité, qui pouvoit être à tout moment diſſipée, il y avoit lieu d'eſperer, que ſi l'Empereur étoit auſſi bien ſervi qu'il l'avoit été dans les Campagnes précedentes, il ne lui ſeroit pas difficile de continuer ſes Conquêtes, & de ſe rendre Maître de toute la Hongrie : mais deux circonſtances inopinées lui firent apprehender qu'il ſe verroit dans l'impuiſſance d'entreprendre rien de nouveau & de ſe prévaloir des troubles & des diviſions des Infidelles.

La premiere circonſtance qui fit craindre à ſa Majeſté Imperiale que les projets qu'elle avoit formez avec le Duc de Lorraine & les autres Generaux ne fuſſent entierement rompus, fut la nouvelle qu'on eut, que l'Electeur de Baviere avoit reſolu de ne faire point la Campagne. On avoit déja reglé le Corps d'Armée que ce Prince devoit commander ; les Officiers Generaux qui devoient ſervir ſous lui avoient été même nommez. Mais dans le tems qu'on l'attendoit à Vienne, on reçût un Courrier de ſa part, par lequel on apprit qu'il lui étoit impoſſible de marcher en Hongrie, à cauſe du mariage de la Princeſſe ſa ſœur avec le Prince de Toſcane.

On ſoupçonna d'abord que ce Prince, qui s'étoit ſi fort diſtingué dans les Campagnes précedentes, ſe laſſoit de ſervir avec un autre Chef, & que le mariage de la Princeſſe ſa ſœur n'avoit été qu'un prétexte qu'il avoit été bien aiſe de trouver, pour n'être pas dãs l'obligation de partager ſa gloire avec le Duc de Lorraine. On crût que le deſſein de cet Electeur étoit d'avoir lui ſeul le commandement. En effet, on diſoit pour lors, qu'un Miniſtre avoit propoſé à l'Empereur de le créer Generaliſſime de ſes Armées, & de laiſſer le Duc de Lorraine à Vienne, pour

être

être Chef du Conseil de guerre, car cette Charge venoit d'être ôtée au Prince Herman de Bade. Mais quoi qu'il en soit, comme l'Empereur étoit bien éloigné de faire cette injustice au Duc de Lorraine, auquel il venoit de sacrifier, pour ainsi dire, le Prince Herman de Bade, en l'envoyant à la Diéte de Ratisbonne, en qualité de son premier Commissaire, dans la seule vûë de lui ôter de devant les yeux un ennemi dont il se plaignoit; Comme il lui avoit donné une infinité de marques de l'affection qu'il avoit pour lui, & de la confiance qu'il prenoit en ses conseils; la resolution du Duc de Baviere, lequel il eût preferé à tout autre qu'au Duc de Lorraine, & dont la presence étoit si necessaire en Hongrie, lui donna un chagrin extrême.

L'autre circonstance qui fit appréhender à l'Empereur que tous ses desseins ne fussent renversez, & qui étoit un peu plus fâcheuse que la premiere, fut que le Duc de Lorraine fut attaqué à Vienne d'une maladie si dangereuse, que tout le monde craignit d'abord pour la vie de ce grand Prince. Les fréquens vomissemens & plusieurs autres symptomes fâcheux qui accompagnérent son mal, firent qu'on soupçonna en même tems, qu'il avoit été empoisonné. Et comme tous les Mede-

cins unanimement deſeſperérent de ſa gueriſon, l'Empereur en fut inconſolable. Sa ſanté commença pourtant à ſe rétablir, à force de ſoins & de remédes. Mais dans le tems qu'on avoit ſujet de tout eſperer, & qu'il eſtoit même comme hors d'affaires, il tomba dans une rechûte ſi dangereuſe, que les Medecins l'abandonnérent. On avoit caché du commencement,la maladie de ce Prince à la Reine Doüairiére de Pologne. Mais lors qu'on crût qu'il n'y avoit plus d'eſpérance de guériſon, on lui depêcha un Courrier à Inſpruck, afin qu'elle eût la conſolation de voir ſon Epoux avant qu'il mourut; cette Princeſſe ſe rendit à Vienne. Les jugemens que les Medecins avoient faits ſe trouvérent faux heureuſement. Ce Prince fut mieux tout d'un coup. Mais il lui reſta une ſi fâcheuſe indiſpoſition,& de ſi grandes foibleſſes, que l'Empereur vit bien qu'il étoit impoſſible qu'il fût en eſtat de ſouffrir les fatigues d'une Campagne, quand même ſa ſanté achéveroit de ſe rétablir. Si bien qu'en attandant qu'il pût ramener le Duc de Baviere, il donna le commandement de l'Armée en chef au Comte de Caprara.

On n'avoit rien oublié à Vienne pendant l'Hyver, pour les preparatifs de la Campagne, car on n'avoit pas voulu entendre parler

ler de Paix avec la Porte. Le Grand Visir Soliman, aprés la derniere Bataille qu'il avoit perduë, avoit écrit une lettre pleine d'éloges au Duc de Lorraine, dans laquelle il lui confessoit, que les pertes que son Parti avoit faites, ne venoient que de ce que le Grand Seigneur avoit rompu contre la bonne foi, les Traitez qui subsistoient entre les deux Empires : mais qu'en ayant assez payé la peine par tout ce qui étoit arrivé, depuis quatre ans que la guerre avoit commencé, il étoit tems d'arrêter l'effusion de sang, qui avoit déja été si grande de part & d'autre. Mais l'Empereur n'avoit pas voulu qu'on fit réponse à ce Ministre. Au contraire, il avoit traité avec plusieurs Princes & Etats de l'Empire, pour avoir une partie de leurs Troupes d'Infanterie, afin de les incorporer dans les vieux Régimens, dont on faisoit incessamment des recrûës. Il avoit fait ramasser toutes les sommes necessaires pour l'entreténement des Troupes. Et il sçût dans la suite si bien ménager l'esprit du Duc de Baviere, que non seulement il lui accorda trois mille hommes pour distribuer dans les vieux Corps, mais il consentit même d'aller en Hongrie, où les Turcs commençoient à se remuer. Toutes les Troupes qui étoient en quartier d'hyver, excepté quelques Regimés

qu'on

qu'on laiſſa en Tranſilvanie eurent ordre de ſe rendre à Eſſeck, où le rendez-vous fut fixé pour le commencement du mois de Juin. L'Armée Imperiale n'étoit forte que d'environ ſoixante mille hommes.

Lors que le Duc de Baviere arriva en Hongrie, il trouva que les Turcs avoient abandonné Petri-VVaradin & Iſlock que le Comte de Caprara avoit âſſiegé, quoy que cette Place, toute petite qu'elle étoit, pût eſperer de faire grande reſiſtance, à cauſe de ſa ſituation avantageuſe. L'Armée Imperiale fut diviſée en deux Corps, dont l'un, qui étoit le plus conſiderable, fut commandé par l'Electeur, & l'autre par le Prince Loüis de Bade. Ce dernier eut ordre de paſſer la Save, & de faire le ſiege de Gradiſca, que les Turcs abandonnérent d'abord, aprés y avoir mis le feu : & le Duc de Baviere alla mettre le ſiege devant Belgrade qu'il emporta l'épée à la main. *

Quelques ménagemens qu'eût pris Soliman III. pour appaiſer les troubles qui deſoloient l'Empire Ottoman, il lui avoit été impoſſible d'en venir à bout. Les châtimens qu'il avoit employez, pour faire rentrer les

Q Rebelles

* *Belgrade fut emporté le 6. du mois de Septembre 1688.*

Rebelles dans leur devoir n'avoit fait que les irriter. Les douceurs qu'il avoit exercées dans la ſuite les avoient rendus plus inſolens ; la plûpart des Bachas ſe prévalant des deſordres de l'Empire s'étoient revoltez en Egypte, en Aſie, dans la Natolie & ailleurs, où ils étoient érigez en Souverains. Les Troupes deſertoient tous les jours, ou ſe ſoûlevoient, parce que dans l'état où étoient les affaires, il n'étoit pas poſſible qu'on trouvât aſſez d'argent pour les faire ſubſiſter comme elles ſouhaitoient. Et celles ſur la fidelité deſquelles il pouvoit compter, étoient des troupes ſi épouvantées, qu'elles ſe laiſſoient battre par tout.

Outre que le nouveau Sultan n'aimoit pas la guerre, car il n'avoit été occupé, pendant toute ſa vie, qu'à lire l'Alcoran & les autres livres de la Loi de Mahomet, il ſe voyoit ſi peu affermi ſur ſon Trône, qu'il ne ſoûpiroit qu'aprés une Paix. Mahomet IV. n'eût pas été plûtôt depoſſedé, qu'il blâma hautement la conduite qu'il avoit tenuë à l'égard de l'Empereur, auquel il avoit declaré la guerre, avant que la Tréve qui étoit entre les deux Empires fût expirée, comme je l'ay déja remarqué. Il avoit propoſé ſouvent à ſes Miniſtres, que n'y ayant que la Paix qui

pût

pût sauver l'Empire Ottoman, qui étoit si prés de sa décadence entiere, il ne seroit pas honteux aux Musulmans de la demander à leur Vainqueur. Il avoit recommandé aux nouveaux Visirs qu'il avoit créez d'en faire eux-mêmes les ouvertures avec les Generaux des Chrétiens. Il avoit sollicité les Ministres étrangers qui étoient à la Porte, & les Princes ausquels il avoit fait part de son élevation, de le seconder dans ce grand dessein. Et comme il avoit bien prévû que les Imperiaux ouvriroient la Campagne par le siege de Belgrade, il avoit recommandé au Bacha qui y commandoit, de n'oublier rien pour les obliger à finir, par quelque accommodement, une Guerre qui avoit fait verser tant de sang. Plusieurs Princes étrangers avoient commencé à s'interesser à cette Paix. Le Grand Visir & le Bacha de Belgrade qui ne la souhaitoient pas moins que le Grand Seigneur, n'avoient rien negligé pour faire réüssir ce projet. Mais comme l'Empereur avoit ses vûës, il avoit toûjours rejetté les propositions qui lui avoient été faites, quelques avantageuses qu'elles fussent. Un autre Prince que Soliman se fût peut-être rebuté, aprés tant de démarches inutiles, & eût mieux aimé courir risque d'être dépos-

ſedé, comme l'avoit été Mahomet IV. que de mandier une Paix qu'on perſiſtoit à lui refuſer. Mais le ſalut de ſon Empire, ou plûtôt ſon propre repos, lui tenoient ſi fort au cœur, qu'il n'y eut rien qu'il ne mît en œuvre pour fléchir l'Empereur; & tentant la derniere voye & la ſeule qui lui pouvoit réüſſir, il réſolut de lui envoyer des Ambaſſadeurs à Bude, pour lui faire part de ſon élevation ſur le trône, & lui demander en même temps la Paix.

Dans le tems que l'Empereur eut avis de la réſolution du Sultan, l'Electeur de Cologne mourut. Comme le Cardinal de Furſtemberg avoit été élû Coadjuteur de cet Archevêque, quatre ou cinq mois auparavant, il prétendit que les mêmes Capitulaires qui l'avoient élû, le devoient nommer Electeur, à la place de celui qui venoit de mourir, quoi que le Pape eût refuſé de confirmer leur Election, & que l'Electeur défunt dans ſon Teſtament leur eût recommandé le Prince Clément de Baviere. La nomination ſe fit, aprés pluſieurs conteſtations. De vingt-quatre voix, le Prince Clément n'en eut qu'onze, & le Cardinal de Furſtemberg en eut treize. Mais comme le Cardinal de Furſtemberg n'avoit pas

pas les qualitez requises par les Loix du Pays, & que par les mêmes Loix du Pays, il avoit besoin des deux tiers des voix, pour l'emporter par *Postulation* * sur le Prince Clément de Baviere, sa nomination ne fut pas legitime.

Le Roy de France, qui avoit en vûë d'avoir un Electeur à Cologne qui fût entierement à sa dévotion, comme eût été le Cardinal de Furstemberg, avoit gagné par ses presens & par ses brigues les Capitulaires qui lui avoient donné leurs voix. Il contoit déja sur une partie de l'Allemagne, & peut-être, sur la Hollande. Cependant, ayant vû que nonobstant la pluralité des suffrages cette nomination étoit contestée & regardée comme nulle; il crût qu'il faloit élever par la force le Cardinal à l'Electorat, & se mettre

* *Lors qu'on met quelqu'un en Election, qui n'a pas l'âge de vingt & un an; qui n'est point Allemand de Nation; qui n'est pas Chanoine de la Cathedrale; & qui a plusieurs Benefices; ces quatre chefs ensemble, ou l'un, ou plusieurs, font ce qu'on appelle* Postulation. *Le Cardinal de Furstemberg étoit dans ce cas, à cause de l'Evêché de Strasbourg, dont il étoit pourvû. Le Prince Clément n'y fut pas, quoy qu'il n'eût pas encore vingt & un an, parce qu'il eût pour cela dispense de Rome. Voyez la Monarchie Universelle de Loüis XIV. Tom. 2. M. Leti débroüille admirablement cette affaire.*

tre au deſſus des Loix , au cas que le Pape, entre les mains duquel on avoit remis cette affaire décidat en faveur du Prince Clément, comme il avoit ſujet de l'apprehender. Pour cet effet , il déclara d'abord , par des Manifeſtes qu'il fit preſenter aux Etats Generaux & à la Diéte de Ratisbonne , qu'il regardoit comme ſes ennemis , les ennemis du Cardinal de Furſtemberg , & ne ſe contentant pas de ces menaces , il fit avancer des Troupes du côté de Cologne, en attendant le denouëment de cette affaire , qui ſe devoit décider à Rome.

L'Empereur, qui juſques alors, avoit fermé les oreilles aux propoſitions de Paix qui lui avoient été faites par la Porte, & qui vit bien , que de la maniére dont les choſes ſe diſpoſoient, il auroit infailliblement Guerre avec la France , crut que , pour n'avoir pas deux ennemis ſur les bras, il ne faloit pas rejetter les offres que lui faiſoit le Sultan , & il voulut que le Duc de Lorraine ſe rendit à Bude pour écouter ſes Ambaſſadeurs.

Le choix que Sa Majeſté Imperiale fit de ce Prince , étoit une marque certaine qu'il avoit deſſein de finir cette Guerre , s'il pouvoit faire une Paix tant ſoit peu avantageuſe : car il eſt conſtant que le Duc de Lorraine

ne ne souhaitoit rien avec tant de passion. Il avoit fait souvent convenir l'Empereur, qu'il ne gagnoit que des Pays deserts en Hongrie, pendant qu'il faisoit des pertes considerables du côté du Rhin, par les continuelles entreprises du Roy de France. Il lui avoit fait entrevoir les vûës qu'avoit ce Monarque. Il lui avoit fait toucher, comme au doigt, que de la maniere dont il s'y étoit pris, dépuis la Paix concluë à Nimégue, il couroit, par sa vertu & son genie, à la Monarchie Universelle; & qu'on ne pouvoit trop se hâter de mettre des bornes à ses desseins. Et certainement, quand tout ce que disoit le Duc de Lorraine n'eût pas été tout-à-fait veritable, il étoit si fort de son interêt que l'Empereur tournât ses armes du côté de la France, qu'il ne pouvoit que desirer qu'il finit la Guerre avec les Turcs.

L'Empereur qui n'avoit écouté que sa gloire, & qui ne voyoit que des triomphes pour lui du côté de la Hongrie, quelque desert & ruïné que fut le Pays dont il se rendoit Maître, n'avoit jamais fait attention à ce que lui avoit dit le Duc de Lorraine, quoy qu'il fût demeuré d'accord de la sagesse de ses conseils. Il s'imaginoit que le

Roy de France, aprés s'être saisi, par une sage precaution de Strasbourg & de Luxembourg, n'oseroit plus rien entreprendre; qu'il demeureroit en repos; & que venant à faire réflexion sur les grandes Victoires qu'il remportoit tous les jours sur les Ottomans, il apprehenderoit d'en venir aux mains avec un Prince, en faveur duquel la fortune s'étoit entiérement declarée. Mais lors qu'il vit que ce Monarque s'opiniâtroit à soûtenir le Cardinal de Furstemberg, lequel il regardoit depuis long-tems, comme l'ennemi capital de l'Empire; lors qu'il vit qu'il faisoit marcher ses Troupes vers Cologne; & qu'il ne pût plus révoquer en doute, qu'il n'eût Guerre avec lui sur le Rhin; il ne balança plus un moment à écouter les propositions de Paix qui lui étoient faites par le Grand Seigneur, supposé qu'elles ne lui fûssent pas tout-à-fait desavantageuses; & afin qu'on ne traînât pas les choses en longueur, il voulut choisir pour cette negociation un Prince qui y eût lui-même interêt.

Il y avoit même un autre raison qui fit que l'Empereur jetta plûtôt les yeux sur le Duc de Lorraine que sur un autre Ministre, pour traiter avec les Ambassadeurs du Grand Seigneur. Les Turcs s'étoient imaginez

imaginez que ce Prince, qui étoit la terreur de leurs Troupes, n'ayant pû se mettre en Campagne, n'étoit plus en état d'aller à l'Armée, & que c'étoit, en quelque maniére ce qui obligeoit Sa Majesté Imperiale à vouloir entendre parler de Paix. En effet, on croyoit à Constantinople que le Duc ne se releveroit jamais de sa maladie, & les Imans disoient déja dans leurs Mosquées, qu'on avoit sujet d'esperer que leur Prophete s'appaiseroit, puis que le General des Chrétiens étoit aux portes du sepulcre. Il étoit donc d'une necessité presque absoluë que le Duc de Lorraine se fit voir, pour faire une Paix plus avantageuse. Si bien que ces deux raisons jointes ensemble obligérent l'Empereur à le choisir, preferablement à tout autre, pour cette importante négociation.

La santé du Duc se rétablissoit peu à peu: & il ne fut pas plûtôt en état de supporter les incommoditez d'un voyage, qu'il partit de Vienne avec la Reine Doüairiére son Epouse, pour se rendre à Bude, où il arriva heureusement. Ceux qui n'étoient pas du secret, crûrent que ce Prince étoit allé à l'Armée: & ses ennemis publiérent qu'il n'avoit formé ce dessein, quoy qu'il ne

fût pas encore tout-à-fait remis de sa maladie, qu'afin que l'Electeur de Baviere, qui s'étoit acquis tant de gloire l'année précedente, à la Bataille qui se donna contre les Turcs, n'en acquit encore une nouvelle, par la Conquête de Belgrade. Mais outre que le Duc de Lorraine n'étoit pas en état encore de souffrir les fatigues d'une Campagne; outre que la Reine son Epouse avoit voulu être du voyage; & qu'il avoit consenti que l'Electeur de Baviere iroit en Hongrie pour y commander l'Armée en Chef; la maniére obligeante & genereuse dont il en usa à l'égard de ce General la justifia dans le monde: car s'étant trouvé au Camp de Belgrade, il en partit la veille de l'Assaut, pour lui laisser toute la gloire & tout l'honneur de cette Conquête.

Les Ambassadeurs Turcs arrivérent à Bude, & ils n'y furent pas plûtôt arrivez, qu'ils offrirent au Duc de Lorraine de lui faire voir la Commission qu'ils avoient reçûë du grand Seigneur pour négocier une Paix avec lui. Dans le même temps on eut avis que les troubles avoient recommencé à Constantinople; que les Janissaires avoient massacré un grand nombre des Officiers du Divan; qu'ils avoient vou-

la attenter à la vie du nouveau Visir, qui avoit été obligé de se sauver en Asie; & comme on outre toûjours les nouvelles, on ajoûtoit même que le Sultan avoit esté déposé, & que Mustapha fils aîné de Mahomet IV. avoit esté mis sur le Trône.

La nouvelle de ces nouveaux troubles, toute incertaine qu'elle étoit, eût, peut-être, obligé un autre que le Duc de Lorraine, à surseoir les Negociations qui l'avoient amené à Bude. Les Turcs qui avoient accoûtumé de se faire demander la Paix; & de retenir pour cet effet à leur suite des Ambassadeurs en ôtage, se voyoient réduits à en envoyer les premiers, & à s'aviser, pour prétexte, de faire part à l'Empereur du Couronnement de leur nouveau Maître, ce qui ne leur étoit jamais arrivé. Ces avances inaccoûtumées marquoient manifestement que la Porte ne sçavoit plus où elle en étoit; & ces nouveaux mouvemens dont on parloit, & qui avoient quelque apparence de fondement, achevoient de faire voir, que quoyque Sa Majesté Imperiale pût faire une Paix tres-avantageuse, il étoit pourtant de son interêt de continuer la Guerre. Mais

toutes ces considerations n'ébranlérent pas le Duc de Lorraine. Il crût que tout ce qu'on gagneroit sur les Turcs ne vaudroit pas ce qu'on perdroit ou qu'on risqueroit de perdre en Allemagne : & faisant reflexion que l'Empereur ne pouvant pas soûtenir deux Guerres à la fois, il étoit de la Politique de donner la Paix à ceux qui la recherchoient, afin de tourner ensuite toutes ses forces du côté de la France ; il fit dire aux Ambassadeurs de la Porte, qu'il n'avoit quitté la Cour Imperiale que pour negocier avec eux un accommodement qui pût mettre en repos les deux Empires. Mais dans le tems qu'il étoit sur le point d'entrer en Conférence avec ces Ministres, la fiévre l'ayant repris malheureusement, il fut obligé de retourner à Esseck, d'où il écrivit à l'Empereur, qu'il avoit résolu de se faire porter à Gratz par l'Esclavonie & la Croatie, & delà à Inspruck pour achever de s'y remettre. Le Comte Caraffe eut ordre de conduire les Ambassadeurs Turcs à Presbourg.

Le Roy de France, qui depuis la Tréve de vingt ans, qui avoit été concluë en 1684. avoit paru vouloir garder des ménagemens avec l'Empire, n'avoit pas jugé à propos d'interrompre

d'interrompre les progrés de l'Empereur sur les Infidelles, trouvant mieux son compte à laisser ce Prince engagé dans une Guerre dont il couroit les risques, & dont le sort avoit paru si douteux quelque tems auparavant, qu'à rompre une Tréve qui le laissoit joüir en repos du fruit de ses Conquêtes, & qui lui donnoit le tems de fortifier ses Frontiéres qu'il avoit si considerablement étenduës depuis la Paix. Il se flatoit que l'Empereur content de n'être point traversé dans ses desseins, lui laisseroit recueillir en Paix tous les avantages que la mort de l'Electeur de Cologne sembloit assurer au Cardinal de Furstemberg, ce qu'il souhaitoit ardemment, afin d'avoir un pied si avant dans l'Empire, qu'il pût fraper un jour un grand coup. Mais lors qu'il vit le mauvais succés de ses négociations; le Cardinal de Furstemberg frustré d'une Dignité, où il sembloit avoir plus de part que tous ses Concurrens; le Pape mal disposé en sa faveur; l'Empereur toûjours Victorieux; les Princes de l'Empire resolus de soûtenir le Prince Clément de Baviere, & la Paix avec le Turc prête à être concluë, malgré toutes ses menaces & les Troupes qu'il avoit fait

approcher de Cologne ; toutes ces choſes lui faiſant ſentir, qu'aprés tous les pas qu'il avoit faits, ſa reputation étoit engagée trop avant, pour pouvoir reculer davantage ſans ſe faire tort ; & que s'agiſſant d'attaquer ou d'être attaqué, il étoit de ſon interêt de commencer l'action ; il reſolut d'attaquer l'Empire, quoy que l'Empereur n'eût fait encore aucun mouvement. Et pour cét effet ; il fit marcher des Troupes du côté de Philisbourg, qu'il aſſiegea, & qui ſe ſe rendit, peu de temps aprés, à Monſeigneur le Dauphin.*

Quoy que le Roy de France ſçût bien, que le ſiege de cette Place ne pouvoit être regardé par l'Empereur, que comme une rupture de la Tréve, puis que c'étoit lui qui prenoit le premier les armes : cependant, voulant faire paroître qu'il avoit plûtôt deſſein de ſe défendre que d'attaquer ; il fit publier un Manifeſte, où il expoſoit toutes les raiſons qui l'avoient obligé à faire une irruption dans l'Empire : proteſtant, que

** Philisbourg fut aſſiegé le 6. du mois d'Octobre 1688. Il capitula le 29. du meſme mois, & le Premier de Novembre la Garniſon Imperiale en ſortit ; c'eſtoit le jour de la naiſſance de Monſeigneur le Dauphin.*

que son intention n'étoit que de procurer le repos public ; qu'il étoit en état de rendre Philisbourg, aprés l'avoir pris & en avoir fait démolir les Fortifications, & d'y joindre même Fribourg, pourveu que le Cardinal de Furstemberg fût mis en possession de l'Electorat de Cologne ; que la Tréve fût changée en une Paix perpetuelle ; & qu'en vertu de cette Paix, il pût conserver toutes les nouvelles Fortifications qu'il avoit fait construire sur le Rhin, & tous les lieux qui avoient été réünis à la Couronne, en consequence des Traitez de Munster & de Nimégue. L'Empereur répondit quelque tems aprés à toutes les raisons de ce Manifeste : & ayant refusé de consentir que la Trêve fut convertie en Paix aux conditions que le Roy de France proposoit, parce que ç'eût été ceder à perpetuité prés de la sixiéme partie de l'Empire, dont ce Prince s'étoit emparé, il ne pensa qu'à se défendre.

Comme on n'avoit pas prévû à Vienne, ni aux autres Cours de l'Empire, l'irruption des François en Allemagne, & qu'on s'y étoit endormy sous la foy de la Trêve de vingt ans, le Roy de France n'eût pas beaucoup de peine à faire des Conquêtes

dans

dans un Païs qu'il trouva presque sans deffense. Aprés la prise de Philisbourg, il se saisit du Palatinat, sous le prétexte que chacun sçait ; prit VVormes & Spire ; mit Garnison Françoise dans Mayence ; assiegea Coblents & le bombarda, aprés avoir ravagé tout le Païs de Tréves ; menaça de mettre le feu à Francfort ; ruina tous les Païs circonvoisins par les Contributions excessives qu'il exigea des Peuples ; & se vit tout d'un coup le Maître du Rhin, depuis Hunningue jusqu'à Cologne, qui s'étoit declaré pour l'Empire.

La Saison étoit si avancée, qu'il ne fut pas possible à l'Empereur, ny aux Princes interessez de s'opposer aux progrés de la France. On lui laissa faire tout ce qu'elle voulut, ne pouvant l'empêcher. Et les Troupes Françoises, qui prirent ensuite leurs quartiers d'hyver dans le Palatinat & les autres Païs nouvellement conquis. Ils firent des grands desordres, qui ne produisirent pas pourtant l'effet que la France en pouvoit esperer. Ils ne firent qu'aigrir les esprits, & faire prendre aux Princes d'Allemagne & aux Etats voisins les mesures les plus necessaires. Les Electeurs de Brandebourg & de Saxe, le Duc d'Hanover & le

Lantgrave de Hesse, aprés plusieurs Conférences qu'ils eurent, & à Magdebourg & ailleurs, n'oubliérent rien pour être en ètat de chasser ces Troupes, dés que la Saison leur permettroit de mettre les leurs en Campagne: & l'Empereur outré jusqu'à l'ame, prit de si vigoureuses résolutions, qu'il dit hautement qu'il espéroit, que ses Troupes ne seroient pas moins victorieuses sur le Rhin qu'elles l'avoient été sur le Danube, & qu'il humilieroit les François, comme il avoit humilié les Ottomans.

Cependant, l'Empereur se trouvoit bien embarrassé, quelque fermeté qu'il fit paroître. Il se voyoit deux Ennemis sur les bras, qui dans la scituation où ètoient les affaires, ètoient redoutables, quoi qu'ils ne fussent pas également puissans. La Paix qu'on négocioit avec la Porte n'ètoit pas une affaire prête. Depuis l'irruption de la France, les Turcs sembloient avoir pris cœur. Leurs Ambassadeurs ne témoignoient plus ces empressemens extraordinaires d'en venir à une conclusion, qu'ils avoient fait paroître d'abord. Au contraire, ils faisoient naître des incidens: & d'un autre côté, il faloit y faire consentir les Vénitiens, & sur tout le Roi de Pologne, qui

s'y

s'y oppoſoit, & ſans lequel on ne pouvoit rien conclurre, aprés les grandes obligations qu'on luy avoit. Mais ce n'ètoit pas la ſeule choſe qui jettoit l'Empereur dans l'embarras; le Duc de Lorraine étoit toûjours malade. Quoi qu'il y eût quelque eſpérance que la ſanté de ce Prince ſe rétabliroit, il ne pouvoit point conter cependant, ſur les ſervices qu'il lui pouvoit rendre; Et ſuppoſant même qu'il fut en ètat d'aller à l'Armée, à l'ouverture de la Campagne, il ne ſçavoit à ſon égard, à quoi il ſe devoit déterminer, car il voyoit qu'il ètoit néceſſaire & en Hongrie & en Allemagne.

Dans ce tems-là le Prince d'Orange aſſiſté des Vaiſſeaux & des Troupes des Hollandois, fit en Angleterre cette deſcente ineſperée dont toute la Terre a oüi parler & qui a été ſi funeſte au Roy Jaques. Ce Prince perfide & ſans foy ny honneur partit de Hollande le quinziéme du mois de Novembre: & le vingt-ſixiéme du même mois, le Roi de France déclara la Guerre aux Etats des Provinces-Unies, ſous prétexte qu'elles avoient pris des engagemens avec l'Empereur, pour traverſer l'établiſſement du Cardinal de Furſtemberg à l'E-
lectorat

lectorat de Cologne. Il ne fut pas difficile de voir que le Roi de France avoit d'autres motifs que celuy-là. Mais quoi qu'il en soit, cette République florissante fut un ennemi nouveau qui fit espérer à l'Empereur qu'il se pourroit vanger des François. En effet, les Etats Généraux s'engagérent d'abord à l'assister : & l'Ambassadeur qu'ils avoient à Vienne s'empressa avec tant d'ardeur à conclurre la Paix qui se négocioit avec la Porte, qu'il ne tint pas aux soins de ce Ministre que cette négociation ne réüssit.

Si l'Empereur êtoit affligé de l'indisposition du Duc de Lorraine, le Duc de Lorraine ne l'êtoit pas moins. Ce Prince qui jusques alors avoit supporté ses incommoditez avec une patience admirable, commença à se plaindre de son destin. Les affaires êtoient venuës au point qu'il les avoit souhaitées, depuis long-tems. Il voyoit une ample moisson de Lauriers à cüeillir sur les bords du Rhin, depuis que la Hollande êtoit attaquée. Il voyoit tous les Princes d'Allemagne disposez unanimément à se liguer avec l'Empereur. Le Pape êtoit dans les intérêts de ce Prince. On ne pouvoit point douter que l'Espagne ne

voulût

voulût être de la partie ; qu'on n'engageât avec le tems, les Princes du Nord, les Cantons Suisses, & l'Italie. En un mot, il faloit être peu clairvoyant, pour ne s'appercevoir pas, que la seule Révolution d'Angleterre êtoit un coup qui déconcertoit entiérement la France. Depuis la mort de Charles IV. le Duc n'avoit jamais eu tant d'espérance de se rendre Maître de ses Etats. Il sçavoit que ses Peuples l'aimoient ; qu'ils ne soûpiroient qu'aprés lui ; & qu'ils n'attendoient, depuis long-tems, qu'une occasion tant soit peu favorable pour secoüer le joug des François, & l'occasion se presentoit. Lors qu'il venoit à faire ces réflexions, il eût voulu être à Vienne, mais son indisposition l'attachoit à Inspruck. Quelque courage que lui donnassent ses Médecins, il desespéroit pourtant si fort de pouvoir supporter les incommoditez d'une Campagne, que cette pensée qui l'occupoit entiérement, lui causoit plus de mal que la fiévre qui le consumoit. Si le desir de guérir pouvoit contribuër à la guérison d'un malade, il eût été bien-tôt hors d'affaires ; on n'a jamais souhaité avec tant d'ardeur de se porter bien que ce Prince le souhaitoit : mais c'êtoient des desirs impuissans. Cependant

pendant, dans le temps qu'il avoit le moins d'eſpérance de ſe voir en état d'agir, la fiévre le quitta un peu. Il étoit ſi néceſſaire qu'on ſçût à Vienne ce commencement de guériſon, qu'il y dépêcha d'abord un Courrier. L'Empereur en témoigna une joye extraordinaire, & il lui écrivit, en même tems, qu'étant ſon conſeil & ſon bras, il ſouhaitoit qu'il ſe rendit auprés de lui, dés que ſa ſanté ſeroit entiérement rétablie.

Pendant que le Duc de Lorraine reprenoit ſes forces à Inſpruck, on ne négligeoit rien à Vienne, ni aux autres Cours de l'Empire pour les Opérations de la Campagne. Comme on avoit vû que les Ambaſſadeurs de la Porte commençoient à ſe prévaloir de la Guerre que le Roi de France avoit déclarée à l'Empereur, & que d'ailleurs, la Paix qu'on négocioit avec eux étoit une affaire qui ne pouvoit qu'être traînée en longueur; à cauſe des intérêts des Vénitiens & des vûës du Roi de Pologne; on prit toutes les meſures qu'on pouvoit prendre, pour être en état de faire tête aux François & aux Ottomans. On fit des levées par tout. Et tandis que les Troupes de l'Electeur de Saxe, du Lantgrave de Heſſe & du Duc d'Hanover allérent prendre

dre leurs quartiers d'hyver aux environs de Francfort, pour être en état d'être assemblées, lors qu'on le jugeroit à propos; l'Empereur, de son côté, fit marcher vers le Rhin six Régimens de Cavalerie, & quatre ou cinq d'Infanterie. L'Electeur de Brandebourg arriva à VVesel, où il avoit une grande partie de ses meilleures Troupes. L'Evêque de Munster s'étant déclaré pour l'Empereur, promit de jetter huit cents hommes dans Cologne, où l'Electeur de Brandebourg devoit envoyer deux mille Dragons. Les Hollandois firent marcher dans le Païs de Juliers sept ou huit mille hommes. Et dans l'appréhension où l'on fut que les François ne se rendissent entiérement Maîtres de l'Electorat de Mayence, ils y envoyérent des Troupes qui se saisirent de la plûpart des Places, & huit Régimens d'Hanover s'avancérent, en même tems, du côté de Trêves, pour couvrir Coblens & les Païs circonvoisins.

Ces démarches des Princes d'Allemagne, & les préparatifs extraordinaires qu'on faisoit par-tout, allarmérent un peu la France, quoi qu'elle eût médité cette Guerre, depuis long-tems, & que les Troupes qu'elle avoit sur pied fussent de beaucoup plus

nombreuses

nombreuses que celles de tous les Alliez ensemble, que cette irruption avoit surpris. Comme elle n'avoit pas prévû la Révolution d'Angleterre, elle appréhenda un revers. Cependant, dissimulant ses appréhensions, elle commença dans le Palatinat, dans le Virtemberg, & dans plusieurs Villes Impériales des hostilitez extraordinaires : & au même tems qu'elle réduisoit tout en cendres & qu'elle permettoit tout à ses Troupes, elle faisoit publier par tout, qu'elle ne souhaitoit que la Paix, & qu'elle s'en étoit expliquée dans son Manifeste. Elle la fit même proposer en particulier à l'Empereur, s'imaginant que ses hostilitez avoient jetté l'épouvante dans Vienne : & l'on disoit même que le Duc de Lorraine, à qui elle faisoit espérer la restitution de ses Etats, sollicitoit Sa Majesté Impériale à en venir à un accommodement. Mais ce Prince étoit bien éloigné de cette pensée. Il lui écrivit au contraire, que les presens des ennemis ne devoient jamais être acceptez ; qu'on s'en devoit toûjours défier ; qu'il faloit déclarer la Guerre à la France ; Que faire la Paix avec une Couronne, qui ne manquoit jamais de la violer, lors qu'elle y trouvoit ses avantages, seroit une faute irréparable,

irréparable, dans une circonſtance auſſi favorable que celle où êtoient les affaires, par l'union de tant de Puiſſances; Que pour ce qui le regardoit, les intérêts de l'Empire êtoient les ſiens; qu'il n'agiroit jamais que par rapport à la cauſe commune; & qu'il étoit ſûr qu'il n'y avoit point de Prince en Allemagne qui ne fût dans les diſpoſitions où il êtoit, s'en trouvant même qui ſoûtenoient, qu'il ne ſeroit pas beſoin d'aucune Déclaration, attendu que ſans aucun avertiſſement préalable, le Roi de France s'étoit déclaré ennemi de l'Empire, par des Actes d'hoſtilitez dont la ſeule penſée faiſoit horreur.

En effet, peu de tems aprés, on vit paroître le Réſultat de la Diéte de Ratisbonne, où l'on fulminoit contre Louïs XIV. Cette Aſſemblée mettoit en avant. 1. Que contre les Traités de Munſter & de Nimégue, ce Prince s'étoit emparé de pluſieurs Places qui appartenoient à l'Empire, qu'il avoit êlevé des Citadelles, bâti des Ponts ſur le Rhin, coupé des Bois, & qu'il s'étoit approprié des Païs entiers par ſes prétenduës réünions. 2. Que dans les Places ainſi priſes & réünies, il avoit fait des changemens injuſtes, tant en ce qui regardoit

regardoit le Spirituel que le Temporel. 3. Que pour arrêter les progrés des Armes Chrêtiennes contre les Ottomans, il avoit attaqué l'Empire par surprise, assiégé & pris Philisbourg, envahi & opprimé les Païs, Villes & Forteresses de plusieurs Electorats & autres Principautez, en violant les Traitez de Paix & de Trêve, & les assurances Royales qu'il avoit si souvent réïterées. 4. Que contre la foi des Capitulations signées par M. le Dauphin, il avoit exigé de ceux qui s'étoient soûmis à lui des Contributions excessives; fait perir par le fer ou de misére, des Peuples, qui vivant sous la bonne foi de la Trêve, avoient été trouvez sans défense; & enfin, saccagé & brûlé des Bourgs & des Villes entiéres, sans avoir épargné les Palais des Princes, ni les lieux Saints & Ecclésiastiques. 5. Qu'il avoit détruit la Chambre Impériale, & en avoit fait emporter tous les Titres & les Archives. 6. Qu'il avoit voulu contraindre l'Empire par la force, à reconnoître le Cardinal de Furstemberg pour Electeur & Archevêque de Cologne, contre l'Election Canonique, qui avoit été faite, & que le Pape avoit confirmée. 7. Et qu'enfin, il avoit rempli de Troupes cet

Electorat & les Principautez voisines, d'où il avoit tiré des sommes trés-considérables par ses exécutions Militaires, & fait plusieurs autres vexations sur les sujets de l'Empire, sans rien oublier, en aucune maniére, de ce qui pouvoit opprimer leur liberté.

Aprés le détail de tous ces griefs, la Diéte déclaroit la France pour l'ennemie de l'Empire. Elle ajoûtoit. 1. que la Guerre qu'on avoit avec cette Couronne devoit être réputée pour une Guerre commune d'Etat, & qu'on la publieroit comme telle. 2. Qu'on opposeroit aux prétextes de Religion mis dans le Manifeste du Roy de France, pour desunir les Membres de l'Empire, une concorde & union de toutes les forces, pour rétablir les choses dans leur premier état, & pour contraindre l'ennemi commun à réparer les dommages qu'il avoit causez, & à donner des assûrances pour l'avenir. 3. Qu'on ne pourroit entretenir, sous quelque prétexte que ce fût, aucune correspondance, ou neutralité avec la France, ni avec ses Ministres ou adhérans, & que tous ceux qui l'assisteroient ou directement ou indirectement seroient déclarez ennemis. 4. Qu'on donneroit avis de ce ré-

sultat aux Princes & Etats d'Italie, aux Couronnes & autres Puissances Etrangéres, & à tous ceux généralement qui êtoient du ressort de l'Empire Romain. 5. Que Sa Majesté Imperiale seroit suppliée de conclurre la Paix avec le Turc, afin que conjointement avec les Princes interessez, elle pût d'autant plus fortement soûtenir la Guerre contre la France. 6. Et qu'enfin, on concerteroit au plûtôt ensemble les moyens d'entretenir & de continuër cette Guerre, selon les Constitutions de l'Empire.

Voilà quel fut le Resultat de cette Diéte que le Prince Herman de Bade approuva * en tous ses points, au nom de l'Empereur, avec ce supplément; *Qu'étant notoire que la Couronne de France avoit fomenté la Rebellion en Hongrie, & excité le Turc contre Sa Majesté Imperiale; & que même on avoit des avis certains, qu'elle avoit fait offrir à la Porte Ottomane une Alliance offensive, avec assurance que comme elle avoit commencé la Guerre, pour procurer son rétablissement, elle ne feroit la Paix que con-*

R 2 *jointement*

* *L'acte qui portoit ces choses fut presenté à la Diéte par le Prince Herman de Bade le 4. de Mars 1689.*

jointement avec elle ; On devoit , à cause de cela , tenir & declarer cette Couronne , pour l'ennemie commune, non-seulement de l'Empire , mais aussi de toute la Chrêtienté , de même que le Turc , ainsi qu'il fut pratiqué en 1544. *en pareil cas contre la France , par la Conclusion de l'Assemblée generale tenuë à Spire.* Toutes ces raisons sont fausses.

Mais ce ne furent pas de simples paroles. L'Empereur n'eût pas plûtôt declaré la Guerre à la France , qu'il pensa aux moyens de la soûtenir. Il fit établir des Magazins dans tous les endroits où il crût qu'ils étoient necessaires. Il pressa les levées qu'on avoit commencées déja. Il rappella une partie des Troupes qui avoient servi contre les Turcs. Et afin , que l'Armée qu'il devoit envoyer en Allemagne fut animée par un Chef qui eût interêt au succés de cette entreprise , il resolut d'en donner le commandement à l'Electeur de Baviere , & de charger le Duc de Lorraine d'aller commander en Hongrie.

Ce n'est pas que le Duc de Lorraine ne fût plus interessé que le Duc de Baviere , à voir la France humiliée. Les interêts du Prince Clement n'étoient rien en comparaison de ceux de ce Prince , qui se voyoit

depoüillé de ses Etats par cette Couronne. Mais comme l'Empereur avoit dessein de fraper deux grands coups tout à la fois, & que le nom du Duc de Lorraine étoit la terreur des Ottomans, il crût qu'il êtoit necessaire de l'opposer à des ennemis qu'il avoit si souvent vaincus, & que l'Electeur de Baviere combattant pour ses propres interêts aussi-bien que pour ceux de l'Empire, ne se rendroit pas moins redoutable à la France, qu'il l'êtoit à la Porte Ottomane, depuis ces glorieuses Conquêtes ausquelles il avoit eu tant de part dans les Campagnes de Hongrie.

Il y avoit une autre raison qui avoit porté l'Empereur à choisir l'Electeur de Baviére préferablement au Duc de Lorraine, pour aller commander sur le Rhin : c'est que le Duc de Lorraine étoit encore un peu indisposé. Et comme la France attaquoit, au lieu que la Porte ne faisoit que se défendre, & que d'ailleurs, il y avoit toutes les apparences du monde, que les François seroient plus forts en Allemagne que les Turcs en Hongrie, il êtoit d'une necessité absoluë d'opposer aux François un General qui pût agir, & qui fut en êtat d'ou-

vrir la Campagne par quelque ſiege, ou par quelque action vigoureuſe.

Dans le tems que Sa Majeſté Imperiale avoit pris cette reſolution, & qu'on publioit dans le monde, que l'Electeur de Baviere agiroit ſur le Rhin avec une Armée conſiderable, laquelle on faiſoit avancer tous les jours, & qui devoit aller joindre les Troupes des Alliez, tandis que le Duc de Lorraine iroit en Hongrie, pour achever de reduire ce Royaume & en chaſſer les Infideles, ſi ſa ſanté le lui permettoit; la ſanté de ce Prince ſe rétablit entierement. Si bien qu'il ſe vit en état de quitter Inſpruck, pour aller aſſiſter aux Conſeils de l'Empereur, & prendre les meſures neceſſaires pour les deux grands deſſeins qu'on y projettoit.

Comme le Duc de Lorraine ne ſouhaittoit rien avec tant de paſſion que d'aller commander en Allemagne, il ne fut pas plutôt arrivé à Vienne, qu'il n'y eut rien qu'il ne mit en œuvre pour faire changer de ſentiment à l'Empereur. Il lui proteſta d'abord neanmoins qu'il n'avoit d'autre volonté que la ſienne; qu'il êtoit prêt de marcher en Hongrie; & qu'il demeuroit même d'accord avec lui que ſa preſence

ne ſeroit pas inutile dans ce Royaume. Mais aprés lui avoir fait voir, qu'il étoit impoſſible que les Turcs fuſſent en état de rien entreprendre, pendant la Campagne qui s'alloit ouvrir, les Troupes Ottomanes étant des Troupes ſans diſcipline, la plûpart levées par force, & intimidées par les Victoires que les Chrêtiens avoient remportées; Aprés lui avoir repreſenté, qu'il ne manquoit pas de Generaux habiles, pour s'oppoſer à l'Armée Ottomane, & que le grand effort qu'on devoit faire êtoit ſur le Rhin, où le Roi de France, qui s'êtoit preparé, depuis long-tems à cette Guerre, ne manqueroit pas de faire marcher ce qu'il avoit de meilleures Troupes; Sa Majeſté Imperiale conſiderant, que la preſence du Duc êtoit plus neceſſaire de ce côté-là, qu'en Hongrie, ſe rendit aux raiſons de ce Prince, & reſolut enfin, apres y avoir meurement penſé, d'avoir deux Armées en Allemagne, l'une commandée par l'Electeur de Baviere, l'autre par le Duc, & d'envoyer en Hongrie le Prince Louis de Bade, qui venoit de ſe ſignaler dans la Boſnie, où avec quatre ou cinq mille hommes de ſes troupes, il avoit défait entierement une Armée de vingt mille Turcs.

Enfin le tems des déliberations & des préparatifs ayant fait place à celuy de l'exécution, le Duc de Lorraine partit de Vienne & arriva avec quatorze ou quinze mille hommes aux environs de Coblents, où il devoit joindre les Troupes de l'Electeur de Saxe, & celles du Lantgrave de Hesse. L'Electeur de Baviere marcha vers le Haut-Rhin avec une Armée de dix mille Bavarois, sept mille Imperiaux & quatre mille Suabes. Et l'Electeur de Brandebourg s'avança du côté de Cléves avec environ vingt-mille hommes de ses Troupes, & celles de l'Evêque de Munster.

Les mouvemens des Armées Confederées furent funestes à plusieurs Villes. Les François, qui s'étoient rendus Maîtres de plusieurs avant que leurs ennemis fussent en état d'entrer en Campagne, les abandonnérent, excepté Philisbourg, Bonn, Mayence, Keyserswart, & quelque autre peu considerable; Mais en les abandonnant ils les brûlérent, & firent d'un des plus beaux Païs de l'Europe une vaste & affreuse solitude. Ce qui n'étoit rien en comparaison de ce que les Confederez devoient faire en France. Celles d'Oppenheim, de VVormes & de Spire, qui s'étoient renduës à eux, & qui s'étoient

toient flatées qu'on ne les traitteroit que selon les Loix ordinaires de la Guerre, éprouvérent une destinée qui ne fut pas moins terrible qu'avoit été celle du Palatinat ; car non-seulement elles furent entiérement détruites & consumées par le feu, mais outre cela, les Habitans, à qui on avoit permis d'emporter leurs principaux effets, furent exposez au pillage & à la fureur du soldat. Voilà quels furent les exploits ausquels la France se borna au commencement de cette Campagne.

Pendant ces hostilitez & ces incendies, les Princes Alliez ne s'endormirent pas. Je n'entreray ici dans aucun détail. Ils chassérent les François de quelques Forts & de quelques petites Places qu'ils avoient crû pouvoir conserver ; ils les battirent en plusieurs rencontres : & Keyserswart, que l'Electeur de Brandebourg assiegea, se rendit à ce Prince en quatre jours de Tranchée. Aprés un prélude si avantageux, & qui étoit d'un si bon augure, tous les Generaux s'étant rendus à Francfort, ils y tinrent un Conseil de guerre, où aprés qu'ils eurent tous unanimement consenti qu'on céderoit l'honneur du Commandement au Duc de Lorraine, & qu'ils lui eurent même promis qu'ils ne quit-

teroient jamais l'épée qu'ils ne l'eussent rétably dans ses Etats, il fut resolu qu'on assiegeroit Bonn, avant que de plus rien entreprendre, n'étant pas possible de s'avancer avec seureté dans le Païs ennemi, qu'on ne se fût emparé de ces deux Villes.

Mayence n'étoit pas une Place considerable, avant que le Roy de France s'en fût rendu Maître. Mais parce qu'à cause de sa situation, elle étoit capable d'arrêter les Imperiaux : on n'y eut pas plûtôt jetté Garnison Françoise, qu'on travailla à la fortifier, & le Marquis d'Uxelles, qui en étoit Gouverneur y fit continuer les travaux avec tant d'assiduité & de diligence, qu'il est incroyable combien cette Ville fut renduë forte, pendant le peu de tems qu'elle fut entre les mains des François. *

Comme on s'étoit bien attendu que les Alliez l'assiegeroient, il y avoit plus de huit mille hommes de Troupes choisies, & les meilleurs Officiers de France. Les difficultez de ce siege n'arrêterent pas pourtant le Duc de Lorraine. Il passa le seiziéme de Juillet une petite Riviere à deux lieuës au dessous de la Place avec une Armée de plus de vingt mille hommes, & fit avancer d'abord

* *Il y a icy de l'erreur.*

bord quatre mille Croates, que les François n'oférent jamais attaquer, quoy qu'ils fussent allez à leur rencontre avec un gros détachement de Cavalerie. Le lendemain l'Electeur de Saxe & le Lantgrave de Hesse passérent le Mein au dessus de Mayence, & s'allérent poster avec leurs Troupes à une portée de Canon de la Ville, dans l'endroit où l'Armée du Duc de Lorraine commençoit à camper : il y eut ce même jour plus de 2000. tentes de dressées. Le 18. on fit travailler plus de 3000. Païsans aux approches. Les François firent ce jour-là une sortie. Ils furent repoussez avec une vigueur extraordinaire par les Imperiaux : & le Duc de Baviere étant arrivé au Camp avec 9. ou 10000. hommes, on se disposa à battre la Ville, & à l'assieger dans les formes.

Je ne m'arrêteray pas icy à rapporter toutes les particularitez de ce Siege. La place fut attaquée par trois endroits. Le Duc de Lorraine commanda à une Attaque, & l'Electeur de Saxe & le Lantgrave de Hesse aux deux autres. Les ennemis se défendirent en desesperez, & firent des sorties si fréquentes & si vigoureuses, qu'ils ruinérent fort souvent en un seul jour tous les Ouvrages ausquels les Alliez avoient été occupez pendant

des ſemaines entiéres. Le 19. du mois d'Août, lors qu'on s'y attendoit le moins, ils ſortirent en plein midi au nombre d'environ 2000. hommes de leurs meilleures Troupes, & allérent fondre ſur le quartier des Saxons avec tant d'impetuoſité, qu'ils renverſérent dans un moment tout ce qui ſe preſenta devant eux. Mais le Duc de Lorraine étant venu au ſecours de l'Electeur de Saxe, les Imperiaux animez par la preſence & l'exemple de leur General, repouſſérent les François avec tant de vigueur, & ſe battirent avec tant de furie, qu'il reſta dans cette occaſion ſur la place, plus de 1200. hommes, d'un côté ou d'autre. Mais cette ſortie ne fut rien en comparaiſon de ce qui arriva quelques jours aprés. Les Aſſiegez firent trois ſorties en un même jour, & à deux heures l'une de l'autre. Dans les deux premiéres, ils firent un carnage épouvantable, & nettoyérent la Tranchée; & parce que ces deux actions leurs avoient réüſſi, ils en firent une troiſiéme, où l'on vit paroître 3000. hommes, Tambour battant & Enſeignes déployées. Comme le Duc de Lorraine & les autres Generaux ne s'étoient pas attendus à ce troiſiéme effort, cela jetta un peu l'épouvante dans le Camp. Les François s'étant

prevalus

prevalus de cette espece de desordre, firent mainbasse sur 4. ou 500. hommes, qui vendirent chérement leurs vies ; encloüérent deux piecés de Canon ; & ayant comblé les Travaux des Alliez, postérent leur grande Garde de Cavalerie dans l'endroit où les Assiegeans avoient fait l'ouverture de la Tranchée.

Il eût été bien difficile que dans une Action aussi vigoureuse que l'avoit été celle-là, les Troupes des Alliez n'eussent pas été un peu deconcertées. Elles le furent pendant quelque tems. Mais leurs Generaux les ayant ralliées, elles repoussérent les ennemis ; en taillérent en piéces un tres-grand nombre, & reprirent leur premier poste.

Cependant le Duc de Lorraine ayant resolu de faire un effort pour emporter la Place d'Assaut,& aprehendant que les François ne tentassent de la secourir, écrivit à l'Electeur de Brandebourg de lui envoyer quelques Regimens de ses Troupes, afin que son Armée étant renforcée par ce secours, il pût au même tems continuer & presser le Siege, & aller au devant des François, au cas qu'ils s'avançassent pour entreprendre de le faire lever. Cette précaution étoit d'autant plus necessaire, qu'on faisoit courir le bruit, dé-

puis quelque tems, que le Maréchal de Duras s'avançoit avec son Armée, avec ordre de livrer Bataille. Mais les Troupes de Brandebourg, que l'Electeur fit marcher incessamment, furent inutiles, car le Maréchal de Duras ne parut point.

Quelque resistance que fissent dans la suite les Assiegez, on s'empara pourtant, peu à peu, des principaux dehors qu'ils occupoient, & on y fit des logemens. On dressa des Batteries dans les trois attaques, & on se rendit Maître de tant de terrain, pendant que le Canon faisoit brêche, que le Duc de Lorraine resolut de donner l'Assaut.

On disposa d'abord toutes choses. Et le lendemain, aprés que cette resolution eut été approuvée par tous les Generaux, dans un Conseil de guerre qui se tint, on commença dés la pointe du jour à tirer sur la Ville de toutes les Batteries, ce qui continua jusques à quatre heures du soir. Aprés quoy, ayant jetté une bombe, qui étoit le signal dont on étoit convenu, on attaqua de tous côtez, avec tant de vigueur, & avec tant de courage, qu'aprés trois heures & demie de combat on emporta la Contrescarpe.

Les François, que cette fermeté avoit animez

animez, & qui étoient au desespoir de la perte qu'ils alloient faire, firent des efforts incroyables. Comme, à quelque prix que ce fut, ils vouloient conserver cette Place; dés les premiers momens du Combat, la terre fut jonchée de morts. Les Imperiaux furent ceux qui perdirent le plus de monde dans cette rencontre. Car le Marquis d'Uxelles, qui connoissoit le Duc de Lorraine, ayant crû que le plus grand effort des Alliez seroit à l'Attaque que commandoit ce Prince, se précautionna si peu aux autres attaques, pour resister à celle de Lorraine, que les Saxons & les Troupes de Hesse & de Lunebourg furent maîtres de la Contrescarpe une heure avant les Imperiaux. Quelque heureux qu'eût été pour les Assiegeans le succés de cette entreprise, les François ne cessérent point de faire feu de leur Canon. Ils firent même sauter trois mines, qui firent un ravage épouvantable. Mais cela n'empêcha pas que les Saxons, accompagnez des Troupes de Lunebourg, ne poursuivissent l'ennemi jusques aux portes de la Ville, & que les Imperiaux ne se logeassent sur l'un des principaux Bastions, au travers du feu du Canon & d'une infinité de Bombes qu'on jettoit incessamment.

Les

Les Alliez perdirent dans ce Combat, qui avoit été extrêmement rude, plusieurs Officiers de consideration, & un grand nombre de soldats. Mais la perte des François, ausquels les Allemans ne donnoient point de quartier, fut incomparablement plus considerable; ce qui obligea le Marquis d'Uxelles, qui vit bien que s'il vouloit deffendre plus long-tems la Place, il perdroit entiérement tout son monde, à penser à se rendre. Il fit mine pourtant de tenir encore. Mais ayant vû que les Alliez commençoient à combler le fossé pour donner l'Assaut à la Ville, il fit demander à capituler, & les Otages ayant été envoyez de part & d'autre, la Capitulation fut concluë. * Ce Siege ne dura qu'environ deux mois, & il est bien certain que si on eût voulu se servir de Bombes, on eût obligé les François à se rendre plûtôt qu'ils ne firent, quelque forte que fût la Place, & quelque nombreuse qu'en fût la Garnison. Mais on vouloit conserver Mayence, & on aima mieux employer un peu plus de tems, & sacrifier un peu plus de monde, que de ruïner

* *Le 17. du mois de Juillet 1689. Mayence fut investi, & le 11. du mois de Septembre de la même année il se rendit.*

ruiner cette Ville & ne prendre que des Mazures.

Tandis que le Duc de Lorraine se signaloit en Allemagne, le Prince Loüis de Bade, battoit les Turcs ; il remporta dans la Servie une Victoire considérable. L'Empereur en reçût la nouvelle, à peu prés, dans le même tems qu'il apprit la prise de Mayence. Mais quelque succés qu'eussent eu ses armes & sur le Rhin & sur la Morave, sa joye fut fort imparfaite : car les François, pour se dédommager de la perte qu'ils venoient de faire, continuant leurs hostilitez, de la maniere qu'ils les avoient commencées, brûlérent tout, depuis Heidelberg jusques à Strasboug, & firent éprouver le même sort à Frankendal, qui êtoit la seule Ville du Palatinat qu'ils avoiét jusqu'alors épargnée.

Lors qu'on mit le Siege devant Mayence, on avoit fait dessein de faire aussi celui de Bonn, afin de s'emparer, tout à la fois, de ces deux Villes, si la chose eût été possible. L'Electeur de Brandebourg, qui devoit attaquer cette derniere Place, & qui avoit déja emporté le Fort de Buel, qui est à l'opposite, fit d'abord une tentative pour essayer de la réduire par le Canon & par les Bombes, son dessein êtant d'êpargner ses Troupes & cel-

les

les des Alliez. Il ne se fût pas plûtôt approché de la Place, à la tête d'une partie de ses Troupes, de celles de l'Evêque de Munster & de quelques Regimens Hollandois; qu'il fit dresser ses Batteries. L'effet en fut prompt & terrible : car en moins de deux jours la Ville fût détruite & réduite en cendres, à l'exception d'une grosse Tour & d'une Eglise que ceux de Munster ruïnérent enfin avec leur Canon. Mais cela n'ayant pas fait perdre courage aux François, qui bien loin de se rendre firent de continuelles sorties : l'Electeur de Brandebourg résolut d'assiéger la Place dans les formes. Tout étoit disposé pour le Siége, & on ne doutoit pas que la Ville ne fût emportée en tres-peu de tems, aprés les ravages que les Bombes y avoient faits. Mais dans le tems que tout étoit prêt, l'Electeur reçût trois nouvelles qui lui rompirent ses mesures, & qui l'obligérent enfin à suspendre sa résolution.

La premiére lui vint, de la part de l'Electeur de Tréves, qui lui marquoit que le Marquis de Boufflers ayant ramassé un Corps considérable de Troupes, s'avançoit du côté de Coblents. Cette nouvelle l'obligea de détacher le Général Schoning avec sept ou huit mille hommes qui marchérent

inceſſamment ſur le Rhin. La ſeconde nouvelle qu'il reçût, fut que le Prince de Valdeck, qui étoit moins fort en Cavalerie que le Maréchal d'Humiéres, ſouhaitoit d'avoir celle des Provinces-Unies qui étoit déja devant Bonn; ce qui l'obligea de faire encore ce détachement de ſept Regimens. Enfin, le Duc de Lorraine lui ayant écrit du Camp de devant Mayence, comme je l'ai déja remarqué, que dans le deſſein où il étoit de prendre par Aſſaut cette Place, il avoit beſoin d'un renfort de ſes Troupes; l'Electeur fit marcher d'abord un troiſiéme détachement, ce qui diminua ſi fort ſon Armée, que ſe voyant dans l'impuiſſance de mettre le Siege devant Bonn, il ſe contenta de le bloquer.

Quoi que la Place fût étroitement ſerrée; que la Garniſon diminuât tous les jours, à cauſe des maladies qui y régnoient; & que les Troupes y fuſſent extrêmement incommodées, toutes choſes commençant à y manquer; cependant le Baron d'Asfeld qui y commandoit ne penſoit nullement à ſe rendre, & faiſoit tous les jours des ſorties. Il s'imaginoit que les Troupes des Alliez étant occupées au Siege de Mayence, on ne ſeroit pas en état de l'aſſieger, & que pen-

dant

dant ce tems-là, il pourroit recevoir du secours, & être assez fort pour repousser l'Armée de l'Electeur de Brandebourg. Tandis qu'il se repaissoit de cette esperance, Mayence se rendit au Duc de Lorraine, & cette nouvelle laquelle il ne s'attendoit pas si-tôt, jetta une si grande consternation dans la Place, que l'Electeur de Brandebourg l'ayant fait sommer de se rendre, il demanda à capituler : mais les propositions qu'il fit furent trouvées si peu raisonnables dans la disposition où étoient les affaires, qu'on résolut de former le Siege, ce qui fut executé peu de jours aprés.

Mayence n'avoit pas été plûtôt réduit, que les Troupes de Saxe qui avoient été extrèmement fatiguées pendant le Siege, entrerent en quartier de rafraichissement; celles de Bavieres s'avácerent vers le Palatinat; & une partie de celles de l'Empereur marchérent du côté de Bonn; le Duc de Lorraine y marcha lui-même. Si bien que les Troupes qui avoient déja formé le Siege, ayant reçû un ranfort extraordinaire, le Duc fit commencer d'abord à travailler aux Approches & aux Batteries: & cela se fit avec tant de diligence, que dans deux ou trois jours tout fut prêt pour donner l'Assaut. Je ne

particulariserai

particulariserai rien ici ; les circonstances de ce Siege me meneroient un peu trop loin. Je me contenterai de dire que la Tranchée ayant été poussée, jusqu'au pied de la Contrescarpe, & les bréches ayant été faites on se disposa pour battre la Place. Les pluyes continuelles qu'il fit, pendant quelques jours, retarderent un peu ce dessein : mais le tems ayant changé enfin, on fixa le jour au neuviéme du mois d'Octobre. Les Troupes de Brandebourg, de Hollande & de l'Evéque de Munster eurent l'attaque de la Contrescarpe, de la Demilune, & du Chemin couvert,& le Duc de Lorraine, qui depuis cinq ou six jours, s'étoit avancé à environ cent pas de l'Ouvrage à corne avec les Troupes de Hesse, de Lunebourg & les autres qu'il avoit amenées de Mayence, eut l'Attaque de cet Ouvrage.

Les François disputerent long-tems le Chemin couvert, & firent un feu épouvantable. Mais enfin, le Comte de Dona, à la tête des grands Mousquetaires, & les Cadets de Brandebourg ayant franchi les Palissades, firent main-basse sur tous ceux qu'ils trouverent, sauterent dans le Fossé ; & aprés un carnage horrible, emporterent la Demilune & s'allerent loger sur la Con-

trescarpe.

trescarpe. Les Troupes de Hollande & de Munster se distinguerent aussi à cette Attaque, & allerent au feu avec tant d'intrepité, qu'elles perdirent dans cette occasion plus de cinq cens hommes,& en eurent sept ou huit cens de blessez. Les Troupes de Brandebourg ne furent pas tout-à-fait si maltraitées, mais elles perdirent plusieurs Officiers de marque, & entre autres, M. de S.Bonnet, qui aprés s'être distingué à la tête d'un Regiment en Candie, dans les Troupes du Roi de France, & dans les dernieres Campagnes de Hongrie où il alla servir en qualité de Volontaire, s'étoit signalé en une infinité de rencontres, depuis qu'il étoit au service de Son Altesse Electorale de Brandebourg.

Tandis que ces choses se passoient à l'attaque de Brandebourg, on ne poussoit pas les ennemis avec moins de courage à celle que commandoit le Duc de Lorraine. Les Troupes du Duc furent d'abord repoussées avec assez de vigueur : mais cette vigueur n'ayant servi qu'à les animer, & à les rendre plus intrepides, elles donnerent avec tant de fermeté, que les François épouvantez, aprés avoir fait sauter trois Mines, se retirerent dans la Place : si bien que le Duc de

Lorraine fit loger ſes gens ſur le milieu de l'Ouvrage à corne, & ne perdit pas cent trente hommes.

Le Duc & les autres Generaux n'en vouloient pas demeurer-là. Ils étoient reſolus d'entrer dans la Ville, l'épée à la main, & c'étoit ſur tout la diſpoſition où étoit le Duc de Lorraine. Mais le Comte d'Hasfelt, qui avoit été bleſſé dangereuſement à la défenſe de la Demilune, voyant que les Dehors de la Place avoient été emportez, & apprehendant qu'on ne donnât un ſecond Aſſaut, reſolut enfin de ſe rendre. Si bien qu'ayant fait ſortir le Major du Regiment de Caſtres, qui fut amené à Son Alteſſe Electorale de Brandebourg par M. Duroſey ſon Ayde de Camp General, & ce Major ayant preſenté un projet de Capitulation, ce projet fut accepté genereuſement, quoi qu'il fût extrêmement avantageux au Gouverneur dans l'extremité où il ſe voyoit reduit. Mais comme on conſidera que la ſaiſon étoit avancée & qu'il faloit conſerver les Troupes; on crût qu'on devoit accorder une bonne compoſition à des gens qui avoient fait trés-

bien

bien leur devoir : * car enfin, il eſt trés-certain, que jamais Garniſon ne s'eſt mieux défenduë que celle qui étoit dans cette Place.

On peut dire que l'Empereur eut tous les avantages qu'il pouvoit ſouhaiter dans l'état où étoient les affaires ; la Victoire accompagnoit ſes armes par tout. Dans le tems qu'on reduiſit Bonn, le Marquis de Bade prit Niſſa, aprés avoir battu encore une fois les Turcs dans un Combat qui ſe donna prés de cette Place, & dans lequel les Infidéles perdirent ſept ou huit mille hommes, leur Artillerie, toutes leurs proviſions & tout leur bagage.

On croyoit que les Alliez entreprendroient encore quelque Siege. Mais les Troupes étoient ſi fatiguées, & la Saiſon déja ſi incommode, que chacun ne penſa qu'à prendre du repos & à ſe preparer pour une autre Campagne.

Le Duc de Lorraine, aprés avoir mis en quartier d'hyver Les Troupes Imperiales, partit pour ſe rendre à Vienne. Il s'arréta quelque

* *Bonn fut aſſiegé dans les formes quelques jours aprés la priſe de Mayence. Le Comte d Hasfelt capitula le 12. du mois d'Octobre 1689. Et trois jours aprés, la Garniſon ſortit de la Place.*

quelque tems à Ratisbonne,où il trouva que la Diéte avoit fait des Reglemens terribles contre la France. Car non-seulement cette Assemblée défendoit à tous les sujets de l'Empire toute sorte de communication & de commerce avec les François; non seulement elle leur ordonnoit de les chasser de toutes les Cours, de quelque qualité & profession qu'ils pussent étre fussent-ils méme Ecclesiastiques; mais elle déclaroit,de plus, que toute Puissance étrangere qui proposeroit quelque chose à l'avantage de laFrance, seroit reputée ennemie de l'Empire, & des Alliez.

Le Duc avoit fait presenter fort souvent des Mémoires à la Diéte,dans lesquels il representoit, que les Duchez de Lorraine de Bar ayant été pris par la France à Charles IV. son Oncle,de la maniere que toute l'Europe le sçavoit, il n'étoit pas juste que les Héritiers de ce Prince en fussent privez toute leur vie.Comme les Ducs de Lorraine sont Princes de l'Empire, & Membre du Cercle du Haut-Rhin, il s'étoit addressé à cette Assemblée, pour lui demander comme mainforte contre le Roi de France: aleguant que quoi que ce Monarque eût reconnu en quelque maniere, à la Paix qui

fut concluë à Nimegue qu'il tenoit ces Etats qui ne lui appartenoient pas legitimement ; il n'avoit pourtant pretendu les restituer, qu'à des conditions si dures qu'il n'avoit pû les accepter, comme il le fit declarer par ses Ambassadeurs dans l'Assemblée des Plenipotentiaires. Par les Constitutions d'Allemagne, lors qu'un Membre de l'Empire est troublé dans la possession de ses Etats, ou qu'il vient à en être depoüillé, tous les autres Princes du Cerle dont il est Membre sont obligez de le défendre & de faire tous leurs efforts pour le rétablir. Par les mêmes Constitutions, si le Cercle n'est pas assez puissant pour cela, les Cercles voisins le doivent faire. Et si encore les Cercles voisins ne sont pas assez forts pour faire rendre justice au Prince opprimé, tout l'Empire est d'obligation d'en prendre la défence, & les Empereurs eux-mêmes s'y engagent dans les Capitulations qu'ils signent à leur Election & lors qu'ils reçoivét la Couronne Imperiale. Comme la Diéte de Ratisbonne represente tout le Corps de l'Empire, le Duc avoit eu recours à cette Assemblée, pour être rétabli dans les Etats de Lorraine & de Bar, c'est-à-dire, dans la vûë de la solliciter & de la presser à prédre toutes les mesures necessaires,

res, pour obliger la France d'en venir à une restitution, à des conditions raisonnables. Quelque portée que fût la Diéte à répondre favorablement au Duc de Lorraine ; la plûpart des Princes de l'Empire avoient tant de ménagemens à garder avec la Cour de France, que toutes les remontrances que le Duc avoit fait faire ou qu'il avoit faites lui-même avoient été toûjours inutiles. Car enfin, comme la France étoit puissante ; les Etats du Duc de Lorraine étoient trop à sa bienséance, dans les grandes vûës qu'elle avoit, pour en venir à un accommodement à l'amiable, qu'aux conditions qu'il avoit fait proposer à Nimégue ; peut-être même en eût-il fait qui eussent été infiniment plus dures, voyant que la plûpart des Princes de l'Empire étoient obligez de fournir des Troupes à l'Empereur, pour continuer les Conquêtes qu'il faisoit tous les jours en Hongrie. Dans la scituation où étoient les affaires, on ne pouvoit obliger la France à la restitution que le Duc prétendoit, qu'en lui déclarant la Guerre, & c'est ce que l'Allemagne ne pouvoit point faire, celle qu'il avoit avec la Porte l'occupant assez. Le Duc de Lorraine le voyoit bien lui-même. C'étoient pourtant des formalitez qu'il étoit

necessaire qu'il observât, & qu'il pouvoient servir en leur tems, car ce grand Prince avoit ses vûës. En effet, les raisons qui avoient obligé la Diete à ne prendre aucune résolution efficace à son égard ne subsistant plus, depuis que la France avoit déclaré la Guerre à l'Empire, en mettant le Siege devant Philisbourg; ce Prince se prévalant de la circonstance, & comptant beaucoup sur les grands services qu'il avoit rendus à l'Empereur & qu'il venoit de rẽdre à l'Allemagne, presenta un nouveau Mémoire, auquel la Diéte ayant répondu de la maniére qu'il le pouvoit souhaiter, il eût fait assurément un effort au commencement du Printems. Mais la mort le surprit, lors qu'on s'attendoit le moins à ce triste coup, & dans le tems qu'il se voyoit comme à la veille de triompher de ses ennemis. Tout sembloit promettre à cet Illustre Prince, que cette même Victoire, qui l'avoit accompagné en Hongrie avec tant d'éclat, l'accompagneroit en Allemagne; la prise de Mayence & de Bonn en êtoient d'assez seurs présages. Il s'êtoit frayé par sa valeur un chemin glorieux pour entrer dans ses Etats, du moment qu'il avoit paru sur le Rhin. La France en êtoit allarmée tandis que toute l'Europe s'en réjouïssoit.

soit. Mais il eût la destinée de ce Chef du Peuple de Dieu, si celebre dans l'Histoire Sainte. Il vit la terre qui lui avoit été promise, mais il n'eut pas la consolation d'y entrer.

Ce Prince, que les Alliez regretteront long-tems, & qu'ils ont déja pleuré dans cette derniere Campagne, ne se donnoit presque aucun repos, dans le dessein qu'il avoit de frapper un coup qui pût déconcerter la France, & qu'il lui fût impossible de parer. Il songeoit nuit & jour aux moyens d'abaisser cette Couronne : & n'étant pas possible d'y réüssir, qu'on ne prit de grandes mesures, & qu'on ne fit des preparatifs extraordinaires, il étoit incessamment en action. Il y avoit quelque tems qu'il avoit été obligé de s'absenter de la Cour Imperiale pour les affaires de la Guerre, qui étoient les seules affaires qui l'occupoient & qui lui tenoient au cœur. Mais comme l'Empereur ne se déterminoit à rien, qu'il ne l'eût consulté auparavant, & qu'il avoit souhaité qu'il se trouvât à Vienne, où il devoit assembler un Conseil de guerre, il étoit parti pour s'y rendre, & il étoit arrivé à VVeltz, petite Ville à trois lieuës de Lintz, lors qu'il fut attaqué de la maladie dont il mou-

rut, & qui mit en deüil toute l'Europe. Il sentit d'abord de la douleur à une oreille. Comme il crût que cela ne seroit rien, il n'en parla point. Il en fut pourtant incommodé toute la nuit : & s'étant levé le lendemain à quatre heures, croyant pouvoir continuër son voyage, il alla dans une Eglise faire ses devotions. Mais sa doûleur ayant considerablement augmenté, il fut obligé de se retirer dans son Hôtellerie & de se remettre au lit.

La fluxion qu'il avoit sur l'oreille étant descenduë à la gorge, une demie heure aprés son Medecin le fit saigner, comme il l'avoit souhaité lui-même : mais ce reméde n'ayant rien produit ; sa douleur au contraire devenant toûjours plus violente, & sentant que ses forces l'abandonnoient, il ne douta point à ces tristes marques, qu'il ne s'approchât de sa fin. Cette pensée le frapa tout à coup. Mais ayant fait reflexion, que les Princes sont sujets à la mort, de même que les autres hommes, & que son heure étoit venuë, il se remit entre les mains de son Createur ; fit appeller des Capucins, se confessa, & tâcha de s'aquiter de tous les devoirs qu'exigent ces derniers momens.

Un moment aprés, il prit son Confesseur

à part, & le chargea de deux lettres, l'une pour remettre à l'Empereur, avec un billet qui portoit ces mots Latins; *Sacræ Cæsareæ Majestàti commendat se, & ultimum vale dicit Carolus Dux Lotharingiæ. Charles Duc de Lorraine se recommande à Sa Sacrée Majesté Imperiale, & lui dit le dernier adieu.* L'autre lettre étoit pour la Reine son Epouse. Par la premiere, il recommandoit à l'Empereur cette illustre Princesse, ses Enfans, ses Domestiques & les Lorrains: & par la seconde, il recommandoit à la Reine ses Enfans & ses Domestiques, aprés lui avoir donné une infinité de marques de sa tendresse & de la douleur que lui causoit une si dure separation.

Cependant, ce Prince s'affoiblissoit toûjours. Mais à mesure que ses forces diminuoient, on lisoit dans ses yeux & sur son visage; on remarquoit dans toutes ses paroles que sa pieté se fortifioit, & qu'il étoit resigné à mourir.

Le Pere Gardien des Capucins de VVeltz, accompagné de neuf de ses Religieux, l'exhorta pendant quelque tems à s'y disposer, & s'étant approché ensuite de son lit pour lui baiser la main, il la retira & les pria tous de dire l'Office des Morts, ce que

ces Religieux se mirent en devoir de faire. Mais dans le tems qu'ils recitoient ces Priéres, la parole commença à lui manquer.

Ce Symptôme fut comme le dernier signal de la mort de cet illustre Prince : mais cela ne l'épouvanta pas. Il fit signe qu'on lui donnât du papier & de l'encre : & il écrivit qu'il ne demandoit autre chose si ce n'est qu'on priât Dieu pour son ame. Il conserva tout son jugement jusques à son dernier soûpir. Enfin, aprés avoir fait dire plusieurs priéres, se voyant sur le point d'expirer, il fit signe de nouveau qu'on continuât à prier Dieu pour lui ; & quelques momens aprés il rendit l'âme ; ce fût le lendemain aprés sa maladie, le dix-huitiéme du mois d'Avril 1690. au commencement de la quarante-huitiéme année de son âge. Les Medecins dirent qu'il étoit mort d'un catarre suffoquant.

Charles Cinquiéme étoit grand. Il avoit l'air noble, quoy qu'il affectât une grande simplicité dans ses habits, quoy qu'il ne fût point fier, & qu'il fût modeste en toutes choses. Il étoit tres-bien fait lors qu'il étoit jeune, mais le trop d'embonpoint lui avoit changé la taille. On a pû voir par tout le tissu de cette Histoire, qu'il étoit brave, &

qu'il

qu'il étoit né pour les armes. Mais les qualitez de ce grand Prince n'étoient pas les seules qualitez Militaires. Il aimoit les belles Lettres & la lecture, & sur tout celle de l'Histoire & de la Politique. Il possedoit parfaitement trois Langues, l'Allemande, la Françoise & l'Italienne, & entendoit assez-bien la Latine. Il parloit peu, mais il parloit bien & à propos. Il étoit grave & serieux avec les Etrangers, sans pourtant aucune affectation : mais avec ceux qu'il connoissoit particuliérement il étoit d'un esprit agreable. Il raisonnoit de toutes choses à fond, & étoit ennemi de la bagatelle. Il aimoit la dispute dans le familier. Il se faisoit un plaisir de soûtenir ce qu'il avançoit, & il le soûtenoit fortement : mais c'étoit bien moins, pour convaincre ceux avec lesquels il disputoit, que pour les exercer & pour connoître leur esprit & leur caractere. Il étoit liberal autant que sa fortune lui permettoit de l'être, grand observateur de sa parole, bon ami, & pardonnant facilement les injures. Il n'avoit que de grandes vûës. Il travailloit sans cesse pour l'avenir, s'appliquant particulierement aux moyens qui pouvoient contribuer au rétablissement de sa Maison. Au reste, il étoit d'une devotion

exemplaire.

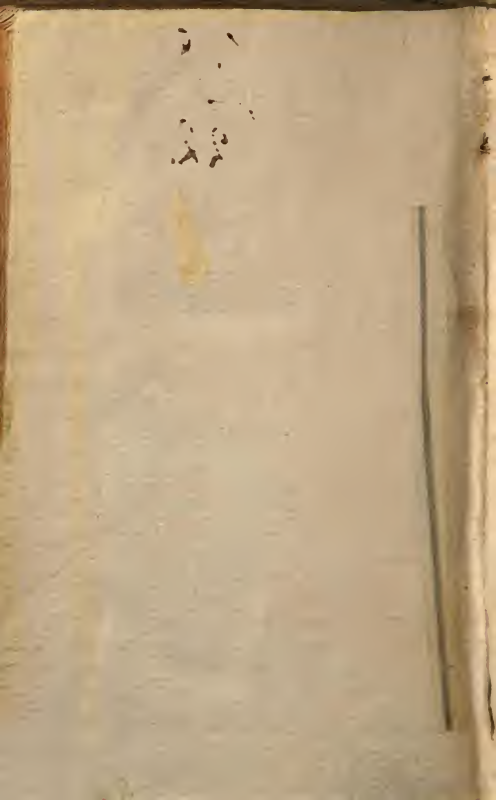
exemplaire, recevant d'un même esprit, les prospéritez & les adversitez, & se confiant entiérement à la Providence.

Il laissa quatre Prince, de son mariage avec la Reine de Pologne, l'aîné desquels est aujourd'hui Duc de Lorraine sous le nom de Leopold Premier.

Jamais Prince n'a été plus generalement regretté que le fût Charles Cinquiéme; cette perte fut sensible à toute l'Europe. Il fut plain, parce qu'on perdoit un Capitaine expérimenté, l'un des plus grands Géneraux qu'il y eût dans les Armées des Alliez; un Chef dont la prudence & la bravoure commençoient à être à charge à la France; en un mot, un Prince incorruptible, & qui agissoit bien moins pour ses intérêts propres, que pour ceux des Princes Confédérez. Mais il fut plaint particuliérement, parce qu'il mourut dans le tems qu'il étoit sur le point de remettre sa Maison dans son ancien lustre, & de delivrer du joug ses Sujets; & parce qu'il laissoit en mourant une Famille desolée. En effet, on remarqua, que les Princes qui avoient le plus d'interêt à la mort du Duc ne regardérent pas tant cette perte, par rapport à eux, que par rapport à de jeunes Princes, qui en méme tems qu'ils perdoient leur Illustre

luſtre Pere, ſembloient perdre toutes les eſperances dont on commençoit de les flater. Le Duc de Neubourg qui avoit été contraint de s'aller comme refugier à Vienne, depuis que les Troupes de France étoient entrées dans ſon Païs, témoigna d'abord à la Reine Doüairiére, que la ruïne de ſon Electorat l'avoit bien moins frapé que la perte du Duc ſon Epoux, & que les Princes ſes Enfans le pouvoient regarder comme un Protecteur, qui n'auroit pas moins à cœur leurs interêts que les ſiens propres. Pluſieurs autres Princes lui tinrent, à peu prés, le même langage: & l'Electeur de Brandebourg écrivit en même-tems à l'Empereur, qu'il le prioit de trouver bon qu'il partageât avec lui la qualité de ces jeunes Princes, ajoûtant, que comme il avoit promis à Charles V. de ne point mettre bas les armes, qu'il ne fût rétabli dans ſes Etats, il vouloit bien continuër cette promeſſe en faveur des Succeſſeurs d'un Héros, dont il pleureroit toute ſa vie la perte. L'Empereur donna quelque tems aprés au jeune Duc le Gouvernement du Tyrol. Et déja le Pape avoit accordé à un autre de ces Princes la diſpence, pour être Coadjuteur du Grand Prieuré de Caſtille, qui eſt un Benefice de plus de deux cens mille livres de rente.

Fin du Cinquiéme & dernier Livre.




148.
H.
22.

